LE FIANCÉ

DE MLLE SAINT-MAUR

SECONDE PARTIE (1).

IV.

Ce fut par une belle après-midi de novembre que Séverin Maubourg se présenta à la Rosière, jolie villa et beau domaine à une petite lieue de Fontainebleau. La mission qu'il y venait remplir ne laissait pas de l'embarrasser un peu; ses débuts furent difficiles. Il trouva le colonel Saint-Maur à demi couché dans une chaise longue, au pied de son perron, sa pipe à la bouche. Le colonel toisa l'ambassadeur des pieds à la tête, et quand il eut appris de quoi il s'agissait, il ne lui fit pas d'autres complimens que de s'écrier : — Mon beau neveu se moque-t-il de nous? — Le mot qu'il employa était moins poli.

Le colonel Saint-Maur n'était pas le plus commode des colonels. Il avait l'humeur vive, les manières un peu brusques; ce qui est pis, il était devenu misanthrope. Il ne pouvait prendre son parti du funeste accident qui, sous la forme d'un boulet de canon, lui avait emporté la jambe droite et s'était permis d'interrompre brutalement une carrière brillamment commencée, dont il avait le droit d'espérer beaucoup. Il nourrissait une secrète jalousie pour tous les hommes qui ont eu le bonheur de conserver leurs deux jambes. Il avait cependant ses bons jours et même ses bonnes semaines;

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

cela dépendait des caprices du vent et du va-et-vient de ses rhumatismes. Les chats, comme on sait, passent leur vie à se persuader tour à tour que leur queue n'est pas à eux, et ils la mordent, ou à se convaincre qu'elle est bien à eux, et ils lui témoignent les plus grands égards. Le colonel Saint-Maur en usait à peu près de même avec sa jambe de bois. Dans ses bons jours, il admettait qu'elle faisait partie intégrante de sa personne, il la regardait tout au moins comme étant de la maison, comme une sorte de fille adoptive, à laquelle il s'était chargé de faire un sort; il plaisantait avec elle, il lui disait d'un ton presque affectueux : — Ma belle, allons voir ce qui se passe dans notre potager. — Le lendemain, elle n'était plus pour lui qu'une intruse, une odieuse étrangère, dont il était condamné à subir la société, et peu s'en fallait qu'il ne lui administrât des coups de cravache. Malheureusement pour Séverin, lorsqu'il fit la connaissance du colonel Saint-Maur, le colonel était dans un de ses mauvais jours, son rhumatisme lui faisait souffrir mort et martyre.

— Mon beau neveu se moque-t-il de nous? répéta-t-il de sa voix la plus rêche. S'il a quelque chose à me dire, que ne vient-il s'expliquer lui-même? Se propose-t-il de se marier par procuration? Que signifient ces simagrées? Et d'abord, qui êtes-vous, monsieur? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Maurice m'avait assuré, répondit tranquillement Séverin, qu'il vous avait parlé plus d'une fois de Séverin Maubourg.

— Plus d'une fois ! Il m'en a ressassé les oreilles. C'est le fond de sa conversation; jugez de l'agrément... Ah! monsieur, vous êtes donc le confident et le conseiller intime de ce fou? Je vous en fais bien mon compliment. Allez lui dire, je vous prie, que je suis son serviteur, qu'il se mette à l'aise, que nous nous passerons très bien de lui. S'imagine-t-il par hasard que ce sont les partis qui nous manquent?

— Vous ne m'avez pas compris, colonel. Procédons par ordre, s'il vous plaît. Vous avez décidé, si je ne me trompe, que, pour obtenir la main de Mlle Saint-Maur, le vicomte d'Arolles devait au préalable se procurer une occupation.

— N'en doutez pas; plutôt que de m'embarrasser d'un gendre qui ne fasse rien, qu'on me donne tout de suite deux jambes de bois !.. Monsieur Séverin Maubourg, si nous avions un gouvernement, il ferait couper le cou à tous les oisifs.

— C'est possible, colonel; mais vous admettez bien que Maurice a eu raison de refuser la place de sous-préfet que lui proposait son frère?

— Le joli sous-préfet ! Savez-vous ce qu'il aurait fait de son arrondissement? Un jour qu'il aurait été à sec, il l'aurait joué en

un cent de piquet... Monsieur Séverin Maubourg, si nous avions un gouvernement...

— Il mettrait à l'ombre tous les joueurs, interrompit Séverin. Vous vous trompez, colonel; si Maurice a été joueur, il ne l'est plus.

— C'est dommage ; il a tous les vices, et je serais fâché qu'il dépareillât sa collection.

— Vous êtes fort injuste à son égard. Pour vous complaire, il a résolu de se remettre à l'étude du droit, et avant quelques mois il aura sa licence.

— C'est la seule qui lui reste à prendre depuis qu'il se permet de me dépêcher des ambassadeurs... Eh bien! le voilà licencié. Et après?

— Il entrera dans la diplomatie, le comte d'Arolles lui en ouvrira la porte.

— Charmant métier! parlons-en. Ce sont ces messieurs qui nous ont plongés dans le gâchis où nous sommes.

— Et si nous avions un gouvernement, reprit Séverin en riant, il ferait pendre tous les diplomates.

— Je crois vraiment que vous vous moquez de moi! s'écria le colonel en serrant avec tant de force le fourneau de sa pipe entre ses doigts osseux qu'il le fit voler en éclats. Il n'y a qu'un mot qui serve. Pourquoi est-ce à vous et non à mon neveu que j'ai aujourd'hui l'agrément de parler?

— Maurice a eu le tort de s'imaginer que je plaiderais sa cause mieux que lui-même. Il m'a chargé de vous instruire de la résolution qu'il vient de prendre...

— Est-ce que je crois aux résolutions de mon neveu? Je n'ai jamais cru qu'à ses indécisions... Eh! parbleu, qu'il n'épouse pas! Du diable si je pensais encore à ce mariage quand son frère est venu m'en rafraîchir la mémoire... Que ce bel oiseau soit licencié, diplomate, tout ce que vous voudrez, je marierai ma fille comme il me plaira... Savez-vous causer avec les demoiselles, monsieur Maubourg?

— Pourquoi me demandez-vous cela, colonel?

— Causez avec Simone. Si vous savez vous y prendre, elle vous confessera qu'elle se soucie de son cousin comme du Grand-Turc.

— Vous l'a-t-elle dit?

— Non, elle ne dit rien; mais je le sais, et j'en suis charmé, cela me permettra de donner dès demain à cet impertinent son congé définitif.

— Après-demain vous vous en repentiriez, colonel; il me semble que déjà je commence à vous connaître.

En ce moment apparut à l'angle de la maison un grand chapeau

de paille. Sous ce chapeau, il y avait une tête, que les uns trouvaient plus singulière que charmante, les autres aussi charmante que singulière. Mlle Simone Saint-Maur ne plaisait pas à tout le monde, mais elle ne plaisait jamais à moitié. Elle avait une figure de fantaisie, un nez retroussé, la bouche petite et vermeille, la lèvre supérieure un peu trop relevée, le teint frais et délicat comme une fleur d'amandier, des cheveux d'un blond argenté, qui descendaient à droit fil jusqu'au milieu de son front, des yeux allongés, d'une teinte particulière, gris comme l'aile d'une tourterelle. D'habitude elle avait le tort de les tenir à moitié clos; quand elle se décidait à les ouvrir, on y voyait beaucoup de choses, des étonnemens, des curiosités, des inquiétudes, des vérités à demi soupçonnées, une foule de bonnes intentions. Elle avait beaucoup de défiance d'elle-même et une confiance naturelle dans les autres, ce qui faisait qu'elle était tour à tour très timide et presque téméraire. Sa timidité fut mise à une rude épreuve quand son père, la voyant paraître, lui cria du même ton qu'il eût commandé une charge de cavalerie : — Arrive un peu, Simonette, voilà un monsieur qui a quelque chose à te dire.

Elle s'arrêta court, demeura un instant immobile, la tête penchée en avant. Elle tâchait de reconnaître l'ennemi. Puis elle prit son courage à deux mains, redressa sa taille longue et mince, et marcha droit au danger, comme une personne qui a fait résolûment le sacrifice de sa vie. Elle tortillait dans ses doigts une malheureuse tige de chrysanthème qui n'en pouvait mais.

— Mademoiselle Saint-Maur, reprit le colonel quand elle eut approché, j'ai l'honneur de vous présenter M. Séverin Maubourg, le meilleur ami de votre cousin, qui l'a chargé de vous apprendre qu'il ne sera jamais sous-préfet. Il lui est venu depuis avant-hier un goût prononcé pour la diplomatie, mais il lui faut six mois pour se préparer à cette belle carrière, ce qui signifie qu'il a besoin de six mois encore pour brûler joyeusement sa jeunesse dans un grand feu de la Saint-Jean.

— Ah! monsieur, je vous en prie! interrompit Séverin, touché de l'embarras croissant de Mlle Saint-Maur.

— Après quoi, poursuivit le colonel, il viendra déposer à tes pieds un cœur tout battant neuf... et tu ne seras pas la première à qui on aura fait prendre du vieux pour du neuf.

— Les traducteurs sont des traîtres, interrompit de nouveau Séverin. Vous me permettrez, mademoiselle, de vous faire moi-même mon ambassade.

— Simone, as-tu lu *Robinson?* s'écria le colonel d'une voix de stentor... Enfin, l'as-tu lu, ou ne l'as-tu pas lu?.. Bien, tu l'as lu. Il s'imaginait que son île était toute neuve. La première fois qu'il

en fit le tour, il eut la mortification d'apercevoir sur le sable l'empreinte en creux d'un pied d'homme... Suis-tu mon raisonnement? Il t'arrivera la même aventure, tu auras le chagrin de découvrir que ton île a été habitée avant toi et même très peuplée.

— Secouez vos oreilles, mademoiselle, s'écria Séverin; ne croyez pas le premier mot de ce que vous dit monsieur votre père.

— Vraiment je calomnie ton cousin, reprit l'impitoyable bourru en tirant sa fille par sa manche. Le nouveau délai qu'il réclame doit lui servir à s'assurer définitivement s'il pourra s'accoutumer à ton visage... Morbleu! il a le goût difficile! Il me semble que Simone n'est pas si déchirée que cela... Relève un peu la tête, petite... Que vous en semble, monsieur Maubourg? n'a-t-elle pas le nez à peu près au milieu du visage?

— Il pleut des hallebardes, mademoiselle, dit gaîment Séverin; ouvrons nos parapluies.

— Une fois pour toutes, Simone, dis-nous franchement ta pensée. N'est-il pas vrai que tu as de ton cousin par-dessus la tête?.. Tu l'épousais pour me faire plaisir, et du moment que cela ne me fait pas plaisir... Vous l'entendez, monsieur Maubourg?

— Je vous jure, colonel, que Mlle Saint-Maur n'a pas soufflé mot.

— Et moi, je vous jure que je la comprends à demi-mot. Elle me charge de vous dire que le vicomte d'Arolles peut s'en aller à tous les diables, qu'elle n'ira pas l'y chercher.

Simone avait écouté ces discours dans un parfait silence, changeant souvent de couleur, portant un regard tantôt sur son père, tantôt sur Séverin, tantôt sur la fleur qu'elle écrasait dans sa main. A deux reprises, elle essaya d'ouvrir la bouche, les paroles ne lui vinrent pas; peut-être aussi son idée n'était pas claire. Elle sentait qu'elle ne réussissait pas à cacher sa détresse, elle aurait voulu rentrer sous terre. Par bonheur, sa levrette, qui survint en temps opportun, s'approcha d'elle, et, s'allongeant à ses pieds, la contempla d'un œil attendri, comme si elle avait eu pitié de sa douloureuse situation. Simone se pencha sur cette secourable amie pour la caresser, lui tira deux ou trois fois les oreilles, et aussitôt, la prenant par son collier, s'enfuit avec elle dans le jardin.

— Elle est gentille, pensa Séverin; mais dans cette pensionnaire à peine sortie de la coque y a-t-il l'étoffe d'une vicomtesse d'Arolles?

— Eh bien! où donc va-t-elle? s'écria le colonel Saint-Maur. Elle nous plante là sans façons.

— Vous l'avez mise en fuite. Si je dois vous dire mon sentiment, vous traitez les affaires de cœur avec une certaine brutalité.

Un redoublement aigu de son rhumatisme fit pâlir le colonel. — Sacrebleu! monsieur, si vous n'êtes pas content,... vous avez su trouver la porte pour entrer, vous saurez bien la trouver pour sortir.

— Assurément, répondit Séverin, qui se leva sans plus tarder.

Il n'avait pas fait dix pas que le colonel le rejoignit clopin-clopant et, le saisissant par le bras, le força de rebrousser chemin et de se rasseoir. — Vous ne voyez donc rien? lui dit-il. Vous ne vous êtes pas encore aperçu que je suis aujourd'hui d'une humeur massacrante?

— Je ne m'en aperçois que trop, repartit Séverin, et j'aurais dû deviner que vous souffrez beaucoup.

— Qui vous dit que je souffre? Ce sont mes affaires, ce ne sont pas les vôtres; mais quand je suis de mauvaise humeur, il me faut absolument avoir quelqu'un à quereller. Je vous ai, je vous garde.

Séverin se résigna à son sort. Il tenait à remplir en conscience jusqu'au bout ses devoirs d'ambassadeur, quoiqu'à vrai dire il n'attachât plus qu'un médiocre intérêt au succès de sa mission. La première impression qu'il avait eue de Simone n'était pas favorable. Elle avait de beaux cheveux; mais était-il prouvé qu'elle ne jouât plus à la poupée? Tout en agitant cette question, il répondit de son mieux à celles que lui adressait le colonel, qui avait entrepris de lui faire dire combien il y a de kilomètres de San-Francisco à la Nouvelle-Orléans, de la Nouvelle-Orléans à New-York et de New-York à Liverpool. Très fort sur ces matières, il cherchait à le prendre en faute et n'y réussit pas. Cela lui donna tout à la fois quelque dépit et une grande estime pour Séverin. Il ne respectait dans ce monde que les sciences exactes et les esprits exacts, et méprisait profondément les hommes qui négligent les fractions dans leurs additions. Il était convaincu que tous les malheurs de la France lui étaient venus de s'être contentée d'à-peu-près et de cotes mal taillées. La fortune se lasse d'avoir des complaisances, et l'arithmétique n'en a point. Il n'est jamais arrivé de retrouver sur une guêtre plus de boutons qu'on n'en avait mis.

Séverin lui fit des réponses si nettes qu'il finit par s'écrier : — Comment vous y prenez-vous pour être l'ami intime d'un étourneau qui en est encore à confondre la lieue géographique, la lieue de poste et la lieue marine?

— Il est inexcusable, répondit Séverin; mais il a tant d'autres qualités.

— Lesquelles?

— Point, je conviens que c'est un monstre; mais convenez, colonel, que dans le fond de l'âme vous l'adorez...

— Que la fièvre vous serre! je vous défends de me parler de lui.

— Colonel, par où s'en va-t-on? fit Séverin en se soulevant à moitié sur sa chaise.

— Je vais vous faire reconduire, lui répliqua-t-il, et soufflant dans un cornet à bouquin, il fit venir son valet de chambre et lui dit: —

Monsieur est venu passer deux jours à la Rosière. Qu'on aille chercher son bagage à l'hôtel.

— Permettez, s'écria Séverin épouvanté, mes affaires me rappellent aujourd'hui même à Paris.

— Je les connais, vos affaires; elles consistent à faire des maisons. Eh bien! je veux bâtir, moi qui vous parle, car je n'entends pas loger mon gendre, quel qu'il soit, quand il m'honorera de ses visites, et je veux me réserver la faculté de ne le voir que les jours où son museau me plaira. Nous reparlerons de cela à dîner. Voilà des cigares, allez vous promener dans mon parc.

Séverin avait beaucoup de philosophie naturelle, il était disposé à prendre ses mésaventures en gaîté. Il alluma un cigare et entreprit de faire le tour du jardin. Comme il passait devant une charmille, il y jeta les yeux et aperçut Mlle Saint-Maur assise sur un banc, ses coudes posés sur ses genoux, son visage caché dans ses mains. Elle avait laissé tomber à terre son chapeau de paille, et sa levrette accroupie en mordillait les rubans, tout en relevant par intervalles son regard sur sa maîtresse comme pour lui demander compte de son silence et de son attitude. Cette fidèle gardienne avisa Séverin, montra les dents, fit entendre un grondement de colère. Simone redressa la tête et sa confusion fut extrême; elle attachait sur le fâcheux des yeux interdits, qui étaient un peu rouges. Séverin pensa d'abord à battre en retraite; mais il est du devoir d'un diplomate de pousser la curiosité jusqu'à l'indiscrétion. Il jeta son cigare, entra d'un pas délibéré dans la charmille et prit place sur le banc à côté de Simone qui, s'efforçant de sourire, lui dit : — Voilà un joli bosquet, n'est-ce pas, monsieur?

— Il est charmant, mademoiselle; mais je voudrais bien savoir pourquoi vous avez pleuré.

La hardiesse de cette question la surprit et la choqua : — Ah! monsieur,... fit-elle d'un ton de reproche. Elle s'interrompit pour regarder en face Séverin, dont la figure lui inspira confiance. Elle reprit : — Eh bien! oui, monsieur, j'ai pleuré de honte et de colère. Tantôt j'ai été si sotte, si gauche.

— Eh! mademoiselle, c'est une cruelle engeance que les pères terribles. Combien de larmes ils ont déjà fait couler!.. mais je veux être indiscret jusqu'au bout. Est-ce bien de honte ou de colère que vous pleuriez? Ce monstre qu'on vous a peint sous de si fausses couleurs ne pourrait-il pas se faire...

Elle s'écria impétueusement : — Oh! monsieur, je vous en supplie, ne le lui dites pas!

Ce cri parti du cœur valait tous les aveux du monde et fit une vive impression sur Séverin. Il se repentit d'avoir trop vite jugé Mlle Saint-Maur.

— Et pourquoi ne lui dirais-je pas, reprit-il, que vous l'aimez un peu ou même beaucoup?

— Parce qu'il se croirait tenu de faire semblant de m'aimer, répondit-elle vivement. Je ne veux pas être aimée par charité.

— Et qui vous dit qu'il ne vous aime pas, lui aussi, un peu ou beaucoup?

— Ne cherchez pas à me tromper. Je lui suis tellement indifférente qu'il ne s'est pas même aperçu qu'il me plaisait.

— Vous en êtes sûre? Cela ferait honneur à sa modestie.

— Oh! monsieur, je ne lui reproche rien. Il a été charmant pendant la demi-journée qu'il a passée ici. Il m'a présenté un liseron couleur de ciel en me disant : — Ma cousine, voilà une fleur qui est de la couleur de vos yeux... — Ai-je les yeux bleus? ajouta-t-elle en avançant la tête vers Séverin, qui constata que positivement ils étaient gris, et que Mlle Saint-Maur aurait tort d'en changer.

— Ainsi vous ne me croiriez pas si je vous affirmais que Maurice vous adore?

— Comme on se moque de nous, Mirette! dit-elle à sa chienne... Tout ce que je demande à Maurice, c'est de ne pas me juger sur l'échantillon que je lui ai donné de mon esprit. Quelle pauvre idée il a dû se faire de moi! La peur que j'avais de lui déplaire me rendait idiote. Je ne crois pas lui avoir dit un mot qui eût le sens commun.

— Eh bien! mademoiselle, reprit Séverin, je ne crois pas que Maurice vous adore, il ne vous connaît pas encore assez; mais je ne serais pas étonné que vous lui plaisiez beaucoup.

Elle secoua la tête d'un air d'incrédulité, et, après une pause : — Monsieur, reprit-elle, vous voyez quelle confiance j'ai en vous. Soyez très franc avec moi. Pouvez-vous me jurer que Maurice a le cœur parfaitement libre, que Maurice n'aime personne?.. Si vous ne pouvez le jurer, cela me fera beaucoup de chagrin; mais mon parti est pris... Je ne demande pas que l'homme qui doit m'épouser m'adore, mais je veux qu'il soit à moi et qu'il ne soit qu'à moi. Je le veux.

Elle s'arrêta sur ce dernier mot, confuse de son audace, étonnée d'en avoir tant dit, d'être sortie à ce point d'elle-même; puis elle regarda Séverin pour s'assurer qu'il ne riait pas. Il n'avait garde; il était charmé de l'accent de conviction avec lequel elle avait prononcé son: Je le veux. Il était pris, elle venait de faire sa conquête.

— Je vous jure, lui répliqua-t-il que Maurice est le cœur le plus loyal que je connaisse. S'il avait une affection qu'il ne pût vous avouer, il vous aurait écrit depuis longtemps pour vous rendre votre liberté et pour dégager sa parole.

— Merci, dit-elle avec effusion; c'est bien ainsi que je le jugeais.

— Oh! vous ne le connaissez encore qu'à moitié, reprit-il. Et là-dessus il déploya sa plus chaleureuse éloquence pour lui faire l'éloge du vicomte d'Arolles, énumérant toutes ses qualités, sans rien dire de ses défauts. C'était un portrait sans ombres, que Mlle Saint-Maur goûta, tout en faisant ses réserves. Les exagérations de l'amitié lui plaisaient, quoiqu'elle ne les prît pas pour de l'argent comptant, car elle avait beaucoup de bon sens.

La cloche du dîner interrompit leur entretien. Simone se leva, répara le désordre de ses cheveux, ramassa son chapeau et s'achemina rapidement vers la maison. Séverin la regardait marcher devant lui; il admirait la finesse de sa taille, la légèreté de son pas, les balancemens gracieux de cette jeune tête, qui tour à tour se pliait ou se redressait comme une branche d'où vient de s'envoler un oiseau. Le mot de Vauvenargues lui était revenu à l'esprit, et il plaignait les hommes qui, « nés sans goût pour les biens communs, » passent à côté du bonheur sans daigner l'apercevoir. Il se disait à lui-même : Je le forcerai d'être heureux.

Le dîner fut long. Le colonel aimait à tenir table; il était gros mangeur et buvait d'autant. Son humeur ne s'était point radoucie. Il trouva tout détestable et gronda beaucoup. Il avait tort; le repas était excellent et très bien servi. L'administration officielle du ménage était confiée à une vieille institutrice anglaise, Mlle Trimlet, que le colonel avait prise en amitié parce qu'elle avait la voix forte, l'air grenadier, et que sa lèvre supérieure était ornée d'une paire de moustaches nettement dessinées; mais Mlle Trimlet n'ordonnait rien, ne décidait rien, sans avoir au préalable consulté Simone, qui lui répondait par un geste, par un signe de tête. Le colonel excepté, dont les éclats de voix faisaient trembler les vitres, on ne parlait guère à la Rosière, surtout dans les mauvais jours; quand la tempête mugit, tout le monde se tait. On ne laissait pas de s'entendre sans mot dire. Simone regardait Mlle Trimlet, qui regardait un domestique, et tout se faisait en son lieu et en son temps. La maison était gouvernée au doigt et à l'œil.

Sur la fin du repas, le colonel s'en'prit à tout le genre humain, déclama contre le siècle, insista sur la nécessité de renouveler l'espèce par l'extermination des sujets vicieux. Il appelait cela faire de la politique, et il s'écriait : — Quand donc aurons-nous un gouvernement? — Séverin savait déjà, pour le lui avoir entendu dire, que le premier devoir d'un gouvernement sérieux est de couper le cou, non-seulement à tous les oisifs, à tous les joueurs, mais encore à quiconque n'a pas l'esprit de précision, à tous ceux qui comptent par lieues, sans dire de quelles lieues ils entendent parler. La politique massacrante du colonel opéra ce soir-là tant de coupes sombres, pratiqua tant d'abatis de têtes en France et ailleurs, que les neuf

cent cinquante millions d'êtres humains qui habitent la terre s'en trouvèrent sensiblement diminués. Sa rage d'exécutions sommaires ne connaissant plus de bornes, il finit par expédier d'un seul coup tous les mortels qui ont l'impertinence d'avoir deux jambes et de n'avoir point de rhumatismes.

Simone avait regardé plus d'une fois Séverin du coin de l'œil; elle craignait qu'il ne trouvât son père odieux ou grotesque. Quand il lui offrit son bras pour la reconduire au salon, elle lui dit : — Vous verrez que demain il sera charmant et ne tuera personne. — Une demi-heure plus tard, le colonel s'était assoupi dans un fauteuil, et Simone était sortie du salon pour présider au petit coucher de Mlle Sophie, sa jeune sœur, dont l'humeur volontaire donnait souvent de la tablature à Mlle Trimlet. Pour désennuyer sa solitude, Séverin parcourut deux ou trois keepsakes; puis, avisant dans un coin un grand portefeuille, il l'ouvrit sans scrupule. Ce portefeuille renfermait les dessins de Mlle Saint-Maur, qui avait le crayon net et facile. Entre deux figures dessinées d'après la bosse, se trouvait un méchant papier bleu tout froissé. Sur ce papier elle avait fait de souvenir le portrait du vicomte d'Arolles; il était d'une ressemblance frappante, mais plein de retouches et de repentirs. C'était le fruit d'un patient labeur; elle avait dû se reprendre plus d'une fois avant de réussir à se contenter. Au-dessous elle avait écrit en menus caractères ces quatre vers de Bajazet :

> Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
> Par un beau désespoir me secourir moi-même,
> Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
> Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

Séverin remit le portefeuille dans son coin, et comme le colonel ne se réveillait pas et qu'au surplus son réveil n'eût pas été gracieux, il quitta le salon, se fit indiquer sa chambre et se mit au lit, non sans méditer profondément sur l'application un peu risquée que les jeunes filles font des vers de Racine et sur les surprises que réservent les eaux dormantes à qui se donne la peine de les sonder.

Simone avait dit juste, le colonel Saint-Maur passa une bonne nuit, et il se leva dispos, heureux de ne pas sentir sa jambe, réconcilié avec son sort. Sa première pensée fut qu'il logeait sous son toit un jeune homme qui avait des idées exactes, qu'il l'avait fort rabroué la veille et qu'il lui devait une réparation. Il alla frapper de bonne heure à la porte de Séverin, et, s'appuyant sur son bras, il l'emmena faire le tour de la Rosière pour y chercher avec lui un emplacement convenable au chalet qu'il se proposait de bâtir. Chemin faisant, il déploya tout ce que la nature lui avait donné de grâces pour faire oublier à son hôte ses incartades de la veille. Il

avait reconnu dans l'ami de son neveu non-seulement un homme de mérite, mais un homme de caractère, et, dût-on l'avoir désagréable, en avoir un était selon lui une obligation d'honneur. Séverin lui conseilla de faire sa bâtisse dans une pelouse, au bord de l'eau, en face d'une île ornée d'un moulin, qui formait un agréable coup d'œil. On prit des mesures, on fixa à peu près le devis : il fut convenu que l'architecte enverrait de Paris ses plans; il fut convenu aussi qu'au préalable Mlle Saint-Maur serait consultée.

Vers deux heures de l'après-midi, Séverin retourna dans la pelouse, accompagné de Simone, de sa jeune sœur et des remarquables moustaches de Mlle Trimlet. Il faisait un joli temps gris d'automne, qu'égayaient les feuilles jaunissantes des peupliers de la petite île. Par intervalles une éclaircie s'ouvrait dans la brume, le ciel avait des sourires pâles, puis la trouée se refermait, et le panache doré des peupliers tenait lieu de soleil. Accroupi sur une pierre, Séverin, une feuille de carton sur ses genoux, y traçait rapidement l'esquisse d'un chalet. A quelques pas de là, Simone, assise sur un banc, semblait prêter toute son attention à la leçon d'anglais que Mlle Trimlet donnait à la jeune Sophie, ce qui n'empêchait pas Mlle Saint-Maur de raisonner en français avec elle-même. Elle examinait Séverin à la dérobée et se disait : — Qu'a donc de si particulier ce jeune homme? Hier matin je ne le connaissais pas, et quelques heures plus tard, dans une charmille, je lui ai parlé de certaines choses dont je n'avais soufflé mot à aucune des personnes de mon entourage. — C'était une bizarre aventure; depuis peu elle avait un confident à qui elle trouvait tout naturel de révéler ses pensées les plus intimes, sans qu'il lui en coûtât rien, comme si cela coulait de source. Sa mère était morte très jeune, son père était bourru, sa sœur était une enfant, Mlle Trimlet était une personne anguleuse et rectiligne qui n'aimait pas qu'on cherchât midi à quatorze heures. Mlle Saint-Maur avait rêvé souvent de posséder une amie à qui elle pourrait tout dire. Le ciel venait d'exaucer son désir, à cela près que l'amie qui lui était échue en partage laissait pousser toute sa barbe. Simone ne savait qu'y faire; la confiance ne se commande ni ne se refuse. Plus elle regardait Séverin, plus elle se persuadait qu'il était un homme absolument sûr et parfaitement droit, un de ces hommes qui savent ce qu'ils veulent, qui seront demain ce qu'ils étaient hier, qu'on est certain de retrouver à la place où on les a laissés, et qui respectent les autres comme ils se respectent eux-mêmes.

Mlle Saint-Maur ne se doutait pas que, tout en dessinant, Séverin faisait, lui aussi, ses réflexions ou, pour mieux dire, qu'il se livrait à des rêveries assez singulières. Il pensait aux quatre murs qu'il avait projeté de se bâtir un jour au bord de la Seine, dans un en-

droit assez pareil à celui où il se trouvait; mais il ne comptait pas être seul à les habiter, — c'est une triste chose qu'une maison sans femme. La maison, il la connaissait, il en avait fait le plan; la femme, comment serait-elle faite? Il la chercha dans les profondeurs de son imagination, il finit par l'y découvrir, et il s'avisa qu'elle avait des yeux gris. — Fort bien, pensa-t-il, mais ce sera une Simone perfectionnée; du moment qu'il n'en coûte rien, donnons-lui une figure qu'il n'y aura pas besoin de regarder deux fois pour la trouver charmante. — Mlle Saint-Maur avait baissé la tête pour suivre de l'œil un scarabée que sa sœur venait de signaler à son admiration. Séverin eut l'air de regarder le scarabée, mais c'était le visage de Mlle Saint-Maur qu'il observait. Il était occupé à le retoucher, il lui donnait un nez plus classique, une bouche un peu plus grande, des lèvres moins épaisses, des yeux mieux encadrés, un front plus ample, plus dégagé. Il ne changeait rien à la charmante couleur de ses cheveux; mais il ne leur permettait pas de descendre jusqu'aux sourcils. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il venait de faire de mauvaise besogne, qu'en voulant corriger ce visage il l'avait gâté, que la nature a de mystérieuses harmonies, et qu'on ne peut changer les détails sans compromettre l'ensemble et sans faire évanouir le charme. — Soit, pensa-t-il, contentons-nous d'une seconde Simone.

La leçon d'anglais étant terminée, Sophie témoigna à sa gouvernante un vif désir d'admirer de plus près les exploits d'un pêcheur à la ligne qui venait de s'établir sur la berge. Mlle Trimlet la conduisit au bord du fleuve, et Simone resta seule avec Séverin.

— Les momens sont précieux, mademoiselle, lui dit-il en souriant. Ne parlerons-nous pas un peu de lui?

Elle vint s'asseoir dans l'herbe à deux pas du dessinateur : — Parler de lui! dit-elle. Est-ce bien prudent?

— Que craignez-vous? il n'y a ici personne pour vous entendre.

— Personne, excepté vous.

— Oh! moi, je ne compte pas. Je représente ici ce personnage absolument nul et insignifiant qu'on appelle un confident de tragédie, et auquel on dit tout.

— Quelquefois plus qu'on ne voudrait.

— Regretteriez-vous déjà les aveux que vous m'avez faits hier après-midi? Il n'y a pas moyen de vous en dédire. Vous m'avez confessé que vous l'aimez un peu et même beaucoup. Est-ce vrai?

— C'est vrai; mais j'aurais dû ajouter qu'il me fait peur.

— Et pourquoi cela?

— Il me semble, répondit-elle en cherchant ses mots, que j'aurai beaucoup de peine à le bien connaître, qu'il y aura toujours en lui quelque chose qui m'échappera.

— Le prenez-vous pour une boîte à double fond et à surprise? Il n'a rien à cacher.

— Il y a des gens, poursuivit-elle, qui se croient tenus de cacher précisément ce qu'ils ont de meilleur. Enfin, supposons qu'un jour...

Elle demeura court, et ce fut Séverin qui se chargea d'achever sa phrase : — Supposons, lui dit-il, qu'un jour le vicomte d'Arolles aime passionnément Mlle Saint-Maur. Je tiens la chose pour faite... Continuez.

— Il pourrait se faire, reprit-elle, qu'il ne lui dît que la moitié de ses pensées; elle en serait réduite à deviner le reste... Vous m'avez raconté qu'il vous avait sauvé deux fois la vie. Je serais charmée d'épouser un homme capable de se jeter à l'eau pour m'en retirer; mais je serais plus heureuse et plus fière s'il pouvait me promettre en conscience qu'il n'aura jamais de secrets pour moi.

— Fort bien. Savez-vous ce qu'il faut faire?

— Quoi donc?

— Il faut aimer beaucoup le vicomte d'Arolles et renoncer à voir en lui un être mystérieux et redoutable. Je désire qu'il vous reconnaisse pour une personne très brave, très courageuse, qui se croit de force à lui tenir tête, qui se sent capable et digne d'exercer de l'empire sur lui. C'est à cette condition qu'il vous aimera tout de bon, et si l'un de vous doit avoir peur de l'autre, je veux que ce soit lui.

— Eh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, comment m'y prendrai-je pour devenir terrible? Je ne le suis guère.

— En vérité, est-il besoin qu'une femme ait l'air terrible pour que l'homme qui l'aime craigne de lui mentir? Une seule chose lui est nécessaire, c'est de bien sentir ce qu'elle vaut, et de savoir que lorsqu'elle donne son cœur elle fait un présent de grand prix, et m'est avis que le cœur de Mlle Saint-Maur vaut un million.

Elle le remercia par un sourire qui exprimait à la fois beaucoup de reconnaissance et un peu d'étonnement. — Vous me donnez des conseils difficiles à suivre, lui dit-elle. Je ferai de mon mieux; mais j'ai un service à vous demander.

— Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

— Il n'est pas juste que vous fassiez tout pour l'un et rien pour l'autre. Ne réussissant pas à découvrir par lui-même ce que je puis valoir, Maurice a résolu de s'en remettre à votre jugement.

— Qu'allez-vous donc vous imaginer ? s'écria Séverin, qui laissa échapper son crayon.

— Convenez qu'il vous a envoyé ici pour m'examiner un peu, pour étudier mes qualités et mes défauts et pour lui rendre compte de moi... Je ne le crois pas, j'en suis sûre.

Elle le regardait en parlant ainsi. Il n'essaya pas de nier; il ne pouvait plus douter que Mlle Saint-Maur n'eût beaucoup de bon sens et des yeux qui voyaient clair.

— Vous êtes l'ami de Maurice, reprit-elle; je voudrais que vous fussiez un peu le mien.

— Très-volontiers. Et quel est le service que je dois vous rendre?

— Vous m'avez assuré hier que Maurice n'aime personne plus que moi. Si cela venait à changer...

— Misère! voilà vos inquiétudes qui vous reprennent.

— N'a-t-on pas quelquefois raison d'avoir peur? demanda-t-elle.

— A quoi bon? On a toujours le temps d'avoir peur... Enfin, si Maurice venait à aimer quelqu'un plus que vous, que devrais-je faire?

— Vous m'avertirez loyalement. Me le promettez-vous?

— Je vous le promets.

— Foi d'ami? dit-elle en lui tendant la main.

— Foi d'ami, répondit-il en pressant cette petite main souple et chaude.

En ce moment, il se fit au ciel une éclaircie, la brume s'entr'ouvrit et un frisson de lumière pâle courut sur les eaux verdâtres de la Seine. Séverin eut une hallucination qui dura quelques secondes. Tout à coup il vit reparaître au bout de la pelouse les moustaches de Mlle Trimlet, et au même instant il sentit une main s'échapper de la sienne, qui resta vide. Il reconnut son erreur : il n'y avait qu'une Simone, et elle n'était pas à lui.

On dîna ce jour-là beaucoup plus gaîment que la veille. Le colonel ne massacra personne, et quand il eut vidé sa bouteille de Porto, il était presque disposé à convenir que la France, vaille que vaille, jouissait d'une espèce de gouvernement. Ce n'était pas la pie au nid, mais il faut s'accommoder de ce qu'on a.

En sortant de table, il proposa à Séverin une partie d'échecs. Comme il était de première force, il le battit à plate couture, et il en conclut que décidément M. Séverin Maubourg était un charmant garçon. Il célébrait un peu bruyamment son triomphe quand Simone quitta le salon.

— Qu'a donc aujourd'hui Mlle Saint-Maur? s'écria-t-il. Je lui trouve l'air excité comme par un coup de champagne. Vous entendez-vous, monsieur, à faire mousser l'eau de savon? Peut-on vous demander quelles sornettes vous avez débitées à ma fille?

— Vous m'aviez prié de la faire causer, colonel. Elle a bien voulu m'honorer de ses confidences.

— Les confidences de Simonette! Je serais curieux de savoir à quoi cela rime.

— Elle m'a confessé qu'elle aimait beaucoup son cousin.

— Que me chantez-vous là? Elle est bonne fille, elle vous a répété par pure bonté d'âme l'air qu'il vous a plu de lui seriner.

— Je vous assure, colonel...

— Ma parole, vous êtes étonnant. En vingt-quatre heures, vous aurez appris à connaître ma fille mieux que moi... Je vous prie de croire que je la connais comme si je l'avais faite.

— Vous êtes très fort aux échecs; peut-être l'êtes-vous moins dans l'art de dévider un écheveau.

— Il n'y a pas d'écheveau qui tienne. Si j'ordonne à Simone d'aimer son cousin, elle l'aimera; mais si je lui disais d'aimer Paul ou Jacques, elle aimerait Paul ou Jacques, l'un après l'autre ou même tous les deux à la fois... Je voudrais voir qu'il en fût autrement.

— Voulez-vous des preuves, colonel? et me promettez-vous le secret?

A ces mots, Séverin alla prendre dans le coin où il l'avait laissé le portefeuille qu'il avait examiné la veille, et il en tira le croquis au bas duquel Mlle Saint-Maur avait crayonné quatre vers.

Le colonel écarquilla les yeux. Il contemplait ce croquis comme un taureau contemple une écharpe rouge; il lut ensuite les quatre vers de l'air d'un homme qui déchiffre un rébus.

— Mille tonnerres! que signifie ce galimatias? s'écria-t-il.

— Cela veut dire que, si vous vouliez contraindre Mlle Saint-Maur à ne pas épouser le vicomte d'Arolles, elle vous répondrait de sa voix la plus tendre :

Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même.

— J'ai des yeux, interrompit le colonel. Ce n'est pas la peine que vous me récitiez ces fadaises... Elle s'est donc mise à lire des poétereaux qui lui brouillent la cervelle?

— Dans ce cas-ci, le poétereau est Racine.

— Racine ou un autre, les poètes ont-ils jamais eu le sens commun?

— Mon cher colonel, lui répliqua Séverin, nous professons, vous et moi, le culte des idées exactes; mais que voulez-vous? Ce sont les idées vagues qui gouvernent le monde et la tête des jeunes filles, et les idées vagues, on ne les tue pas à coups de canon. Il faut leur laisser le temps de se débrouiller elles-mêmes.

Il remit le croquis dans le portefeuille et le portefeuille à sa place. Le colonel employa dix minutes au moins à revenir de son ébahissement. Simone n'était plus Simone, Simone était un abîme, et l'abîme appelle l'abîme.

— Vous voilà bien malheureux, lui dit Séverin. Mlle Saint-Maur

se permet d'avoir du goût pour l'homme qu'elle doit épouser. Vous auriez donc voulu qu'elle le détestât.

— J'aurais voulu, monsieur, qu'elle ne l'aimât qn'après m'en avoir demandé la permission. C'est ainsi qu'en usent toutes les demoiselles bien élevées... Eh! que diable, plus j'y pense, plus je doute qu'il soit son fait, et j'entends qu'elle soit heureuse.

— A sa façon ou à la vôtre?

— A la mienne.

— Elle le sera, colonel, je vous en donne ma parole d'honneur.

— La belle garantie, ma foi!

— Elle en vaut une autre. Résignez-vous à votre sort; que me chargez-vous de dire à Maurice?

Le colonel frappa un grand coup de poing sur l'échiquier, et s'écria : — Vous lui direz que j'ai l'insigne bonté de l'attendre pendant six mois encore, mais que, passé ce terme, cinquante mille petites filles auraient beau me supplier à genoux, j'ordonnerai, morbleu! et on m'obéira, sacrebleu! Et puisque ce beau garçon est si redoutable, puisque son sourire et ses grâces enchanteresses font de tels ravages dans les cœurs, je le consigne à ma porte jusqu'au jour où il viendra me demander en forme la main de Simone. Vous m'entendez, monsieur Maubourg, quand le plus cher de vos amis remettra les pieds à la Rosière, il sera lié d'honneur envers moi.

— Parfaitement, colonel. Le jour où Maurice rentrera dans ce salon, il n'y verra ni votre notaire, ni le maire de votre commune, ni le curé de votre paroisse, et cependant ils y seront, et il sera tenu de le savoir.

— Vous oubliez le gendarme, s'écria le colonel en retroussant ses manches et découvrant ses puissans avant-bras, qui avaient la majesté d'une institution. Et ceci encore, ajouta-t-il. Vous déclarerez à mon neveu que je lui interdis de m'envoyer à l'avenir des ambassadeurs. Ils me plaisent beaucoup en dehors de l'exercice de leurs fonctions, mais en affaires ils ne valent pas le diable.

— Un bon ambassadeur est celui qui réussit, lui répondit Séverin en lui tendant la main.

Quoiqu'il fût résolu à repartir le jour suivant par le premier train, le colonel réussit à le lui faire manquer, et l'obligea de passer encore la matinée à la Rosière. Ce père terrible s'arrangea du reste pour que Simone, à qui il gardait rancune, n'eût plus une minute de tête-à-tête avec son confident. Cependant, quand Séverin lui fit ses adieux, elle trouva moyen de lui glisser à l'oreille ces mots : — Souvenez-vous des promesses que vous m'avez faites.

V.

Des deux promesses que Séverin Maubourg avait faites à Mlle Saint-Maur, il n'en prenait qu'une au sérieux, et il était décidé à ne pas tenir l'autre. Il s'était dit que, si le vicomte d'Arolles se savait aimé, il lui viendrait des délicatesses de conscience; c'est par là qu'il se proposait de le tenir.

Dès le lendemain de son arrivée, il fut le trouver chez lui, dans un charmant entresol du faubourg Saint-Honoré qu'il habitait de temps immémorial. Séverin eut la surprise de traverser une antichambre pleine de paquets, un salon à moitié démeublé, et d'apercevoir dans le cabinet de travail le désordre d'un déménagement commencé.

— Eh bien! que se passe-t-il donc? lui demanda-t-il. Tu quittes ton nid?

— C'est ta faute, lui répondit Maurice. Tu me renvoies sur les bancs, il est naturel que je me loge dans le voisinage de l'école. J'ai trouvé rue Médicis quelque chose qui me convient.

— Que dira ton frère? Tu étais à deux pas de son hôtel, là-bas tu en seras à une lieue.

— Tant mieux. Quand il viendra me voir, cela prouvera qu'il m'aime assez pour me sacrifier une heure d'un temps qui est si précieux à la France. Je me ménage d'exquises jouissances d'amour-propre.

A ces mots, il s'approcha de Séverin, lui tâta le dos et la poitrine, comme pour s'assurer qu'il ne lui était arrivé aucun fâcheux accident. — Le coffre est intact! s'écria-t-il. Voilà qui met ma conscience en repos... Dieu soit loué au plus haut des cieux! il paraît qu'on revient quelquefois vivant de la Rosière, et que le vieux sanglier ne t'a pas décousu.

— Le vieux sanglier, repartit Séverin, est un brave homme assez finaud qu'il y a moyen d'apprivoiser; quand il se fâche, c'est une manière de vous faire parler.

— Et sa fille, y a-t-il moyen de savoir quelle est la couleur de ses yeux.

— Ils sont gris, mon cher, et aussi charmans que gris.

— Pourquoi donc les cache-t-elle? Et ses cheveux? lui tombent-ils toujours sur les sourcils? Ils finiront par les manger. L'as-tu engagée à changer de coiffure?

— Je n'aurais eu garde, elle est très bien comme elle est, et je te défie de rien changer à sa personne sans tout gâter.

— Là, Séverin, en tiendrais-tu?

— Mon cher ami, les petites filles ne sont pas toujours ce qu'un vain peuple pense, et, quand on les regarde de près, on fait des découvertes fort étonnantes.

Le vicomte l'écoutait d'un air un peu narquois. — Quel enthousiasme! s'écria-t-il. Je commence à croire que j'ai gardé les manteaux. Est-ce toi qui épouses?

— Il y aurait à cela beaucoup de difficultés, répondit Séverin.

— Lesquelles?

— Pour abréger, le cœur de Mlle Saint-Maur n'est plus libre.

— Bah! Et quel est l'heureux mortel...

— Un garçon de très bonne mine, qui demain sentira le prix de son bonheur.

— Sais-tu, Séverin, que si j'étais fat... En conscience, est-il possible que ma cousine ait du goût pour moi?

— Ta cousine n'ignore point ce qu'elle vaut, et si l'homme à qui elle a donné son cœur dédaignait cette offrande, elle cesserait bientôt de l'aimer. Je dois te prévenir aussi qu'elle est jalouse et résolue à ne partager tes affections avec personne. Je lui ai certifié que je ne te connaissais aucune liaison sérieuse; mais si je venais à découvrir que je me suis trop avancé, elle a ma parole, je me croirais obligé de la détromper.

— Merci de l'avertissement, répondit le vicomte. Malheureux, es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas une femme ici? — Et il lui fit signe de chercher sous son canapé et dans ses armoires.

— Oh! mon cher, reprit Séverin, les femmes que je crains pour toi ne sont pas celles qu'on cache dans une armoire.

— Que veux-tu dire? répliqua-t-il vivement. Quelle est la femme que tu redoutes pour moi?

— Aucune. Seulement permets-moi de te représenter que je suis médiocrement édifié de ton langage et de tes réponses.

— Tu trouves que j'ai mauvais ton?

— Tu n'as pas celui du sujet. En me rendant sur tes instances à la Rosière, j'ai cru que j'y allais traiter d'une affaire grave, et je dois te confesser que je l'ai traitée gravement. Si tu me désavoues, si tu te moques de moi, me voilà fort compromis.

— Ne te fâche pas, s'écria Maurice. Tu as caution bourgeoise, je tiens pour bon tout ce que tu as pu dire et faire, et je te jure que ma première occupation, quand j'aurai pris ma licence, sera de me marier, et que parmi toutes les jeunes filles que je ne connais pas, je donne résolûment la préférence à celle qui t'a plu.

— Et qui un jour te plaira beaucoup, ajouta Séverin.

— Je ne dis pas le contraire, répondit-il, tout est possible; allons déjeuner.

A quelques jours de là, le vicomte d'Arolles était installé rue Mé-

dicis. Il eut quelque peine à s'accoutumer à son nouveau quartier et à son aventure; mais il ne composa point de *Tristes* comme Ovide exilé chez les Scythes. Son logement était fort agréable; il était accompagné d'un balcon qui donnait sur le jardin du Luxembourg. Le vicomte s'était mis au travail; il avait pris pour sujet de sa thèse une doctrine controversée de droit international, et, grâce à sa prodigieuse facilité, il eut bientôt fait de débrouiller la matière. A vrai dire, il se demandait quelquefois en vertu de quelle loi providentielle et de quel mystère de prédestination le vicomte d'Arolles se trouvait condamné à devenir licencié en droit; mais il se rappelait aussitôt que c'était lui qui l'avait voulu, qu'il avait eu son idée, et il persistait à la trouver bonne. Il sortait peu, il n'allait guère à son cercle et jamais au théâtre. Il ne poussait jusqu'au boulevard que pour y dîner. Deux fois la semaine, il avait rendez-vous au café Riche avec Séverin. Le plus souvent ils causaient architecture.

Au commencement de décembre, Maurice reçut une visite à laquelle il s'était préparé et qu'il attendait de pied ferme. L'assemblée nationale avait repris ses séances; depuis trois semaines, le comte d'Arolles était rentré dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré. Un pied à Versailles, l'autre à Paris, il était dans les affaires jusqu'au cou; il ne savait comment suffire aux hommes et aux choses qui avaient à lui parler et qui se disputaient ses journées. Il profita de son premier moment de loisir pour se transporter rue Médicis. Il trouva Maurice au travail, et ouvrit de grands yeux en le voyant assis devant une longue table surchargée d'in-octavo et d'in-quarto; Vattel y coudoyait Rayneval, Grotius s'y étalait nez à nez ou dos à dos avec Pufendorf et Burlamaqui. Le propriétaire de cette table tenait dans ses mains le second volume du *Manuel diplomatique* de Martens. Il le posa sans le refermer pour aller au-devant de son frère.

— Je suis furieux, s'écria le comte d'Arolles en se campant dans un fauteuil que Maurice venait de débarrasser d'un dictionnaire de législation comparée qui l'encombrait; je suis furieux, te dis-je, et je viens te faire une scène.

— Une scène à moi! repartit le vicomte d'un air de profonde stupéfaction. Franchement, je m'attendais à toute autre chose.

— Me diras-tu ce que signifie ce déménagement subit dont tu n'as pas daigné m'avertir, et quelle fantaisie t'est venue de te loger au bout du monde?

Maurice écarta le rideau de sa fenêtre, il montra du bout du doigt à son frère le jardin du Luxembourg, éclairé d'un rayon de soleil qui s'appliquait à réchauffer tant bien que mal ses plates-bandes et ses statues. — Il me semble pourtant, dit-il, que je ne suis pas ici en Sibérie. Foin des préventions! J'avais cru, moi aussi, que le

monde finissait à la rue de Rivoli. J'imaginais qu'en passant l'eau on arrivait dans un endroit réservé aux gens et aux choses impossibles. Eh bien! j'ai découvert que, quoi que vous en disiez, vous autres Parisiens, les choses et les gens de ce quartier ont la prétention d'être possibles. Le jour même de mon débarquement, j'accostai au carrefour de l'Odéon deux ombres qui m'ont assuré qu'elles étaient presque vivantes. La belle invention que les voyages! que de préjugés ils dissipent! comme ils élargissent les idées d'un homme!

— As-tu fini ton discours? interrompit Geoffroy. Je me plains amèrement de ton procédé. Tu m'appartiens, je réponds de toi, et j'entendais t'avoir sous ma main.

— Ah! Geoffroy, tu as les bras si longs! lui répondit-il.

— Il y a anguille sous roche, reprit le comte d'Arolles. Tu ne me feras jamais croire que tu t'es retiré ici pour t'y faire ermite.

— C'est pourtant la pure vérité, répliqua Maurice. Voici ma chartreuse, ajouta-t-il en lui montrant les quatre murs de son salon; puis, lui présentant tout ouvert le second volume de Martens: — Voilà ma discipline.

— Laisse-moi donc tranquille, mon bel anachorète. Mon Dieu! si j'étais sûr;... mais là, conviens que tous ces volumes étalés sont un paysage habilement ménagé pour la vue, et qu'il y a dans cette table encombrée beaucoup de mise en scène.

— Oh! ces hommes d'état! quels sceptiques!

— Tu travailles sérieusement?

— Le plus sérieusement du monde, dans l'unique intention de te faire plaisir, car tu peux croire que si je ne consultais que mes goûts particuliers...

— Et tu n'aurais pas pu travailler aussi bien au faubourg Saint-Honoré?

— Impossible à moi de travailler à Paris.

— Tu n'y vas donc jamais, à Paris?

— Le moins souvent possible. Je me suis mis sous l'invocation du grand saint Michel, et jusqu'à nouvel ordre je n'aurai pas d'autre boulevard que le sien; mais nous avons nos plaisirs, nous allons boire quelquefois un bock au café de la jeunesse.

— Et tu y dînes?

— Non. Il m'est resté cette faiblesse de croire que pour vivre il est nécessaire de dîner, et je vais dîner où l'on dîne.

— Allons, je suis enchanté qu'il te reste quelque chose du vieil homme; c'est par là que je te tiendrai... Justement j'ai du monde après-demain, et dans le nombre plusieurs personnes à qui je désire te présenter, à commencer par le ministre des affaires étrangères. Ne te gêne pas; apporte, si tu le veux, ton manuel diplomatique. Entre deux services, tu pourras lire un paragraphe.

— Je te remercie, Geoffroy, mais je n'irai chez toi ni avec Martens, ni sans Martens, répondit-il d'un ton résolu.

Le comte d'Arolles saisit le premier volume qui lui tomba sous la main et le jeta à terre avec violence. — As-tu juré de me fâcher tout de bon? Tu passeras l'hiver sans venir dîner chez moi?

— Fais-moi la grâce de m'écouter, repartit Maurice. La chair est faible; je me connais et je crains une rechute. Veux-tu que je travaille? veux-tu que je prenne ma licence?.. En ce cas, laisse-moi dans ma thébaïde. Que je retourne une seule fois dans le monde, et le lendemain j'irai noyer Pufendorf et Grotius dans la fontaine de Polyphème... Et puis, te l'avouerai-je? depuis que je suis redevenu un simple écolier, je me sens mortifié, déchu de ma dignité d'homme, je n'ose plus me montrer... Quand on coupe aux chats leur moustache, ils se réfugient dans un galetas et s'y tiennent blottis jusqu'à ce qu'elle ait repoussé. Permets-moi de vivre pendant la moitié d'une année comme un reclus; une fois licencié, j'irai dîner chez toi aussi souvent qu'il te plaira.

Geoffroy regarda quelques instans son frère en silence, puis il s'écria : Suis-je dupe? ne suis-je pas dupe? Tu me parles d'un ton si convaincu...

— Après tout, reprit Maurice, libre à toi de te raviser, de lever ma punition, de me rendre à ma douce fainéantise d'autrefois.

— Dieu m'en préserve! mais est-il nécessaire de se jeter toujours dans un extrême?

— Il y a des caractères si mal faits! Je t'assure que, s'il ne tenait qu'à moi, j'aurais bientôt échangé le mien contre celui de mon portier... Nous finirons peut-être par trouver notre équilibre, donne-moi le temps de le chercher.

— Cherche, cherche, petit. Ferveur de novice ne dure guère, la tienne montrera bientôt la corde;... mais, par exemple, tu iras expliquer toi-même à ta belle-sœur les raisons que tu as de refuser son invitation. Elle se promettait de t'avoir souvent cet hiver. Elle m'a expressément chargé de t'apprendre qu'elle est chez elle le mercredi et qu'elle reçoit le lundi soir.

— Elle est mille fois trop bonne de se souvenir de ma chétive existence, dit Maurice en arrangeant les embrasses de ses rideaux, qui pourtant n'étaient point dérangées.

— Je ne me charge point de tes excuses, reprit Geoffroy, tu auras la bonté d'aller les lui présenter toi-même.

Il regarda sa montre, se leva précipitamment : — Je me sauve, dit-il en remettant son chapeau sur sa tête, je suis attendu à Versailles. Si je manque le train, c'est à toi que je m'en prendrai.

— Et je serai fier, répliqua Maurice, d'avoir dérobé à la France quelques-uns de tes momens.

Son frère lui prit les deux mains, les secoua, et malgré sa hâte s'arrêta une minute à le regarder. — Étrange garçon! dit-il; aujourd'hui dans un froc et demain dans un casque, qui sera peut-être l'armet de don Quichotte! Et dire que je veux faire de toi un diplomate!

— Tu es un si habile homme! lui dit Maurice; ce ne sera pas le premier miracle que tu auras fait.

Il le reconduisit jusqu'à l'escalier. Après avoir descendu quatre marches, le comte se retourna pour lui crier : — Tu peux te vanter de m'avoir rendu la faculté de l'étonnement; je craignais de l'avoir perdue.

Maurice choisit pour rendre ses devoirs à sa belle-sœur un jour et une heure où il était presque sûr de ne pas la trouver, il lui laissa sa carte. Dans la même après-midi, le comte d'Arolles, traversant le boulevard dans son coupé, aperçut Séverin, l'appela, le fit monter à côté de lui, et, lui ayant demandé où il devait le poser, il lui dit brusquement : — Croiriez-vous qu'il refuse de venir dîner chez moi? — Là-dessus il lui raconta l'entretien qu'il avait eu avec son frère. Séverin en fut frappé plus qu'étonné. — Est-il fou, ou feint-il de l'être? reprit le comte.

— Laissons-le soigner son malade à sa guise, reprit Séverin; il le connaît mieux que nous.

— Monsieur Maubourg, j'ai toujours détesté les exagérations et les exagérés.

— Les remèdes de cheval, monsieur le comte, sont les seuls qui conviennent à certaines constitutions. Respectons la sévère clôture que s'impose Maurice; il traite sa volonté comme un prisonnier dont il redoute les escapades. Un ancien n'a-t-il pas dit : « Toutes les fois que j'ai été dans la compagnie des hommes, j'en suis revenu moins homme que je n'étais? »

— Et un grand saint, reprit le comte, a dit aussi : « La cellule fréquemment délaissée engendre l'ennui; mais à celui qui lui est fidèle elle devient une chère et douce amie. » Depuis quand Maurice s'est-il mis à l'école des sages et des saints?

— Il ne ressemble à personne, et si quelquefois il révolte mon petit bon sens, plus souvent il l'humilie. Soyez sûr qu'il nous étonnera toujours.

— Ce qui revient à dire que, toutes les fois qu'il n'aura pas tort, il aura une manière déraisonnable d'avoir raison. Enfin, si c'est la seule qui soit à son usage;... mais, je vous prie, ayez l'œil sur lui, empêchez-le de se surmener. Les remèdes de cheval emportent quelquefois leur homme.

— N'ayez crainte, vous savez comme moi qu'il a une santé de fer.

— Bien, laissons passer cette quinte. Quant à vous, monsieur

Maubourg, qui n'êtes ni un ancien, ni un saint, ni un original, ni un fou, j'ose espérer que vous trouverez de temps à autre une heure à perdre le lundi soir en venant prendre une tasse de thé avec des amis. Mme d'Arolles fait grand cas de vous et sera toujours heureuse de vous voir.

Séverin ne parla point de sa rencontre à Maurice, qui évitait avec soin de lui parler de son frère. C'était un parti-pris : dans leurs longues conversations, il n'échappait jamais au vicomte un mot qui eût rapport au faubourg Saint-Honoré; on aurait pu croire qu'il avait rayé ce pays de la carte du monde. Il arrive dans les amitiés les plus intimes un moment où les confidences deviennent impossibles. C'était la première fois que ce cas se présentait pour Séverin Maubourg et le vicomte d'Arolles. Ils ne laissaient pas de se rechercher avec autant d'empressement que jadis. Séverin s'accordait encore moins de loisirs que Maurice. Son père était l'un des architectes les plus occupés de Paris, et il avait mis son fils de moitié dans ses affaires. Séverin devait prendre sur ses nuits pour travailler à ses plans de théâtre, dont il était coiffé. Si remplies que fussent ses journées, pendant tout l'hiver il ne manqua pas un seul de ses rendez-vous avec Maurice, et aux soirs fixés il n'arrivait jamais en retard au café Riche. L'un parlait de sa thèse, l'autre de son théâtre, et chacun d'eux gardait pour soi ses arrière-pensées; mais il aurait fallu qu'ils eussent la mort dans les dents pour renoncer au plaisir de se voir.

Vers le milieu de janvier, Séverin voulut s'acquitter envers le comte d'Arolles, et il se présenta à l'un de ses lundis. La presse était si grande dans ce brillant hôtel qu'il eut peine à se faire jour jusqu'à la comtesse. Elle lui adressa un gracieux sourire, accompagné de quelques mots obligeans; puis elle se remit à parler anglais avec un membre de la chambre des lords qui savait mal le français. Elle avait le don des langues étrangères, elle en devinait les finesses, et son mari lui en était reconnaissant; de tous les talens qui peuvent servir, ce n'est pas le plus inutile. Quoique Séverin eût appris un peu d'anglais aux États-Unis, il se trouva déplacé dans cet entretien et gagna l'autre extrémité du salon. Pendant qu'il causait avec un jeune député de sa connaissance, il observait et admirait la comtesse. Sa beauté avait tout son prix, tout son éclat, sous des plafonds dorés peints par Boucher, à la clarté des lustres et des bougies, au milieu d'un tourbillon qui gravitait vers ce soleil comme vers son centre naturel. Le monde lui servait de bordure; quoiqu'un Titien soit toujours un Titien, il gagne à être bien encadré. Séverin ne reconnaissait plus tout à fait la personne qu'il avait vue à la Tour, dans le loisir d'une villégiature. Ses manières, le timbre de sa voix, sa physionomie, n'étaient plus les mêmes. Elle

ne songeait pas à s'amuser, elle était sérieusement occupée; elle se rappelait qu'elle était la femme d'un ambitieux qu'elle aidait à ne point faire de fautes. A chacun de ses lundis, elle avait un certain nombre de mots utiles à placer, et elle les plaçait d'ordinaire avec autant de discernement que d'adresse.

Le comte d'Arolles vint à Séverin, lui demanda des nouvelles de son frère. — Mettez-lui donc les menottes et amenez-le-nous un de ces jours; promettez-lui en mon nom qu'il aura ici toute la liberté du cabaret.

— Quel cabaret que le vôtre, monsieur le comte! fit Séverin en promenant ses yeux sur les lambris. Il faut en prendre notre parti, les volontés de Maurice sont inflexibles.

— Vous voulez dire ses *nolontés*.

L'instant d'après, il se disposait à sortir. Mme d'Arolles, qui suivait ses mouvemens avec plus d'attention qu'il n'aurait pu croire, lui fit un signe de tête et lui montra du bout de son éventail un pouf vacant à côté d'elle. Séverin s'approcha, mais il demeura debout devant la comtesse. Il avait l'air d'un homme qui se sait dans un endroit périlleux et qui n'a garde de s'y établir à poste fixe. Elle lui montra de nouveau le pouf, l'obligea de s'y asseoir. Puis, se renversant un peu dans son fauteuil, les yeux à demi baissés : — Je devine, lui dit-elle, ce que vous disait tout à l'heure M. d'Arolles. Il vous parlait de Maurice. C'est un sujet qui lui tient au cœur... Nous boude-t-il? L'aurions-nous blessé sans le savoir?

— Rassurez-vous, madame; il n'est pas susceptible, et il est encore moins rancunier.

— Vous conviendrez cependant que sa conduite est singulière.

— En apparence. Dans le fond, elle est peut-être assez raisonnable.

— En quoi raisonnable?

— Il se déclare hors d'état de concilier l'étude et le monde.

— Un frère et une belle-sœur, est-ce le monde?

Séverin était bien tenté de lui répondre qu'il y a plusieurs espèces de belles-sœurs. — Il y a, madame, lui dit-il, des liqueurs précieuses qui s'éventent facilement; blâmez-vous Maurice de boucher avec soin son flacon?

La comtesse trouvait les réponses de Séverin par trop laconiques. Elle essaya de le mettre à l'aise et de dégourdir son éloquence en lui disant d'un ton dégagé : — Cette histoire est une véritable légende. — Puis, baissant la voix, elle ajouta : — Entre nous deux, monsieur Maubourg, n'y a-t-il pas de roman dans cette légende?

— L'autre jour, j'ai visité ses armoires, je n'ai rien trouvé de suspect.

— J'y pense, reprit-elle, vous verrez qu'il fait une retraite spiri-

tuelle pour se préparer à la pratique des saints devoirs du mariage,... car ce projet de mariage tient toujours?

— Je ne saurais vous le dire, repartit Séverin, qui comptait, mesurait, pesait et soupesait ses mots.

— Mon Dieu! je comprends les hésitations de ce pauvre garçon. C'est une médecine à avaler. M. d'Arolles aurait pu facilement lui trouver un parti plus sortable.

— Vous faites peu de cas de Mlle Saint-Maur?

— Je ne l'ai jamais vue; mais on l'a dit laide et un peu sotte. Maurice la voit-il quelquefois?

— Que sait-on? lui répondit Séverin, — puis, la regardant en face: — Il pourrait se faire qu'il se rendît chaque soir clandestinement à Fontainebleau; cela expliquerait bien des choses. Vous savez, madame, avec quelle facilité prodigieuse il s'éprend et se déprend. Il n'est pas impossible qu'il ait pris son malheur en goût et qu'il soit aujourd'hui passionnément amoureux de Mlle Saint-Maur.

La comtesse eut un léger tressaillement, qui n'échappa pas à l'œil pénétrant de Séverin. — Est-ce une simple supposition? demanda-t-elle en chiffonnant entre ses doigts les dentelles d'une de ses manches, ou vous a-t-il fait des confidences?

— C'est une supposition, et il y a dix à parier contre un qu'elle n'est pas fondée.

— Je vous croyais amis intimes, vous et lui.

— Je suis son ami, madame, je ne suis pas son confesseur.

La comtesse le regarda de travers. Il lui parut que Séverin l'avait devinée, qu'en tout cas il se défiait d'elle et qu'elle ne tirerait rien de son obstinée discrétion. Elle tâcha de lui faire comprendre par un imperceptible mouvement du menton que l'audience était terminée, qu'il pouvait se retirer. Au même instant s'approcha d'elle un personnage de conséquence, la poitrine chamarrée de croix et de crachats; M. de Niollis l'accompagnait. Elle fut toute aux nouveau-venus et opéra un demi-quart de conversion d'épaules qui lui permit de ne plus apercevoir Séverin. Il n'avait pas attendu cette manœuvre pour quitter son pouf et bientôt après un salon où il s'était confirmé dans certaines conjectures que plus d'une fois il avait cherché vainement à écarter.

VI.

On a raison de dire que les montagnes finissent toujours par se rencontrer; le vicomte d'Arolles en fit l'expérience à son dam. Depuis le commencement de l'hiver, il évitait avec soin tous les endroits où il pouvait risquer de revoir sa belle-sœur. Il n'allait ni

dans le monde, ni à l'Opéra, ni au bois; mais quand le diable nous assiége, si forte que soit la place, il finit par la battre en brèche. Maurice avait la passion du patin; il avait pris depuis longtemps ses degrés dans le bel art qui a eu la gloire d'être aimé de Goethe et le malheur d'être chanté par Klopstock. Dans le courant de février, l'hiver fit un retour offensif; le froid était rigoureux, presque russe, et les lacs se prirent. Maurice, dans un jour de faiblesse, céda au démon qui le tentait. En sortant de déjeuner, il s'achemina à pied vers le bois. Depuis quelques semaines, il avait fait peu d'exercice, il éprouvait le besoin de fatiguer ses jambes.

Le temps était superbe, et jamais le bois n'avait été plus fréquenté. Dépouillé de son feuillage, il était plus charmant que dans la belle saison; les pins y faisaient des taches vertes et les buissons de chêne des taches jaunes. Dans l'air flottait une poussière d'or, à laquelle l'haleine des chevaux mêlait son brouillard. Pendant que le vicomte parcourait d'un pas rapide l'avenue de l'Impératrice, une vapeur enveloppa le soleil; ses rayons s'éteignirent, son disque devint rouge et mat comme une grosse lune d'automne qui se lève sur les montagnes, ou plutôt on eût dit un énorme pain à cacheter, il n'y avait pas besoin d'être un aigle pour oser le regarder en face. Le vicomte fit la réflexion que certains souvenirs, quand ils commencent à s'éloigner et que le temps les estompe de sa brume, ressemblent à un soleil d'hiver, et qu'on peut les contempler fixement sans danger.

Toutefois, lorsqu'il eut dépassé la porte Dauphine, il fut saisi d'une inquiétude. Tout Paris était là; quelle apparence que la comtesse d'Arolles n'y fût pas? Comme il se disposait à tirer par la droite pour se diriger vers Madrid, il aperçut une élégante calèche découverte, attelée de deux chevaux noirs, laquelle débouchait d'une allée transversale. Dans cette calèche, il y avait, à demi couchée, une femme coiffée d'un chapeau en feutre brun, dont le bord était retroussé sur le devant et fixé à la forme par une cocarde et par une agrafe de diamans. Elle était enveloppée de fourrures, une grande peau d'ours blanc la recouvrait jusqu'au menton. Maurice la reconnut avant même de pouvoir démêler ses traits; il éprouva une violente secousse et sentit tout son sang affluer à ses joues. Il allait s'esquiver; quelqu'un le frappa sur l'épaule. Il fit volte-face et se trouva nez à nez avec un jeune homme de son cercle, sportsman accompli, qui le retint par le bouton en lui reprochant qu'on ne le voyait plus. Cependant la calèche avançait toujours d'un pas lent, mais inexorable comme le destin. La grande dame au chapeau de feutre s'avisa de tourner les yeux du côté de Maurice. Elle se redressa, sourit et dégagea sa main droite de ses fourrures pour faire à son beau-frère un signe amical. Il la salua gravement, elle se renfonça sous sa

peau d'ours, et la calèche s'éloigna. Il parut à Maurice qu'il venait d'avaler un grand verre de poison, et peut-être ne se trompait-il pas.

— Je ne sais si on peut complimenter un homme sur la beauté de sa belle-sœur, lui dit le gandin qui l'avait accosté. Ce qui est hors de doute, c'est que la comtesse d'Arolles est une des plus jolies femmes de Paris.

Le vicomte le regarda d'un œil fixe et dur; il le soupçonnait d'avoir lu dans ses pensées. Il lui sembla que son secret venait de sortir de son cœur comme un oiseau s'envole d'une cage dont on a laissé la porte ouverte; mais la cage était fermée, et le gandin ne se doutait pas même qu'elle contînt un oiseau.

Maurice le quitta brusquement. Il était en proie à la plus vive émotion, à laquelle se mêlait une sourde colère contre lui-même. Il s'était promis de reconquérir sa liberté, et tout ce qu'il avait gagné sur sa passion par trois mois entiers d'un régime sévère, il venait de le perdre en un moment. Une calèche avait passé, une femme avait souri, et il était retombé en servitude. Sa folie avait le caractère d'une destinée; elle était venue s'embusquer dans son chemin, elle l'y avait attendu, elle l'avait repris dans sa main inexorable. — Je ne puis me sauver, se dit-il, que par un remède héroïque, et le diable me tuera si je ne le tue. Eh! sans doute, cet imbécile avait raison, c'est une des plus jolies femmes de Paris; mais il y en a d'autres. Que le hasard m'aide un peu, et je suis un homme bien maudit du ciel, si tout à l'heure je n'en rencontre pas une, que je prétends aimer passionnément avant ce soir. Suis-je donc changé du tout au tout, qu'il n'y ait plus pour moi qu'une femme dans le monde? et quelle femme! la seule qui se soit permis de me traiter en enfant, et la seule que je ne puisse aimer sans crime.

Dix minutes plus tard, il courait sur la glace; mais il ne s'amusait point à y dessiner des chiffres ou des arabesques. Tout entier à sa pensée, il cheminait avec une effrayante rapidité, la tête haute, l'œil enflammé, et quand une rafale de bise le frappait à la figure, il croyait entendre le frémissement de sa fureur, qui agitait l'air autour de lui. On le regardait beaucoup. Parmi les femmes qui étaient là, il reconnut plusieurs visages; mais c'était un visage inconnu qu'il lui fallait et la nouveauté d'une aventure.

Tout à coup il vit paraître une jolie patineuse qui attira son attention. Agréable, avenante, les traits mignons, la taille bien prise, l'air exotique, elle lui parut être, vaille que vaille, ce qu'il cherchait. Elle portait une veste à brandebourgs, une jupe de couleur voyante, et sa tête était coiffée d'un bonnet à la hongroise, coquettement penché sur l'oreille. C'était une baronne autrichienne, arrivée de la

veille à Paris, une vraie baronne, qui n'avait rien d'interlope, et pourtant ce n'était pas tout à fait une vraie femme du monde, c'était plutôt une femme de trois quarts de monde, si l'on peut appeler ainsi ces étrangères sans feu ni lieu, ces infatigables voyageuses, ces éternelles passantes de la vie, qui vont, viennent et ne nichent nulle part; leur métier est de passer, et elles passent. N'ayant d'attaches sérieuses sur aucun point du globe, ni d'autre occupation que leur plaisir, elles campent, une saison durant, où il plaît à leur fantaisie, et du nord au sud, du couchant à l'aurore, elles courent partout où l'on s'amuse. Il n'y a dans leur tête que des idées de rencontre, dans leur cœur que des amitiés de hasard. Elles n'ont ni patrie, ni passé, ni maison, ni devoirs, ou plutôt leur devoir est de ne jamais s'ennuyer, leur patrie est le vent qui les emporte à de nouveaux plaisirs, leur maison est une auberge, leur passé est leur dernier bal et la déclaration que leur fit un homme dont elles ont oublié le nom. Elles sont honnêtes ou ne le sont pas; c'est une affaire qui les regarde, et personne n'a le droit de s'en mêler, car elles évitent le scandale. Elles échapperont aux rigueurs du grand jour où seront jugées les âmes, elles n'en ont point, ni bonne ni mauvaise. Ce qui est certain, c'est qu'elles se rendent heureuses sans faire précisément le malheur de personne; au contraire elles font la fortune des maîtres d'hôtel et l'admiration de tous les sommeliers. Bêtes et gens, toute la terre les connaît, et elles connaissent toute la terre. Une chose cependant leur est inconnue, elles ne se doutent pas de la physionomie particulière que peut avoir un toit qui a formé une liaison avec vous, dont les lucarnes, quand vous rentrez le soir, vous appellent par votre nom, et d'où sort une fumée qui vous regarde d'un air d'amitié.

Telle était l'aimable baronne autrichienne que venait d'apercevoir le vicomte d'Arolles. Son pied courait légèrement sur la glace, comme son cœur glissait sur la vie sans y laisser d'empreinte visible, sans que personne pût dire : Voyez, elle a passé par là. Si légère qu'on soit, on est sujette à broncher. Elle venait au-devant de Maurice, qui ne cessait pas de la regarder. Je ne sais si la fixité de ce regard la troubla; peut-être fut-elle surprise de l'étrange et fière contenance de ce beau jeune homme qui dans ce moment, possédé d'une idée fixe, ressemblait à un fou. En arrivant près de lui, elle faillit tomber. Il lui prit le coude et la retint. Elle se tourna vers le vicomte pour le remercier dans l'une des dix langues qu'elle jargonnait. Elle s'avisa que, s'il était fou, sa folie était charmante et n'avait rien de dangereux. L'air dont elle le regardait encouragea Maurice. Il lui tendit le bout du doigt en souriant; c'était une question. Elle sourit aussi, mit sa main dans la sienne, et ils partirent

pour faire ensemble le tour du lac, comme deux cygnes voguant de conserve.

Maurice, tout en voguant, examinait la baronne du coin de l'œil, et il reconnut bien vite à quel genre de femme il avait affaire. Il lui parut que cette jeune cosmopolite, sans péchés connus comme sans vertus cachées, avait les cheveux un peu trop jaunes, que ses grâces étaient un peu banales, qu'elles avaient été trop promenées, que son sourire, aussi cosmopolite qu'elle-même, avait pris le chemin de l'école pour arriver de Vienne à Paris, et qu'ayant séjourné à Saint-Pétersbourg, à Lucerne, à Baden et à Nice, il s'était défraîchi en route. Le vicomte fut un instant découragé. Il ne s'abandonna pas à sa mauvaise humeur, il fit travailler son imagination, il se persuada que la femme qu'il tenait par la main avait de quoi lui inspirer une passion de quatre ou cinq mois, et c'était tout ce qu'il demandait à son bonnet à la hongroise. L'animation de la course, la joie d'avoir trouvé subitement un plaisir qu'elle n'avait pas eu la peine d'inventer, qui était venu la chercher sans qu'elle l'appelât, rehaussait ses agrémens naturels. Elle était ivre de vent, ivre du bonheur d'aller devant elle sans trop savoir où, de sentir sa main dans une main inconnue. Maurice eût été bien aise de la faire causer; il fit mine de s'arrêter, lui demanda si elle n'était pas lasse. Elle lui répondit que non, et repartit de plus belle.

Lorsqu'ils furent revenus à l'endroit où ils s'étaient rencontrés, elle dégagea sa main, dit à Maurice avec un accent germanique :

— Puis-je savoir, monsieur...

— Le vicomte d'Arolles, répondit-il. Et de mon côté puis-je vous demander...

— La baronne Mardorf. Au revoir, j'espère.

Cela dit, elle s'en fut rejoindre un groupe d'hommes et de femmes qui, arrêtés sur le bord du lac, avaient contemplé son exploit. Au milieu de ce groupe se détachait un petit homme maigre, à la longue barbe blanche; il ne ressemblait pas mal à un kobold. C'était le mari. Les diverses parties de son corps ne semblaient pas avoir été faites les unes pour les autres; on eût dit qu'il était fabriqué de pièces rapportées. Peut-être ce citoyen du monde avait-il fait venir sa tête de Vienne, ses bras de Saint-Pétersbourg et ses jambes de Londres, en s'adressant aux meilleurs faiseurs. Maurice trouva cet homoncule assez plaisant, il se dit avec le poète : « D'où il descend, on ne le sait pas au juste; mais, comme il ne m'a fait que du bien, je n'ai pas à m'occuper de ses origines. »

Il fit encore quelques évolutions sur la glace, tandis que la baronne livrait ses jolis pieds à un grand laquais, doré sur toutes les coutures, qui s'était agenouillé pour lui ôter ses patins. Quelques minutes après, accompagnée du kobold, elle regagna sa voiture. A

plusieurs reprises, elle tourna la tête du côté du lac, comme pour y chercher quelqu'un, et Maurice put croire sans fatuité que c'était à lui qu'elle en voulait.

Le lendemain matin, le vicomte d'Arolles était assis devant sa table à écrire, où il n'écrivait pas. Les jambes croisées, il promenait ses regards tantôt sur le médaillon de son tapis de Smyrne, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg. Le ciel était bas, plombé; la gelée persistait, les marronniers étaient couverts de givre, et les statues grelottaient sur leur piédestal. Le vicomte avait l'air sombre comme le temps. Depuis la veille, il travaillait avec une infatigable contention d'esprit à se persuader qu'il était amoureux d'une baronne autrichienne. Il évoquait obstinément son aimable figure et son bonnet à la hongroise; mais un malin génie prenait plaisir à traverser ses incantations. A peine avait-il réussi à fixer cette image fugitive, à la parer de grâces presque divines, il s'avisait que des cheveux roux étaient devenus châtains sombres, il voyait de jolies joues à fossettes se changer en un beau marbre veiné de rose, de petits yeux de teinte indécise et rêveuse se transformer soudain en de grands yeux noirs, et ces grands yeux noirs ne rêvaient pas, ils attendaient les passans au coin d'un bois pour leur verser du poison. Enfin, pour compléter ces métamorphoses, le bonnet hongrois faisait place à un chapeau de feutre coquettement retroussé, dont l'agrafe en diamans jetait des lueurs diaboliques. En vain Maurice cherchait-il à conjurer son mauvais sort, son imagination se sentait comme ensorcelée, et il lui semblait que les arbres chargés de givre avaient deviné son mal, qu'ils montraient du doigt le vicomte d'Arolles en se moquant de lui.

Il avait décidé qu'il retournerait au bois dans l'après-midi. En le quittant, la baronne Mardorf lui avait dit : — Au revoir. — Cela signifiait : A demain. Son domestique entra et lui remit un pli. Il passa les yeux sur l'adresse et n'en reconnut pas l'écriture, qui était correcte, soignée, mais sans élégance; elle trahissait la plume consciencieuse d'un secrétaire ou d'une femme de chambre qui s'applique. Il ouvrit nonchalamment l'enveloppe, en tira une feuille de papier anglais sans chiffre. Le billet n'était pas de la même main que le dessus; il consistait en cinq ou six lignes de pattes de mouche que le vicomte prit d'abord pour de l'arabe; en y regardant de plus près, il s'assura que c'étaient des caractères allemands. L'écriture cursive de nos voisins n'est pas commode à lire pour des yeux velches; celle du billet était si enchevêtrée, si confuse, que Maurice fut sur le point de renoncer à la déchiffrer. Cependant, la curiosité l'emportant sur la paresse, il vint à bout de ce grimoire. Il avait appris un peu d'allemand au lycée, et, bien malgré lui, il l'avait rappris à Kœnigsberg. S'aidant de ses souvenirs et quelque

peu du dictionnaire, au bout d'un quart d'heure il savait de science certaine ce que contenait le billet. En voici la traduction fidèle :

« Vous ne me connaissez pas, et je vous connais peu; mais une rencontre décide quelquefois de notre vie, et un caprice combattu devient souvent une passion. J'ai hésité, je n'hésite plus. Votre cœur est-il libre? Pouvez-vous le donner à l'inconnu? Si votre réponse est celle que je désire, promenez-vous à cheval, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, dans la contre-allée de l'avenue de l'Impératrice; mais ne poussez pas jusqu'au lac. »

Il ne fallait pas être sorcier pour deviner d'où venait cette lettre. Le vicomte d'Arolles ne put s'empêcher de sourire en pensant que, pour convertir leurs caprices en passions, certaines baronnes n'ont besoin de les combattre que deux heures durant, juste le temps de découvrir l'adresse des gens à qui elles ont affaire. A la vérité, il lui déplaisait de recevoir un poulet amoureux écrit en allemand; mais il passa facilement par là-dessus. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, eût-elle été écrite en mongol, cette lettre lui aurait paru un secours envoyé du ciel. Il avait tenté d'oublier et n'y avait pas réussi; il voulait essayer de s'étourdir, l'Autriche lui venait en aide, il bénit l'Autriche et la baronne Mardorf. Il ne faut pas chicaner le vin sur sa qualité, quand on ne lui demande que le trouble de l'ivresse; le plus médiocre a son prix pour qui n'aspire qu'à laisser sa raison au fond de son verre.

Dès quatre heures sonnantes, Maurice arpentait à cheval la contre-allée de l'avenue du bois. Quoique la neige commençât de tomber à gros flocons, il ne déserta point son poste et attendit le retour des voitures. Elles étaient presque toutes fermées, et dans trois ou quatre il crut apercevoir un chapeau brun au bord retroussé; c'est ainsi qu'une imagination blessée peuple le monde de ses fantômes. Enfin parut une calèche découverte traînée par quatre chevaux fringans; elle contenait ce que Maurice attendait. En passant devant lui, le baron Mardorf fit un demi-sourire et un demi-salut, auquel le vicomte répondit sans sourire par un salut complet. La baronne lui lança un regard furtif et détourna aussitôt la tête. Il pensa un moment à les suivre de loin; mais il jugea qu'il était dans son rôle de ne pas avoir trop d'empressement et qu'aussi bien il recevrait le jour suivant un second billet qui l'informerait de ce qu'il désirait apprendre. En effet, dès le lendemain, il reçut une seconde livraison d'hiéroglyphes; il les déchiffra plus aisément que ceux de la veille. Ils disaient ce qui suit :

« Ainsi votre cœur est libre! Je suis presque tentée de vous en remercier, ce qui serait fort déraisonnable. Je ne veux pas vous tromper, ni vous laisser croire qu'il m'est facile de disposer de moi.

Vous plaît-il de tout oser sur la foi d'un caprice de femme? Si demain, à l'heure où Paris revient du bois, vous traversez la place Vendôme, je croirai avoir reçu la réponse que je souhaite, et avant peu de jours vous saurez qui je suis. »

— Oh bien! pensa Maurice, il paraît que, malgré ses demi-sourires et ses demi-saluts, le baron Mardorf a l'approche terrible et qu'il est aussi dur à réduire que son nom est rébarbatif à prononcer. Nous l'apprivoiserons, nous lui apprendrons la devise de notre famille : qui s'y frotte s'y pique.

Depuis que l'aventure devenait dangereuse, elle lui paraissait plus intéressante, et il était fermement résolu à la pousser jusqu'au bout. Une seule chose le refroidissait un peu, c'étaient ces perpétuelles promenades auxquelles le condamnait Mme Mardorf. Il se promit de se procurer au plus vite d'autres moyens de répondre à ses billets. Il ne laissa pas de traverser la place Vendôme à l'heure indiquée; il n'aperçut ni sur le pavé, ni à aucune fenêtre, ni au sommet de la colonne, rien qui ressemblât à une baronne autrichienne. Il entra à l'hôtel du Rhin pour y prendre langue; le couple qui l'intéressait n'y était point connu. Heureusement pour lui, la lettre qu'il reçut le lendemain lui apprit qu'il était au bout de ses peines.

« Il y aura dans trois jours, lui écrivait-on, une première représentation à l'Opéra-Comique. La femme qui vous écrit y assistera dans une avant-scène ou dans une première loge. Vous la reconnaîtrez à une rose pourpre qu'elle portera à son corsage. Si sa figure n'est pas celle que vous rêviez, si vous n'y trouvez pas de quoi vous inspirer une passion et ce frémissement secret qui accompagne les grands bonheurs, de grâce ne la regardez pas deux fois et ne cherchez point à vous approcher d'elle, car elle vous demande votre cœur et votre cœur tout entier. Si vous pouvez le lui donner, vous trouverez facilement un prétexte pour entrer dans sa loge, et, afin qu'il ne vous reste aucun doute, elle ouvrira devant vous son éventail Pompadour, dont la feuille a été peinte par Watteau, et vous y verrez des bergers et des bergères dansant une ronde autour d'un amour qui joue de la guitare. »

Maurice fit la réflexion que la baronne Mardorf en prenait à son aise, qu'elle lui en demandait beaucoup en réclamant de lui son cœur tout entier, et « ce frémissement secret qui accompagne les grands bonheurs. » Il lui parut que cette aimable voyageuse n'avait pas perdu dans ses pérégrinations la sentimentalité particulière à sa race, qu'elle n'avait pas laissé aux broussailles du chemin toutes ses illusions. Toutefois il se rappela que les mots n'ont pas le même sens en allemand et en français, que les cœurs germaniques fris-

sonnent à meilleur compte que les autres, que cela se passe à fleur de peau sans tirer à conséquence, et que l'imagination fait le reste. Il forma le ferme propos de devenir Allemand pour la circonstance, de frissonner un peu et d'imaginer beaucoup. Au surplus, la férocité du baron ne pouvait manquer de réchauffer son zèle et de le piquer au jeu. Il se promettait d'être entreprenant, de ne pas s'amuser aux bagatelles de la porte, de brûler plus d'une étape, de brusquer le dénoûment. Il comptait sur les émotions d'une partie de chasse pour distraire son cœur malade, pour brouiller ses voies, pour lui faire perdre la piste de son malheur. Il se mit incontinent à la recherche d'un fauteuil d'orchestre.

Deux jours plus tard, quelques minutes avant le lever du rideau, le vicomte d'Arolles arrivait à l'Opéra-Comique en tenue de guerre, cravaté, chaussé, ganté avec l'irréprochable élégance de ses grands jours, l'air résolu d'un Amadis qui ouvre une campagne. Après avoir pris possession de son fauteuil et salué un ou deux voisins de connaissance, tournant le dos à la scène, il parcourut des yeux toute la salle, qui se garnissait lentement. Il avisa seule dans une première loge de face la marquise de Niollis. Sa toilette verte et or comme la peau d'une salamandre la recommandait à l'attention. Il lui importait peu, elle avait le courage de son opinion et de sa laideur, et l'impertinence de ses petits yeux clignotans et de son sourire qui n'était pas tendre la sauvait du ridicule. Étant la première à faire justice de sa personne, elle s'attribuait le droit d'accommoder de toutes pièces celle des autres, et il y avait dans sa physionomie je ne sais quoi d'inquiétant. On raconte que certains esprits des bois ont été affligés par la nature de vilaines pattes de canard. La plupart les cachent avec grand soin, les autres se moquent de leur disgrâce et s'en consolent en soutenant que tous les esprits des bois et des villes ont quelque chose à cacher. Ils montrent leurs pattes à tout l'univers et s'occupent de découvrir les pattes des autres; il y a là de quoi remplir une vie.

Ce n'était pas Mme de Niollis que le vicomte d'Arolles était venu chercher à l'Opéra-Comique. Il se rassit, et bientôt après la représentation commença. On donnait comme entrée de jeu *les Noces de Jeannette*, qu'il savait par cœur. Il n'écouta que d'une oreille et se servit de ses yeux pour inspecter la salle. On entamait la dernière scène quand il vit s'ouvrir la porte d'une loge de côté, où se dessina la taille d'un petit homme dégingandé, affublé d'une longue barbe blanche; elle était bien à lui, mais on aurait pu croire que c'était lui qui appartenait à sa barbe. Trois femmes l'accompagnaient, et l'une des trois était la sienne. Quel ne fut pas le profond étonnement de Maurice! La baronne Mardorf ne portait point

de rose à son corsage. Son chagrin égala d'abord sa surprise; il ne tarda pas à s'en remettre. Décolletée, parée comme une châsse, étincelante de bijoux, Maurice trouva la baronne commune, presque laide. Il s'aperçut que le bonnet à la hongroise lui avait fait illusion, que c'était pour le bonnet et non pour la femme qu'il avait failli en tenir, et il n'est pas le premier à qui soit arrivé pareil accident; — mais à ce compte quelle était son inconnue? Une Allemande assurément; mais quelle Allemande? Il se récitait à lui-même les trois billets hiéroglyphiques qu'il avait reçus et dont les pattes de mouche dansaient devant ses yeux. Il n'en tirait aucun éclaircissement. — A quoi bon chercher? se dit-il. Elle m'a écrit : « Vous ne me connaissez pas et je vous connais peu. » Il faut l'en croire, elle était de bonne foi, et mon inconnue est vraiment une inconnue. Attendons. — Là-dessus, il fouillait de son œil perçant tous les coins de la salle pour tâcher d'y découvrir une rose pourpre ou même ponceau, et il n'en trouvait point.

Replongée en plein mystère, on peut croire que son imagination travailla pendant tout l'entr'acte; malheureusement elle mâchait à vide. Le vicomte avait la fièvre, et sa fièvre comptait les minutes. Un mot qu'il avait presque oublié lui revint à l'esprit. La dernière fois qu'il était allé à son cercle, on y avait parlé d'un gros épicier enrichi et vaniteux de la rue Saint-Martin à qui ses amis avaient fait croire pendant vingt-quatre heures qu'il était nommé préfet de la Seine. Maurice ayant trouvé l'invention un peu grosse, quelqu'un lui avait dit : Oh! vous, mon cher, vous êtes immystifiable. Avait-on voulu lui prouver le contraire? Qu'il y eût de par le monde un homme assez osé pour mystifier le vicomte d'Arolles, c'était difficile à admettre; à la seule pensée que cela ne fût pas impossible, ses narines se gonflaient de colère et ses mains se crispaient.

Soudain sa colère fit place à un tout autre sentiment, voisin de la terreur. Il avait vu paraître dans une avant-scène une tête blonde un peu ébouriffée, deux épaules d'un blanc nacré et un buste majestueux aux formes trop ressenties. La femme qui faisait son entrée était la duchesse de Lestrigny, qu'il avait plus d'une fois rencontrée dans le monde. Elle demeura un instant debout au bord de la loge, pendant que ses yeux trottaient autour d'elle. Ceux de Maurice ne trottaient pas, ils restaient fixés sur une rose du rouge le plus foncé, que la duchesse portait à sa ceinture. Le cœur pesant, il se laissa retomber dans son fauteuil. Mme de Lestrigny, qui avait fait parler d'elle, était célèbre pour ses grâces langoureuses; elle passait pour avoir été fort bien dans son temps, mais son temps n'était plus, sa beauté était mûre, et l'excès des précautions lui avait brouillé le teint. Elle faisait une de ces retraites en bon ordre qui sont plus

glorieuses que des victoires. Le vicomte consentait à admirer sa vaillance, mais il n'eut pas besoin de descendre dans son cœur pour s'assurer qu'il lui était impossible de répondre aux tendres sentimens que selon toute apparence venait de lui vouer cette beauté sur le retour.

Il essaya de douter encore. Quoiqu'il n'osât pas la regarder, il lui parut que la duchesse le regardait. Il se souvint que le jour où il avait eu la funeste fantaisie d'aller patiner à Madrid, il avait croisé son coupé près de l'arc de l'Étoile, et qu'elle lui avait fait une inclination de tête pleine de morbidesse. Autre indice, autre preuve, il se souvint aussi qu'elle habitait à la place Vendôme. Savait-elle la langue de Schiller et de M. de Bismarck? Elle avait eu longtemps l'habitude de passer l'été à Baden; peut-être y avait-elle attrapé au vol quelques bribes d'allemand. Le vicomte se sentit comme accablé par la certitude de son bonheur; il éprouvait le frisson demandé, mais ce n'était pas celui qui accompagne les grandes joies. Il n'était plus Amadis; le chevalier du Lion venait de se transformer en un beau Ténébreux. Il se rappela cette phrase du dernier billet : « Si ma figure n'est pas celle que vous rêviez, de grâce ne me regardez pas deux fois. » Il ne savait que faire de ses yeux et songeait à s'évader; mais après une courte ouverture le rideau s'était levé, on jouait l'opéra nouveau. Il fit de vains efforts pour s'y intéresser; il ne put saisir un seul mot de l'intrigue, tant il était occupé et tourmenté de la sienne, dont il maudissait le fâcheux dénoûment. Il avait trop de courtoisie naturelle pour qu'il ne lui en coûtât pas de répondre par un mauvais procédé aux avances d'une femme quelconque, fût-ce d'une bouquetière ou d'un modèle d'atelier, et assurément la duchesse de Lestrigny méritait des égards. Il rassembla tout son courage, leva une seconde fois les yeux sur l'avant-scène. La duchesse avait relevé l'écran placé devant elle, on ne voyait plus que le sommet de sa tête et de sa coiffure hurlupée. Ce fut un grand soulagement pour le vicomte. Il avait fait son devoir, il était quitte envers sa conscience. A peine le premier acte fut-il terminé, baissant la tête comme un criminel, il se disposa à quitter le théâtre sans esprit de retour.

Comme il venait d'atteindre l'entrée du couloir, il s'avisa que plusieurs lorgnettes étaient braquées sur une loge de face, et son regard s'y porta machinalement. Cette loge était celle qu'occupait Mme de Niollis, mais ce n'était point à la marquise qu'en voulaient les lorgnettes. A sa droite s'était assise une femme habillée d'une robe de faille couleur maïs, garnie de dentelles blanches. Elle ne portait pas un seul bijou, mais elle avait à son corsage, comme la duchesse de Lestrigny, une magnifique rose d'un pourpre foncé, et

elle tenait à la main un éventail, qui pouvait bien être un éventail Pompadour, et dont elle frappait de petits coups sur le rebord de la loge. Le vicomte d'Arolles ne pouvait douter que cette femme ne fût sa belle-sœur.

Quand il arriva dans le couloir, il avait l'air effaré d'un homme qui a vu tomber la foudre à vingt pas de lui; il ne se reconnaissait plus dans le désordre de ses pensées, il lui semblait porter sur ses épaules la tête d'un autre. Il reprit son pardessus à l'ouvreuse, s'en revêtit en hâte et s'enfuit. Il était fermement, irrévocablement résolu à ne pas approfondir le redoutable mystère des deux roses rouges. Si le sphinx de Thèbes faisait un mauvais parti aux passans peu sagaces qui ne devinaient pas le mot de son rébus, d'autres sphinx, habillés quelquefois d'une robe couleur maïs, dévorent les imprudens qui les devinent. Le vicomte gagna en trois sauts le péristyle et bientôt le trottoir du boulevard, sans trop savoir où il allait. Quand il fut là, il comprit qu'il devait se diriger vers la rue Montmartre pour retourner chez lui. Il avait les jambes d'un homme qui se sauve. Il dépassa la rue Richelieu, puis la rue Vivienne; mais peu à peu sa démarche se ralentit. Il s'arrêta bientôt, resta une minute immobile, le regard vague, les bras ballans. Il se surprit à dire à une marchande de journaux : Que je meure si je ne sais pas ce qui en est! La marchande le contemplait d'un œil ahuri. Il rebroussa chemin et se retrouva en face de l'Opéra-Comique.

Au moment où il atteignait le haut de l'escalier qui conduit à la galerie des premières, il aperçut le baron Mardorf embusqué à l'entrée du foyer comme une araignée qui attend sa mouche. Le kobold fit un geste de joyeuse surprise, se précipita au-devant du vicomte, s'informa de sa santé sur un ton caressant. Sa politesse, ayant beaucoup circulé, avait acquis l'aimable rondeur d'un caillou qui, en roulant, a perdu tous ses angles.

— Vous n'êtes pas retourné à Madrid, monsieur le vicomte, lui dit-il. La baronne Mardorf s'en plaint.

— J'irai au premier jour lui présenter mes excuses sur la glace, lui répondit Maurice.

Et il le quitta sans plus de façons. La figure de M. Mardorf s'allongea. Il avait espéré que le vicomte d'Arolles le désennuierait cinq minutes durant, et il lui en voulait de l'avoir déçu dans son attente.

Depuis le commencement de l'entr'acte, Mme d'Arolles avait eu fort à faire aux empressés qui étaient venus la saluer dans sa loge. Maurice attendit leur départ avec impatience. Il entra à son tour. Il avait repris possession de lui-même et refoulé au fond de son cœur la violente émotion qui l'avait pris à la gorge. Il s'était fait

un visage. En le voyant paraître, la comtesse s'écria : — Un revenant!

Puis elle lui tendit la main : — C'est bien vous? en chair et en os? Il m'avait semblé vous découvrir tantôt à l'orchestre; mais je n'en croyais pas mes yeux. — Et, se tournant vers Mme de Niollis : — Ma chère, lui dit-elle, je vous présente une vertu en rupture de ban.

— Ah! vicomte, dit la marquise, c'est une chose bien grave qu'une première faute. Plaise à Dieu que vous ne soyez pas ici sans l'autorisation de votre gouverneur!

— Je suis en règle, lui répondit Maurice, j'ai dans ma poche une permission de minuit, et j'entendrai la pièce jusqu'au bout. Les enfans aiment à savoir comment les histoires finissent.

— Oh bien! je voudrais savoir comment celle-ci commence, reprit la marquise. C'est un embrouillamini où je me perds. Vicomte, je vous prie, qu'est-ce qu'il chante ce premier acte?

Maurice se trouva fort embarrassé; il n'avait de ce premier acte que l'idée la plus confuse, et lui-même aurait eu grand besoin d'être mis au clair. Il paya d'audace, se lança dans des explications beaucoup plus obscures que ce qu'il voulait expliquer, brouillant outrageusement la pièce nouvelle et *les Noces de Jeannette*, dont il ne faisait qu'un plat. La marquise se mit à rire.

— Comme on a raison de dire, s'écria-t-elle, qu'il n'est rien de comparable à l'étude du droit pour éclaircir les idées d'un homme!

— Il faut pardonner à ce pauvre garçon, lui dit Mme d'Arolles. Dame! la première fois qu'on va au théâtre, la nouveauté du spectacle, l'émotion, les toilettes, l'éclat des lumières...

— En conscience, ce n'est pas cela, repartit Maurice.

— Et quoi donc?

— Si j'ai mal écouté la pièce, reprit-il en regardant fixement sa belle-sœur, c'est la faute de la duchesse de Lestrigny. Elle porte à son corsage une rose pourpre, et cette rose m'a causé des distractions.

— Mais je vous prie, répliqua-t-elle avec enjouement, si vous aimez les roses, croyez-vous que nous n'en ayons pas, nous autres? Tenez, en voici une qui vaut celle de la duchesse, et pour vous récompenser de la bonne pensée que vous avez eue de rompre votre clôture, je prétends vous en fleurir.

Ce disant, elle ôta la rose de son corsage et la présenta au vicomte, qui, après l'avoir contemplée en silence, la mit à sa boutonnière.

En ce moment, M. de Niollis entra dans la loge, salua Maurice et prit place derrière Mme d'Arolles. Elle faisait danser entre ses

doigts son éventail, qu'elle n'avait pas déplié de la soirée. Le marquis se pencha familièrement vers elle et lui dit : — Lequel de vos deux cents éventails avez-vous apporté ce soir? — Et il fit un mouvement comme pour le lui prendre des mains.

Elle le posa sur ses genoux en disant : — J'y ai fait un accroc, n'y touchez pas, vous l'achèveriez.

Le chef d'orchestre venait de frapper trois coups d'archet sur son pupitre. Maurice voulut prendre congé de sa belle-sœur. Elle le retint en lui disant : — Nous ne vous lâchons pas ainsi, vous êtes un homme trop rare. Vous occupez le fauteuil de votre frère, et je doute qu'il vienne vous le réclamer. Il dînait ce soir à Versailles.

Le vicomte n'écouta pas le second acte mieux que le premier. Le trouble de ses pensées s'accroissait encore par la présence de M. de Niollis, qui lui portait sur les nerfs. Le marquis affectait de s'intéresser à la pièce et ne s'occupait sérieusement que des épaules, de la nuque dorée et des cheveux crêpés de la comtesse. Il attachait sur elle des regards dont l'indiscrétion révoltait Maurice, jusqu'à ce qu'il s'avisa d'y découvrir une nuance de mélancolie chagrine; le désir, comme on l'a dit, est une douleur commencée. Au milieu de l'acte, M. de Niollis se pencha de nouveau vers Mme d'Arolles et lui dit : — Je vais passer une demi-heure au bal de l'ambassade d'Espagne et je reviendrai vous mettre en voiture.

Elle lui répondit : — Ne vous inquiétez pas de nous; Maurice se charge de moi, et je me charge de votre femme.

Le départ de M. de Niollis rendit au vicomte un peu de liberté d'esprit. Il en usa pour s'acharner de plus belle sur l'énigme dont il s'était juré d'avoir le mot. Il dévorait des yeux la rose qui ornait sa boutonnière; elle le regardait aussi, elle le défiait, elle semblait lui dire : Tu n'auras pas mon secret. — Il y a dans les trois billets anonymes, pensait-il, des passages qui n'ont tout leur sens que s'ils ont été écrits de sa main, celui-ci entre autres : « Une rencontre décide quelquefois de toute une vie, et un caprice combattu devient souvent une passion. » C'est elle, c'est bien elle. Le mot sur les grands bonheurs qui font frissonner est une allusion évidente à l'effroi que je ressentis une nuit dans le corridor d'une abbaye en ruine. Il n'y a plus de doute, c'est elle. — Sûr de son fait, il lui prenait un frisson qu'il sentait courir dans tout son corps. Cependant Gabrielle était tout entière à la pièce, elle n'avait pas tourné une seule fois la tête pour s'assurer qu'il était encore là. Il recommençait à douter et mourait d'envie de lui arracher son éventail pour y lire sa destinée; mais la main qui tenait cet éventail le tenait bien, et cette main n'était pas de celles qu'on peut ouvrir de force, on l'eût plutôt brisée.

Le rideau tomba sans que Maurice s'en aperçût. Mme d'Arolles se tourna vers lui. — Qu'en pensez-vous? lui dit-elle. La pièce me semble jolie; les situations sont gaies, la musique est chantante.

— Eh oui, reprit-il d'un ton glacial, c'est un opéra aussi médiocre que beaucoup d'autres, des flonflons guindés sur des échasses, et qui ont la prétention d'être quelque chose.

— Vous manquez d'enthousiasme, reprit-elle. Il y a pourtant ici quelqu'un qui vous donne tort.

— Qui donc?

— Une femme que tout à l'heure je voyais rire à pleines dents en battant des mains... Vous la voyez d'ici, c'est votre baronne austro-hongroise.

— Depuis quand est-elle à moi?

— Depuis que vous avez eu le plaisir de pirouetter avec elle sur la glace. Vous imaginez-vous que nous ignorions vos prouesses?.. De tout mon cœur je vous félicite de votre nouvelle conquête. Seulement je dois vous prévenir qu'il y a des femmes comme cela à la douzaine; ce sont des gravures tirées à dix mille exemplaires, et celle-ci n'est pas d'avant la lettre.

— Vous êtes cruelle pour mes illusions, repartit le vicomte.

Mme de Niollis venait de braquer ses jumelles sur la baronne Mardorf. — Vous avez raison, ma chère, dit-elle, voilà une pauvre créature qui trouve le secret d'être excentrique sans être originale. Très connu ce genre de baronnes. Elles sont nées avec une dizaine de bouteilles de vin de Champagne dans la tête; quand le dernier bouchon est parti, elles deviennent de bonnes ménagères ennuyeuses comme la pluie.

— Ah! tenez plutôt, s'écria Mme d'Arolles, vous qui êtes poète, Maurice, il y a là-bas une tête blonde qui doit vous plaire. Elle ne ressemble à rien; ce serait un joli modèle pour Chaplin... La voyez-vous, là, dans cette baignoire?.. Vous arrivez trop tard, elle a disparu.

— Elle est en effet fort bien, lui répondit-il à l'aventure. — Il était dans cet état d'esprit où un homme est incapable de voir dans le monde autre chose que l'ombre portée de ses chagrins.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Gabrielle. Rêvez-vous encore à la rose de la duchesse de Lestrigny?

Il se hâta d'enfiler la piste. — Point du tout, répondit-il. Je préfère infiniment celle que je porte à ma boutonnière. Elle est d'un plus beau rouge, et puis c'est la vraie.

— Comment la vraie? fit-elle avec étonnement.

— On dit de beaucoup de choses, continua-t-il sans la quitter des yeux, qu'elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, et

pourtant sur le nombre il n'y en a jamais qu'une qui ait le je ne sais quoi, les autres sont de méchantes copies, et ne méritent pas qu'on les regarde ni qu'on les garde. Pour conclure, à mon avis, la rose de Mme de Lestrigny ne signifie rien, et il me semble que la mienne a un sens caché, bon ou mauvais. Vient-elle de Dieu? vient-elle du diable? C'est un mystère, mais elle dit ce qu'elle veut dire, et voilà pourquoi j'affirme que des deux c'est la vraie.

La comtesse ne sourcilla pas. — Bon Dieu! dit-elle, c'est trop subtil pour moi, et je commence à croire que, sous apparence d'étudier le droit, vous vous êtes plongé jusqu'au cou dans la philosophie allemande.

— Vous avez rencontré juste; la semaine dernière j'ai beaucoup lu d'allemand.

Elle répondit du ton le plus naturel : — Le lisez-vous bien? J'aurais cru que vous l'aviez oublié;... mais pour en revenir à notre guerre des deux roses, avant de trancher le différend, avez-vous examiné de près celle de la duchesse? Je la trouve incomparable.

— La rose ou la duchesse?

— La duchesse est fort bien aussi, et j'ai cru m'apercevoir que tout à l'heure elle vous jetait des regards de reproche. Elle vous en veut de ne pas être allé la saluer.

— Laissez-le donc tranquille dans son petit coin, s'écria Mme de Niollis; qu'irait-il faire dans la loge de cette folle? On aurait dû pour la circonstance y mettre des barreaux.

— Où prenez-vous qu'elle soit folle? Je la trouve ce soir en beauté.

— La duchesse est une oie, ma chère, répliqua Mme de Niollis de son ton le plus sardonique, et les femmes ont besoin d'avoir beaucoup d'esprit pour tenir tête à leur imagination. Que voulez-vous que devienne cette pauvre malheureuse? L'esprit l'inquiète et les conversations l'ennuient. Il faut bien qu'elle s'occupe de l'homme, et elle poursuivra jusqu'au bout sa carrière blonde.

— Défendez-la donc, dit Mme d'Arolles à Maurice, qui ne sonna mot.

— Je ne l'attaque point, reprit Mme de Niollis en dirigeant sa lorgnette sur le duc de Lestrigny, immobile à côté de sa femme fort agitée. C'était un petit homme fluet, sec comme une allumette. — Plaignons-la plutôt, ajouta la marquise : avoir tant d'imagination et si peu de mari!

Mme d'Arolles souleva son éventail jusqu'à la hauteur de son menton, et Maurice, hors de lui, crut qu'elle était au moment de l'ouvrir. Elle se contenta d'en effleurer l'épaule de la marquise. —

Convenez, Hortense, lui dit-elle, que vous aimez à plaindre les gens et que vous seriez ravie, s'il m'arrivait de faire une sottise.

— Oh! vous, ma toute belle, je vous attends, vous n'en ferez qu'une, mais elle sera pommée, il y en aura pour toute votre vie, marmotta la marquise en regardant Gabrielle en dessous. Bah! le monde vous sera indulgent; il dira : Elle était si douée qu'il faut bien lui pardonner.

— Votre sentence est irrévocable? Il n'y a pas d'appel? fit la comtesse.

— Si fait, écrivez des romans; c'est un dérivatif. Je connais une femme qui, par mesure de précaution, en publie deux chaque année. Sa littérature est une revanche qu'elle prend sur son honnêteté.

— Hélas! voilà une revanche que je ne prendrai jamais, dit la comtesse en riant. J'ai une telle horreur des écritoires qu'étant obligée d'écrire moi-même mes lettres, il m'arrive souvent d'en faire écrire l'adresse par ma femme de chambre.

Ce fut un trait de lumière pour Maurice. — C'est bien elle, pensa-t-il avec un tressaillement.

Cependant la marquise n'avait pas cessé de coucher en joue l'avant-scène. — Il est certain, dit-elle à Mme d'Arolles, que la rose de Mme de Lestrigny ressemble singulièrement à la vôtre; elle est presque noire.

— Ce n'est pas étonnant, lui répondit Gabrielle; ces deux sœurs ont poussé sur la même branche. Il y a trois jours, la duchesse avait écrit en province pour commander qu'on lui envoyât la plus belle rose de ses serres; elle en a reçu deux, en a gardé une et m'a fait tenir ce matin la seconde, qui m'a servi à fleurir un Amadis du pays latin.

— Non, ce n'est pas elle, ou on s'est entendu pour me mystifier, se dit Maurice en retombant lourdement sur lui-même. Il aurait voulu briser quelque chose ou quelqu'un, sa sombre fureur ne savait à qui s'en prendre. Il eut une longue absence.

— Vicomte, vous êtes muet comme une carpe, lui dit Mme de Niollis.

— Dans mon quartier, répliqua-t-il d'un ton d'humeur, on ne parle que lorsqu'on a quelque chose à dire.

— Ce qui n'arrive qu'aux fêtes carillonnées, reprit-elle. Il faut quitter votre quartier, mon cher monsieur, rien ne se gagne comme le silence;... mais peut-être êtes-vous décidément féru de votre baronne autrichienne. Si le cas est mortel, nous respectons votre agonie.

— Me permettrais-je d'être amoureux, repartit le vicomte, sans

y être autorisé par mon gouverneur?.. Cela me fait penser qu'il se fait tard; si je rentre après minuit, je serai grondé.

A ces mots, il fit mine de se lever. Sa belle-sœur l'obligea de se rasseoir. — J'ai promis à M. de Niollis que vous nous mettriez en voiture, lui dit-elle du ton le plus affable, subissez de bonne grâce votre condamnation.

Heureusement pour lui, on commençait de jouer le troisième et dernier acte de l'opéra nouveau. Quoi qu'il en pût dire, la musique en était neuve et charmante; elle eut grand succès. A plusieurs reprises la salle éclata en applaudissemens. Il semblait au vicomte que le spectacle n'était pas sur la scène, que la pièce qu'on applaudissait, c'était lui qui la jouait, et qu'il était excellent, irréprochable, vraiment inspiré dans un rôle où l'odieux le disputait au ridicule.

Son supplice prit fin. Les deux femmes n'attendirent pas pour lever la séance que les auteurs eussent été nommés et les acteurs rappelés. Mme de Niollis passa de la loge dans le salon attenant, où elle fut longtemps à s'affubler, car elle avait grand'peur du froid. La comtesse d'Arolles la pria de lui tendre son mantelet, et rentra dans la loge pour le mettre. Elle tournait le dos à la marquise et faisait face à Maurice. Elle le regarda; il y avait dans ce regard je ne sais quoi d'impérieux et de farouche qui s'adoucit par degrés. Il la vit pâlir.

Un violent combat se livrait en elle. L'imprudente avait trop osé et payait sa faute. Sa curiosité irritée, mise au défi pendant trois mois, avait voulu faire une expérience; rien n'est plus dangereux, on ne s'arrête jamais à temps. Les expériences ont leurs entraînemens; sait-on jamais tout ce qu'on veut savoir? On comptait n'écrire qu'une lettre, on en écrit trois. Gabrielle avait joué avec le feu, et par degrés son imagination s'était allumée. Il connaissait bien les hommes et surtout les femmes, le saint qui a dit : « Ne tentez pas les autres, de peur que vous ne soyez tentés. » Depuis deux heures, elle se disait : Tout ceci n'est qu'une comédie qui m'amuse, et il n'en sera pas autre chose. Elle ajoutait tout bas : N'est-ce vraiment qu'une comédie? ne se passe-t-il rien en moi? mon heure serait-elle venue? Je n'ai jamais aimé; si j'aime quelqu'un, assurément ce sera lui. De minute en minute, elle se sentait comme envahie par un sentiment tout nouveau pour elle, par une émotion inconnue, dont le trouble lui était délicieux. C'était une autre vie qui commençait; comme au théâtre, un rideau allait se lever, qu'y avait-il derrière? Mais elle croyait démêler au fond de son rêve quelque chose de sombre qui lui faisait peur.

Elle résistait à son cœur étonné, qui la sollicitait; elle lui répon-

dait : Non, je ne veux pas. Cette volonté, si sûre d'elle-même, fut prise d'une faiblesse, d'une défaillance; elle passa subitement à l'ennemi. Par un geste brusque, presque violent, la comtesse tendit son éventail à Maurice; il le déplia d'un coup de pouce. Sur la feuille peinte par Watteau, il entrevit un amour qui jouait de la guitare et des bergers enrubannés qui dansaient, après quoi il ne vit plus qu'un nuage, et dans ce nuage une salle de spectacle, laquelle tournait autour de lui avec une rapidité vertigineuse. Quand il releva la tête, Gabrielle le regardait encore, et de ses yeux noirs jaillit un éclair. Il sentit ses genoux ployer sous lui; il lui resta tout juste assez de force pour demeurer debout.

— Eh bien! ma chère, venez-vous? cria Mme de Niollis, qui avait enfin terminé sa toilette.

La comtesse reprit vivement l'éventail à Maurice; ils descendirent l'escalier sans échanger une parole. Dans le péristyle, elle s'enveloppa de sa pelisse, que lui présenta un valet de pied, puis elle gagna sa voiture. Elle y fit monter la marquise, et, se retournant vers son beau-frère, elle lui dit d'une voix sourde et altérée: — Après-demain, à trois heures, je serai seule. — Quelques secondes après, la voiture avait disparu.

La nuit était froide et claire. Le vicomte retourna chez lui à pied. Il avait une notion si confuse de toutes choses qu'il s'achemina du côté du faubourg Saint-Honoré, et il allait sonner à la porte d'une maison qu'il avait longtemps habitée, lorsqu'il se rappela fort à propos qu'il avait déménagé depuis quatre mois. Il atteignit la rue Médicis entre une et deux heures. Il passa le reste de la nuit étendu dans un fauteuil, près de sa fenêtre, une rose dans les mains. Il vit pâlir et s'éteindre l'une après l'autre toutes les étoiles du ciel comme les flambeaux consumés d'une fête. Déjà du haut des collines l'aube montrait à la plaine ses yeux clairs et l'éternelle jeunesse de son sourire quand le sommeil le prit. Il lui sembla qu'il cueillait des roses rouges au bord d'un abîme. En se réveillant, il ne vit plus les roses; mais il revit distinctement le précipice, et il en mesura la profondeur.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La troisième partie au prochain n°.)

UNE

SECTE RELIGIEUSE ET POLITIQUE

EN DANEMARK

GRUNDTVIG ET SES DOCTRINES.

Jamais peut-être la religion n'a été plus vivement attaquée que de notre temps. Ce n'est plus seulement avec les sarcasmes de Voltaire et de Bolingbroke, c'est avec les armes plus terribles de la science et de la philosophie qu'on donne aujourd'hui l'assaut contre les doctrines révélées. Pourtant l'esprit religieux n'est pas mort; loin de là, la vitalité s'en manifeste à nos yeux tous les jours. Dans les pays protestans surtout et aussi dans l'empire de Russie, de nombreuses sectes nouvelles, — signe évident d'activité religieuse, — naissent et prospèrent depuis un siècle. Sans parler des mormons polygames, ni de ces sectaires russes, imitateurs d'Origène, dont le cas doit être rangé parmi les monstruosités, on pourrait citer le puséisme, la *high* et la *broad church* en Angleterre, l'irvingianisme en Angleterre et en Amérique, et bien d'autres doctrines toutes greffées sur le vieux tronc du christianisme, dont plusieurs ont été l'objet ici même d'intéressans travaux. Nous voudrions ajouter un chapitre à ce genre de recherches par l'étude d'une secte danoise dont le fondateur, l'évêque luthérien Grundtvig, est mort, il y a trois ans, à Copenhague, et que nos voyages en Danemark nous ont permis d'observer de près.

Les grundtvigiens se plaisent à remonter aux premiers siècles du christianisme pour chercher dans la parole même du Christ le fondement de la foi; mais Grundtvig, en même temps qu'un théolo-

gien, était un patriote. Tout en rêvant de créer une doctrine sur laquelle toutes les confessions chrétiennes se puissent rencontrer, il reste toujours Danois. Par suite, le grundtvigianisme est devenu, en même temps qu'une secte religieuse, un parti politique. Il a des représentans au parlement de Copenhague, et par sa grande influence sur les électeurs, à la campagne surtout, il est aujourd'hui une puissance avec laquelle le gouvernement doit compter. Quant à Grundtvig lui-même, élevé jusqu'aux nues par ses amis, qui voient en lui un prophète, et quelquefois raillé par ses ennemis, qui prétendent que ses prophéties ne s'accomplissent pas, il est respecté de tous comme homme et comme patriote, admiré de tous comme écrivain. A la fois théologien et poète, historien et homme politique, il a exercé sur son pays une si multiple influence que son nom se retrouve partout en Danemark. A l'église, même parmi ses adversaires, on chante les cantiques qu'il a composés; au parlement, son nom est le mot de ralliement d'un parti; dans les campagnes, de nombreuses écoles élevées par ses amis répandent ses doctrines parmi les paysans. Un homme dont l'activité intellectuelle s'est ainsi manifestée dans tous les sens, un homme qui remplit son pays de sa renommée et de ses ouvrages, peut être vivement attaqué par quelques-uns; mais ce n'est point un homme ordinaire, on en peut être certain, et, comme tel, il mérite que l'on prenne la peine de l'étudier.

I.

Grundtvig naquit en 1783, non loin de Vordingborg, en Sélande, dans la paroisse rurale d'Udby, où son père était pasteur. C'est là que s'écoulèrent paisiblement ses premières années jusqu'au jour où, pour l'achèvement de ses études, il fut envoyé au collége d'Aarhuns, dont il suivait les cours, logé dans une famille de la ville. En 1800, il se fit admettre à l'université de Copenhague comme étudiant en théologie, dans l'intention de succéder à son père.

On dit souvent que la vie d'un homme est le meilleur commentaire de ses ouvrages et la plus sûre explication de ses doctrines. Il n'est personne pour qui cette observation soit plus fondée que pour Grundtvig. Bien que les années de son enfance n'eussent ét marquées par aucun événement, elles laissèrent dans son esprit une empreinte qui ne s'effaça jamais. Le spectacle de la vie simple et pure de ses parens frappa vivement sa jeune imagination : il sentit mieux que nul autre la douceur et le charme de cette vie de famille que les peuples du nord connaissent si bien. Il y a d'ailleurs cela de particulier chez les pasteurs de village que, tout en vivant à peu près à la manière des paysans, ils savent, par certains

soins de propreté et d'élégance, élever leur existence champêtre au-dessus de celle des cultivateurs. Attachés fortement aux vieilles mœurs, aux usages traditionnels, ils mènent une vie rustique, mais sans grossièreté, simple, mais sans rudesse. Rien n'était plus propre à poétiser dans un esprit jeune et impressionnable et les paysans et la campagne. Plus tard, comme collégien, comme étudiant, et au milieu des soucis et des labeurs d'une carrière si remplie, il se reporte avec joie vers le temps de sa première jeunesse : une auréole poétique entoure ses souvenirs chéris; il s'éprend d'amour pour les vigoureux laboureurs danois qui, pendant le court été du nord, arrachent à la terre ses riches moissons; il aime les champs qu'ils cultivent, le sol qu'ils foulent aux pieds, la chaumière qu'ils habitent, l'église où ils vont prier le dimanche. De là cette passion du peuple qui fut toujours régnante dans l'âme de Grundtvig, ou, pour parler son langage, le goût du « populaire » (*folkelig*), c'est-à-dire de tout ce qui est caractéristique du peuple, de tout ce qui le touche et l'intéresse ; en religion comme en politique, en histoire comme en poésie, c'est toujours le peuple qu'il a en vue, c'est pour lui qu'il pense, qu'il parle et qu'il écrit. — Nous verrons que ce sentiment, auquel il est redevable des traits les plus saillans de ses doctrines et même de son style, le rendait parfois injuste dans ses jugemens sur les classes les plus éclairées de la population danoise, et particulièrement sur la bourgeoisie.

Par une pente naturelle de son esprit, Grundtvig fut amené à rechercher ce qu'était avant lui ce peuple danois à qui il consacrait toute l'activité de son intelligence. Dès sa jeunesse, il était curieux du passé : il aimait à promener sa pensée parmi les événemens d'autrefois; il se sentait solidaire des aïeux qui fécondèrent de leurs sueurs le sol national, qui le conquirent les armes à la main, et qui le défendirent vaillamment contre les ennemis du dehors. Il s'identifiait aux souffrances des premiers Scandinaves, qui avaient à lutter contre les rigueurs du climat, aux triomphes et aux défaites des héros northmands, aux misères des paysans du moyen âge réduits au servage par la noblesse, à la vie enfin de tous les hommes que le sol danois a nourris depuis dix siècles. Il aimait son pays dans le passé comme dans le présent. Tel est d'ailleurs le caractère que le patriotisme tend à revêtir de nos jours : ce n'est point, comme on l'a dit, un vulgaire égoïsme de nation à nation, — l'égoïsme ne peut qu'abaisser les âmes, tandis que le patriotisme les élève et les grandit, — c'est un noble et profond sentiment de la solidarité que la communauté d'histoire et de traditions nationales fait naître entre les hommes. Nul plus que Grundtvig n'a senti la force de ce patriotisme historique qui, excitant les rivalités entre les peuples au moment où des utopistes chimériques rêvent de suppri-

mer la guerre, ferait croire que la concurrence vitale, le *struggle for life*, du philosophe anglais, est, non pas seulement le lot des êtres individuels, mais aussi de ces êtres collectifs qu'on nomme des nations.

Les études d'histoire furent la principale occupation de Grundtvig pendant qu'il suivait à Copenhague les cours de la faculté de théologie : comme il le dit lui-même, « il parcourut sans foi la carrière académique. » Ses pensées étaient ailleurs. Le grand mouvement de recherches historiques qui se manifesta dans toute l'Europe au commencement de notre siècle naissait alors en Danemark. L'impulsion était donnée par une pléiade de savans, dont Finn Magnussen est demeuré le plus célèbre : on fouillait les bibliothèques de Norvége et d'Islande pour découvrir les vieux manuscrits qui pourrissaient dans l'oubli, les *eddas* étaient traduites et commentées, les *sagas* revoyaient la lumière, les gracieuses chansons du moyen âge, les poétiques *kaempeviser* étaient publiées : en même temps on commençait à collectionner tous les souvenirs des siècles passés, à classer les débris de l'industrie des ancêtres pour former les musées qui font aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Grundtvig se lança ardemment dans cette voie; mais jamais chez lui la pure érudition n'étouffa le sens poétique : il sut être à la fois, chose rare, un poète et un savant.

Le premier ouvrage de longue haleine qui sortit de sa plume est la *Mythologie du Nord*, publiée en 1808. Le sujet avait alors un mérite de nouveauté qu'il n'a plus aujourd'hui. L'imagination puissante et enthousiaste de l'auteur, jointe à sa profonde érudition, produisirent une vive impression sur le public lettré. Grundtvig alors était presqu'un adorateur des dieux barbares de l'ancienne Scandinavie. Odin, Thor et Freya, la trinité du Nord, disputaient la place au Christ dans son esprit exalté. Plus tard la réaction se fit, et à peu près comme son cher peuple scandinave, avec lequel il s'identifiait par la force de l'imagination, il descendit des hauteurs brumeuses de la Walhalla, pour revenir au culte de Jésus. Cependant jamais il ne se dépouilla de son amour pour les dieux du nord : il se plaisait à mêler leurs noms à ses ballades et à ses odes, même à ses pièces religieuses. Et c'étaient pour lui non point des métaphores de style, comme les dieux de l'Olympe pour nos poètes, mais de grandes figures qu'il aimait à évoquer sous sa plume parce qu'elles avaient conservé une sorte de réalité dans son esprit. Il rapprochait volontiers les deux églises; il comparait les mythes nationaux aux traditions chrétiennes, semblable à ces missionnaires qui, pour convaincre plus facilement les sauvages qu'ils évangélisent, essaient de leur faire considérer le christianisme comme une simple réforme de leurs grossières croyances. Il semble même que ces com-

paraisons le fortifiaient dans la foi chrétienne. « Tu es chrétien, dit-il à son père dans une pièce de vers qu'il lui dédie, et tu suis avec joie les traces de la Divinité sur la terre. Moi, quoique chrétien, je contemple les antiques dieux du Nord et par eux j'ai reconnu, avant que le Christ eût été envoyé aux hommes, que le monde ne pouvait être sauvé que par lui. »

Tel était l'état d'esprit de Grundtvig quand parut son premier grand ouvrage en vers, les *Scènes de la vie héroïque dans le Nord*, publiées quelques mois après sa *Mythologie*. Sous ce titre, il voulut donner à ses compatriotes une peinture à la fois poétique et dramatique de la vie des anciens Scandinaves, au temps du paganisme et au temps où les deux religions luttaient avant la victoire définitive du Christ. C'est à la tragédie des Grecs qu'on peut le mieux comparer les dialogues héroïques de Grundtvig, et, bien qu'on ne trouve pas chez lui cette beauté en quelque sorte plastique du fond et de la forme qui a été de tout temps le propre des races gréco-latines, le poète danois fait parfois songer à Eschyle par la vigueur du style et l'étrangeté souvent grandiose des images. Il eût voulu faire revivre tout le passé héroïque du Nord dans un vaste cycle poétique. Comme OEhlenschläger, dans *Balder* ou dans *Hakon Jarl*, comme la plupart des poètes danois de la même époque, il exploitait avec enthousiasme les filons nouveaux que les archéologues et les historiens avaient mis à jour dans les antiquités nationales. Son projet, trop vaste pour être mené à bonne fin, ne reçut d'autre commencement d'exécution que les *Scènes de la vie héroïque*, qui sont restées son chef-d'œuvre. C'est là que les éminentes qualités de Grundtvig prennent le plus puissant essor. Le poète semble planer au-dessus des terribles événemens qu'il décrit ; on sent que vainqueurs et vaincus, chrétiens et païens, lui sont également chers, et l'on ne peut se défendre de l'impression de grandeur et de sérénité qu'exhale l'âme du barde, confondant tous ses héros divers dans un égal amour. Emporté par son sujet, il s'élève au-dessus de lui-même : il sait éviter les obscurités de langage, les comparaisons peu exactes, malheureusement trop fréquentes dans ses autres écrits, et sans effort l'expression se met au niveau de la pensée.

Lorsqu'il publia cet ouvrage, Grundtvig, quoiqu'ayant achevé ses études de théologie, était resté dans la vie laïque; il enseignait l'histoire dans un collége de Copenhague. C'est seulement en 1810 qu'il entra dans les ordres. Son père, très âgé alors, ne pouvait plus porter seul le fardeau de sa charge, et le réclama comme coadjuteur dans sa cure d'Udby. Grundtvig dut quitter Copenhague, où son nom était déjà célèbre, pour remplir les modestes fonctions d'un vicaire de campagne. Le Danemark est, comme la France,

plus que la France s'il est possible, un pays où l'intelligence est centralisée : en province, on ne suit que de bien loin l'impulsion donnée par la capitale. Aussi cet exil dut-il coûter beaucoup à notre poète; mais il ne dura pas longtemps. La mort du vieux pasteur ayant deux ans plus tard rendu la liberté à son fils, celui-ci s'empressa de revenir à Copenhague pour reprendre ses études. Les années qui suivirent furent les plus occupées de sa vie. Les théories religieuses qu'il devait plus tard compléter et coordonner étaient alors en état d'incubation dans son esprit : on pouvait déjà les pressentir dans les sermons que, sans être attaché officiellement à aucune église, il prononçait chaque semaine devant un nombreux auditoire attiré par sa réputation d'éloquence. Cependant il poursuivait sans relâche ses travaux profanes : il traduisait les historiens Snorre et Saxo Grammaticus, et préparait les matériaux d'une vaste *Histoire universelle*, publiée vers 1835, œuvre de philosophie autant que d'érudition, et l'un des plus beaux monumens littéraires dont le Danemark lui soit redevable.

Les préoccupations religieuses n'étouffèrent pas non plus son ardeur poétique : il fit des vers jusque dans son extrême vieillesse sans que jamais cette faculté s'éteignît en lui. Il avait du reste une idée de la poésie qui s'alliait à merveille avec le rôle de pontife qu'il remplissait dans son église. « Dieu, dit-il quelque part, a-t-il pourvu le poète d'un œil limpide et clairvoyant, de hautes et profondes aspirations et d'un doux son de voix, pour qu'avec des rêveries sans fondement il égare l'esprit des peuples?.. pour qu'il mélange la lumière avec les ténèbres, le faux avec le vrai, et qu'il conduise à leur perte les âmes sensibles à ses chants? » La mission du scalde est, pour Grundtvig, une mission divine et comme un sacerdoce. Aussi chantait-il pour épurer les âmes, les rendre accessibles aux grandes et nobles pensées, les détacher du terre-à-terre de la vie pratique, et les initier à l'amour de Dieu et de la patrie, — deux sentimens inséparables pour lui. Parmi les pièces de vers qui parurent sous son nom, un grand nombre devinrent bientôt si populaires en Danemark que l'auteur eût pu s'appliquer le *volito vivù per ora virum* du vieux poète latin. Les grands hommes du pays, les glorieux anniversaires, les fêtes religieuses, les légendes chrétiennes et païennes, le passé et le présent des Scandinaves, défilent dans ses chansons et ses ballades, où Odin et le Christ, Lokis et Satan, les ases et les apôtres, les héros des sagas et les guerriers modernes, sont bizarrement rapprochés et confondus. Son œuvre poétique rappelle ce ruisseau enchanté qu'il peint dans une ode de sa jeunesse : « Je sais un ruisseau merveilleux qui coule à travers la campagne. Tout ce qui repose sous la terre se mire dans ses

eaux : il vient de notre patrie, et dans ses eaux notre image se montrera plus tard à nos descendans. »

Si, comme poète profane, au point de vue de la forme surtout, Grundtvig ne peut être comparé aux grands noms d'Œhlenschläger, d'Ewald, d'Ingemann, dans la poésie religieuse il est sans rival. C'est là ce genre que son goût du populaire pouvait se manifester avec le plus de liberté : la simplicité, la naïveté même, s'allient bien avec une religion qui s'adressa toujours aux hommes du peuple et aux simples plutôt qu'aux grands et aux savans. Les comparaisons familières, les images empruntées aux vulgarités de la vie, les expressions un peu archaïques, pour lesquelles Grundtvig eut toujours une prédilection marquée, prennent place sans choquer dans les ballades, les cantiques, les odes, qu'il consacre aux choses religieuses. La plupart de ces pièces, composées de strophes nombreuses, sont destinées à être chantées en chœur dans les réunions des pieux grundtvigiens, sur ces mélodies douces et mélancoliques qu'affectionnent les Scandinaves. Nous les comparerions volontiers à des complaintes, si ce mot en France ne rappelait trop les produits des versificateurs de tréteaux et des chantres des assassins célèbres. — C'est ce genre de poésie, d'un charme naïf, relevé par le talent et l'inspiration, que Grundtvig cultivait avec le plus d'ardeur à mesure qu'il avançait en âge. Dans son âme, attirée de plus en plus vers la religion, le profane cédait le pas au sacré. Vers sa quarantième année, sa vocation, jusqu'alors indécise, se révéla tout entière.

II.

En 1825, un traité théologique intitulé *Organisation, doctrines et rites du catholicisme et du protestantisme*, parut à Copenhague. L'auteur, le professeur Clausen, partageait les opinions rationalistes nées de la philosophie du XVIIIe siècle qui s'étaient répandues en Danemark, comme dans toute l'Europe, à la faveur de la vogue dont jouissaient alors les ouvrages français. Son livre en était imprégné; il soutenait cette théorie osée que les enseignemens de l'Écriture sainte, avant d'être acceptés, doivent être passés au double crible de la critique historique et de la raison. De telles assertions, et sous la plume d'un professeur de théologie, ne pouvaient manquer de soulever des tempêtes. Ce fut un grand scandale dans tout le royaume. Bien que les doctrines rationalistes eussent cours dans une fraction du clergé, dans le haut clergé surtout, la majeure partie des hommes d'église étaient restés fidèles aux traditions de l'orthodoxie luthérienne. Le public lettré lui-même répudiait les hardiesses du professeur Clausen.

A la lecture de ce livre, l'âme ardente et passionnée de Grundtvig s'enflamma. Lui aussi, il rêvait des réformes dans l'église nationale, lui aussi il sentait que l'heure était venue de renouveler le vieux culte en décadence. Déjà même, tout occupé qu'il fût d'études profanes, il avait exprimé dans ses sermons des opinions religieuses fort peu orthodoxes, auxquelles il avait rallié quelques amis. L'apparition du livre de Clausen, qu'il entreprit de réfuter, lui fournit une occasion de donner un corps à ses théories encore un peu indécises. Après une première brochure intitulée *la Rénovation de l'église*, il publia son traité du *Vrai Christianisme*, qui est resté comme le fondement de sa doctrine religieuse.

Il est difficile de définir exactement la nature du grundtvigianisme. Ce n'est point précisément une secte, c'est, suivant le mot des initiés, un « point de vue » nouveau sur les choses religieuses, — un « point de vue » qualifié d'historique, car Grundtvig a la prétention de réformer en se fondant sur l'histoire et non sur la raison. Ce qui le frappa le plus dans ses études sur l'histoire du christianisme, ce fut d'abord la religion primitive du Christ et des apôtres; ce fut ensuite la réforme, qui, d'après lui, ouvrit l'ancien christianisme aux hommes du Nord qui le devaient renouveler et purifier. Ramener la religion à ses dogmes et à ses formes des premiers jours, en élaguant ce qu'il appelle les superstitions romaines, avait été aussi le but de Luther; mais le réformateur allemand ne repoussait l'autorité des papes et des conciles que pour mettre à leur place l'autorité de l'Écriture sainte. Sur ce point, le réformateur danois l'abandonne. Voyant que l'exégèse biblique ne conduit le plus souvent qu'à des divergences, tenant en grand mépris les discussions scolastiques et les stériles ergoteries sur le sens des textes sacrés, Grundtvig en vint à penser que Dieu ne pouvait avoir placé sa doctrine dans un ensemble de livres confus et souvent incompréhensibles. Réfléchissant en outre que, pendant au moins une génération d'hommes, il y avait eu des chrétiens avant la rédaction des Évangiles, il en conclut qu'il doit exister une règle de foi en dehors des Écritures, à laquelle ces chrétiens des premiers jours aient pu obéir. Ici apparaît le point de vue historique. Cette règle de foi, il la trouve dans le symbole que le Christ aurait de sa propre bouche confié à la mémoire de ses disciples après sa résurrection. Tel est le fond de la doctrine et ce que les disciples appellent « l'incomparable découverte » de Grundtvig. — A côté du symbole des apôtres, vivante expression de la foi, Grundtvig place le baptême comme seconde condition du salut : par ce sacrement, nous entrons dans l'église et nous concluons avec Dieu une sorte de pacte en vertu duquel, en échange de la foi, nous obtiendrons la vie éternelle. Le baptême étant antérieur aux Évangiles, puisque Jésus fut

baptisé par Jean, il échappe, comme le symbole, à l'Écriture et aux textes pour remonter au Christ lui-même.

L'idée de soustraire ainsi la religion à l'Écriture sainte n'appartient point à Grundtvig. C'est un retour inconscient vers les doctrines catholiques : c'est une répudiation d'un des grands principes de la réformation. Luther avait soumis l'esprit à la lettre : Grundtvig rétablit l'esprit dans ses droits en faisant résider la foi dans la tradition humaine, fondée sur la parole même de Dieu, le verbe divin dont parle l'Évangile de saint Jean, qui a existé dès le commencement des siècles. Pour lui, l'Écriture est morte, stérile, impuissante : seule la parole est vivante et vivifiante, et c'est à elle que le christianisme doit sa naissance et son développement. Nous retrouvons la même pensée et presque les mêmes termes chez les philosophes traditionnalistes. « La parole parlée est une parole vive, a dit Ballanche, la parole écrite est une parole morte. Dieu ne se communique aux hommes que par la parole vive. La parole écrite, qu'elle ait été inventée par l'homme ou par la société, a subi toutes les vicissitudes des choses humaines. Traduction imparfaite de la parole parlée, la parole écrite ne conserve quelque énergie, n'exerce quelque influence sur les hommes, ne traverse les générations successives que comme souvenir de la parole parlée. » On ne saurait mieux définir l'importance que Grundtvig attache aux livres saints dans la religion. Ils ne valent que comme souvenir de la parole de Dieu : à ce titre, ils méritent d'être lus et étudiés, mais seulement si l'on a la foi pour guide, — la foi qui repose sur la parole traditionnelle et non écrite, pieusement gardée dans l'âme des croyans.

Telles sont les idées que l'auteur du *Vrai Christianisme* commençait vers 1825 à répandre dans le public danois. Un groupe toujours croissant de disciples se recrutait à sa voix, moins parmi les classes éclairées de la société que parmi les âmes tendres et pieuses que le rationalisme effrayait et qui au danger du libre examen préféraient la facile doctrine qui leur était offerte. La persécution vint à point pour donner du relief à la personne de Grundtvig : ses violentes attaques contre Clausen lui valurent une condamnation à l'amende pour diffamation. Cet avertissement ne ralentit point son ardeur : il se démit des fonctions de desservant de la paroisse du Sauveur, qu'il exerçait depuis 1821, et, retrouvant ainsi une plus grande liberté d'action, il reprit avec plus d'acharnement que jamais la lutte contre les rationalistes. D'un camp à l'autre, on se lançait des articles de journaux et des brochures, on se bombardait avec de lourds traités.

En même temps une tentative était faite pour créer à Copenhague une église spécialement affectée à la nouvelle secte. Grundtvig, qui, comme aujourd'hui M. Döllinger, n'aimait guère à se mettre à la tête

de ses amis, resta simple spectateur. Deux de ses lieutenans, Siemousen et Lindberg, plus grundtvigiens que lui-même, rédigèrent une pétition qu'un marchand de savon et un cordonnier se chargèrent de présenter au roi : on demandait l'autorisation d'établir une paroisse indépendante à la fois danoise et allemande, car les grundtvigiens comptaient alors, paraît-il, des Allemands dans leurs rangs. — La pétition fut repoussée comme contraire aux lois ecclésiastiques du royaume, et jamais aucune autre démarche ne fut tentée dans le même sens. On ne songea plus dès lors à sortir de l'église officielle, on se contenta d'en élargir la constitution, d'en rendre les règles assez élastiques pour qu'elle devînt habitable pour les dissidens et que les orthodoxes rigoureux y pussent demeurer côte à côte avec les rationalistes avancés. Grundtvig, qui s'était posé en champion de l'église établie, en vint à réclamer la séparation de l'église et de l'état, ou tout au moins la liberté religieuse. Ce changement de front coïncida avec sa conversion aux idées libérales et constitutionnelles en matière politique. Il sentait d'ailleurs qu'il ne pouvait que gagner à la liberté depuis que son grand ennemi, le rationalisme théologique de Clausen, était en décadence. De plus il était sûr de l'appui de la couronne. Le roi Frédéric VI avait été son ami dévoué, et Charles VIII, qui monta sur le trône en 1839, s'il n'était pas absolument d'accord avec lui sur « l'incomparable découverte, » lui témoignait plus de sympathie encore que son prédécesseur.

Le premier acte d'hostilité de Grundtvig contre l'église danoise remonte à 1835. Celui qui dix ans auparavant avait rompu des lances pour le maintien du rituel et des formulaires orthodoxes présenta aux états-généraux une pétition dont l'objet était d'autoriser les fidèles à recevoir les sacremens de n'importe quel pasteur du royaume, au lieu de les recevoir forcément du desservant de la paroisse à laquelle ils appartenaient. Une demande de cette nature avait une portée considérable. Il ne faut pas oublier que dans les pays luthériens, comme en Angleterre, l'église établie est un pouvoir civil aussi puissant que l'église romaine ne l'a jamais été : on ne repoussait le *credo* de l'église catholique que pour admettre les XXXVII articles de la reine Élisabeth, ou telle autre *regula fidei* aussi absolue et aussi inattaquable. Consentir à ce que demandait Grundtvig, c'était détruire l'unité de foi en reconnaissant officiellement qu'il y avait dans le royaume des hommes qui ne partageaient pas les opinions de leur pasteur. Sa demande fut donc rejetée; mais quelques années plus tard il obtint une satisfaction partielle : une ordonnance du roi autorisa les fidèles à recevoir la confirmation d'un pasteur étranger à leur paroisse, moyennant une permission du ministre, permission qui ne devait jamais être refusée. Ce

fut un premier pas dans la voie de la liberté religieuse. En 1855, on en fit un second. Le Danemark était alors un royaume constitutionnel, la charte de 1849 avait reconnu la liberté des cultes. Grundtvig, membre du parlement, reprit la tentative qui avait échoué vingt ans plus tôt devant les états. Son influence fut assez grande pour obtenir que le ministère Hall présentât lui-même la loi destinée à rompre les liens qui attachaient les paroissiens à leur pasteur. Aujourd'hui une liberté complète existe sur ce point. Une autre loi, rendue il y a environ dix ans, va plus loin encore, et permet aux fidèles de se grouper et de se cotiser pour fonder des paroisses dites « électives, » dont ils nomment et paient les desservans. C'était encore une manœuvre grundtvigienne.

Grundtvig était rentré dans l'église dès qu'il avait cru pouvoir en faire partie sans violenter sa conscience. En 1839, il fut nommé pasteur à l'hôpital de Vartou, à Copenhague : il garda ce poste jusqu'à sa mort. Ses disciples l'imitèrent, ils évitèrent de faire un schisme, et vécurent comme lui dans l'église officielle, semblables aux jansénistes dans le catholicisme romain avant que la bulle *Unigenitus* les eût excommuniés, ou comme les puseyistes dans l'église anglicane. En 1861, comme il célébrait le cinquantième anniversaire de son entrée dans les ordres, ses noces d'or avec l'église, Grundtvig reçut le titre honorifique d'évêque, tout en conservant ses fonctions à l'église de Vartou. Tous les dimanches, il prêchait devant une foule d'admirateurs et de disciples. Jamais il n'interrompit le cours de ses homélies hebdomadaires, si ce n'est pour quelques voyages en Angleterre et en Norvége. Ses études historiques et sa participation active aux travaux parlementaires pendant plus de dix ans ne le détournèrent jamais de ce devoir. A l'âge de quatre-vingts ans, son ardeur n'était point refroidie : son mâle visage, que ses anciens portraits nous montrent avec des traits si nobles et si purs, était sillonné de rides; son corps s'était courbé sous le poids des ans, mais on voyait encore, à son regard plein de feu et de douceur à la fois, que le cœur avait conservé toute la chaleur de la jeunesse. Il parlait avec la même éloquence passionnée et enthousiaste; cependant les calamités qui depuis quinze ans se sont appesanties sur le Danemark l'avaient frappé vivement; souvent il faisait partager à ses auditeurs ses patriotiques angoisses; d'autres fois, il se plaisait à rêver un avenir moins sombre, un âge meilleur, qu'il appelait de tous ses vœux, et que sa confiance dans le peuple danois lui faisait espérer. Des amis maladroits et fanatiques prenaient ces espérances pour des prédictions, et acclamaient le nouveau prophète envoyé de Dieu. Cela suffit pour donner prise à la raillerie : le langage de Grundtvig rappelait trop souvent par ses images apocalyptiques le style de la Pythie de Delphes; on se gaussa quelque peu à Copenhague du nouveau Daniel. On raconta

même, — nous n'oserions garantir l'anecdote, — qu'un jour, à la suite d'un sermon où il avait pleuré sur les maux du pays, le vieillard, grisé par l'émotion, avait prédit à la reine douairière, veuve du roi Charles VIII, une de ses plus ferventes admiratrices, qu'elle était destinée à donner le jour à Ogier le Danois, le héros mythique de la patrie, qui doit renaître, dit la légende, pour sauver le Danemark quand il sera près de périr. Inutile d'ajouter que le prophète fut en défaut cette fois, et qu'Ogier continua son long sommeil dans les souterrains d'Elseneur, où il dort depuis dix siècles en attendant l'heure du suprême danger. Nous n'aurions garde d'insister sur ces défaillances d'un grand esprit qui ne sauraient affaiblir nos sympathies pour l'ensemble du caractère. — En 1872, une nombreuse réunion de disciples devait avoir lieu, le 15 septembre, à Copenhague, pour célébrer le quatre-vingt-neuvième anniversaire de la naissance de Grundtvig. Le vieil évêque devait officier et prendre la parole... Tout à coup, le 2 septembre, il se sentit faiblir. Il s'éteignit dans la journée sans maladie et presque sans douleur. Ses amis accourus pour le voir et l'entendre ne purent qu'assister à ses funérailles.

Grundtvig emportait dans la tombe la satisfaction d'avoir créé une œuvre durable. Il laissait une famille nombreuse, issue de trois mariages successifs, et dont l'un des membres, Svend Grundtvig, professeur à l'université de Copenhague, est lui-même un poète distingué; il laissait en outre un troupeau fidèle et nombreux. Son nom est devenu parmi ses disciples l'objet d'un culte respectueux comme ce culte que les cités grecques rendaient au héros éponyme leur fondateur. La mort du maître n'arrêta point l'élan de la propagande, et quoiqu'il ne soit guère possible de préciser le nombre des grundtvigiens, on peut dire qu'ils constituent une fraction importante de la population du Danemark. Il y a quelques mois, dans une assemblée tenue à Odensée, ils furent réunis au nombre de 5,000 : dans un petit pays et pour une secte recrutée surtout parmi les paysans, qui ne peuvent guère quitter leur charrue, ce nombre est assez significatif. La propagande grundtvigienne a même franchi la mer pour se porter en Norvége et en Suède. En Norvége, les efforts ne furent pas stériles : des hommes remarquables, entre autres le poète Björnson, se sont mis à la tête du mouvement; en Suède au contraire, insuccès complet. Le grundtvigianisme paraît peu convenir au caractère suédois : ce vague, cette poésie un peu nébuleuse, ces rêves théologiques et politiques, qui plaisaient aux Norvégiens, n'ont jamais pu séduire leurs voisins. A plusieurs reprises, des congrès de théologiens des trois royaumes furent réunis, sur l'initiative de Grundtvig, pour discuter en commun les principales questions de la nouvelle doctrine. Da-

nois et Norvégiens étaient émerveillés de « l'incomparable découverte, » de la parole vivante et de la lettre morte; les Suédois ne comprenaient pas.

Ainsi, malgré ses prétentions à concilier toutes les sectes chrétiennes, malgré les aspirations scandinavistes qui lui faisaient toujours placer la patrie scandinave à côté et parfois même au-dessus de la patrie danoise, Grundtvig fit mentir le proverbe que nul n'est prophète en son pays, et ne put réussir au dehors. Esprit essentiellement danois, il ne put être compris que des Danois. Si les Norvégiens ont favorablement accueilli ses idées, c'est que leur pays, sous le rapport intellectuel, n'a pas encore secoué le joug de l'ancienne métropole. On conçoit du reste que dans le grundtvigianisme la religion et la patrie se trouvant intimement mêlées, la doctrine ne put être adoptée que par ceux entre lesquels la communauté d'origine et d'histoire a formé le lien puissant de l'amour de la même patrie. — Les grundtvigiens en effet professent un attachement profond pour les habitudes et coutumes nationales : ils se tiennent en méfiance contre les modes étrangères, les usages cosmopolites qui tendent de notre temps à uniformiser toute l'Europe. On les reconnaît au dehors à leurs vêtemens sombres, d'une simplicité puritaine. Ceux de la campagne conservent volontiers, — les femmes surtout, — les costumes locaux, que les autres abandonnent. Chez eux, ils mènent une vie patriarcale, dont la douce monotonie n'est interrompue que par les prières, les pieuses lectures, les chants religieux. Il nous a été donné quelquefois de nous mêler pendant quelques heures à ces paisibles existences, de prendre part à ces repas en famille précédés et suivis de prières à haute voix, et après lesquels le père donne le baiser de paix à sa femme et à ses enfans. Une bien touchante impression nous en est restée. Quant au culte extérieur, les grundtvigiens, le plus souvent dispersés dans les paroisses officielles de l'église établie, se conforment au culte national et suivent les mêmes exercices religieux que les luthériens orthodoxes. Il n'existe qu'un nombre fort limité de paroisses purement grundtvigiennes, celle de Vartou par exemple à Copenhague, où le pasteur Brandt continue l'œuvre du maître. En province, six églises de ce genre ont été construites aux frais des fidèles, qui les entretiennent et paient eux-mêmes les pasteurs : la plus importante est à Rysslinge en Fionie, non loin de Nyborg. Ceux qui visitent ces églises, même les adversaires décidés, ne peuvent se défendre d'admiration devant la foi et la piété des assistans. Nulle part les offices ne sont plus régulièrement et plus attentivement suivis. En même temps il règne parmi les fidèles une sorte de gaîté qu'en pays protestant l'on est peu accoutumé à rencontrer. Le culte protestant est d'ordinaire triste, sévère, froid. Rien de pa-

reil chez les grundtvigiens. Leur religion leur montre un Dieu plein de miséricorde qui ne sait rien refuser à celui qui a été régénéré dans le bain du baptême quand il croit aux enseignemens du symbole. Le salut leur paraît chose facile et presque certaine : « Nous sentons que nous sommes toujours sous les yeux de la Providence, nous disait un homme distingué du parti : la grâce de Dieu nous soutient et nous fortifie. » Cette sérénité d'âme, cette tranquillité d'esprit, se traduisent au dehors par l'enjouement et la gaîté. Il est si naturel d'être gai quand on a la conviction de posséder la vie et la lumière, pour parler comme Grundtvig, tandis que les autres sont plongés dans les ténèbres de la mort. Ce caractère du culte grundtvigien, du « gai christianisme, » comme on l'appelle en Danemark, apparaît surtout dans les assemblées dites « réunions d'amis » (*vennemöder*) que les grundtvigiens tiennent périodiquement dans différentes villes. Instituées d'abord pour célébrer auprès du vieux pasteur de Vartou l'anniversaire de sa naissance, ces réunions ont passé dans les habitudes de ses disciples. Elles durent deux ou trois jours pendant lesquels les « amis » entendent des discours sur tous les sujets politiques et religieux, vivent, prient et chantent en commun : c'est quelque chose, n'en déplaise aux grundtvigiens, qui n'ont guère de tendresse pour notre ultramontanisme, c'est quelque chose comme ces pèlerinages politiques et religieux tout ensemble à la mode depuis quelques années chez nous. Là aussi on prie et on se réjouit, là aussi on voit aller de pair à compagnon la piété et la gaîté, — la « sainte gaîté, » dont un de nos prélats faisait récemment l'éloge. Ce point de contact avec le catholicisme n'est pas le seul que l'on remarque dans la doctrine de Grundtvig. On a vu déjà que les grundtvigiens, comme les catholiques, mettent la tradition au-dessus de l'Écriture, et attribuent au baptême une plus grande force que les luthériens; mais Grundtvig avait contre la papauté les préventions communes à tous les protestans de toutes les sectes, et si doctrinalement il était quelquefois amené à se rapprocher de la religion romaine, son horreur pour le romanisme l'arrêtait bientôt. Si le catholicisme, au grand étonnement des Danois, fait aujourd'hui des progrès marqués dans le nord scandinave, ce n'est pas à Grundtvig qu'on le doit.

III.

Passionné comme il l'était pour le Danemark, si curieux d'en pénétrer les origines, si ardent à en célébrer les beautés et les grandeurs, Grundtvig ne pouvait se désintéresser des choses de son temps. Dès sa jeunesse, il fut un chaud patriote scandinave : ses études historiques lui montraient l'unité de race des Danois, des

Norvégiens et des Suédois. Il rêvait de reconstituer sur de plus solides bases l'antique union de Calmar, qui avait réuni les trois couronnes sur la tête de la reine Marguerite. Les contemporains ont gardé le souvenir de l'ardeur avec laquelle, en 1814, il s'efforça d'enflammer l'enthousiasme de ses concitoyens pour la défense de la Norvége, que la diplomatie européenne venait d'octroyer au roi de Suède. Son appel produisit, paraît-il, une vive impression sur la jeunesse de Copenhague; mais déjà les troupes suédoises avaient passé la frontière, le Danemark dut céder. A cette époque et pendant bien des années encore, Grundtvig n'avait pas en politique les idées qu'il se forma plus tard, et qui, au même titre que les doctrines religieuses esquissées ci-dessus, sont devenues une des faces du grundtvigianisme. Il était, comme presque tous les Danois d'alors, partisan de la monarchie absolue : seulement tandis que la plupart l'étaient par instinct et un peu inconsciemment, comme on était royaliste en France avant la révolution, il raisonnait et établissait ses idées sur des fondemens historiques. Habitué à envisager les événemens humains au point de vue de la philosophie de l'histoire, il suivait les évolutions de l'esprit public et la série des faits pour en déduire des conséquences. Peu accessible aux théories françaises de 1789, il s'en tenait aux principes de la révolution danoise de 1660, qui, en enlevant le pouvoir à la noblesse pour le donner au roi, avait été un grand bienfait pour la nation. Auparavant le peuple était malheureux, réduit à une condition voisine du servage, accablé d'impôts et sans appui contre l'arbitraire des seigneurs. Aux états-généraux de 1660, une entente se conclut entre les bourgeois et les clercs pour accorder au roi Frédéric III le pouvoir absolu avec l'hérédité, la couronne devint la sauvegarde du peuple contre les nobles, et à partir de cette époque le tiers-état ne cessa de prospérer. Au siècle dernier, principalement sous la sage administration de Bernsdorff, qu'on a pu appeler avec raison le Colbert danois, le commerce des villes prit un grand accroissement, et la situation des paysans continua de s'améliorer; les anciennes tenures féodales qui faisaient aux seigneurs la part du lion tombèrent en désuétude : de censitaires les paysans devinrent fermiers, de fermiers ils s'élevèrent peu à peu à la dignité de propriétaires en achetant les domaines de leurs anciens maîtres. Il ne paraissait pas nécessaire à Grundtvig d'opérer des réformes nouvelles : l'organisation des pouvoirs publics avait donné de bons fruits et méritait à ses yeux d'être respectée. Il avait en outre des préventions très vives contre le gouvernement constitutionnel : un roi sans pouvoir et des sujets régnans, il ne pouvait se faire à cette idée. Une monarchie puissante et patriarcale en même temps, ce qui dans un petit état n'est point irréalisable, lui semblait la meil-

leure forme de gouvernement. Rien de tout cela ne devait rester dans son esprit.

C'est après 1830 que se forma en Danemark le grand courant d'opinion qui devait seize ans plus tard forcer le roi Frédéric VII à accorder une charte à son peuple. L'expansion des idées françaises que la révolution de juillet avait remises en honneur dans toute l'Europe, le spectacle des tristes événemens dont les duchés de Slesvig et de Holstein furent le théâtre, poussèrent les esprits à s'occuper des affaires publiques. La lutte qui s'engagea dans les duchés entre l'élément allemand et l'élément danois eut pour effet immédiat de surexciter le patriotisme des deux partis. Des écrits de circonstance, brochures politiques, chansons, traités d'histoire, hymnes patriotiques, inondèrent le Danemark et passionnèrent l'opinion publique. Enfin l'insurrection des Allemands des duchés porta l'excitation au comble : le parti du *Schleswigholsteinisme*, qui prétendait prouver historiquement l'union des deux duchés et espérait par ce subterfuge annexer le Slesvig à la confédération germanique leva, comme on sait, l'étendard de la révolte, sous la conduite du duc d'Augustenbourg. Il fallut toute la bravoure de la valeureuse armée danoise, appuyée par la diplomatie européenne, pour venir à bout des rebelles, à qui la Prusse, ouvertement d'abord, secrètement ensuite, ne cessait d'envoyer des secours.

Cette crise terrible, ces dangereux symptômes de dislocation dans une monarchie déjà si souvent morcelée depuis quelques siècles, ouvrirent les yeux aux patriotes danois. On vit avec quelle faiblesse et par quelle série de fautes le gouvernement avait laissé les influences allemandes prendre pied dans les duchés de l'Elbe, comment une incurie séculaire avait permis à la langue allemande, symbole de la nationalité germanique, de supplanter le danois dans des provinces où il régnait exclusivement jadis... On comprit qu'il fallait prendre en main les affaires du pays, que le temps de la monarchie absolue était passé. Le courant constitutionnel prit une nouvelle force. Grundtvig, dans cette lutte dano-allemande, lutte de race s'il en fut jamais, malgré la parenté qu'on se plaît à reconnaître aux Danois avec les Allemands, Grundtvig n'avait cessé de pousser à la résistance et de prêcher la guerre sainte. Il fut entraîné comme tout le monde. Il finit par croire aussi que, la monarchie absolue et traditionnelle étant impuissante à sauver le Danemark, l'heure avait sonné d'essayer le *self-government*. « Au XVIIIe siècle, écrivait-il en faisant allusion à la révolution de 1660, le peuple a donné la liberté au roi ; au XIXe siècle, le roi donnera la liberté au peuple. » Dès 1839, il composait un chant resté populaire qui marque sa conversion et dont voici le début :

« La main du roi et la voix du peuple, — toutes deux fortes, toutes deux libres, — on les a eues jadis en Danemark, — bien des siècles avant nous. — Malgré les malheurs, les craintes et les dangers, — puissent-elles régner longtemps — et donner dans un nouvel âge d'or — le bonheur au vieux Danemark.

« Odin lui-même dans la Walhalla — assemble les *Ases* en conseil... »

Le roi Frédéric VII comprit qu'il fallait céder, et avec un désintéressement qui lui valut jusqu'à sa mort une popularité immense, il prit en 1848 l'initiative de réunir une assemblée nationale chargée d'élaborer une constitution.

Deux grands partis se trouvaient en présence : d'un côté les *nationaux-libéraux*, comprenant la majeure partie des bourgeois des villes, des fonctionnaires, des professeurs et étudians, — d'un autre côté les *conservateurs*, composés de la noblesse et des grands propriétaires. Ces derniers, à qui la fortune donnait une grande influence dans l'état, étaient hostiles à l'idée d'une constitution qui leur apparaissait comme le point de départ d'une période d'égalité qui verrait sombrer leurs derniers priviléges; mais, le nombre n'étant point avec eux, ils ne purent faire prévaloir leurs vues. Les libéraux furent les véritables auteurs de la constitution de 1849 (1). La représentation nationale (*rigsdag*) fut divisée en deux chambres : — le *folkething*, nommé par le suffrage universel, mais avec des garanties d'âge, de résidence et de moralité, — le *landsthing*, chambre haute, comprenant des membres nommés au suffrage à deux degrés avec adjonction des habitans les plus imposés aux électeurs secondaires, et douze représentans de la couronne. — Depuis que le Danemark est un état constitutionnel, le pouvoir a été presque constamment entre les mains des diverses fractions du parti libéral. Après une courte éclipse (1852-1854) pendant laquelle les conservateurs reparurent aux affaires, les nationaux-libéraux reprirent le pouvoir et ne le quittent plus jusqu'à la guerre de 1864. Ils poursuivaient une politique qui consistait à assimiler le Slesvig au Danemark, et à donner une constitution séparée au Holstein, — ligne de conduite patriotique, mais imprudente, qui conduisit à la fatale guerre de 1864 et au démembrement. Un instant, la couronne rappela les conservateurs au pouvoir pour conclure la paix, mais les libéraux ne tardèrent pas à les remplacer; aujourd'hui l'ancien parti conservateur n'existe pour ainsi dire plus. La noblesse, qui avait d'abord témoigné des méfiances contre la constitution, vit bientôt qu'elle n'avait pas de meilleur *palladium* et s'y

(1) La constitution de 1849 a été révisée en 1865, mais elle a conservé ses traits principaux.

rallia. C'est qu'en effet libéraux et conservateurs ont à lutter contre un nouvel adversaire, le parti radical ou parti des « amis des paysans. »

C'est une des particularités les plus singulières des pays scandinaves que l'existence d'un parti paysan faisant échec aux habitans des villes. Sous ce rapport Norvége, Suède et Danemark sont dans une situation analogue. La lutte entre les progressistes et les conservateurs a pris la forme d'une lutte entre les villes et les campagnes. Et tandis qu'en France, comme dans presque toute l'Europe, l'élément rural est l'élément conservateur, dans les trois royaumes ce sont les paysans qui sont les progressistes. La raison d'être de ce curieux phénomène apparaît clairement, si l'on pénètre dans l'organisation de la société scandinave. Une distinction profonde a de tout temps existé entre la campagne et les villes. Agricole avant tout, la population s'est dès l'origine dispersée sur le sol pour le cultiver : les familles créèrent des exploitations rurales séparées et s'y fixèrent. De là ces grandes fermes ou *gaards* qui couvrent le pays et dont les habitans n'ont d'autre lien commun que l'église, souvent isolée elle-même au centre d'une vaste paroisse. On ne rencontre pas, comme en pays néo-latin, des villages et des hameaux composés de marchands et d'agriculteurs groupés au hasard. Les cultivateurs, qui d'ailleurs constituent l'immense majorité du peuple, habitent leur *gaard*, et s'adonnent exclusivement au travail de la terre. Les marchands, fabricans et trafiquans de toute nature forment la population des villes, dans lesquelles ils jouissent par privilége du droit d'exercer leur industrie ou leur commerce. C'est à eux que les paysans ont recours pour tout ce qu'ils ne peuvent se procurer d'eux-mêmes. Une ville, chez nous, est une simple agglomération d'habitans : nos statisticiens confèrent ce titre aux groupes de 2,000 âmes, ce qui est purement factice et arbitraire. Chez les Scandinaves, une ville porte ce nom parce que ses habitans ont reçu le droit de cité et les priviléges qui y sont attachés : c'est, selon le mot en usage dans les idiomes du Nord, une place de commerce, *Kjöbstad*. Enfin autrefois la distinction avait son importance au point de vue des réunions des états-généraux qui comprenaient quatre ordres : le tiers-état était scindé en deux parties, — d'un côté les paysans, de l'autre les bourgeois. En Danemark, les paysans, opprimés vers l'époque de la réforme par l'introduction des mœurs allemandes et réduits à un quasi-servage, perdirent de bonne heure leur importance politique : dès le début du XVIIe siècle, les rois négligeaient souvent de les convoquer quand ils assemblaient les états-généraux; mais en Suède il n'en fut pas de même, et il y a moins de dix ans qu'on a pu voir pour la dernière fois les quatre ordres réunis à Stockholm. — Aujourd'hui ces

vieilles distinctions tendent à s'affaiblir. Pourtant nous voyons encore les habitans des villes suédoises exemptés du service militaire de l'*indelta*, et les députés norvégiens élus séparément les uns par les villes, les autres par les électeurs ruraux. Dans le royaume danois, qui a subi davantage les influences, ou, comme dirait Grundtvig, la contagion des idées allemandes et françaises, le nivellement est plus avancé; mais l'antagonisme subsiste dans les mœurs et dans la législation. Il est encore d'usage dans les lois danoises d'établir des dispositions particulières pour les villes et les campagnes, à moins que l'on n'ait inscrit en tête de la loi qu'elle s'applique au pays tout entier.

Se trouvant ainsi en opposition avec les habitans des villes, se comparant à eux et les jalousant, les paysans danois étaient tout à fait en situation pour écouter la voix des ambitieux, toujours disposés à fonder un parti quand il s'agit de le diriger. Ajoutez à cela qu'ils sont instruits, qu'ils lisent des journaux et sont au courant des nouvelles politiques; l'ignorance, qui prépare si bien les hommes à subir les influences de clocher, est un facteur qu'on ne peut faire intervenir ici. — Avant 1848, le parti des paysans n'était qu'un parti social; ils demandaient l'abolition des rares droits féodaux qui existaient encore, et de nouvelles facilités pour acquérir la propriété de la terre. Leurs désirs furent peu à peu réalisés; il ne reste plus trace en Danemark des anciennes vexations de la féodalité; les paysans s'enrichissent : de fermiers, ils deviennent propriétaires et forment une *gentry* dont l'importance s'accroît sans cesse. La constitution de 1849, à l'élaboration de laquelle ils ne prêtèrent qu'un concours peu actif, leur donna des droits politiques. Ils se comptèrent, et, se trouvant les plus nombreux, ils songèrent à prendre eux-mêmes en main les rênes du gouvernement. Toutefois leurs représentans au parlement, qui s'intitulent « amis des paysans » et qui pour la plupart sont des transfuges de la bourgeoisie, ne firent point une brusque scission avec les libéraux; ils se bornèrent à une opposition modérée; c'est à la chute du ministère Frijs (1870), que la plupart d'entre eux avaient appuyé, qu'ils émirent leurs prétentions et se posèrent nettement en parti radical. Outre les revendications ordinaires à toutes les démocraties, ils demandaient une diminution du nombre des fonctionnaires, des réductions des dépenses militaires et de celles qu'entraînent les théâtres, les musées, l'université, toutes choses dont les villes sont presque seules à profiter. Enfin par-dessus tout ils réclamaient l'établissement de la responsabilité ministérielle devant la seconde chambre. Ambitieux d'arriver au pouvoir, ils savaient bien que la couronne, dont les sympathies intimes sont pour les conservateurs, et qui a déjà fait un sacrifice en appelant les libéraux, ne distribuera jamais les por-

tefeuilles entre les « amis des paysans » que du jour où la loi l'y contraindra. Et l'événement a prouvé qu'ils voyaient juste, car depuis 1872, grâce à des coalitions, ils sont en majorité au *folkething*, et les ministères marchent d'échecs en échecs, sans que le roi se décide à choisir ses conseillers dans l'opposition.

Quelle fut la part que Grundtvig prit à ces événemens? quelle fut sa place au milieu des partis qui se disputaient le pouvoir? Membre de l'assemblée nationale réunie pour préparer la constitution, puis représentant du peuple aux neuf premiers *folkething*, il était ce que l'on appelait un franc-tireur, siégeant où bon lui semblait et votant suivant sa conscience, sans être inféodé à aucun groupe. Son influence fut néanmoins considérable, et elle s'exerça toujours dans le sens le plus libéral. Homme d'une imagination vive et d'un caractère passionné, du jour où Grundtvig rompit avec la monarchie absolue, il apporta dans ses nouvelles opinions toute l'ardeur d'un néophyte; il ne fut point libéral à demi. Dans son amour pour le peuple, il lui semblait qu'un gouvernement populaire serait le salut du Danemark. Plein d'idées généreuses, de droiture et de bonté, il jugeait les autres d'après lui. Il prêtait inconsciemment à ses compatriotes ses propres vertus, et, dans son optimisme d'honnête homme, il pensait que les affaires publiques seraient d'autant plus prospères que ses chers Danois pourraient développer plus librement leurs heureuses facultés. Telle était à peu près d'ailleurs la doctrine des économistes français du XVIIIe siècle. Pour les physiocrates, dont les idées confinent quelquefois à la philosophie de Pangloss, les hommes abandonnés à leurs instincts et suivant leurs penchans formeraient une société parfaite : une harmonie merveilleuse règne entre leurs besoins, leurs appétits, leurs passions. L'état, voulant leur imposer un frein inutile, est la cause de tout le mal social. « Laissez faire, laissez passer » est le premier et le dernier mot de cette école optimiste. Que la société périsse par excès de liberté, il se trouverait des docteurs Sangrado pour regretter qu'on n'en eût pas accordé davantage... Le bon Grundtvig ne s'arrêtait pas toujours à temps dans sa fougue libérale; nous le verrons soumettre au parlement d'étranges propositions. Pourtant son patriotisme et ses convictions religieuses l'empêchaient le plus souvent de dépasser la mesure. Si dans une pièce de vers il a écrit ce distique, qu'on lui a souvent reproché :

« Que la liberté soit notre mot d'ordre dans le Nord, liberté pour Lokis, et liberté pour Thor, »

(on sait que Lokis est la personnification du mal), il est vrai de dire qu'en l'écrivant il ne pensait pas exprimer une théorie politique. Les lignes qui suivent montreront qu'au contraire il savait être mo-

déré dans ses principes. « La liberté, écrivait-il dans son style imagé, est un mot glissant comme une anguille; jamais il ne faut y penser ni en parler sans savoir d'abord à quelles forces on la veut accorder et dans quelle mesure, car, tandis que la société civile est fondée sur cette vérité, que la liberté pour toutes les forces nobles et bienfaisantes de se développer et d'agir sans contrainte est une exigence nécessaire de l'humanité, le déchaînement des forces bestiales, sauvages, destructives, est une peste pour les hommes. Aussi les lois ne sont-elles vraiment bonnes que si elles facilitent et protégent la libre expansion des forces salutaires. »

L'homme qui parlait si sagement a pu parfois errer dans la pratique, mais il sut rendre à son pays de véritables services. Il contribua, comme on l'a vu, à faire insérer dans la constitution de 1849 une clause relative à la liberté des cultes, clause salutaire, s'il en est, mais alors en opposition avec les idées reçues dans le Nord. Allant plus loin, il proposa la séparation absolue de l'église et de l'état; c'est dans cette vue que furent déposés par lui en 1850 un projet de loi établissant le mariage civil, et par ses amis en 1859 une proposition bizarre de séculariser le sacrement de confirmation en en faisant une sorte de prestation de serment civique, à laquelle tous les jeunes Danois seraient tenus à un certain âge. Ces deux propositions, comme on pouvait s'y attendre, furent repoussées; mais Grundtvig fut plus heureux sur d'autres points. On a déjà dit comment il obtint pour les fidèles la liberté de recevoir les sacremens hors de leur paroisse, et même de créer des paroisses « électives. » S'il ne put arriver à *désétablir* l'église nationale, il parvint d'une part à la rendre moins intolérante, et de l'autre à autoriser à côté d'elle l'admission des églises dissidentes, — ce qui était un grand progrès. En matière purement civile, il fit insérer dans la constitution de 1849 une promesse de réforme de la procédure en vue de simplifier les exigences surannées de la procédure écrite, en usage de tout temps dans le Nord. Il réclama en outre l'abolition des corps de métier, la liberté illimitée de la presse, la laïcité de l'instruction primaire, la suppression des examens pour l'admission à certaines fonctions publiques, — toutes demandes hâtives qui ne purent trouver grâce devant la majorité, pourtant libérale, de l'assemblée, mais qui montrent clairement comment le pasteur de Vartou marchait droit au but sans se laisser intimider par les craintes de ceux qu'il appelait des faux libéraux. C'est là du reste le plus grave reproche qu'on puisse faire à Grundtvig en politique : il partait d'idées préconçues et de principes *a priori*, et se souciait trop peu des circonstances dans lesquelles il se trouvait, des susceptibilités qu'il fallait ménager, des préventions qu'il fallait vaincre. Grundtvig était un théoricien, il n'était pas un homme

d'état; il lui manquait pour cela l'habileté, la souplesse et l'art de savoir tout soumettre à cette suprême raison d'état qu'on ne peut désigner que par un mot anglais, puisque les Anglais seuls la connaissent, l'*expediency*.

Tant que Grundtvig siégea personnellement au parlement, — jusqu'en 1859, — les « amis des paysans » ne formaient qu'un parti embryonnaire. Plus tard, quand ils devinrent puissans, — depuis 1870 surtout, — ils tentèrent d'attirer à eux les députés grundtvigiens qui suivaient la ligne de conduite tracée par le maître et représentaient sa politique; mais les *bondevenner* ne se piquaient pas d'une orthodoxie bien rigoureuse, loin de là, on les avait toujours représentés comme de grossiers matérialistes, et en matière de patriotisme ils avaient donné maintes preuves d'indifférence. D'un autre côté, on accusait les libéraux modérés de ne pas vouloir la vraie liberté : on leur reprochait leur esprit bourgeois et timide, leur peu de goût pour le « populaire » et peut-être aussi leur froideur à l'adresse de « l'incomparable découverte. » Entre les deux extrêmes, les grundtvigiens hésitèrent quelque temps; cependant le jour vint où il fallut se prononcer. L'ambition, qui est une mauvaise conseillère, les poussa dans les bras du parti radical. Tandis qu'un petit nombre seulement, comme M. Termansen, dévoués de cœur aux doctrines du maître, restaient fidèles à leur passé et à leurs principes, la presque totalité alla grossir les rangs des amis des paysans, les puissans du jour. Grundtvig, alors vieux et affaibli, ne se prononça pas ouvertement sur la conduite de ses disciples. Pourtant il avait aperçu les dangereux symptômes de dislocation qui se manifestaient dans son parti. « La hache est au pied de l'arbre, » avait-il dit dans un de ses derniers sermons. Aujourd'hui elle a pénétré jusqu'au cœur du tronc. — On sait comment est aujourd'hui composé le parlement. Dans la chambre haute, les conservateurs libéraux sont encore en majorité; mais dans le *folkething* l'opposition triomphe. Sur cent et quelques membres dont se compose cette assemblée, cinquante voix seulement sont acquises au gouvernement. Sous le nom de « gauche réunie, » les opposans forment un groupe compacte, obéissant à une discipline rigoureuse. Les « amis des paysans, » qui préconisent la politique des intérêts matériels et au besoin la réconciliation avec l'Allemagne, se coudoient avec les grundtvigiens, dévots et patriotes, et qui jadis confondaient Dieu et la patrie dans un même culte. Cette bizarre coalition « de l'esprit et de la matière » a fait échec aux trois ministères libéraux qui se sont succédé depuis cinq ans. De même que le comte de Holstein-Holsteinborg et que M. Tonnesbech, M. Estrup, le premier ministre actuel, gouverne en s'ap-

puyant sur la chambre haute et sur la confiance du roi. La gauche réunie a été jusqu'à refuser de voter l'impôt, et il est probable que, sans la crainte d'une dissolution, elle renouvellerait aujourd'hui cette manœuvre. Enfin, ce qui est plus grave encore dans un pays où le patriotisme est si vif, elle a refusé les crédits que sollicitait le gouvernement en vue de la défense du territoire. Les amis des paysans ont fait entendre qu'ils ne consentiraient aux dépenses militaires projetées qu'à la condition que les ressources destinées à y faire face fussent demandées à un impôt sur le revenu. Par leur résistance obstinée, ils ont arrêté des travaux urgens et empêché des réformes indispensables. En s'associant à de pareils actes, les grundtvigiens du parlement ont donné un démenti aux idées qu'ils avaient mission de défendre; le maître ne les reconnaîtrait plus, et les doctrines du *Dansk folketidende*, organe officiel de leur politique, font horreur aux amis fidèles de Grundtvig. Trois choses faisaient la force et la raison d'être du grundtvigianisme politique : la patrie, la religion, la liberté. Son tort fut de poursuivre exclusivement la dernière, en négligeant les deux autres.

IV.

Les sermons, puis les livres et les journaux furent les premiers modes de propagande des doctrines grundtvigiennes; mais Grundtvig, que son genre de vie avait naturellement porté à s'occuper des questions d'instruction, ne tarda pas à comprendre combien, pour l'expansion de ses idées, il était important d'agir non plus seulement sur des hommes faits, toujours difficiles à convaincre, mais sur des jeunes gens dont l'esprit est plus souple et l'âme plus accessible. Ce ne fut pas son moins beau rôle.

Par une singularité qui surprend de prime abord, le pieux pasteur de Vartou était un ardent apôtre de l'instruction primaire laïque : on a vu qu'il déposa une proposition dans ce sens au parlement. Il lui semblait que la religion est avant tout affaire de famille et d'éducation première. Les parens doivent initier leurs enfans aux premiers élémens de leur culte. Ceux-ci compléteront ensuite leurs croyances par leurs lectures et leurs réflexions personnelles. L'instruction religieuse banale et uniforme donnée par un instituteur communal remplit seulement la mémoire : elle est impuissante à frapper l'esprit et le cœur auxquels elle est destinée. — Au reste, l'instruction primaire ne peut guère comprendre que l'étude des moyens d'apprendre, comme la lecture, l'écriture, le calcul; mais dans un pays qui prétend se gouverner librement, chez un peuple qui partage la souveraineté avec le roi, il ne suffit point d'être en possession de ces instrumens du travail de l'esprit. Pour

comprendre les questions vitales de la politique, pour émettre un vote en connaissance de cause, il faut une culture morale et un développement intellectuel que quelques années passées à l'école paroissiale, entre huit et quatorze ans, sont incapables de donner. Il est nécessaire d'avoir étudié l'histoire de son pays, d'en connaître la nature, les aptitudes, les besoins, les mœurs, d'être initié aux grandes lois qui régissent le développement des sociétés humaines et par-dessus tout d'aimer sa patrie. Pénétré de ces idées, Grundtvig prend en haine les lycées danois, où, comme en France ou en Angleterre, les langues classiques forment la base de l'enseignement. S'il pardonnait volontiers au grec, qu'il connaissait bien et dont il ne pouvait s'empêcher d'admirer les beautés, la « latinerie » l'exaspérait. Dans un certain pamphlet qui vise « l'académie de Sorö, » qui réalise en Danemark le type d'un collége français, il ne tarit pas d'invectives contre la contagion latine qui corrompt les Scandinaves, contre l'esprit latin qui étouffe l'esprit du Nord, et il menace de détrôner Horace et Virgile pour mettre sur le pavois à leur place les Semund, les Snorri, toute la pléiade des anciens compilateurs des Sagas et des Eddas. Oubliant que la civilisation de l'Europe moderne, du Danemark comme des autres contrées, est d'origine romaine, que depuis l'art de fabriquer le bronze les Scandinaves n'ont rien appris que par le contact des hommes du sud, il veut rompre les liens qui rattachent son pays à la culture latine. Il lui semble qu'au lieu d'offrir pour modèles à la jeunesse les grands hommes de Rome et d'Athènes, il faut chercher des exemples dans l'histoire et la légende autochthones, et proposer à l'admiration les hauts faits des héros du Nord. En un mot, aux colléges latins il s'agit de substituer des écoles nationales, où l'on reçoive non plus un enseignement *mort*, fondé sur une civilisation étrangère et morte, mais une instruction *vivante*, conforme aux idées et aux besoins de notre temps, et par-dessus tout patriotique. Enfin, au-dessus de tout cela, Grundtvig rêvait d'édifier un jour sur les ruines des universités actuelles une vaste université scandinave, immense officine de science où trois cents professeurs enseigneraient en même temps, créée et entretenue aux frais des trois « royaumes frères » pour la diffusion de la haute culture intellectuelle. Ce rêve brillant, il le caressait avec amour, tout en prodiguant les sarcasmes à l'université de Copenhague, à ses méthodes surannées, ses habitudes scolastiques, son pédantisme latin, son pathos allemand, — tant l'ancien étudiant en théologie, entraîné par la passion, était ingrat envers l'*alma mater* qui l'avait nourri plusieurs années dans son sein. Tandis que ce vaste projet n'était qu'un château en Espagne et n'eut jamais le moindre commencement d'exécution, des écoles grundtvigiennes d'ordre plus modeste

naquirent et se multiplièrent peu à peu sur tout le territoire; on les rencontre aujourd'hui jusque dans les parties les plus reculées du Jutland sous le nom de « hautes écoles de paysans » (*folkhöjskoler*). C'est en effet aux habitans des campagnes qu'elles s'adressent à peu près exclusivement. Elles représentent pour eux à la fois le collége et l'université. Grundtvig se plaisait à compter sur les paysans comme sur le cœur de la nation. A ses yeux, la bourgeoisie, plus ou moins cosmopolite par suite des relations constantes que le commerce entraîne avec les pays étrangers, la noblesse, que ses alliances avec les grandes familles de l'Allemagne du nord lui rendaient suspecte, ne représentent plus la race scandinave dans toute sa pureté. Pour retrouver sans mélange les vrais descendans des anciens Danois, il fallait se tourner vers les cultivateurs du sol : par eux seuls, la patrie devait être régénérée; les efforts des patriotes devaient tendre à les former et à les bien diriger. C'est à ce but que les hautes écoles devaient concourir.

La première *folkhöjskole* fut fondée en 1844 par un ami de Grundtvig, le conseiller d'état Flor, dans la paroisse de Rödding en Slesvig. On était alors au plus fort de l'agitation germanique dans les duchés. L'école fut créée comme un boulevard du scandinavisme menacé. Voici en quels termes M. Flor exposait ses vues; c'est un résumé exact des principes dont se sont inspirés ses imitateurs. « L'objet principal de l'instruction qu'on reçoit dans notre haute école, dit-il, est moins dans les connaissances pratiques que nous cherchons à donner à nos élèves que dans la vie intellectuelle que nous nous efforçons d'éveiller et de développer chez eux pour régénérer leur esprit, mûrir leur jugement, élever leur cœur, stimuler en eux le sentiment de l'ordre, du beau, remplacer l'habitude de l'oisiveté par l'amour du travail, donner plus de droiture à leur caractère et à tout leur être, faire naître et fortifier dans leur âme le sentiment de la solidarité nationale et de l'attachement à la patrie. » La préoccupation du patriotisme reparaît plus vivement encore chez d'autres écrivains. « Aucun homme, dit M. Nörregaard, directeur de l'école de Testrup, ne peut vivre sans porter l'empreinte d'une nationalité; l'instruction doit donc être nationale, pour ouvrir le cœur à la vie nationale, à ses espérances et à ses dangers. »

On conçoit qu'un enseignement de cette nature ne puisse s'adresser à des enfans : les élèves ne sont admis que vers l'âge de quinze ou seize ans, après leur confirmation; mais la plupart ont au moins vingt ans, « âge où les grandes questions de la vie deviennent pour eux des questions vivantes et doivent seulement le devenir. » Les écoles ne sont ordinairement ouvertes que depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril. Quand les récoltes sont le-

vées, les travaux de la campagne sont finis : pendant les durs hivers du Nord, la terre est couverte de neige, et les cultivateurs ont de longs loisirs. C'est alors que les jeunes gens qui ont du goût pour l'étude, et que les doctrines grundtvigiennes ne choquent point, peuvent se rendre à la haute école. Ils sont logés et nourris pour la modique somme d'environ 175 francs pour toute la saison : l'internat, qui, comme mode ordinaire d'éducation, est honni de tout le monde en Danemark, aussi bien qu'en Allemagne, devient ici une nécessité; il présente aussi l'avantage de faciliter l'influence des maîtres sur les élèves en les mettant plus longtemps en rapport. C'est une chose bien digne de remarque et bien caractéristique de l'esprit danois, que l'empressement de ces grands jeunes gens, aux allures alourdies, déjà endurcis par les travaux de la terre, à venir, par pur amour de l'étude, se soumettre pendant six mois à une discipline presque monacale et à un régime de vie si différent du leur. Il ne faut pas un médiocre effort de volonté pour plier au labeur intellectuel un esprit que les travaux du corps ont en général rendu paresseux et lent. Toutefois, sous le rapport de la vie matérielle, il n'y a rien de changé : le lait, le beurre, le fromage, le pain noir, forment la base de l'alimentation pour les élèves des hautes écoles comme pour le plus simple paysan. La maison d'école elle-même a toutes les apparences d'un manoir rural ; elle ne s'en distingue que par certaines recherches de propreté et certains soins d'entretien qui la pourraient faire passer pour une ferme modèle, et qui sont d'un exemple salutaire.

L'objet de l'enseignement, ainsi qu'on l'a vu plus haut, est non pas de donner des connaissances pratiques, mais, suivant le mot admis chez les grundtvigiens, d'*éveiller* les esprits. Les jeunes paysans qui arrivent à la haute école ne savent pas trop ce qu'ils y viennent chercher; ils demandent le plus souvent à compléter les études de l'école primaire, dont ils ont parfois un peu oublié les leçons. L'instruction primaire est obligatoire en Danemark depuis 1814, et l'obligation est si bien passée dans les mœurs que ceux même qui en souffrent ne songent point à s'en plaindre; cependant elle ne saurait être bien étendue, ni bien profonde, et après cinq ou six ans il n'en reste souvent que la lecture et l'écriture. Bref, les élèves aimeraient un enseignement pratique; mais les grundtvigiens ne l'entendent point ainsi : ils veulent les *éveiller*, ce que ne sauraient faire des notions de calcul ou de chimie agricole. Qu'est-ce donc que cet *éveil?* Sur ce point, il vaut mieux laisser la parole à un écrivain, *éveillé* lui-même, et comme tel mieux en mesure de répondre. M. Antoine Niessen, auteur de nombreuses brochures destinées à répandre dans le peuple les beautés de « l'incomparable découverte, » a écrit une petite nouvelle appelée *Jean qui a été à la*

haute école, où il est question d'un jeune garnement que quelques mois de régime grundtvigien transforment en une manière de petit saint. Le jeune Jean rencontre un directeur d'une haute école et cause avec lui. « Je sais, dit le maître, délier la langue aux gens et leur faire tomber les écailles des yeux. Il y a des hommes qui ne voient pas la moitié de ce qu'ils devraient voir, bien que possédant les yeux du corps. La forêt se pare au mois de mai de feuilles verdoyantes, la prairie se revêt de gazon et de fleurs, le soleil va et vient chaque jour avec un merveilleux éclat, et les nuages se mirent dans les beaux lacs; mais le paysan, qui a tout cela devant les yeux, ne le voit pas, ou, s'il le voit, il le regarde comme une vache regarde un moulin à vent... Nous avons une belle patrie où vécurent nos illustres ancêtres et qu'ils nous ont laissée en héritage, nous avons notre chère langue danoise que notre mère chantait devant notre berceau et qu'on chantera devant notre cercueil; nous avons les nobles souvenirs des exploits de nos aïeux. — Toutes ces beautés, nous devons les voir pour les comprendre, les conserver et les transmettre à nos descendans... » Sous ce langage peut-être un peu naïf, on reconnaît bien la pensée de Grundtvig, son amour de la nature, son instinct du populaire. On voit comment c'est à l'imagination et au cœur plus qu'à l'intelligence et à la raison qu'on s'adresse pour *éveiller* les âmes, et ce que l'on entend par ce mot.

Les élèves sont soumis à un régime d'entraînement qui absorbe la journée tout entière. Leçons, chants, conversations, lectures, prières, tout concourt au même but. Les cours, auxquels est consacrée la plus grande partie du temps, ne durent pas moins de six à sept heures chaque jour; d'ailleurs on ne demande aux élèves que de prêter l'oreille. On partage les préventions de Grundtvig contre l'écriture *morte* et son goût pour la parole *vivante*, et on ne trouve pas mauvais qu'ils ne prennent pas une note. Il ne leur restera qu'une impression générale dans l'esprit : c'est précisément ce à quoi l'on tient le plus. — Ces jeunes paysans, la veille encore bouviers ou laboureurs, entendent d'enthousiastes descriptions des pays scandinaves : le professeur s'étend complaisamment sur les beautés de la nature et les œuvres remarquables de l'industrie humaine, — sur les montagnes, les fiords, les produits du sol, les villes, les monumens. C'est toute une géographie poétique destinée à faire connaître et plus encore à faire aimer le théâtre des récits mythiques et historiques, chers aux grundtvigiens. On remonte jusqu'aux âges les plus reculés : on montre les premiers habitans du Jutland, des îles et de la péninsule vivant de chasse et de pêche et formant sur les rives des fiords, au fond des antiques forêts de pins qui précédèrent les hêtres de nos jours, ces villages rustiques

dont les amoncellemens de coquillages et d'ossemens on révélé la place aux antiquaires modernes. Les Danois étaient alors à l'âge de pierre; ils coupaient les viandes et préparaient les peaux avec de grossiers instrumens de silex. Plus tard arrive l'art de travailler les métaux, le bronze d'abord, puis le fer. C'est l'âge héroïque du Nord, l'époque des grands combats et des grands sacrifices dont les runes et les légendes ont conservé les lointains souvenirs. Les hordes diverses de même race qui peuplaient le Danemark et la péninsule suédo-norvégienne luttaient entre elles avec acharnement, et ces luttes aboutirent à l'intérieur à la formation des trois royaumes actuels, à l'extérieur aux expéditions des Vikings et aux conquêtes des Normands. Chassé par la guerre civile, Gangerolf ou Rollon conquérait la Normandie; d'autres s'emparaient de l'Angleterre et de la Finlande : d'autres encore lançaient leurs barques audacieuses jusqu'en Islande et en Amérique. C'est aussi l'âge où Thor, Odin et Freya recevaient les hommages des peuples du Nord, où la Wallhala s'ouvrait à ces farouches guerriers à qui les dieux ne pouvaient promettre de plus douce récompense que d'éternels combats. La poésie et la musique viennent en aide à l'éloquence du professeur : grâce à elles, l'imagination est plus vivement frappée, et l'esprit subit une impression plus profonde. Le sens musical est si développé chez les Scandinaves qu'après quelques jours d'exercice les jeunes paysans chantent en chœur d'une voix pleine et sonore, en même temps qu'avec un accent de conviction qui séduit. Ils chantent les chansons, cantiques ou ballades que Grundtvig a composés à la louange des dieux et des hommes de son pays. Entraînés par cet enthousiasme que fait naître la musique chez ceux qui la comprennent, ils se passionnent pour les héros des légendes nationales, ils se pénètrent de ce passé étrange à qui l'éloignement prête une sorte de sauvage grandeur.

Quand on arrive à l'histoire moderne, ce mode d'enseignement poétique devient d'une application moins facile. On s'étend alors avec complaisance sur la vie publique et privée des Danois aux différens siècles et dans les différentes classes de la société : sans négliger les guerres dont le souvenir peut exciter le patriotisme, on préfère ce genre d'histoire intérieure et intime de la patrie, qui mieux encore que les récits des faits d'armes est de nature à la faire aimer; on a importé d'Allemagne et acclimaté en Danemark ces leçons d'histoire de la civilisation qui fournissent trop souvent aux savans d'outre-Rhin une occasion d'exposer une foule de faits peu liés et pas toujours intéressans, collectionnés pendant des années de compilation. Inventions, progrès industriels et agricoles, littérature, science, musique, beaux-arts, tout y prend place à son tour. On commence en même temps à inculquer dans l'esprit des

élèves les théories politiques grundtvigiennes : le scandinavisme règne en maître; on prêche la réconciliation avec les Suédois et les Norvégiens, l'union des « royaumes-frères. » Puis on enseigne les élémens du droit administratif et constitutionnel pour faire connaître le mécanisme des institutions nationales, et mettre les élèves en état d'exercer avec discernement leurs droits politiques. Par les lectures et les conversations, on les initie aux affaires publiques contemporaines, et on les nourrit de ce libéralisme passionné de Grundtvig qui trop souvent conduit à la démagogie. L'influence des maîtres est d'autant plus considérable qu'il n'y a ni examen ni épreuve d'aucune sorte qui puisse tracer une ligne de démarcation tranchée entre ceux qui font les cours et ceux qui les écoutent.

Cet enseignement patriotique et poétique à la fois est le but principal des hautes écoles. On y sacrifie tout le reste, même les études religieuses, qui souvent ne font pas l'objet de leçons spéciales. Les élèves connaissent déjà les principes fondamentaux de la doctrine; on s'efforce surtout d'affermir en eux la foi en leur faisant remarquer dans l'histoire l'enchaînement divin des événemens, en leur montrant le Danemark comme la « nouvelle Palestine » que Dieu a comblée de ses bénédictions jusqu'au jour où il lui réservait le suprême honneur de voir naître Grundtvig. Les légendes des premiers temps du christianisme, les récits de la conversion des Scandinaves et de l'introduction de la réforme dans le nord, les chants religieux sont plus propres que les discussions dogmatiques à faire aimer la religion et à « éveiller » les jeunes auditeurs. Cependant les paysans danois, pour avoir peut-être l'imagination plus rêveuse que ceux des autres pays, ne dédaignent point l'utile. Pour les attirer, on fait quelques concessions à leurs exigences utilitaires, et quelques heures par semaine sont consacrées à l'arithmétique, à la comptabilité, à l'économie rurale, à la chimie agricole, voire à l'écriture, parfois un peu oubliée depuis l'école primaire. D'ailleurs, s'il y a identité dans les principes, les détails de l'enseignement varient suivant le caprice des directeurs ou les nécessités locales. A Lyngby, près de Copenhague, M. La Cour, ancien officier danois, qui s'est dévoué avec une admirable ardeur à l'instruction des paysans, a ajouté une école d'agriculture à la *folkhöjskole*. A Blaagaard, dans un faubourg de Copenhague, on utilise le voisinage de la ville pour faire visiter les musées et les collections scientifiques, et même pour mener les élèves aux séances du *Rigsdag* qui présentent un grand intérêt patriotique. A Hindholm, on a fait mieux : une école normale ou séminaire pour les instituteurs ruraux a été créée par le directeur M. Nielsen, un des hommes les plus éminens du parti. Ajoutons à cela que depuis quelques années un bon nombre d'écoles reçoivent des jeunes filles pendant deux ou trois mois de l'été.

On a vu que la propagande grundtvigienne avait obtenu quelques succès en Norvége. Des hautes écoles y ont été fondées au nombre de dix à douze. En Suède, on en compte seulement deux ou trois, en Scanie, ancienne province danoise, dont Copenhague est dans une certaine mesure la métropole intellectuelle; mais jusqu'à présent c'est seulement en Danemark que les hautes écoles de paysans, par le nombre des élèves qui les fréquentent, peuvent exercer une influence réelle sur la nation. Elles sont au nombre de soixante pour le moins; 2,500 élèves les fréquentent chaque hiver et retournent ensuite dans leurs familles empressés à propager les idées dont ils sont imbus. De toutes les créations de Grundtvig, c'est la plus féconde et la plus prospère. L'état en a si bien compris l'utilité qu'il partage entre elles une subvention de 11,000 rigsdalers, —somme du reste peu en rapport avec l'état de choses actuel. Et les adversaires de Grundtvig se sont empressés d'établir des écoles du même genre pour prêcher leurs théories athées et socialistes : il en existe quelques-unes en Jutland créées par le démagogue Björnback d'Aarhuus. Toutefois, si le principe des hautes écoles est universellement loué, il n'en est pas de même de toutes les conséquences pratiques de l'enseignement grundtvigien. A ce sujet, les hommes modérés qui savent rendre justice à Grundtvig, tout en ne partageant pas ses idées, ne dissimulent pas leurs appréhensions. Ils craignent que les résultats ne soient pas au niveau du zèle et du dévoûment des pieux grundtvigiens qui ont voué leur vie entière à la grande cause de l'éducation nationale. Au point de vue patriotique, les avantages des *folkhöjskoler* ne sauraient être contestés; elles ont grandement contribué à répandre l'amour de la patrie dans le peuple des campagnes. Sous le rapport moral et religieux, il n'y a pas lieu non plus de ménager les éloges : quelque opinion que l'on ait sur la valeur intrinsèque de la doctrine, on ne peut nier que les idées religieuses et morales qui ont cours dans l'enseignement grundtvigien ne soient saines, larges, tolérantes, de nature à élever la moralité publique. C'est un danger d'un tout autre genre que des esprits clairvoyans ont signalé. Beaucoup d'élèves des hautes écoles, une fois revenus chez eux, passent pour des savans et se persuadent aisément qu'ils le sont en effet. L'ambition s'empare d'eux. Pourquoi ne joueraient-ils pas un rôle dans les conseils de la commune ou de la province? Pourquoi même, avec un peu de bonheur, n'arriveraient-ils pas à siéger un jour au parlement? Les députés Termansen et Dinesen n'étaient-ils pas de simples paysans et élèves des hautes écoles du peuple?

L'ambition n'est pas condamnable chez celui qui peut occuper dignement la place à laquelle il aspire; mais il n'en est point ainsi dans l'espèce. Des paysans qui ont pendant quelques mois chanté

des hymnes nationaux et entendu des leçons d'histoire, si « éveillés » qu'on les suppose, ne peuvent faire, sauf le cas d'aptitudes exceptionnelles, que d'assez chétifs *politicians*. Les Danois ne devraient jamais oublier la belle comédie où leur grand comique Holberg peint avec une verve que Molière n'eût point désavouée les mésaventures d'un pauvre potier d'étain qui se croit nommé bourgmestre de Hambourg. Il serait triste que des écoles créées et dirigées avec un si admirable dévoûment devinssent des pépinières de *politicians*, ou, comme disent les Danois, de *kandestöber* (1). C'est l'écueil contre lequel elles viendront se heurter, si le bon sens public ne fait justice de ces velléités inquiétantes.

Mais il ne faut point exagérer la portée de ces symptômes. En somme, les hautes écoles sont un legs précieux de Grundtvig au Danemark, plus précieux que des doctrines politiques et religieuses qui vraisemblablement n'auront qu'un temps. On a vu déjà que le grundtvigianisme, comme parti politique, était en dissolution et avait perdu sa raison d'être en opérant sa fusion dans la « gauche réunie. » Comme doctrine religieuse, il a été utile en donnant une vive impulsion au christianisme dans le nord; mais en répandant dans les masses le goût de l'instruction, en tenant école de patriotisme, il peut exercer une influence puissante et salutaire sur l'avenir du pays. Est-il besoin de dire que nous faisons les vœux les plus sincères pour qu'il remplisse avec succès cette noble mission? Le sort du Danemark ne saurait être indifférent à une âme française. Ce petit royaume, si courageux dans le malheur, est notre vieil ami, l'ami dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Depuis les temps héroïques où Ogier le Danois qui « cuardise n'out unkes » combattait pour la « douce France » aux côtés de Charlemagne, jusqu'à l'époque des guerres du premier empire, l'amitié des deux peuples ne s'est jamais refroidie. Seul de tous les états de l'Europe, le Danemark n'a jamais été en guerre avec nous. Jadis il était l'allié de nos rois, aujourd'hui la France malheureuse et démembrée trouve des sympathies profondes chez cette vaillante nation qui a aussi son Alsace-Lorraine à pleurer. Le Danemark s'intéresse à nos efforts pour réparer les maux de la guerre et rétablir au dedans l'équilibre que nous avons perdu. Lui aussi, du reste, il a besoin de retrouver la paix intérieure, compromise par les compétitions des partis, mais les belles et nobles qualités du caractère national, jointes à la fermeté du gouvernement, permettent d'espérer que la crise actuelle ne sera qu'une épreuve momentanée.

GEORGE COGORDAN.

(1) Le mot *kandestöber* (potier d'étain) a passé en proverbe dans la langue danoise depuis la comédie de Holberg dont nous parlons, qui est intitulée *le Potier d'étain politique*. Cette remarquable pièce a été plusieurs fois traduite en français.

LES SOUVENIRS

DU

MÉDECIN DE LA REINE VICTORIA

II.

LE PROCÈS ET LA MORT DE LA REINE CAROLINE.

La princesse Charlotte vient de mourir à l'âge de vingt-trois ans, et toute l'Angleterre est en deuil (1); où est sa mère, la princesse de Galles? Exclue en 1814 des fêtes données par son mari le prince-régent aux souverains, aux princes et aux maréchaux vainqueurs dans la coalition de l'Europe contre Napoléon, il y a plus de trois ans qu'elle a quitté Londres et s'est retirée sur le continent. Elle est allée d'abord en son pays natal, à la cour de Brunswick, elle y a passé quelque temps, puis elle a parcouru l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Palestine et les côtes barbaresques; revenue de là en Italie, elle habite alternativement deux maisons de campagne achetées par ses ordres, l'une aux bords du lac de Côme, l'autre à Pesaro dans les états romains. C'est là qu'elle apprend par les journaux la mort de sa fille Charlotte; le prince-régent, toujours implacable dans sa haine, n'a pas même voulu que la malheureuse mère en fût officiellement informée. « Au reste, a dit éloquemment Brougham, si elle n'eût appris par hasard le coup terrible qui venait de la frapper, elle n'eût pas tardé à s'en ressentir. La com-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er janvier, la première partie de ces études, *la Princesse Charlotte*.

mission de Milan et le commencement des attentats dirigés pour la troisième fois contre son caractère et sa vie, c'étaient là des signes manifestes annonçant que la princesse Charlotte n'était plus (1). »

Qu'était-ce donc que cette commission de Milan? Une sorte de tribunal secret, une chambre des enquêtes composée de trois personnes dévouées au régent et chargée de recueillir ou plutôt de provoquer en Italie toutes les dénonciations qui pouvaient accabler la princesse de Galles. L'entreprise était si odieuse que le prince, avant de s'y décider, avait eu besoin d'une apparence de prétexte. Il faut se rappeler ici la situation de la famille royale après la mort de la princesse Charlotte. Des quatorze enfans de George III, onze vivaient encore à cette date, sept princes et quatre princesses. Sans nous occuper des princesses, mariées, sauf une seule, à des princes d'Allemagne, disons simplement qu'aucun des princes anglais en 1817 n'était chef de famille. Le duc d'York, qui venait immédiatement après le prince-régent, âgé de cinquante-quatre ans alors et marié depuis une trentaine d'années à la sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, n'avait pas eu d'enfans de ce mariage. Parmi ses frères puînés, le duc de Cumberland (cinquième fils de George III), marié depuis 1815 à une princesse de Mecklembourg, n'avait pas encore de postérité. Les autres, le duc de Clarence, le duc de Kent, le duc de Sussex, le duc de Cambridge, ne s'étaient point mariés, et semblaient y avoir renoncé pour toujours; le plus âgé des quatre avait déjà cinquante-deux ans, le plus jeune quarante-trois. La mort de la princesse Charlotte changea tout à coup leurs dispositions. On en vit trois du moins se marier en toute hâte, comme se disputant l'espoir et l'honneur de mettre la couronne d'Angleterre dans leur lignée directe. Le 7 mai 1818, le duc de Cambridge épousa la princesse Augusta, fille de l'électeur de Hesse-Cassel; le 11 juillet, le duc de Clarence épousa la princesse Amélie, fille du duc de Saxe-Meiningen; enfin ce même jour le duc de Kent épousa la princesse Victoria, sœur du prince Léopold de Saxe-Cobourg et veuve d'un prince de Linange. Le prince-régent feignit d'obéir au même sentiment qui avait inspiré à ses frères cette résolution subite; lui aussi, il parut éprouver le besoin d'assurer dans sa maison la succession royale, et ce fut le prétexte qu'il désirait pour l'accomplissement de ses desseins. Au fond, cette question du trône lui était indifférente; il ne songeait qu'à infliger un nouvel affront à la princesse de Galles.

Déshonorer officiellement la princesse, la convaincre d'adultère aux yeux du monde entier, faire prononcer sa dégradation par le parlement, amener par là un divorce que l'église eût été forcée de

(1) Voyez *Defence of queen Caroline* dans l'ouvrage intitulé *Speeches on social and political subjects*, by Henry lord Brougham. Londres 1857, t. Ier, p. 87.

reconnaître, tout cela eût semblé abominable, si la raison d'état n'eût atténué les indignités de cette procédure. Il est convenu chez de certaines gens que la politique n'a pas de cœur. La politique voulant que le prince eût un héritier, il fallait absolument que le prince se réconciliât ou divorçât avec la princesse. Se réconcilier, c'était chose impossible; restait donc le divorce, mais on ne pouvait songer au divorce qu'après avoir publiquement flétri la princesse de Galles. De là la commission de Milan. Le prince-régent pouvait dire avec une tristesse hypocrite que la flétrissure de la princesse était une nécessité pénible, profondément pénible, mais une nécessité impérieuse à laquelle il n'était pas libre de se soustraire; en réalité, c'était ce but seulement qu'il poursuivait. Après avoir poussé la princesse au mal par l'infamie de sa conduite, il ne lui restait plus qu'à la traîner dans la boue. Telles étaient les idées d'honneur et de justice chez celui que ses flatteurs appelaient *le premier gentilhomme de l'Europe*.

L'homme de loi qui, pour complaire au régent, avait préparé l'exécution de ce guet-apens, était un des plus tristes personnages du barreau de Londres. Il faut lire dans les pages mordantes de lord Brougham le portrait qu'il trace de son ancien confrère, sir John Leach. Représentez-vous un roué de bas étage, un de ces agens ténébreux comme en produit chez nous le domaine de la chicane, avec ce masque de gravité que l'hypocrisie porte si naturellement en Angleterre. A voir agir ce drôle, on le prendrait quelquefois pour un homme supérieur. Sir John Leach est un esprit des plus intelligens; habile, audacieux, plein de ressources, d'autant plus fertile en expédiens qu'aucun scrupule ne l'arrête, il aime surtout les causes que repousserait l'honnêteté de ses confrères. Celle-là devait lui convenir entre toutes. Quelle occasion de déployer son génie! Il a pour client le prince-régent en personne, et l'affaire dont il est chargé lui donne l'occasion de travailler avec les ministres. Le voilà qui monte au rang des hommes d'état. Les vrais hommes d'état, ceux qui ont la responsabilité de la chose publique à cette date, lord Liverpool, lord Castlereagh, s'inquiètent de voir le régent s'engager dans cette voie, le lord chancelier a bien des scrupules; sir John Leach n'hésite pas, il a réponse à tout, sa manière subtile d'interpréter les lois du royaume lui fournit à tout coup des argumens inattendus. Pourquoi lord Eldon se croit-il obligé à tant de ménagemens? Parce que lord Eldon, le chef du parti tory, est à la fois un caractère grave et un politique prévoyant. Au-dessus des lois écrites, il y a en tout pays les lois éternelles de l'humanité; c'était l'idée de ces lois éternelles qui empêchait lord Eldon et ses amis de céder si vite aux passions du régent. En outre n'y avait-il pas lieu de craindre que cette procédure monstrueuse n'eût les con-

séquences politiques les plus graves? Était-ce bien aux tories qu'il convenait d'abaisser ainsi la dignité royale? Au milieu des crises que traversait le pays, pouvait-on impunément réveiller le souvenir des plus mauvais jours? Oserait-on enfin exhumer de l'arsenal des vieilles législations les décrets horribles qui avaient protégé la tyrannie d'Henry VIII? Il y avait certes bien des raisons d'hésiter pour un homme tel que lord Eldon. Ces raisons ne sauraient toucher sir John Leach, il les ignore. Les convenances éternelles, les exemples de l'histoire nationale, qu'est-ce que cela? Lord Brougham, grand lecteur de Cicéron, affirme que l'orateur romain a tracé le portrait de sir John Leach le jour où il a dépeint en ces termes les plus misérables praticiens du barreau de Rome : « *Nullum ille poetam noverat, nullum legerat oratorem...* Il ne connaissait aucun poète, il n'avait lu aucun orateur, il ne savait rien de l'histoire des temps passés, il n'était initié ni aux lois de l'état, ni au droit civil et particulier. Cet homme est un exemple remarquable de ce qu'on peut faire dans cette ville en prodiguant à beaucoup ses soins officieux et en servant un grand nombre de citoyens dans leurs périls ou leurs ambitions. C'est par là que, né dans un rang obscur, il parvint aux honneurs, à la fortune, à la considération, et se fit même, sans talent ni savoir, un certain nom parmi les avocats (1). »

Sir John Leach ayant eu l'idée d'instituer une commission d'enquête chargée d'aller recueillir en Italie les faits et gestes de la princesse de Galles, ce fut à lui que le régent confia le soin d'en choisir les membres. Le conseiller privé devenait une sorte de ministre, le ministre des vengeances occultes. Sir John désigna trois personnes de carrières fort différentes, mais animées du même esprit, agens dociles à toutes ses instructions et aveuglément dévoués au prince. C'étaient un avocat de la chancellerie, M. Cooke, un procureur (*attorney*) et un colonel de l'armée anglaise. Les trois commissaires furent nommés au mois de mars 1818; ils se réunirent à Milan au mois de septembre de la même année, se mirent immédiatement à l'œuvre, établirent des surveillans, interrogèrent les gens de service, cherchèrent enfin de tous côtés et par tous les moyens les personnes qui, à un titre quelconque, avaient pu approcher de la princesse de Galles. Il suffisait de l'avoir vue, de l'avoir entendue; une indication pouvant amener une découverte utile, les commissaires accueillaient tout, et chaque témoignage était généreu-

(1) Ces lignes, que la malice de lord Brougham a si adroitement rassemblées, forment deux passages distincts dans le *Brutus* de Cicéron; le premier s'applique à un certain Cépion, orateur sans étude, le second à un certain Arrius, avocat pour tout faire. Il a fallu, suivant lord Brougham, joindre la servilité d'Arrius à l'ignorance de Cépion pour exprimer la ressemblance complète de sir John Leach.

sement payé. Y eut-il jamais dans nos sociétés modernes excitation si impudente, non-seulement à la délation, mais à la calomnie? La princesse fut bientôt entourée d'une armée d'espions, et de Milan à Pesaro, de Pesaro à Milan, vous devinez quels trafics s'accomplirent pendant les dix mois que dura cette enquête.

La pauvre princesse de Galles, tête faible encore plus que tête folle, n'offrait que trop de prise aux calomniateurs. On a vu quelle était la bizarrerie de ses allures pendant son séjour en Angleterre; ce fut bien pis quand elle eut pris la résolution de s'expatrier. Dans la première enquête de 1806, on n'avait trouvé à reprendre chez elle que des témérités, des inconvenances, en un mot des fautes de tenue plutôt que des fautes de conduite. Une fois sur le continent, elle est exposée sans défense aux piéges de ses deux grands ennemis, je veux dire son caractère fantasque et l'esprit haineux de son mari. Qui la protégera désormais contre ses propres caprices? Elle n'a plus auprès d'elle les conseillers qui la retenaient sur les pentes dangereuses, les tories d'abord, ensuite les wighs, selon les fluctuations de la politique. Qui la protégera contre la haine du prince? Tant qu'elle n'avait point quitté le sol de la vieille Angleterre, elle pouvait compter sur les lois et sur l'opinion; le parlement lui était une sauvegarde. Depuis qu'elle n'est plus là, on l'oublie. S'il lui arrive de faillir, elle sera perdue sans ressources. Ajoutez que tout la pousse à mal faire, principalement la perfidie de son mari, qui s'acharne à la rejeter dans la mauvaise compagnie en l'excluant de toutes les relations pour lesquelles son rang la désigne. Partout où arrive la princesse, c'est en vain qu'elle se présente aux familles souveraines : en Prusse, en Bavière, en Autriche, en Italie, les rapports du prince l'ont devancée. Elle est frappée d'interdit, on dirait une pestiférée ou une excommuniée du moyen âge. Quel sera sur la voyageuse l'effet de cette persécution? L'irritation d'abord, et bientôt un profond ennui. Ce sont là de mauvais conseillers. Pour tromper l'ennui des longues heures dans les villes où elle séjourne, elle se fera une cour à sa manière : l'étiquette n'y sera point rigoureuse, le choix des personnes n'y sera point exclusif. Elle aimera le bruit, l'éclat, les costumes à effet, les compagnies équivoques; il lui plaira de changer de théâtre en courant de ville en ville. On a dit spirituellement qu'il y avait en elle plusieurs natures; il est certain que sa conduite révèle deux ou trois âmes très différentes, une âme trouble et malsaine, une âme candide et bienfaisante, enfin l'âme intrépide qui relèvera tous les défis et acceptera toutes les luttes. L'âme intrépide, on la verra plus tard; l'âme bonne, charitable, naïve, on l'a vue en Palestine, lorsque, plusieurs des personnes de sa suite ayant été attaquées de la peste, elle voulut les soigner elle-même, s'établit à leur chevet, se fit

leur garde-malade, et cela le plus naturellement du monde, sans rien qui ressentît l'ostentation ou la comédie. Quant à l'âme bizarre et maladive, que de scandales elle a donnés au monde de la restauration! De 1814 à 1820, l'Europe est témoin de ses continuelles incartades. En Italie surtout, sa manière de vivre devient de plus en plus contraire, non-seulement aux convenances morales, mais au simple bon sens. Si elle est coupable, c'est du cynisme; si elle n'est pas coupable, c'est de la folie. Elle s'affiche, elle se déshonore à plaisir; il semble qu'elle veuille absolument fournir des armes contre elle-même au prince-régent et à ses conseillers. Quel est ce beau jeune homme qu'on voit si souvent autour d'elle? Son nom est Bergami; c'est un postillon italien, attaché naguère au service de ses écuries, qu'elle a élevé sans transition à la dignité de chambellan. En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier les violences de ses ennemis. Un des écrivains qui l'ont jugée avec le plus de bienveillance, l'historien allemand Gervinus, n'a pas craint d'écrire ces paroles : « C'eût été un miracle, si, persécutée et blessée comme elle l'était, sa conduite fût restée irréprochable; c'eût été un miracle, si la calomnie, qui épiait ses moindres actions, lui eût laissé une réputation intacte dans le cas où elle l'aurait méritée. » Oui, sans doute, c'eût été chose miraculeuse que la commission de Milan, organisée comme on l'a vu par sir John Leach, n'eût pas blessé à mort la réputation de la princesse de Galles, mais ce n'eût pas été un miracle que sa conduite fût restée sans reproche. L'Allemand Gervinus ignore-t-il que la conscience est une force et le sentiment de la dignité une sauvegarde? Si la princesse de Galles n'eût pas eu la tête si faible, sa conscience et sa dignité lui auraient dit qu'elle devait redoubler de surveillance sur elle-même, rester en Angleterre, supporter les humiliations, opposer à l'insulte une fierté résignée, défendre silencieusement la majesté royale outragée par un prince pervers. En agissant de la sorte, elle eût fini bientôt par écraser son ennemi. Fallait-il pour cela un miracle? Un peu de bon sens suffisait, puisque son intérêt et son devoir étaient d'accord. Au lieu de comprendre ainsi son rôle, froidement, étourdiment, sans nulle passion, bien plus, contrairement à la seule passion qu'elle ait jamais connue, — le désir de se venger du régent, — la malheureuse insensée se précipite au-devant de la honte et de l'abîme.

La commission de Milan n'eut donc pas de peine à rassembler les pièces sans nombre de cette œuvre d'ignominie. Il y avait bien des choses à dire pour qui voulait parler; espions et délateurs ne se firent pas faute d'en raconter cent fois plus. L'imagination est vive chez le peuple italien, et ce ne sont pas les scrupules qui font taire la valetaille. Si ce qu'on a vu est trop peu de chose, on y ajoute ce qu'on a cru voir. Les interprétations vont leur train. On sait qu'on

ne déplaira pas à ces hauts commissaires derrière lesquels apparaît le souverain d'une grande nation, on sait aussi qu'ils sont venus les mains pleines. Bref, le dossier s'enfle, et les témoins arrivent toujours. Mensonges et vérités, tout est bien qui peut frapper à mort; on prend tout, on ramasse tout. Le monstrueux engin va être chargé jusqu'à la gueule; embusqué dans une demi-ombre, il restera là, menaçant et sinistre, en attendant qu'il soit démonté pièce à pièce par les mains vigoureuses d'Henry Brougham.

Le rapport de la commission de Milan, achevé au mois de juillet 1819, est immédiatement communiqué par le régent au conseil des ministres. Impatient de se servir de cette arme, le régent demande au cabinet de procéder sans retard à la mise en accusation de la princesse. Le cabinet hésite; il y a tant de raisons pour étouffer une pareille affaire : raisons politiques, raisons morales, sans parler des motifs personnels qui doivent couvrir de confusion quelques-uns des conseillers de la couronne. Est-ce que lord Eldon, le gardien du grand sceau, est-ce que lord Liverpool, le premier ministre, n'ont pas été autrefois les confidens et les défenseurs de la princesse de Galles? Cependant le régent insiste, il s'étonne des objections, il s'échauffe, il s'emporte, jusqu'à menacer de prendre les mesures les plus graves si on refuse de lui donner satisfaction : il changera de ministres! Cela est facile à dire, mais en de telles circonstances le changement de ministère est impossible. S'il entend laisser le pouvoir aux tories, quels seront les hommes qui oseront prendre la place de lord Liverpool, de lord Eldon, de lord Castlereagh, de lord Wellington, pour accomplir un acte devant lequel leurs chefs auront reculé? Ils seraient perdus dès le premier jour. Faudra-t-il donc recourir aux whigs? Il n'est pas même permis d'y penser une minute. Ce sont les whigs qui protégent la princesse, c'est le chef des whigs à la chambre des communes, l'éloquent, le véhément Brougham, qui est chargé de ses intérêts. Eh bien! s'il ne trouve pas de ministres qui veuillent contre-signer ses ordonnances, il quittera l'Angleterre et se retirera dans ses états du Hanovre. Vaines paroles! Le prince-régent se serait bien gardé de donner suite à une idée qui eût semblé une sorte d'abdication; l'Angleterre aurait pu s'empresser de le prendre au mot. Peu à peu sa colère s'apaisa, il finit par s'accorder avec les ministres, qui promirent que le procès aurait lieu, si jamais la princesse osait remettre le pied sur le sol britannique.

Assurément la princesse de Galles n'a point connu ces discussions du conseil; informée de ce défi, elle l'aurait relevé sur l'heure. Ce fut une autre circonstance qui provoqua la crise. Le vieux roi, qui occupait le trône depuis soixante ans, mourut le 29 janvier 1820.

Je me rappelle ici quelques lignes de Chateaubriand écrites vers cette époque. « George III, dit-il, avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisaient aux chambres silencieuses et attendries le bulletin de la santé du roi. Un jour, j'étais allé visiter Windsor; j'obtins pour quelques shillings de l'obligeance d'un concierge qu'il me cachât de manière à voir le roi. Le monarque en cheveux blancs et aveugle parut, errant comme le roi Lear dans ses palais, et tâtonnant avec ses mains les murs des salles. Il s'assit devant un piano dont il connaissait la place, et joua quelques morceaux d'une sonate de Haendel. C'était une belle fin de la vieille Angleterre. » Cette ombre de la vieille Angleterre avait longtemps protégé la princesse de Galles. On sait que le roi était son oncle en même temps que son beau-père; il le lui rappelait souvent en des lettres affectueuses. Une fois l'ombre évanouie, de mauvais jours se levèrent pour la pauvre insensée; ce fut pourtant cette même ombre qui reparut aux heures décisives, elle reparut surtout, évoquée par la voix de Brougham, le jour où de si nombreux suffrages dans la chambre des lords refusèrent de condamner la reine accusée d'adultère.

Le 29 janvier 1820, le prince de Galles, régent d'Angleterre depuis 1810, était devenu roi sous le nom de George IV. Quelle allait être la situation de la princesse de Galles? Suivant la loi et la raison, tant qu'un jugement régulier ne l'avait pas déclarée indigne, elle était reine d'Angleterre. Le conseil des ministres ne l'entendit pas de la sorte; soit que, d'après sa conduite en Italie, on la considérât comme ayant abandonné volontairement ses droits, soit qu'avec le rapport de Milan on se crût en mesure d'étouffer ses réclamations, si jamais elle osait en élever, le ministère se hâta de trancher la question. Le nom de la reine, selon l'usage, devait être inscrit à côté du nom du roi dans les prières liturgiques; le premier acte du gouvernement de George IV fut de lui retirer cet honneur. Un ordre du conseil, en date du 11 février, statua qu'à l'avenir on prierait *pour le roi et la famille royale*, sans faire aucune mention particulière de la reine.

Cependant le ministère n'était pas sans inquiétude : le nom de la reine Caroline effacé du livre de l'église, n'était-ce pas un commencement de dégradation? Il était prudent de s'assurer qu'elle ne protesterait pas. Précisément elle venait d'exercer une de ses prérogatives royales en nommant M. Brougham son procureur-général (*attorney general*) et M. Denman son procureur-général adjoint (*solicitor general*). Le chef de la justice, lord Ellenborough, celui-là même qui avait dirigé contre la princesse de Galles la *délicate enquête* de 1806, avait été obligé de dire aux deux illustres avocats en pleine cour de justice suivant la formule consacrée : « Sa ma-

jesté la reine vous ayant choisi, selon son bon plaisir, pour être son procureur-général et son procureur-général adjoint, vous prendrez place à la barre avec le rang qui appartient à vos offices. » C'étaient là des symptômes qui devaient alarmer les ministres. Après quelque hésitation, le 15 avril 1820, lord Liverpool, au nom du cabinet, remit à M. Brougham une proposition d'arrangement avec prière de la communiquer à la reine. Il était dit dans ce document que la pension annuelle de 35,000 livres assurée à la princesse de Galles avait cessé d'être valable par suite du changement de règne, mais que le roi demanderait au parlement de voter à la princesse une pension annuelle de 50,000 livres, à la condition expresse qu'elle ne remettrait jamais les pieds sur aucun point du territoire britannique, que jamais elle ne prendrait le titre de reine, jamais n'exercerait aucun des droits, ne réclamerait aucun des priviléges attachés à ce titre, sauf celui de nommer elle-même ses représentans devant la justice (*law officers*). Brougham eut le tort de ne pas communiquer ce document à sa cliente, il eut le tort plus grave de laisser croire au gouvernement que la réponse serait conforme à ses désirs. Pourquoi cette négligence? Interrogé là-dessus dans le parlement, il donna plus tard des excuses singulières; ses occupations de la chambre des communes et du barreau dans cette saison de l'année ne lui avaient pas permis de se rendre à Rome, où la reine se trouvait alors; la mission était de telle nature qu'il n'avait pu la confier à des mains étrangères, il avait cru d'ailleurs que le gouvernement n'était pas si pressé de recevoir une réponse ou qu'il aurait trouvé un autre moyen de se mettre en relations avec la reine. Ces allures insouciantes dans une affaire qui ne souffrait point de retard ont paru justement suspectes; on s'est demandé si Brougham n'avait pas un intérêt personnel à empêcher tout accommodement, la défense publique de la reine Caroline devant lui procurer plus de gloire et de profit que l'arrangement secret de la guerre des deux époux. Pour moi, je suis persuadé que Brougham connaissait trop bien le caractère de la reine pour se faire illusion sur l'efficacité des offres du ministère, et que son seul tort est de ne pas l'avoir dit franchement en déclinant la mission dont on le chargeait. Quoi qu'il en soit, la reine, ignorant le projet de ses ennemis, et apprenant que son nom est effacé des prières de la liturgie anglicane, s'empresse d'écrire à lord Liverpool. Elle est reine, c'est au premier ministre du roi que s'adressent ses plaintes : — Pourquoi a-t-on effacé son nom de la liturgie? Pourquoi n'a-t-elle pas été informée de la mort de George III? Pourquoi se conduit-on, en tout ce qui la concerne, comme si elle n'existait point? Elle va se rendre immédiatement en Angleterre pour y maintenir ses droits.

Elle part en effet le 19 avril. Elle quitte Rome, remonte l'Italie

du nord, entre en Suisse et s'arrête quelques jours à Genève. C'est là qu'elle écrit à M. Brougham de venir la trouver. M. Brougham demande que cette conférence ait lieu dans une ville plus rapprochée de l'Angleterre. On convient de se rencontrer à Saint-Omer, et rendez-vous est pris pour les premiers jours de juin. Le ministère, informé de ce qui se passe, charge lord Hutchinson de se rendre à Saint-Omer avec M. Brougham, ils travailleront ensemble à une transaction et s'efforceront de prévenir un éclat qui peut bouleverser le royaume. Le 3 juin, les deux envoyés arrivent à Saint-Omer, la reine est déjà exacte au rendez-vous. M. Brougham se fait introduire chez elle et lui annonce que lord Hutchinson est venu avec lui dans un esprit de sincère amitié, pour lui faire des propositions au nom de sa majesté le roi George IV. « Je serai heureuse de le voir, » répond la reine, et le représentant du roi est introduit; mais lord Hutchinson, persuadé que la reine a déjà eu connaissance des propositions confiées à M. Brougham par lord Liverpool, attend qu'il plaise à sa majesté de mettre la conversation sur ce chapitre. La reine attend de son côté les offres de lord Hutchinson. On échange des banalités, on parle de tout et de rien, c'est presque une scène de comédie. Aurait-on voulu par hasard amuser la reine afin de gagner du temps? Ce n'est pas elle qui se prêterait à pareil jeu. Le lendemain, 4 juin, lord Hutchinson reçoit un avis ainsi conçu : « M. Brougham ayant humblement expliqué à la reine qu'il avait lieu de croire que lord Hutchinson était porteur de propositions à elle adressées par sa majesté le roi, la reine a commandé à M. Brougham de prier lord Hutchinson de lui communiquer ces propositions par écrit dans le plus bref délai. » La reine évidemment ne voulait pas recommencer la conversation de la veille; il fallait écrire et ne pas perdre une minute. Écrire, c'est chose grave pour un ambassadeur qui est chargé simplement de négocier d'une façon générale, et qui croit d'ailleurs que les écritures précises sont déjà faites. Lord Hutchinson n'a point qualité pour cela, il le dit fort nettement dans sa réponse au billet qu'on vient de lire. Seulement il se rappelle les intentions du roi, et, puisque la reine ne paraît pas les connaître, il les lui indiquera à titre de renseignement. Donc le roi propose de faire attribuer à la reine une pension annuelle de 50,000 livres (1,250,000 francs), mais cela sous des conditions expresses qu'il a fixées lui-même irrévocablement. Ces conditions, lord Hutchinson a lieu de croire qu'elles se résument ainsi : la reine ne prendra pas le titre de reine d'Angleterre, ni aucun autre titre appartenant à la famille royale; la reine ne résidera jamais sur aucun point du territoire britannique, elle n'y fera même aucun voyage, aucune visite, sous peine d'être poursuivie devant le parlement et de voir la présente convention à jamais

rompue. Le gouvernement est décidé à commencer son procès le jour même où elle mettrait le pied sur les côtes d'Angleterre.

Telle était en substance la réponse de lord Hutchinson. Devinez-vous quelle fut la réplique de la reine? A peine eut-elle lu le dernier mot de cette lettre qu'elle demanda des chevaux de poste, et, brûlant le pavé, se fit conduire à Calais. « M. Brougham, dit lord Campbell, n'est pas responsable de cette résolution; il pouvait à peine en croire ses yeux lorsque de la fenêtre de son hôtel il aperçut la voiture de la reine emportée au galop. » Arrivée à Calais, elle ne descendit pas dans un hôtel, elle s'installa immédiatement à bord d'un paquebot anglais, tant elle craignait que la police française, sur des ordres venus de Paris pour complaire à George IV, ne fît obstacle à son départ. Le lendemain 6 juin, elle débarquait à Douvres.

Cette brusque apparition de la reine prit le ministère au dépourvu. Lord Liverpool la croyait encore à Saint-Omer hésitante, indécise, ou plutôt terrifiée devant l'ultimatum de lord Hutchinson, quand déjà elle était saluée à Douvres par des acclamations frénétiques. Le gouverneur de Douvres, qui n'avait pas d'ordres contraires, l'avait reçue avec les honneurs dus à la majesté royale. Simple affaire d'étiquette, cette réception n'a pas de valeur; mais ces cris, ces hurras, cette ovation tumultueuse, comment en méconnaître le sens et la portée? C'est le signe de l'exécration qui poursuit George IV. Sur la route de Douvres à Londres, la nouvelle du retour de la reine se propage avec une rapidité inouie, et les paroisses, les communes, les villes, s'empressent de fêter sa bienvenue. Partout les populations accourent à sa rencontre, partout les travaux sont suspendus, les cloches sonnent à pleine volée, les conseils présentent des adresses, et la reine y répond dignement, courtoisement, selon les formules de la vieille Angleterre.

Elle arrive à Londres : nouvelles acclamations, nouveau triomphe. Ce n'est pas un des palais de la couronne qu'elle va occuper; lord Liverpool n'a pas répondu à la lettre écrite de France par laquelle, annonçant son arrivée prochaine, elle demandait qu'on se préparât à la recevoir. Que lui importe ce refus de lord Liverpool? Un des notables de la cité, l'alderman Wood, est allé au-devant d'elle jusqu'en France, jusqu'à Montbard; il l'accompagne depuis cette ville, et se fera honneur de l'installer dans sa maison. C'est là qu'elle arrive le 6 juin, vers six heures du soir, au milieu d'une foule enivrée qui la salue d'applaudissemens sans fin. La maison de South Audley-street va être pendant plusieurs mois le centre de l'immense capitale. Tandis que le roi, pâle d'effroi et de fureur, s'agite au milieu de ses conseillers, la reine, dans les salons de l'alderman, reçoit les députations que lui envoient toutes les villes, tous les comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, de l'Écosse et de l'Ir-

lande. On dirait que la souveraineté se déplace. Est-ce le prélude d'une révolution?

II.

Depuis qu'on avait appris le débarquement de la reine à Douvres, le ministère était atterré dans Saint-James. D'heure en heure, on voyait monter le flot populaire qui semblait l'apporter. Quand les ministres, en 1819, après les rapports des commissaires de Milan, avaient promis de poursuivre la princesse, si elle mettait le pied en Angleterre, ils avaient eu l'idée que c'était là un cas impossible. Tous étaient persuadés que devant la publication du rapport et le scandale d'un procès, devant la menace d'une déchéance, bien plus, d'une dégradation publique, la princesse reculerait (1). C'est ainsi qu'ils avaient pris cet engagement afin de mettre un terme aux obsessions du prince. Eh bien! l'événement qu'ils ont jugé impossible, le voilà; la reine arrive, la reine est arrivée : se peut-il maintenant qu'ils manquent de parole à George IV? L'affaire est si grave qu'ils hésitent, ils sont frappés d'épouvante. Dans l'état de crise aiguë où se trouve l'Angleterre, au milieu des émeutes, des conspirations, en face de cette agitation menaçante qui a fait suspendre la loi de l'*habeas corpus*, le procès de la reine peut être le signal d'une insurrection qui renversera le gouvernement des tories et compromettra la monarchie elle-même. « Tous les hommes de sens et de réflexion voyaient cela, dit lord Brougham dans son portrait de George IV (2); les ministres le voyaient, Liverpool et Castlereagh le voyaient, le chancelier surtout, lord Eldon, de son regard perçant et sûr, apercevait distinctement les conséquences possibles d'une telle mesure. » Comment s'étonner qu'ils aient hésité à tenir leur engagement? Brougham est d'avis qu'ils auraient dû tenir bon jusqu'au bout et refuser de poursuivre la reine. Fort bien, mais le roi est là, irrité, hautain, menaçant. Si on ne tient pas la promesse donnée, il changera de ministère, il changera de politique, les whigs remplaceront les tories. Et qu'on ne lui dise pas que les whigs refuseront de poursuivre la reine, il ne leur demandera pas

(1) Lord Eldon écrivait à sa fille quelques jours avant l'arrivée de la reine à Saint-Omer : « Notre reine menace de s'approcher de l'Angleterre. Si elle y entre, ce sera la plus courageuse lady dont j'aie jamais entendu parler. » Et peu de temps après, lorsque la reine était déjà en vue des côtes : « La ville ne s'occupe que de spéculer sur la question de savoir si la reine viendra ou ne viendra pas. De grands paris sont engagés... Pour moi, je garde mon ancienne opinion : elle ne viendra pas, à moins qu'elle n'ait perdu le sens. » Voyez *Lives of the lord chancellors and Keepers of the great seal of England*, by the late John lord Campbell. Londres 1869, t. VII, p. 359-360.

(2) Voyez *Historical Sketches of statesmen who flourished in the time of George III*, by Henry lord Brougham. Londres et Glasgow, 1856, t. II, p. 32.

ce sacrifice, à eux qui ne lui ont rien promis. Le procès de la reine n'aura pas lieu; qu'à cela ne tienne! Le roi du moins aura puni les hommes qui lui auront manqué de parole. Tenir ce langage à des tories aussi passionnés que lord Eldon et lord Castlereagh, lord Liverpool et le duc de Wellington, c'était leur mettre le couteau sur la gorge. Ils cédèrent séance tenante. Avant que la reine fût dans la maison de l'alderman Wood, lord Liverpool avait envoyé aux deux chambres le rapport de la commission de Milan.

Voilà donc la lutte engagée. Nous savons d'avance que la reine ne faillira point, la faveur populaire en est un sûr garant. Cette faveur, qui va croissant de jour en jour, n'est pas le résultat d'une effervescence passagère. Les Anglais sentent fortement et ne s'émeuvent pas à demi. A un sens pratique très précis, ils joignent des convictions élevées qui peuvent, dans les grandes circonstances, devenir des passions énergiques. Pour apprécier ces agitations de l'année 1820, oublions un instant l'Angleterre de nos jours, où quarante années d'un gouvernement parlementaire toujours exact, toujours consciencieux à travers les vicissitudes des partis, a réalisé à temps les réformes nécessaires et prévenu les violences démocratiques. A l'époque où se passent ces événemens, les exigences les plus légitimes se font jour de toutes parts et rencontrent une résistance aveugle. Deux ans plus tard, lord Castlereagh, poussé au désespoir par l'impuissance de sa politique, se coupera la gorge; sept ans plus tard, lord Liverpool, accablé par la maladie, quittera ce champ de bataille si vivement disputé; enfin douze années plus tard, après notre révolution de 1830, s'accomplira en Angleterre la grande réforme du parlement, signal d'une ère nouvelle. De 1820 à 1832, quel malaise dans toutes les classes de la nation! Voilà ce dont il faut se souvenir, si l'on veut se faire une idée juste de ces explosions du sentiment public et des conséquences qu'elles pouvaient entraîner. Évidemment la reine Caroline profitait du mécontentement général soulevé par la domination des tories, et de l'aversion particulière excitée par la personne de George IV. A ces causes principales de la faveur populaire se joignent deux explications accessoires qui ont un caractère bien anglais. Tout ce peuple qui de Douvres à Londres criait si ardemment : *Vive la reine!* ces paroisses, ces communes, qui de tous les points du royaume lui adressaient des vœux de victoire, ne prétendaient nullement juger sa conduite en Italie. On disait simplement, et nous ne faisons que répéter ici le résumé que lord Brougham a donné des raisonnemens de l'opinion : « A supposer que la reine ait fait tout ce dont l'accusent ses ennemis, peu nous importe; elle a été maltraitée, elle a été persécutée, elle a été chassée de la maison de son époux, elle a été frustrée de ses droits et comme femme et comme mère, elle a été condamnée à me-

ner la vie d'une veuve, d'une veuve sans enfans, afin que l'homme qui aurait dû être son appui pût mener la vie d'un libertin adultère; nous ne souffrirons pas aujourd'hui qu'elle soit foulée aux pieds, qu'elle soit exterminée, pour assouvir la vengeance du roi ou pour satisfaire son caprice. » L'autre cause de cette faveur enthousiaste, c'est l'admiration qu'inspirait l'énergie de sa résistance. Plus résignée, elle eût éveillé les mêmes sympathies, elle n'aurait pas eu de partisans aussi nombreux. Il y a un mot très significatif de lord Dudley qui peint bien ce sentiment. On sait que la reine Caroline était la fille de ce duc de Brunswick qui en 1792 avait jeté le défi à la révolution française et qui en 1806, généralissime de l'armée prussienne, fut frappé de mort à Auerstaedt. « Si son père, écrivait lord Dudley, avait montré autrefois la moitié seulement de cette résolution pour marcher sur Paris, il aurait épargné au monde vingt-cinq années de guerre. » Que le duc de Brunswick, par une marche hardie sur Paris en 92, eût pu supprimer la république et l'empire, c'est une appréciation qu'il faut laisser au noble lord; nous ne citons ce mot que pour montrer l'estime toute britannique accordée à l'intrépidité de la reine Caroline.

Ainsi le mécontentement général au sujet du ministère, l'odieuse conduite de George IV envers la reine, la sympathie de la nation anglaise pour une femme outragée qui se défendait si vaillamment, voilà les motifs de l'accueil fait à Caroline de Brunswick au mois de juin 1820. Telle était l'exaltation des esprits, que l'on reprochait à M. Brougham, son conseiller depuis bien des années, son procureur-général depuis la mort du feu roi, de ne pas l'avoir protégée plus efficacement contre les attaques de George IV. C'est pour cela que l'alderman de Londres, M. Wood, était allé la chercher jusqu'à Montbard; c'est pour cela qu'il essaya de substituer à M. Brougham tel et tel défenseur, auxquels les partisans de la reine attribuaient un dévoûment plus actif, d'abord M. Scarlett, le premier avocat de Londres à cette date, celui qui devint plus tard lord Abinger, puis, à défaut de M. Scarlett, M. Wilde, un autre avocat éminent, destiné à s'asseoir un jour sur le sac de laine. Heureusement Brougham conserva son poste auprès de la reine. Après quelques hésitations, dont personne n'a jamais eu la clé, il accepta la lutte avec une vigueur digne de sa cliente, « faisant trembler le roi sur son trône, dit lord Campbell, et s'assurant à lui-même un immortel renom (1). »

Le ministère, une fois son parti pris, résolut de mener l'affaire à bride abattue. Il fallait ne pas perdre une seconde pour étourdir le pays par les révélations de Milan. On espérait que cette douche d'eau glacée calmerait l'effervescence publique. C'est pourquoi dès

(1) Tome VIII, p. 303.

le 6 juin un message du roi avait été adressé aux deux chambres avec le fameux *sac vert* (*green bag*) qui contenait le dossier de la commission. Ce dossier était recommandé à l'attention *immédiate et sérieuse* du parlement. « Le roi, disait le message, avait éprouvé le plus ardent désir de se soustraire à la nécessité de ces révélations et de ces débats aussi pénibles pour le pays que pour lui-même, mais la démarche de la reine ne lui laissait pas d'alternative. » Le lendemain, la chambre des communes devait délibérer sur une adresse en réponse au gracieux message de sa majesté. La langue parlementaire des Anglais veut que tout message de la couronne soit qualifié de la sorte, alors même qu'il s'agit des choses les plus disgracieuses. On allait donc répondre à ce gracieux message, quand M. Brougham se leva au nom de la reine et parla en ces termes :

« La reine croit nécessaire d'informer la chambre des communes qu'elle a été obligée de revenir en Angleterre par suite des mesures dirigées contre son honneur et son repos, mesures prises d'abord à l'étranger il y a un certain temps et sanctionnées récemment en Angleterre par la conduite du gouvernement. En adoptant cette résolution, la reine ne s'est proposé que deux choses : premièrement défendre son caractère, ensuite maintenir les justes droits à elle dévolus par la mort du monarque vénéré dont la haute estime et l'affection constante ont toujours été son appui le plus sûr.

« La reine, à son arrivée, est surprise d'apprendre qu'un message a été envoyé au parlement pour appeler son attention sur des documens écrits; elle apprend avec un étonnement plus grand encore qu'on a l'intention de proposer le renvoi de ces documens à l'examen d'un comité secret. Il y a juste quatorze ans que les premières accusations de ce genre ont été dirigées contre sa majesté. Alors, et en toute occasion, elle a montré le plus grand empressement à voir ses accusateurs en face et à provoquer l'enquête la plus complète sur sa conduite. Aujourd'hui donc elle demande une investigation publique où elle puisse connaître et les accusations et les témoignages portés contre elle, — privilége qu'on ne refuse pas au dernier sujet du royaume.

« A la face du souverain, du parlement et du pays, la reine proteste solennellement contre la formation d'un tribunal secret chargé d'examiner des documens que ses adversaires ont secrètement préparés; elle proteste contre cette procédure inconnue à la loi du pays, contre cette violation manifeste de tous les principes de la justice. Elle s'en remet avec pleine confiance à la loyauté de la chambre des communes pour déjouer la seule tentative qu'elle ait quelque raison de redouter.

« La reine ne craint pas d'ajouter que, même avant de se décider à la poursuivre, on l'a traitée d'une manière trop bien calculée pour pré-

juger sa cause. L'omission de son nom dans la liturgie, le refus de lui fournir les moyens de transport assurés à tous les membres de la famille royale, le refus même de lui répondre quand elle réclamait une résidence dans un des palais de la couronne, les manques d'égards dont elle a souffert à l'étranger, soit des ministres anglais, soit des agens de toutes les puissances sur lesquelles l'Angleterre exerçait quelque influence, ce sont là autant de mesures destinées à exciter contre elle les préventions du monde entier, tandis qu'elles n'auraient pu être justifiées que par un procès et une condamnation. »

Cette protestation ne pouvait arrêter le cours du procès. Lord Castlereagh se lève, et malgré les éloquentes paroles de M. Brougham il demande qu'une commission soit élue pour examiner les pièces du *sac vert*. Brougham riposte par un coup de maître. Il se doute bien que les ministres ne se sont résignés que malgré eux à engager cette périlleuse affaire; sous ce masque d'une résolution d'emprunt, il devine leurs perplexités. C'est précisément par là qu'il les attaque. Sait-on ce que peut amener cette enquête? Ce ne sera point assez de suivre la reine pendant ses voyages, de l'épier en telle ville de Suisse ou d'Italie, il faudra interroger sa vie entière, l'histoire de son mariage, l'histoire de ses affronts. La reine ne sera pas seule assise sur le banc des accusés... Mais c'est Brougham lui-même qu'il faut entendre. Il vient de signaler l'injustice de la procédure qui se prépare. Quoi! une commission a été chargée de faire un rapport sur une cause criminelle avant que cette cause fût soumise aux juges, et c'est le poursuivant qui a nommé cette commission! Quoi! un comité secret va interroger des documens tronqués, et c'est le poursuivant qui dans ces documens a trié lui-même les pièces qu'il croit les plus propres à frapper ce comité secret! Se peut-il plus grande injustice? se peut-il aussi témérité plus grande? Après les protestations du légiste, voici les protestations de l'homme d'état :

« Ce n'est pas seulement le caractère de la reine qui est en question ici, ce n'est pas seulement la manière dont on l'a traitée qui doit être l'objet des recherches de la justice; non, l'histoire intime des personnes du plus haut rang avec lesquelles elle a été en relations, cette histoire intime tout entière pourra être forcément introduite dans le conflit. Ce serait un adroit personnage celui qui prétendrait circonscrire la marche de l'enquête, celui qui dirait d'avance quelles démarches pourront être jugées nécessaires par des hommes que leur devoir professionnel oblige de songer par-dessus toute chose au salut de leur client. Ce serait un audacieux personnage celui qui oserait dire que, se trouvant à la place des conseillers de la reine, il hésiterait une seconde à sauver sa cliente par des moyens désespérés. L'avocat ne doit considérer qu'une chose.

Il est ruiné, il est déshonoré, il est dégradé, il devient digne d'être placé à la tête d'une commission de Milan, s'il s'inquiète des conséquences, funestes pour d'autres, que produira l'acquittement de la personne dont il a entrepris la défense. Ce serait un homme plus audacieux encore celui qui témérairement plongerait le pays dans l'irritation et la ruine, tant qu'il resterait une possibilité d'arrangement à l'amiable. Au nom de Dieu, au nom de tous ceux qui sont attachés à l'honneur et à l'équité, au nom de tous ceux que leurs souvenirs peuvent décevoir, que leurs désirs peuvent égarer, que leur aveuglement peut perdre, au nom des femmes et des filles de tous ceux qui aiment la décence, qui tiennent aux convenances morales, et qui se rappellent comment, — il y a de cela quelques années à peine, — les journaux ne pouvaient être ouverts sans crainte et sans dégoût par le chef d'une famille modeste et bien conduite, — je supplie la chambre de suspendre l'affaire, de la suspendre seulement, et de chercher s'il n'est pas encore possible d'échapper aux calamités qui nous menacent. La reine juge nécessaire pour la justification de son honneur que l'enquête soit poursuivie jusqu'à la fin, elle ne la fuit pas, elle l'appelle, elle est prête à y répondre, du sein de son repos elle est venue affronter, je ne dis pas le péril, — il n'y a point de péril pour l'innocent dans ce pays de la loi et de la liberté, — mais les chagrins, les tourmens, les anxiétés, pour traverser cette pénible et, à mon avis, cette odieuse, cette épouvantable investigation. J'ai l'honneur d'être au service de sa majesté la reine, j'ai aussi l'honneur d'appartenir à cette chambre. Comme serviteur de la reine, je ne désobéirai point à ses ordres, et, si son honneur est en question, je le défendrai de mon mieux; mais pour remplir loyalement mon devoir envers cette assemblée, je sens que je suis tenu de contrarier le désir de la reine et de lui dire : « Madame, si une négociation est encore possible, mieux vaut aller trop loin en vous reposant sur le pays et le parlement du soin de votre vengeance que de ne pas faire assez; s'il est encore possible, votre honneur étant sauf, de détourner la ruine qui menace la nation, soyez prête pour tout le reste à tous les sacrifices. » Et s'il m'était permis de donner des conseils à ceux qui occupent la même situation à l'égard du roi, je leur dirais : « Agissez en honnêtes gens, ne regardez pas aux conséquences, donnez à votre souveraine les avis que l'affaire commande, sans craindre que le parlement vous trahisse ni que le pays vous abandonne. Ne craignez même pas qu'une disgrâce politique vous atteigne, car, si l'on devait vous chercher des successeurs, on ne les trouverait pas dans cette enceinte. »

Ce langage produisit une impression profonde sur la chambre des communes. Un des ministres, et non pas le moins illustre, M. Canning, soit que cette admonestation l'eût subitement touché, soit que les paroles de M. Brougham répondissent à une résolution

arrêtée déjà dans son esprit, profita de cette occasion pour se séparer de ses collègues. Ayant pris la parole dans la discussion qui suivit, il déclara que, sur les périls de l'enquête, son sentiment était d'accord avec celui de M. Brougham; une telle procédure ne pouvait qu'être pernicieuse au royaume et aux personnes qu'elle concernait. Il soutint, il est vrai, et cela était parfaitement exact, que les ministres, loin de désirer cette enquête, avaient fait tous leurs efforts pour l'empêcher. Il glissa rapidement sur la mesure qui avait effacé le nom de la reine des prières liturgiques, il affirma qu'on n'avait pas demandé à la reine de renoncer à son titre, qu'on l'avait priée seulement d'en prendre un autre comme font les souverains qui voyagent incognito. Il rappela qu'en 1814, consulté à ce sujet par la princesse, il lui avait conseillé de vivre désormais à l'étranger et qu'elle y avait consenti. Il regretta dans les termes les plus vifs que les négociations de Saint-Omer eussent échoué; sans attribuer cet échec ni à lord Hutchinson ni à M. Brougham, il y signala un parti-pris déplorable, et des conseils occultes qui, s'ils n'étaient pas dictés par de mauvais desseins, l'étaient moins encore par la sagesse; puis, après cette explication, à la fois très honnête et légèrement embarrassée, il déclara qu'une fois en règle avec son devoir de ministre par les observations qu'il venait de faire à la chambre, il suivrait ses sentimens particuliers; son intention était de ne prendre aucune part à la discussion de l'affaire.

La retraite de M. Canning donnait une nouvelle force aux argumens de M. Brougham. Un des membres les plus respectés du parlement, M. Wilberforce, demanda que les propositions d'accommodement fussent renouvelées sans retard. Tant qu'on n'avait pas perdu tout espoir de réussir, il fallait s'efforcer de conjurer le péril. Lord Castlereagh, voyant la chambre incliner de ce côté, se hâta de déclarer que le ministère ne s'opposait point à l'ajournement. La proposition de M. Wilberforce fut votée par acclamation.

Les représentans des deux parties se donnèrent aussitôt rendez-vous pour aviser aux moyens de conclure un arrangement. C'étaient au nom du roi le duc de Wellington et lord Castlereagh, au nom de la reine M. Brougham et M. Denman. Cinq conférences eurent lieu au *foreign office*, et des protocoles en forme furent dressés et signés par les plénipotentiaires. A la cinquième, tout fut rompu. La reine consentait bien à fixer sa résidence hors de l'Angleterre, mais, ne pouvant se résigner à paraître déchue du trône et chassée de la terre anglaise, elle exigeait comme une condition *sine qua non* que son nom fût inscrit dans la liturgie. C'était précisément ce que le roi refusait d'une façon absolue. Les résolutions étant inflexibles de part et d'autre, il fut impossible de s'entendre.

Pendant que ces conférences avaient lieu au *foreign office*, l'agi-

tation populaire devenait de jour en jour plus menaçante. Le 7 et le 8 juin, dès la nomination du comité secret, dès la première protestation de la reine, 10,000 individus se portèrent vers la demeure de l'alderman Wood, remplissant South Audley-street et les rues environnantes. Ils forçaient les passans à se découvrir sous les fenêtres de la reine; le soir, ils demandaient aux habitans voisins d'illuminer leurs maisons, et, quand on s'y refusait, ils brisaient les vitres à coups de pierre. Quelques-uns même s'apprêtaient à marcher sur Carlton-house; si d'habiles dispositions stratégiques n'eussent été prises vigoureusement par les troupes, George IV eût été attaqué dans son palais. On arrêta quelques-uns des plus furieux, mais comment empêcher des manifestations auxquelles prenaient part des hommes de tous les rangs? Comment étouffer ce cri qui retentissait de toutes parts : *Queen Caroline for ever!* Ce soulèvement de la ville de Londres aurait dû faire comprendre au roi la nécessité d'une solution pacifique et l'engager à n'y mettre aucune entrave. Il ne comprit rien, il ne voulut rien voir ni rien entendre. Les rudes avertissemens de l'opinion n'eurent pas plus de prise sur cette âme hautaine que les sages paroles de ses conseillers. Il suivait sa passion en aveugle. Une lettre de lord Eldon à sa fille citée par lord Campbell nous apprend que, dans les conférences du *foreign office*, les représentans de George IV, obéissant à ses ordres, montrèrent bien plus d'acharnement que les représentans de la reine. La reine ne voulait que sauver son honneur; elle eût quitté l'Angleterre sans esprit de retour, à la condition que son nom fût rétabli dans les prières publiques et que le gouvernement anglais l'introduisît officiellement auprès des cours étrangères. Quant au roi, indifférent aux clauses pécuniaires, il tenait absolument à déshonorer la reine. « Demain, écrivait lord Eldon à la veille des conférences, demain sera un jour terrible, si la reine fait quelque proposition d'arrangement. *Le roi n'en fera aucune*, et, s'il trouve un ministère qui veuille jusqu'au dernier instant soutenir la lutte à tout risque, *il n'en recevra aucune* (1). »

C'est donc la guerre désormais, une guerre à outrance. Les négociations du *foreign office* avaient été rompues le 19 juin, et ce même jour lord Castlereagh s'était hâté d'en communiquer les procès-verbaux à la chambre des communes. Au moment de voir s'engager sans rémission la scandaleuse bataille, la chambre tenta un suprême effort pour l'arrêter. Sur une proposition de M. Wilberforce, elle décida qu'une députation serait envoyée à la reine pour la supplier de relâcher quelque chose de ses conditions. Vainement M. Brougham avait-il répondu que la reine ne pouvait plus

(1) Lord Campbell, *Life of lord Eldon*, dans le septième volume des *Lives of the lord chancellors*, p. 364.

rien concéder, puisqu'elle s'était résignée à tout, excepté au déshonneur; vainement sir Francis Burdett avait-il prouvé l'inutilité de cette démarche dans un discours très habile, très modéré, qui obtint des applaudissemens unanimes : 391 voix contre 124 adoptèrent la proposition et l'adresse de M. Wilberforce. L'adresse, on le pense bien, était conçue dans les termes les plus respectueux. C'est au nom de la nation, au nom du salut public, que la chambre des communes conjurait la reine d'épargner à l'Angleterre la douleur et les périls d'une pareille lutte. Les députés d'ailleurs, quand ils se présentèrent chez la reine le 24 juin, lui prodiguèrent les marques du respect le plus profond. Vaines précautions de langage; en réalité, que venait-on demander à la reine? De consentir à son déshonneur. Elle répondit avec beaucoup de dignité : le ton affectueux de l'adresse l'avait touchée profondément; elle en exprima sa gratitude et protesta de son ardent désir d'une conciliation; fallait-il pourtant que ce fût aux dépens de son honneur? Elle savait bien qu'en résistant au vœu de la chambre des communes elle courait le risque de déplaire à des hommes qui bientôt sans doute allaient être ses juges; mais elle avait confiance dans leur honneur et leur intégrité. « Comme sujette de l'état, dit-elle en terminant, je me soumettrai sans murmure à tout acte de l'autorité souveraine; comme reine accusée et outragée, je dois au roi, à moi-même, à tous mes concitoyens d'Angleterre, sujets comme moi de l'état, de ne sacrifier aucune des prérogatives de mon rang. »

Un fait à noter ici, c'est que la députation de la chambre des communes, malgré les bienveillantes intentions qui l'animaient, fut très mal reçue de la population de Londres. Il suffisait que la chambre eût conseillé à la reine de céder encore pour que l'irritation publique se manifestât. Au moment où les députés entrèrent dans la maison de la reine, au moment où ils en sortirent, la foule qui se pressait dans la rue les couvrit de huées.

La réponse de la reine à la députation de la chambre des communes ayant été communiquée le soir même à l'assemblée (26 juin), plusieurs membres essayèrent encore d'empêcher le scandale du procès. Les uns étaient préoccupés avant tout de la paix publique, les autres n'étaient pas fâchés de faire échec au roi et de lui arracher sa victime; tous s'entendirent pour proposer un ajournement de l'affaire à six mois. Une motion dans ce sens fut faite par M. Western et soutenue par M. Tierney, l'un des plus habiles orateurs de l'opposition. La tentative était condamnée d'avance, lord Castlereagh et M. Brougham demandant chacun, quoique dans une vue bien différente, la continuation de l'enquête : 195 contre 100 décidèrent que le procès suivrait son cours. Seulement quelle serait la procédure? quelles seraient les formes de justice? quel serait le

tribunal? C'est ce que le ministère allait décider sur le rapport du comité secret de la chambre des lords chargé d'examiner les pièces du *sac vert*. La reine et ses conseillers avaient protesté en vain contre cette enquête mystérieuse; malgré leur ardent appel à la publicité pour les préliminaires du procès comme pour le procès lui-même, le comité de la chambre des lords poursuivait sa besogne dans l'ombre. Ce travail, terminé le 4 juillet, fut communiqué le soir même en séance publique. Le rapporteur concluait à la nécessité d'une enquête solennelle, le premier examen secret fournissant assez de preuves de la culpabilité de la reine; il ajoutait que, d'après l'avis du comité, le moyen le plus convenable de faire cette enquête était une procédure devant le parlement.

Le lendemain, au début de la séance, nouvelle pétition de la reine à la chambre des lords; elle proteste contre ce rapport et demande que ses avocats soient admis à la barre pour le combattre. Lord Eldon répond que cette demande est prématurée, que le rapport s'adresse à la chambre, qu'un bill va lui être présenté à la suite de ce rapport, et que ce droit de présenter un bill, même sans avis préalable, ne saurait être entravé par aucune circonstance extérieure. En même temps, lord Liverpool, au nom du gouvernement, présente un *bill de peines et punitions* contre la reine. Le ministère, dit-il, après en avoir conféré avec les plus savans jurisconsultes, s'est convaincu qu'il n'y a pas lieu de procéder par un acte d'accusation, parce que les lois qui statuent sur le crime d'adultère commis par une reine avec un sujet du roi sont muettes sur le même crime commis avec un étranger; il est donc nécessaire de recourir à une mesure législative. Le premier ministre lit alors ce projet de loi : le préambule, suivant les formes précises de la procédure criminelle, énumérait les offenses imputées à la reine, l'accusait de relations adultères avec l'Italien Bergami, racontait toutes les histoires et remuait toutes les vilenies rassemblées par la commission de Milan, après quoi les articles de loi statuaient, premièrement : que Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick, s'étant rendue indigne, par sa conduite scandaleuse et déshonorante, du titre de reine-épouse, serait, aussitôt que le bill aurait reçu l'approbation des deux chambres, déclarée incapable de jouir des droits, prérogatives, priviléges et immunités attachés à ce titre; secondement, que le mariage du roi George IV avec Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick serait annulé.

Le soir même, 5 juillet, l'huissier de la chambre des lords se rendit chez la reine et lui remit officiellement la copie du bill. La reine fut saisie d'abord d'une émotion profonde; elle la réprima aussitôt, et, recevant le bill d'un air calme, elle dit simplement qu'elle en appelait à la justice d'un monde meilleur.

III.

On comprend sans peine ce qu'il y avait de révoltant dans le bill présenté à la chambre des lords. L'Angleterre du XIXe siècle, accoutumée à un régime de justice et de liberté, voyait reparaître la législation des temps de barbarie. On était reporté aux plus mauvais jours de la tyrannie politique et religieuse. C'était par des *bills of attainder* comme celui-là que Henry VIII avait frappé tant de victimes; c'était par de telles procédures qu'il avait fait tomber la tête d'Anne de Boleyn et de Catherine Howard. S'il n'était pas question cette fois de vie et de mort, il s'agissait de déchéance, de dégradation, de divorce. Était-ce par une loi d'état qu'il fallait décider de l'honneur d'une femme et de la dignité d'une reine? Dans tous les pays libres, l'accusé est jugé d'après les lois existantes; ici on proposait de faire la loi pour juger l'accusé. Et quelle loi? Une loi d'exception, une loi qui frappait d'avance, une loi qui supprimait les formes protectrices de la justice commune. La reine et ses avocats ne connaissaient pas même les noms des témoins sur les dépositions desquels le ministère avait commencé la poursuite. Le jour de la présentation du bill, quelques lords ayant demandé que la liste des témoins fût communiquée à la reine : « Nous ne le pouvons pas, répondit lord Liverpool. Ce qui est de mise en matière judiciaire ne l'est point en matière législative. » Le premier ministre revendiquait sans embarras toutes les conséquences de l'iniquité commise par le gouvernement. Il ajoutait seulement que, dans le cours du procès, la reine obtiendrait tout le temps nécessaire pour convoquer les témoins à décharge. On verra tout à l'heure ce que valait cette concession.

La reine, qui ne se lasse pas de tenir tête à l'ennemi, adresse dès le lendemain (6 juillet) une nouvelle pétition à la chambre des lords; elle demande que ses avocats soient admis à la barre de la chambre, afin de protester en son nom et contre le principe du bill et contre la procédure qu'on s'apprête à suivre. Cette demande est accueillie. M. Brougham paraît à la barre avec ses confrères, et alors commence cette série de discours qui, selon l'expression de lord Campbell, si peu favorable pourtant à lord Brougham, demeureront l'éternel honneur du forum britannique. Jusqu'ici, dans ce procès de la reine Caroline, nous n'avons entendu M. Brougham qu'à titre de député; c'était le grand *debater* de la chambre des communes qui discutait la conduite du gouvernement. Désormais c'est le grand avocat qui prend place à la barre de la chambre des lords. Le chancelier, lord Eldon, est assis sur le sac de laine. Dès que M. Brougham est introduit, lord Eldon lui annonce quelle sera la marche des débats,

quelles seront les phases de la procédure, et en quel temps elles auront lieu. M. Brougham se lève et prononce ces paroles :

« Il a été dit, je le sais, par les promoteurs de ce bill, que mon illustre cliente serait traitée comme si elle était le plus humble sujet du royaume, et non le premier. Ah! plût à Dieu qu'elle fût dans la situation du dernier sujet du royaume! Plût à Dieu qu'elle ne se fût jamais élevée au-dessus du plus humble de ceux qui doivent soumission à sa majesté! Elle eût été protégée par le triple rempart à l'abri duquel les lois de l'Angleterre gardent la vie et l'honneur de la plus pauvre femme. Avant qu'un pareil bill eût pu être présenté contre tout autre individu, il y aurait eu une sentence de divorce prononcée par la cour du consistoire, il y aurait eu un verdict prononcé par un jury qui eût sympathisé avec les sentimens de l'accusée, et qui, pris dans les mêmes rangs de la société, sachant que les preuves produites contre elle pourraient, dans des circonstances analogues, être produites contre leurs femmes et leurs filles, eussent éprouvé le besoin de se défendre contre un danger commun. Il n'y aurait eu parmi ses juges nul homme attaché au service de son mari, car son avocat aurait eu le droit de le récuser, nul homme pris à gages par son mari selon son bon plaisir, nul homme en situation d'être enchaîné à son mari soit par la reconnaissance pour des faveurs passées, soit par l'attente de faveurs futures. Elle eût été jugée par douze Anglais honnêtes, impartiaux, désintéressés, au seuil desquels l'influence exercée sur les présens juges aurait pu s'agiter pendant des années sans faire sur eux en aucune manière cette impression soit de crainte, soit d'espérance, objet de ses calculs et de ses efforts. Elle a donc bien raison de se plaindre de ne pas être le dernier sujet de sa majesté, et je puis assurer vos seigneuries qu'elle sacrifierait bien volontiers toutes choses, excepté son honneur, qui lui est plus cher que la vie, pour obtenir le plus pauvre de ces cottages où toute femme anglaise est à l'abri de l'iniquité. »

Voilà un début qui promet. Que vous semble de cette comparaison entre les douze jurés et les juges de la chambre des lords? En signalant ces audacieux sarcasmes, lord Campbell remarque spirituellement que, si la noble assemblée n'était guère accoutumée à pareil langage, M. Brougham allait bientôt le lui rendre familier. Le premier jour, la surprise fut grande; lord Eldon, le grave et austère lord Eldon, était scandalisé. Brougham fut rappelé à l'ordre plusieurs fois comme ayant excédé les droits de la défense. Ces avertissemens, bien loin de le gêner, lui fournirent de nouveaux avantages. Il arrangea ses paroles, il retira d'une main adroite les traits qu'il venait de lancer, il cessa de les appliquer à tous pour les en-

foncer plus profondément chez quelques-uns ; bref, il ménagea la chambre en attaquant le ministère, et termina par ces mots :

« La reine, confiante dans son innocence outragée, a la ferme conviction qu'aucun obstacle, ni l'esprit de parti, ni la présence de personnes intéressées, ni des influences étrangères exercées en dehors de la chambre, ni le manque supposé de sympathie pour les sentimens du pays, ni la tendance attribuée aux lords, mais attribuée faussement, qui les ferait se courber devant la faveur royale, — que rien enfin, qu'aucun obstacle ne se dressera entre elle et la justice, que rien n'empêchera sa cause de recevoir une décision droite, impartiale, dégagée de toute idée préconçue. »

Après ces observations, la chambre prononça la clôture des débats sur la première lecture du bill et s'ajourna au 10 juillet pour décider quel jour elle entendrait la seconde. Le 10 juillet, il fut décidé que la seconde lecture aurait lieu le 17 août suivant; il fut décidé aussi que le débat porterait alors sur la preuve des faits énoncés dans le préambule et que le procès de la reine commencerait.

C'est donc après un délai de cinq semaines et demie que devait s'engager la grande lutte. L'impatience publique était au comble; on comptait les jours et les heures. Du 10 juillet au 17 août, l'agitation alla en croissant. La reine recevait toujours des députations venues de divers points du royaume; elle y répondit d'abord en termes modérés, sur un ton de dignité triste qui convenait à sa situation; mais peu à peu ses réponses prirent un caractère d'extrême véhémence. Enhardie par l'irritation publique soulevée contre George IV, elle donnait un libre cours à ses propres colères. A mesure qu'on approchait du terme fixé pour le procès, l'agitation populaire était si violente que l'on pouvait craindre une émeute, même une révolution. Le ministère avait dû prendre les précautions les plus sérieuses : des troupes étaient consignées dans tous les quartiers de la ville ainsi que dans les villages environnans. De jour en jour, on s'attendait à une bataille. Il est à peine nécessaire de dire que le couronnement de George IV, annoncé depuis plusieurs mois pour le 1er août, avait dû être ajourné à l'année suivante. Beaucoup de pairs, les uns mécontens de la conduite du gouvernement en toute cette affaire, les autres effrayés de l'irritation publique, cherchaient les moyens de se soustraire à leurs fonctions de juges. Il y avait bien longtemps en effet que la noble assemblée ne s'était vue au milieu d'une telle fournaise. Des bruits étranges lui arrivaient de tous côtés. On disait que la reine viendrait assister de sa personne à toutes les séances, et qu'une moitié de la population de Londres l'escorterait jusqu'aux portes de Westminster. Les inquié-

tudes étaient si vives que le ministère craignit de voir toute une partie de la chambre disparaître aux approches du péril. Comme tout était extraordinaire dans ce procès, il fallut prendre des mesures extraordinaires pour retenir les lords trop empressés d'aller visiter leurs domaines; la chambre décida qu'aucun de ses membres ne pourrait s'absenter sous peine d'une amende de 100 livres (2,500 francs) pour chacun des trois premiers jours, et de 50 livres (1,250 francs) pour chacun des jours suivans. Étaient excusés les pairs âgés de plus de soixante-dix ans, ceux qui se trouvaient hors du royaume au 10 juillet, jour où la seconde lecture du bill avait été ordonnée, ceux qui étaient absens pour le service du roi, enfin ceux qui étaient sous le coup d'un grand deuil de famille, ayant perdu leur père ou leur mère, leur femme ou leur enfant.

L'heure sonne enfin, la séance du 17 août a commencé. Pendant qu'on procède à l'appel des pairs, dont quarante-huit ont envoyé leurs excuses, la reine entre dans la salle. Tous les pairs se lèvent. Elle fait trois révérences et va prendre place sur un siége préparé pour elle à côté des degrés du trône. Elle est vêtue de noir, avec un voile blanc qui lui couvre le visage. L'appel des lords terminé, une discussion préliminaire s'engage comme celle qui a déjà eu lieu à la première lecture du bill; M. Brougham dit que son auguste cliente lui a défendu toute récrimination, que cet ordre venu d'en haut est conforme à ses propres sentimens, que ce sont là des argumens périlleux, des argumens redoutables, mais que les formes arbitraires de ce bill pourront, malgré ses répugnances, le contraindre à s'en servir. L'avocat ne connaît que son devoir, et, coûte que coûte, il est tenu de le remplir. Son devoir en ce moment est de combattre par tous les moyens le principe même du bill. Il se tourne alors vers les archevêques qui siégent parmi les lords, et leur demande si l'adultère n'est un crime que chez la femme. Qu'il convienne aux personnes présentes de voir ou de ne pas voir les intentions cachées sous de misérables prétextes, on ne réussira pas à tromper le bon sens de la nation; tous ceux qui jugeront la chose à distance seront surpris et choqués. « Dans leur langage familier, ils qualifieront d'attentat l'idée de poursuivre sous le masque un dessein qu'on n'avoue pas. — Voilà un homme, diront-ils, qui veut se débarrasser de sa femme. Il parle de l'honneur du pays, de la sécurité du pays, et les plus chers intérêts de ce pays, son repos, sa moralité, son bonheur, vont être sacrifiés à l'assouvissement de sa passion. » Les lois de l'Angleterre, les décisions constantes de la chambre des lords, sont explicites sur ce point : le mari qui demande le divorce est tenu de prouver qu'il paraît lui-même *rectus in curia*, et qu'ayant toujours été un fidèle mari, il a le droit de requérir la dissolution du mariage en raison de l'infidélité de sa femme.

Ainsi s'ouvrirent ces dramatiques débats. Le procureur-général du roi, M. Gifford, et l'avocat-général, M. Copley, qui répondirent très habilement à la vigoureuse attaque de M. Brougham, furent écoutés avec beaucoup de faveur. La chambre, sans se prononcer encore sur le fond, admettait la forme proposée pour le jugement de la reine, et voulait que la procédure fût suivie jusqu'au bout. Ces ardentes contradictions avaient rempli trois séances (17-19 août). Alors commença le procès véritable, le réquisitoire du procureur-général et l'interrogatoire des témoins.

C'étaient presque tous des Italiens, des gens de service, valets de pied et femmes de chambre. Le premier, Teodoro Majocchi, postillon du général Pino, avait, selon le dossier de Milan, quitté volontairement le service de la reine, qui lui avait donné un bon certificat; sa déposition, soutenait l'accusateur, ne pouvait donc être attribuée à un motif de ressentiment. Le dossier de Milan ne disait pas que le témoin avait désiré reprendre son emploi dans la domesticité de la reine et qu'on n'avait plus voulu de ses services. Un incident curieux marqua la séance où il comparut (21 août); dès que son nom fut appelé, la reine se leva et sortit. Était-ce une protestation contre les indignités de cette enquête? était-ce un mouvement de dégoût à la vue du principal calomniateur? L'un et l'autre assurément. Malgré cette protestation muette, la déposition de Majocchi, conduite et soutenue par les interrogations du procureur-général, produisirent l'effet d'une révélation accablante. Les amis de la reine la croyaient déjà perdue. Ils se rassurèrent le lendemain quand M. Brougham reprit le Majocchi en sous-œuvre. Ce contre-interrogatoire démantela pièce à pièce le terrible échafaudage. Il le harcelait de questions nettes et précises afin de contrôler le précédent interrogatoire; persuadé que Majocchi jouait un rôle appris par cœur, il s'efforçait de l'arracher au texte du scénario, il serrait, il tordait, si je puis dire, ses réponses de la veille, comme pour en faire éclater le mensonge, et l'Italien, interdit, balbutiant, en homme qui craint de se couper, s'appliquait à répéter invariablement : *Non mi ricordo*. On devine ce que devenait cette litanie dans le commentaire de Brougham. *Non mi ricordo!* si ces paroles se rapportaient parfois à des choses que le témoin n'avait point dites, souvent aussi elles tombaient sur des points qu'il avait affirmés. Quelle occasion pour le terrible athlète! avec quelle joie et quelle verve il assénait ses coups! Toute la scène s'est gravée si bien dans la mémoire des Anglais que leur langue familière, au dire de lord Campbell, s'est enrichie d'une expression piquante : accuser quelqu'un d'un *non mi ricordo*, c'est l'accuser de mensonge (1).

(1) Voyez lord Campbell, *Lives of the lord chancellors*, t. VIII, p. 311.

Ainsi fut démolie la plus redoutable batterie de l'accusation; suivant l'expression de Brougham lui-même, Majocchi était *détruit*.

Une autre déposition bien menaçante était celle de Mlle Demont, une des femmes de chambre de la reine. L'un des assesseurs de Brougham, M. Justice Williams, se chargea de la *détruire* à son tour. Il y réussit admirablement; c'est le témoignage que lui rend Brougham dans une de ses belles études sur les hommes d'état de son temps. « Il serait malaisé, dit-il, d'évaluer l'immense effet que produisit cette discussion de M. Williams et sur la chambre des lords et sur la nation tout entière. » Mlle Demont et Teodoro Majocchi, c'étaient les deux engins de guerre sur lesquels l'accusation comptait le plus. Ces deux maîtresses pièces mises hors de combat, les autres furent aisément balayées. Voyez comparaître et les Sacchi, et les Tastelli, et les Guggiari, et ce Pietro Cucchi dont l'orateur a trouvé le portrait parmi les damnés d'Alighieri; que reste-t-il de leurs dépositions après que Brougham les a fait passer au crible de sa dialectique?

Dans cette lutte, qui se prolongea du 17 août au 5 septembre 1820, soit que le principe du bill fût attaqué par Brougham, soit que les témoins fussent attaqués à fond, il y eut de part et d'autre une ardeur acharnée, et en mainte occasion des merveilles d'éloquence. Le procureur-général du roi, M. Gifford, n'avait pas, il est vrai, la forte éducation littéraire qui assurait la supériorité de Brougham; bien que le sentiment de cette faiblesse le rendît parfois timide, c'était un légiste délié, retors, et à ce titre singulièrement redoutable. Quant à l'avocat-général (1), M. Copley, il avait complété son savoir judiciaire par des études de toute sorte, il avait voyagé, il connaissait le monde, il était en outre hardi et batailleur (2); on le vit en plus d'une séance soutenir l'accusation avec tant de force qu'il semblait que la reine ne s'en relèverait pas. Entre de pareils adversaires, le combat donnait lieu aux plus dramatiques incidens. L'imposant aspect de la chambre des lords, et au dehors du palais ces auditoires immenses, l'Angleterre si directement intéressée, si violemment passionnée, l'Europe entière curieuse, attentive, émue, stupéfaite, tout enfin concourait à enflammer l'ardeur des combattans. Sous les formes graves de la parole anglaise, on sentait les fureurs d'un duel à mort; point de trêve, point de merci. Un coup avait frappé la reine, la riposte allait frapper le roi. Le grand art de Brougham était de mettre George IV en cause sans qu'on pût lui retirer la parole, de dire tout ce qu'il voulait dire sans donner prise au lord-chancelier. Allusions, insinuations, toutes les ruses du lan-

(1) Avocat-général ou procureur-général-adjoint; le titre de *solicitor general* se traduit de ces deux manières.

(2) *Bold and pugnacious*, nous dit lord Campbell.

gage lui étaient bonnes pour attirer le roi devant les juges et lui demander des comptes au nom de la reine. A bon entendeur, salut! En Angleterre et dans toute l'Europe il y avait de fines oreilles auxquelles suffisait un demi-mot. Ce qu'il n'était pas libre d'exprimer clairement, il le suggérait tout bas aux esprits attentifs. Sous la plaidoirie publique on lisait entre les lignes la plaidoirie secrète. Un jour qu'il s'était efforcé de réduire l'affaire à un procès de divorce, le procureur-général déclara au nom du gouvernement que son adversaire essaierait en vain de dénaturer la cause : il ne s'agissait pas des plaintes d'un mari contre sa femme, il s'agissait de l'état, de l'honneur et du salut de l'état. Brougham va-t-il renoncer à mettre le roi en cause? Pas le moins du monde. Seulement il redoublera d'adresse, et le sarcasme à demi caché n'en sera que plus cruel. Au moment même où il a l'air de se rendre aux observations du procureur-général, il lui adresse une question terriblement embarrassante. « D'après l'assertion de mon savant ami, dit-il, je suis obligé de croire que le gouvernement n'a pas proposé ce bill pour complaire aux désirs personnels du roi, et que sa majesté, regardant tout ceci avec indifférence, demande seulement que la justice suive son cours. Mais alors quel est donc le poursuivant? quel est donc cet être mystérieux? » Et tout à coup, armé d'une citation de Milton, il la lance avec tant d'adresse que la flèche d'or, sifflant par-dessus les ministres, s'en va frapper la couronne même :

De quel nom le nommer, cet être? Il est sans corps,
Sans appareil vivant, sans forme, sans figure;
Il n'a rien d'arrêté, ni membre, ni jointure,
Nulle substance enfin. C'est un fantôme alors.
Il porte, spectre vain qu'un nuage environne,
Sur son semblant de tête un semblant de couronne.

Si Brougham a voulu découronner un instant l'odieux George IV, aucun trait ne pouvait porter plus juste. L'effet de la citation fut immense. Ce semblant de couronne sur ce semblant de tête (1) rappelait à tous le danger que la conduite du roi faisait courir, non pas à la royauté elle-même, mais à la dynastie de Hanovre. Les courtisans du roi étaient irrités; quelques-uns des lords, en sortant de la séance, reprochaient au lord-chancelier de ne pas avoir retiré la parole à l'audacieux. D'autres prononçaient le mot de lèse-majesté; la chambre, à les entendre, aurait dû l'envoyer à la Tour de Londres. « Il est vrai, dit ingénument lord Campbell, que cette mesure n'aurait servi qu'à le rendre plus populaire. »

Au reste, les deux adversaires du grand avocat, M. Gifford et

(1) What seems his head
The likeness of a kingly crown has on.
(Milton, *the Paradise lost*, book II, v. 60.)

M. Copley, étaient en mesure de lui causer à leur tour les plus graves embarras. La procédure d'un *bill of attainder* leur assurait des avantages dont ils profitaient sans scrupules. Ainsi le 9 septembre l'avocat-général du roi, M. Copley, ayant prononcé un réquisitoire qui avait produit une impression profonde, Brougham aurait désiré répondre immédiatement, sans perdre le droit de faire comparaître les témoins de la reine; or les règles de cette procédure exceptionnelle, qui ne permettaient pas de disjoindre les deux choses (l'appel des témoins à décharge et le discours de la défense), ne permettaient pas non plus que l'appel des témoins à décharge eût lieu avant le réquisitoire. Brougham, effrayé de l'effet produit par l'attaque véhémente de M. Copley, demanda la permission de répondre sur-le-champ, tout en réservant de convoquer plus tard les témoins de la reine et de faire valoir leur témoignage. En d'autres termes, il voulait diviser sa défense en deux parties : l'une qu'il ferait séance tenante, l'autre qu'il ajournerait à quelques semaines. Le lord-chancelier s'y refusa; Brougham était libre de répondre s'il le voulait, mais il ne pourrait plus appeler de nouveaux témoins et donner une suite à sa défense. A quoi se résoudre? D'une part, laisser la chambre des lords sous le coup du discours qu'elle vient d'entendre, c'est bien dur pour le vaillant lutteur; de l'autre, renoncer au droit de faire attester l'honneur de la reine par des voix respectables, se résigner à ne pas confondre une dernière fois cette canaille italienne en lui opposant des personnes de noble vie, n'est-ce pas donner prise à des soupçons fâcheux? N'aura-t-il pas l'air de douter lui-même de ces témoignages qu'il invoque? Les récits du temps nous apprennent que Brougham, obligé de prendre son parti, fut en proie à de véritables angoisses. Il lui parut enfin qu'il ne devait pas renoncer à des témoignages dont sa royale cliente avait lieu de s'honorer. Il se résigna, puisque c'était la loi de cette procédure barbare, à ne pas détruire immédiatement le réquisitoire de Copley. Interrogé sur la date où toutes les formalités pourraient être remplies, il répondit que sa défense commencerait le 3 octobre.

IV.

Le 3 octobre arrive, ce sera le grand jour de Brougham. La chambre des lords est pleine; il y a foule au dehors comme au dedans. A l'heure dite, la séance est ouverte. Comme aux séances précédentes, c'est lord Eldon qui est assis sur le sac de laine. Il donne la parole au procureur-général de la reine. Brougham se lève et s'exprime en ces termes :

« Plaise à vos seigneuries! L'heure est venue où je sens que j'ai

vraiment besoin de toute votre indulgence. Ce n'est pas seulement la présence de cette auguste assemblée qui m'embarrasse, j'ai déjà fait plusieurs fois l'épreuve de sa bienveillance; ce n'est pas la nouveauté de cette procédure qui me trouble, car l'esprit se réconcilie peu à peu avec les choses les plus étranges; enfin ce n'est pas la grandeur de cette cause qui m'accable, car je suis porté, je suis soutenu par la conviction de sa justice, conviction que je partage avec tout le genre humain; mais c'est précisément, mylords, la force de cette conviction, la certitude que j'ai qu'elle est universelle, le sentiment que j'ai qu'elle est juste, c'est tout cela qui me fait craindre de ne pas la traiter comme il convient, et de lui faire tort pour la première fois. Tandis que d'autres peuvent trembler pour un client coupable, éprouver des inquiétudes dans une affaire douteuse, se sentir paralysés par la conscience d'une faiblesse cachée, être glacés par les influences du dehors ou terrifiés par l'hostilité de l'opinion publique, moi, sachant bien qu'il n'y a point de crime à déguiser ici, sachant bien qu'il n'y a rien à craindre ici, rien, excepté les inventions du parjure, l'appréhension qui m'obsède, c'est l'idée qu'en m'acquittant faiblement de mon devoir je puis exposer cette cause à paraître douteuse pour la première fois, et m'exposer moi-même à être condamné, mylords, par ces millions de vos compatriotes dont les yeux jaloux nous surveillent, car bien certainement ils s'en prendraient à moi, s'il vous arrivait de casser le jugement que l'évidence de la cause leur a fait prononcer. Cette pensée accablante me trouble à un tel point que, même après le répit de plusieurs semaines dont je suis redevable à l'indulgence de vos seigneuries, je puis à peine rassembler mes esprits pour m'acquitter de mon devoir professionnel, sous le poids de la grave responsabilité qui l'accompagne. »

Après cet exorde, d'une ampleur trop cicéronienne, mais qui faisait apparaître au-dessus du premier tribunal de l'Angleterre le tribunal supérieur de l'opinion, Brougham entre vigoureusement en matière. En quelques mots, il rappelle l'arrivée de Caroline de Brunswick sur le sol de l'Angleterre, il montre la nièce du roi George III venant d'une cour d'Allemagne pour épouser son cousin le prince de Galles; va-t-il donc raconter tout ce qui a suivi? Bien des auditeurs frémissent d'avance. Les chefs des tories étaient alors les amis de la princesse et les adversaires du prince. Celui-là même qui préside aujourd'hui la séance, lord Eldon, ne l'a-t-il pas défendue en 1806 contre les violences de son mari? Brougham a beau jeu s'il veut parler; non, il s'arrête, il se retire, mais la façon dont il opère sa retraite est plus terrible qu'un assaut. L'intérêt de sa cause, il le déclare, ne lui impose pas l'obligation de remuer ces souvenirs. S'il avait à le faire, il le ferait. On sait déjà ce qu'il

pense sur ce point, il le répète avec force : le devoir, le devoir impérieux de l'avocat est de dire tout ce qui peut sauver son client. Aucune considération extérieure ne le doit retenir. Dussent ses paroles être accablantes pour un autre, dussent-elles le faire frissonner d'épouvante, le torturer, le supplicier, le détruire, il est tenu en conscience d'aller jusqu'au bout. Bien plus, si ses devoirs de patriote ne sont pas d'accord avec ses devoirs d'avocat, il les jettera au vent, alors même qu'il devrait précipiter son pays dans la confusion. Voilà les devoirs de l'avocat; heureusement, dans l'affaire dont il s'agit, l'intérêt de la défense ne le réduit pas à ces extrémités. S'il employait de tels moyens, on croirait qu'il cherche à excuser les crimes de sa cliente; or il ne plaide pas *excusable*, il plaide *non coupable*. L'accusation a dit que la défense elle-même avait été obligée de reconnaître plusieurs des faits criminels imputés à la reine; c'est faux, c'est effrontément et scandaleusement faux. La défense n'admet rien, ne concède rien, la défense prouvera que toutes ces imputations sont calomnieuses.

Épargner ainsi George IV, c'était lui imprimer une flétrissure publique. Quant à la reine, s'il y avait de la fierté à se priver ainsi d'une partie de ses armes, cette fierté n'était-elle pas bien téméraire? Brougham avait-il raison de soutenir si résolûment qu'il n'avait rien à concéder? Il sent qu'il va trop loin, et tout à coup, reprenant ses dernières paroles, il concède les fautes de tenue dont on ne saurait absoudre sa cliente, mais il les concède de façon que les lords eux-mêmes en partagent la responsabilité. Oui sans doute, la reine a eu tort de quitter l'Angleterre, d'aller s'établir en Italie, de s'y faire une société au-dessous de son rang, mais ce n'est pas aux lords de le lui reprocher.

« Que d'autres l'accusent d'avoir déserté son pays, que d'autres forgent des histoires sur les conséquences de son séjour parmi les Italiens, qu'ils regrettent de ne pas l'avoir vue demeurer dans la compagnie des nobles dames de sa patrie d'adoption, ce ne sont pas vos seigneuries qui ont le droit de tenir ce langage. Ce n'est pas vous, mylords, qui pouvez jeter cette pierre à sa majesté. Vous êtes les dernières personnes du monde, — oui, vous qui aujourd'hui prenez la liberté de la juger, vous êtes les dernières personnes du monde à qui il appartienne de proférer cette accusation, car vous êtes les témoins qu'elle est obligée d'invoquer pour s'en défendre. Vous êtes les dernières personnes du monde qui puissent l'accuser, car vous n'êtes pas seulement les témoins de son innocence, vous êtes les instigateurs de la seule faute que nous ayons à reconnaître dans sa conduite. Pendant qu'elle habitait l'Angleterre, elle ouvrait gracieusement les portes de son palais aux familles de vos seigneuries. Gracieusement elle daignait mêler sa

vie, et de la façon la plus familière, à la vie de ces vertueuses et illustres personnes. Elle daignait rechercher votre société, et aussi longtemps que cela put convenir à certains projets (non pas des projets qui vinssent d'elle), — aussi longtemps que cela put aider à de certaines vues (non pas à des vues qui lui fussent propres), — aussi longtemps que cela put servir certains intérêts (non pas des intérêts où elle eût rien à voir), elle ne rechercha point votre société en vain; mais quand la situation changea, quand il fallut retenir ce pouvoir qu'on avait saisi en se servant d'elle comme d'un instrument, quand les affamés de pouvoir et de places voulurent prolonger leur jouissance, cette jouissance à laquelle, pour condition première, la princesse dut être sacrifiée en victime, alors les portes de son palais, toujours accessibles, le furent inutilement, alors la société des pairesses d'Angleterre se retira d'elle, alors elle fut réduite à cette alternative, très humiliante en vérité, — ou bien de reconnaître que vous l'abandonniez, et de chercher parmi vous ceux qui, en continuant de la voir, lui feraient une faveur accordée de mauvaise grâce, — ou bien de quitter ce pays et de chercher au loin une compagnie inférieure à la vôtre. »

Est-il besoin de faire remarquer avec quelle précision ces traits sanglans atteignaient en plein visage lord Eldon, lord Liverpool, lord Castlereagh, tous les chefs du gouvernement tory?

Les torts de la reine une fois expliqués de la sorte et placés hors de cause, l'orateur arrive au fond même de l'accusation. Il ne s'agit plus de l'observation des convenances, il s'agit de l'adultère de Caroline de Brunswick, princesse de Galles, femme du prince-régent d'Angleterre, accusée d'avoir pris pour amant un postillon italien. Qui dit cela? Un autre postillon de la reine et l'une de ses femmes de chambre. Écoutons, dit Brougham, et jugeons. Ce que racontent ces gens-là offre d'étranges caractères. Quelle violence de haine et quelle richesse de détails! Ce n'est point le ton de la vérité. Si la reine a fait ce dont on l'accuse à Naples, elle a dû chercher l'ombre, comme Tibère à Caprée. Quoi! c'est au grand jour qu'elle étale sa honte! c'est à la face du monde qu'elle mène la vie d'une prostituée! Et personne n'en sait rien! et ces infamies ne sont révélées que bien des années plus tard à la commission de Milan! Et les personnes les plus respectables, lady Charlotte Lindsay, lord et lady Glenbervie, Mme Falconet, d'autres encore continuent à la voir avec les marques du plus profond respect! — Brougham prend alors l'un après l'autre tous ces témoignages, il en montre les non-sens, les contradictions, les mensonges, les effronteries abominables. Parmi ceux qui ont déposé, il y a des hommes d'imagination vive ou de crédulité sotte, il y a ceux qui sont vains et légers, il y a les ignorans et les stupides. D'où vient que la

commission de Milan leur a fait à tous le même accueil et qu'elle a écarté les bons, les sages, les véridiques, ceux qui ne disent rien sans peser leurs paroles? *Sunt in illo numero multi boni, docti, prudentes, qui ad hoc judicium deducti non sunt : multi impudentes, illiterati, leves, quos, variis de causis, vides concitatos.* Brougham aime beaucoup ces souvenirs du barreau antique, et sa mémoire en est si richement pourvue qu'il trouve toujours à point la citation la plus appropriée. Ne pensez-vous pas que la suite s'adapte merveilleusement à ce qu'il veut dire? Il a prouvé que toutes ces dépositions ont été acquises à beaux deniers comptans, c'est l'orateur latin qu'il charge de caractériser cette race d'hommes pour qui le serment est une comédie et le témoignage un jeu : *quibus jusjurandum jocus est; testimonium ludus; existimatio vestra tenebræ; laus, merces, gratia, gratulatio proposita est omnis in impudenti mendacio.*

Sur ce sujet, Brougham est inépuisable. Il sait bien que toute la cause est là, et que, s'il veut sauver la reine, il est obligé de *détruire*, comme il dit, les agens de la commission de Milan. Il l'a flétrie, cette commission ténébreuse, il l'a comparée, pièces en main, à la justice secrète de Henry VIII préparant par ordre la ruine de Catherine Howard; maintenant voici le tour des témoins. Le contre-interrogatoire dont nous parlions tout à l'heure n'a été qu'une préparation et un prélude. Il faut le suivre quand il reprend une à une toutes les histoires contées par Majocchi et Mlle Demont, par Sacchi et Paturzo. Quelle vigueur et quelle verve! On reconnaît un orateur nourri des modèles antiques, mais qui se souvient aussi des mémoires de Beaumarchais. Tout à l'heure il était impétueux, serré, pressant, à la façon de Démosthène, abondant et harmonieux comme Cicéron; écoutez à présent, c'est le sarcasme de Figaro. Il a des traits sanglans, des mots à l'emporte-pièce. Voici une jeune Suissesse, autrefois servante chez la princesse de Galles, qui, attirée dans les filets de la commission de Milan, a déclaré que la maison de sa maîtresse était un mauvais lieu. Le fait est grave. L'accusation ne l'oublie pas, et des termes ignobles sont prononcés. Seulement l'accusation a négligé de dire que l'honnête servante avait placé une de ses sœurs dans ce mauvais lieu et qu'au temps même où elle tenait ce langage, elle était en instance pour en placer une autre. Il y a un mensonge ici, mensonge en action ou mensonge en paroles. Quand donc a-t-elle menti? Quand donc a-t-elle dit vrai? Le doute est impossible; c'est sa conduite qui donne un démenti à son langage, sans quoi elle serait la dernière des créatures. Infâme, si elle a calomnié la reine pour gagner l'argent du roi, plus infâme encore, si elle a jeté ses propres sœurs dans le bourbier dont

elle parle, telle est l'alternative. Dans l'un et l'autre cas, que vaut son témoignage?

Ce qu'a fait cette malheureuse, tous les autres l'ont fait de même : ils mentent. Ils mentent pour de l'argent, ils mentent pour jouer le rôle qu'on leur a enseigné; troupe de comédiens aux gages de la haine. C'est précisément cette hideuse conspiration qui fournit à Brougham ses argumens les plus forts. Si l'on ne voyait pas à travers tous ces masques la figure détestée de George IV, on penserait davantage aux imprudences et aux folies de la reine. Heureusement pour elle, la fureur atroce qui la poursuit depuis vingt-cinq ans ne permet pas à son égard une impartialité absolue. Devant ces accusations abominables, on oublie les reproches mérités. Quoi! les agens de George IV prétendent en faire une Messaline! Quoi! ils lui imputent des crimes contre nature! Quoi! ces turpitudes dont les jacobins ont voulu souiller l'auguste figure de Marie-Antoinette, c'est le roi qui essaie d'en salir la reine! représentez-vous l'effet de ces véhémentes paroles adressées par un orateur whig à une assemblée anglaise. Du haut en bas de la société britannique, il n'y a qu'un sentiment d'horreur contre le jacobinisme, et quels sont ici les hommes qui rappellent les violences de 93? Où sont les jacobins qui dégradent à plaisir la majesté royale? Sur le trône, autour du trône. L'opinion publique indignée prêtait ici à Brougham une assistance victorieuse. Les fautes de la reine disparaissaient à tous les yeux quand on la voyait ainsi traînée dans la fange. Cependant la chambre des lords ne juge pas comme l'opinion; il peut rester encore bien des doutes; ne résulte-t-il pas de la discussion même de Brougham que la reine s'est compromise par des accointances indignes? C'est alors que Brougham, en terminant, évoque la vie passée de la princesse de Galles.

« Si la reine avait fréquenté des compagnies au-dessous de son rang, si elle avait abaissé sa dignité, si elle s'était laissé entraîner à des actes qui, sans être coupables, pourraient être blâmés comme inconvenans, comme incompatibles avec sa haute situation, si l'on avait prouvé enfin qu'elle est coupable de quelque indignité de ce genre, des raisons impérieuses m'auraient fait garder le silence sur ce point. Il n'en est rien, je n'ai aucun motif de me taire. Je dis : il n'y a ici aucun crime, il n'y a aucune légèreté, il n'y a aucune indignité. Supposez pourtant qu'il y en ait eu, supposez qu'en mettant ses accusateurs au défi de prouver les crimes qu'on lui impute, j'eusse admis chez elle des légèretés et même des choses contraires au décorum, je n'en aurais pas moins fait appel à ce qui est toujours la sauvegarde de la vertu en péril, j'en aurais appelé à sa vie passée, quand elle demeurait dans ce pays, au milieu de ses relations personnelles, quand elle n'avait pas

encore été obligée de s'expatrier, quand elle avait encore des protections parmi nous, quand elle avait encore la plus puissante de toutes les protections, celle de feu notre vénéré monarque. J'ai entre les mains un témoignage qu'on ne saurait lire, qu'on ne saurait apprécier, j'en suis sûr, sans un profond sentiment de son importance, surtout sans une profonde impression de tristesse, si, nous rappelant le règne qui vient de finir, nous le comparons à la situation présente. C'est une preuve mélancolique, — d'autant plus mélancolique, hélas! que celui qui nous la fournit nous a quittés plus récemment, — c'est une preuve, dis-je, que cet illustre souverain avait les yeux sur la princesse, qu'il la connaissait mieux que ne la connaissaient tous les autres, qu'il l'aimait mieux que ne l'aimaient tous les autres membres de la famille royale, y compris ceux-là même à l'affection desquels elle avait le plus de droits, enfin qu'il la préférait à ses propres enfans. Il y a dans cette lettre une telle droiture, une telle honnêteté, un sens si ferme et si viril que je ne puis résister au désir de la lire. »

Brougham lit alors une lettre que George III écrivait à sa belle-fille le 13 novembre 1804, lettre aussi honorable pour la princesse de Galles que fâcheuse pour le prince. On savait déjà que, dans la querelle du prince et de sa femme, le roi avait pris parti pour sa belle-fille contre son fils; la lettre de George III rend la chose plus présente en nous introduisant dans l'intérieur de la famille royale. « Hier, écrit-il, moi et les autres membres de ma famille nous avons eu une entrevue avec le prince de Galles au château de Kew. On a eu soin de tous côtés d'éviter tous les sujets d'altercation ou d'explication, aussi la conversation n'a-t-elle été ni instructive ni intéressante; mais elle laisse le prince de Galles en situation de montrer si son désir de revenir à sa famille est une parole vaine ou une réalité, » *only verbal or real*. Brougham, interrompant ici sa lecture, fait remarquer que George III n'a jamais connu cette distinction pour lui-même; c'est seulement en parlant des autres que le vieux souverain si honnête, si droit, si simple, a pu distinguer le langage et les sentimens que le langage exprime, ce qui est dans le cœur et ce qui n'est que sur les lèvres. Dans la dernière partie de sa lettre, le bon vieux roi se plaint de son peu d'adresse à terminer ces pénibles affaires. Il parle de la *chère enfant* (la princesse Charlotte âgée alors de huit ans), il constate les droits maternels de la princesse de Galles, et dit combien il serait heureux de trouver un arrangement qui lui permît de vivre encore plus dans sa compagnie. C'est ce sentiment qui l'empêche de se décourager de la poursuite des moyens, si difficile que soit la tâche. La lettre finit par ces mots : « croyez-moi en tout temps, ma très chère belle-fille et nièce, votre très affectionné beau-père et oncle. George, roi. »

Un curieux pendant à cette lettre de George III, c'est le billet que *son illustre successeur*, comme dit gravement Brougham, avait écrit à la princesse de Galles un an après son mariage pour lui signifier qu'ils vivraient dorénavant chacun de son côté. Brougham hésite à en donner lecture, tant la chose est connue. Cependant il ne serait pas inutile de la placer auprès de la lettre du roi, cette lettre *qui n'est pas écrite assurément dans le même ton, qui n'exprime pas les mêmes sentimens affectueux*, mais qui n'indique aucun manque de confiance, qui ne révèle du moins aucun désir de soumettre la conduite de la reine à une scandaleuse inquisition. L'auteur de la lettre donne à la princesse de Galles la permission de vivre à part, il désire ne plus la rencontrer jamais, il affirme que cette séparation absolue est ce qu'il y a de plus souhaitable pour leur bonheur à tous deux; après cela, devait-on s'attendre à voir la conduite de sa majesté scrutée avec l'impitoyable rigueur qu'amène nécessairement un *bill de peines et de châtimens?* Ah! certes il serait intéressant de la relire, cette lettre du prince de Galles, en face du bill odieux présenté par ses ministres. — Lisez! lisez! lui crient plusieurs voix. Il la lit, et la signification de ce document a été si bien indiquée par avance que l'orateur n'a plus besoin d'en donner le commentaire. C'est comme s'il disait de sa voix la plus vibrante: A supposer que la reine eût failli, vous n'auriez pas le droit de la poursuivre, vous, le roi, bien plus coupable qu'elle, qui l'avez induite à faillir. A supposer qu'elle eût compromis en Italie sa dignité souveraine, vous n'auriez pas le droit de la condamner, vous, lords d'Angleterre, qui avez repoussé la fille adoptive de George III et l'avez obligée à s'exiler du royaume.

La discussion est finie, l'orateur n'a plus qu'à se résumer. Comment a-t-il renversé l'accusation? Il a prouvé que chacune des dépositions était entachée de mensonge. Des témoins convaincus d'avoir menti sur un point peuvent-ils être crus sur le reste, alors même qu'ils s'accordent dans une partie de leurs narrations? Non, cet accord même n'est qu'un mensonge de plus, il prouve qu'il y a un complot. L'histoire en a vu de ces complots infâmes soutenus avec art, avec autorité, avec toutes les apparences du vrai, et que la découverte d'une seule contradiction a démasqués subitement. Il cite alors, d'après le livre de *Daniel*, les deux juges israélites à Babylone, calomniant la femme de Joachim. Leur complot semblait avoir réussi de tout point. « Ils avaient détourné les yeux, dit le récit biblique, pour ne point voir le ciel et ne se point souvenir des justes jugemens (1). » Cependant tout à coup, dans ce réseau de mensonges si adroitement préparé, un fil éclate, une maille se

(1) Daniel, chapitre XIII, verset 9 : « Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum neque recordarentur judiciorum justorum. »

rompt; c'est bien peu de chose en apparence, c'est assez pour tout détruire. Brougham supplie les lords de se rappeler cette grande scène. « Je dis grande, parce qu'elle est poétiquement grande et juste, à part même la place qu'elle tient dans les livres inspirés. » Les deux infâmes vieillards ont tout combiné pour perdre Suzanne, la femme de Joachim. Suzanne est condamnée, on la conduit au supplice; elle va mourir, quand Daniel, le jeune voyant, obtient la permission d'interroger séparément les deux accusateurs. Il leur demande sous quel arbre du jardin de Joachim a été commis le crime d'adultère. « Sous un tamaris, » dit l'un; l'autre dit : « Sous un chêne. » Ainsi dans ce complot horrible, un seul point, un tout petit point de leur rôle a été oublié. Ce point, c'est l'arme que se réservait la Providence, « la Providence, ajoute Brougham, qui ne veut pas que l'iniquité triomphe et que l'innocence soit foulée aux pieds. »

« Telle est, mylords, la cause qui vous est soumise. Telles sont les preuves qui vous sont offertes à l'appui de ce bill, preuves insuffisantes pour établir une dette, impuissantes pour priver un citoyen de l'un de ses droits, scandaleuses si elles doivent soutenir la plus haute accusation que connaisse la loi, monstrueuses si elles prétendent ruiner l'honneur et flétrir le nom d'une reine d'Angleterre! Comment donc les qualifier, ces preuves, s'il s'agit d'une législation judiciaire, d'une sentence parlementaire, d'une loi *ex post facto,* dirigée contre une femme sans défense? Mylords, je vous supplie de réfléchir. Je vous engage sérieusement à prendre garde. Vous êtes sur le bord d'un précipice; faites attention! Votre jugement ira loin, si vous condamnez la reine; mais ce sera la première fois qu'un de vos jugemens, au lieu d'atteindre la personne qui en est l'objet, se retournera, rebondira en arrière pour frapper ceux qui l'auront prononcé. Sauvez le pays, mylords, de cette catastrophe! Vous-mêmes sauvez-vous de ce péril! Oui, préservez ce pays, dont vous êtes l'ornement, mais où vous ne pourrez continuer de fleurir, si vous vous séparez du peuple, pas plus que la fleur séparée de sa racine, pas plus que la branche séparée du tronc de l'arbre. Sauvez ce pays afin que vous puissiez l'embellir encore, sauvez la couronne en péril, sauvez l'aristocratie ébranlée; sauvez l'autel menacé du même coup qui renverserait le trône. Vous avez décidé, mylords, vous avez voulu, l'église et le roi ont voulu que la reine fût privée du service solennel auquel elle a droit. Au lieu de ce service solennel, elle a aujourd'hui les prières qui s'élèvent du fond du cœur de son peuple. Je n'y joindrai pas les miennes, dont elle n'a pas besoin; j'adresserai seulement mes humbles supplications au Dieu de miséricorde, pour qu'il ne mesure pas sa miséricorde envers ce peuple aux mérites de ceux qui le gouvernent et pour qu'il incline vos cœurs à la justice. »

Brougham, en prononçant ces derniers mots, se souvint d'une attitude particulière aux prédicateurs de son pays. Quand les ministres écossais, à la fin d'un service, bénissent l'assemblée des fidèles, ils élèvent leurs mains au-dessus de leur tête et les tiennent immobiles jusqu'à ce que leur voix ait cessé de se faire entendre (1). Tel, le grand avocat, dans une inspiration sublime, appelait du fond des cieux et faisait descendre sur les juges l'esprit de miséricorde.

L'effet de ce discours fut immense. Si la cause personnelle de la reine n'était pas absolument gagnée, la cause du bill était perdue. On entendit pourtant d'autres orateurs encore; les assesseurs de Brougham, M. Williams, M. Denman, le docteur Lushington, parlèrent avec talent, des témoins favorables à la reine furent entendus, de nouvelles discussions s'engagèrent; mais au milieu de ces formalités insipides la grande scène oratoire du 4 octobre était présente à tous les souvenirs. La vibrante parole de Brougham remplissait toujours l'enceinte. Enfin le 10 novembre, quand le vote décisif eut lieu, il n'y eut qu'une majorité de 9 suffrages pour ordonner la troisième lecture du bill. Dans le débat précédent au sujet de la seconde lecture, la majorité avait été de 28 voix. Cette décroissance était un avertissement assez clair. Dût le ministère conserver à la dernière épreuve cette majorité insignifiante, pouvait-il porter à la chambre des communes un bill condamné d'avance? Le résultat du scrutin étant connu, le premier ministre, lord Liverpool, déclara que l'affaire était ajournée à six mois. C'est la formule d'usage pour annoncer l'abandon d'un bill.

V.

L'échec du ministère fournissait des armes terribles à l'opposition. Lord Grey s'en saisit sur-le-champ. Il se leva, et, dans un discours véhément, il dénonça la partialité, la servilité, la détestable incapacité des ministres. Ses paroles résonnaient comme un acte d'accusation. Il leur reprocha d'avoir tenu pendant plusieurs mois le royaume tout entier dans un état d'agitation fiévreuse, d'avoir provoqué les passions, trahi la cause de l'ordre, donné des prétextes aux plus dangereux ennemis de la paix publique. Si l'on parlait ainsi à la chambre des lords, il est facile de deviner ce qui se passait dans la ville. La nouvelle de l'ajournement du bill y fut le signal d'une explosion de joie tumultueuse. On n'avait pas vu

(1) Nous devons ces détails à lord Campbell. Brougham lui avait déclaré lui-même que les prédicateurs du clergé écossais avaient été ses maîtres dans l'art oratoire, *his instructors in oratory*. Il citait surtout le docteur Greenfield, qui lui avait enseigné certains procédés infaillibles pour commander l'attention.

pareille manifestation depuis la victoire de Waterloo. Tous les édifices de la cité étaient illuminés. La plus grande partie des rues de Londres présentait le même spectacle. Le port s'associait à ce triomphe, tous les navires à l'ancre semblaient fêter une solennité nationale; sur les tillacs, sur les vergues, à la pointe des mâts, éclataient des feux et se balançaient des girandoles. Les voitures publiques étaient ornées de feuillages. Une foule ardente se portait chaque soir aux hôtels des ministres et aux bureaux des journaux ministériels pour les forcer d'illuminer. Les constables et la troupe réussirent pourtant à maintenir un certain ordre au milieu de ce délire. Il y eut en somme peu de fenêtres brisées. Le jour, des scènes étranges ameutaient la populace. Les témoins de la commission de Milan, si vigoureusement flagellés par Brougham, furent brûlés en effigie au milieu des acclamations. Dans les hautes sphères de la société de Londres, des marques d'approbation bien plus graves encore accueillirent la défaite de George IV. Le prince Léopold, si réservé, si attentif à toutes ses démarches, car l'Angleterre, on l'a vu, avait constamment les yeux sur lui, s'empressa d'aller rendre visite à sa belle-mère. Un frère même du roi, le duc de Sussex, porta ses félicitations à la reine. Enfin, symptôme significatif dans ce monde des grandes affaires, il y eut le lendemain même de l'ajournement du bill une hausse considérable des fonds publics. Les mêmes transports éclatèrent d'un bout du royaume à l'autre. D'Angleterre, du pays de Galles, d'Écosse, d'Irlande, des adresses arrivaient par milliers à la reine Caroline. On pense bien que Brougham eut sa large part dans ces démonstrations de l'enthousiasme public. De tous les quartiers de la ville et de tous les points du royaume, des corporations ouvrières lui envoyaient leurs diplômes enfermés dans des boîtes d'or. Il reçut un jour une magnifique paire de candélabres; c'était le produit d'une souscription à un penny ouverte par des paysans et des mécaniciens. On vendait son buste dans les rues avec celui de la reine. Enfin, c'est un détail qui nous est signalé par lord Campbell, ces mots, *à la tête de Brougham*, devinrent une enseigne pour les débits de bière (1). « Une chose de plus grande importance, ajoute lord Campbell avec une pointe d'ironie, c'est que sa clientèle doubla immédiatement. Dès qu'il paraissait devant un tribunal, à Londres ou ailleurs, les avocats s'empressaient autour de lui. Dans une de ses *tournées*, aux assises d'York, de Durham, de Newcastle, de Carlisle, d'Appleby, de Lancastre, on arrivait de tous côtés pour voir et entendre *l'illustre*

(1) The *Brougham's head* became a common sign for beershops. *Lives of the lord chancellors*, t. VIII, p. 324.

défenseur de la reine. Partout enfin la cour civile et la cour de la couornne étaient pleines ou désertes, suivant qu'il avait à parler devant l'une ou devant l'autre (1). »

Ainsi manifestations populaires, sympathies de la nation, témoignages venus de la cour elle-même, hommages de toute sorte rendus à son principal défenseur, rien ne manquait au triomphe de la reine Caroline. Elle voulut donner à cette victoire une consécration solennelle. Le 29 novembre, quand l'effervescence publique fut calmée, elle alla faire ses dévotions à l'église cathédrale de Saint-Paul et rendre grâce à Dieu de l'issue du procès. On sait que l'église Saint-Paul est située dans le quartier qui est le cœur même de Londres. Tout avait été préparé pour l'arrivée de la royale visiteuse; le lord-maire et tous les membres du conseil municipal la reçurent à cheval au seuil de la Cité.

Transportez-vous maintenant huit mois plus tard, et lisez la lettre que le lord-chancelier écrit à sa fille, lady F.-J. Bankes, le lendemain du couronnement de George IV. C'est le 20 juillet 1821. Cette lettre a été publiée par lord Campbell dans sa *Vie de lord Eldon*; on y trouve ces mots : « tout est fini, tout est sauvé, tout s'est passé à merveille. La journée d'hier a dû apprendre à la reine combien la faveur populaire est inconstante. » Qu'est-ce à dire? et de quoi s'agit-il? Depuis les jours où les rues de Londres retentissaient d'acclamations, où les fenêtres s'illuminaient, où les mâts des vaisseaux, comme des rangées de phares, s'éclairaient dans la brume, depuis l'heure où le lord-maire, avec une escorte de *gentlemen*, tous à cheval et en grande tenue, attendaient la reine aux environs de Temple-Bar, qu'est-ce donc qui s'est passé?

C'est le couronnement du roi qui a renouvelé la lutte. La cérémonie, retardée par le scandale du procès, avait été fixée au 19 juillet 1821. Le 20 juin, le ministère est interpellé à ce sujet : la reine sera-t-elle couronnée? Le ministère répond sans hésiter que la reine en a fait la demande, mais que cette demande ne peut être admise. Le droit d'être couronnée officiellement par l'église n'appartient pas à l'épouse du souverain. Ce n'est pas là une des prérogatives de son rang, c'est simplement une faveur que le souverain peut accorder ou refuser; or, dans le cas en question, le ministère n'est pas d'avis que la reine participe à la cérémonie du couronnement. Là-dessus une discussion s'engage entre Liverpool et M. Brougham, discussion des plus vives qui se poursuit devant le conseil privé, auquel vient de s'adresser la reine. Ses avocats y sont admis à faire valoir sa requête, ils plaident devant ce nouveau tribunal,

(1) Lord Campbell, *Lives of the lord chancellors*, t. VIII, p. 324.

ils développent les motifs du droit et les raisons politiques; à défaut de textes précis inscrits dans la législation, ils interprètent l'histoire, ils invoquent la coutume, ils sont ingénieux, habiles, pressans, mais comment réussiraient-ils à écarter une décision arrêtée d'avance? C'est en vain que pendant trois jours ils déploient toutes les ressources de la parole et de la dialectique, le conseil privé repousse à une majorité considérable la réclamation de la reine.

La reine proteste solennellement contre la décision du conseil privé (17 juillet); en même temps elle adresse une lettre à lord Sidmouth, ministre de l'intérieur, et, lui annonçant son intention d'assister au couronnement du roi, elle le prie de lui faire assigner une place convenable. Elle écrit ensuite à l'archevêque de Cantorbéry, et lui exprime son désir d'être couronnée non pas dans la cérémonie où sera couronné le roi, puisque le conseil privé a cru devoir le lui refuser, mais séparément, quelques jours après, afin que les dispositions prises pour la première solennité puissent servir à la seconde; on évitera ainsi de nouvelles dépenses. Ni lord Sidmouth ni l'archevêque ne répondirent à ces missives; le roi fit écrire directement à la reine que sa volonté formelle était qu'elle n'assistât point au couronnement et qu'elle ne fût point couronnée.

Voici le jour fixé pour le couronnement de George IV. C'est le 19 juillet 1821. La reine est décidée à lutter jusqu'au bout. Cette place qu'on lui dénie, elle essaiera de la prendre. Elle avait fait prévenir les autorités ecclésiastiques qu'elle arriverait dès huit heures du matin à l'abbaye de Westminster. Se ravisant ensuite, afin de pénétrer par surprise, elle se mit en route entre six et sept heures. Une foule immense occupait déjà toutes les avenues. Hélas! ce n'était plus le même peuple qui avait protesté si énergiquement contre les outrages du procès. L'abandon du bill avait paru à la longue une satisfaction suffisante. Les Anglais, gens pratiques, comprenaient enfin qu'il était peu raisonnable de s'attacher obstinément à une cause équivoque. Sans qu'il y eût plus d'estime pour le roi ni plus de sympathie pour ses ministres, le bon sens public se disait qu'on avait d'autres moyens de combattre leur politique. C'est au milieu de cette multitude, indifférente d'abord et bientôt hostile, que la reine parcourut une partie de la ville dans une voiture à six chevaux. Arrivée à l'abbaye de Westminster, elle trouva toutes les portes fermées. Les personnes de sa suite essayèrent en vain de les faire ouvrir. A toutes les instances, à toutes les sommations, les huissiers répondaient avec une gravité imperturbable que les ordres étaient formels et que nul ne pouvait entrer sans billet. Ce débat se prolongea une demi-heure au milieu d'un vacarme effroyable. On sait quel est le respect des Anglais pour le bâton du constable et les prescriptions de l'autorité. En essayant de violer la consigne des

portes, la reine se mettait dans son tort. Jusque-là elle n'avait fait que se défendre; c'est d'elle cette fois que venait l'agression. Des huées et des sifflets éclatèrent. On entendit bien quelques voix crier : Vive la reine! la reine pour toujours! mais ce n'était plus une clameur unanime comme aux jours du procès, il était trop évident que la sympathie publique s'était retirée. Caroline de Brunswick n'était plus soutenue que par une populace infime, le peuple de Londres l'abandonnait. Dans ce désordre, dans ce tumulte, parmi les protestations et les injures, un *gentleman* (lord Eldon affirme le fait) eut l'indignité de lui crier : Va retrouver Bergami! C'est l'expression brutale du revirement d'opinion qui s'était déclaré peu à peu depuis l'abandon du bill. Quand la malheureuse remonta dans sa voiture, elle pleurait à chaudes larmes.

Comprenez-vous maintenant ce que voulait dire le vieux chef tory, lord Eldon, quand il écrivait à sa fille le 20 juillet 1821 : « Tout est fini, tout est sauvé? » Après cette triste scène du matin, la journée s'était passée sans encombre. Le couronnement du roi avait eu lieu selon le cérémonial accoutumé. Même, sans parler des illuminations officielles, plusieurs des quartiers aristocratiques avaient éclairé çà et là leurs fenêtres, et il n'y eut en somme qu'un petit nombre de vitres cassées. Lord Eldon en prend assez gaîment son parti : « on a brisé, dit-il, les fenêtres de Castlereagh, de Montrose, de quelques autres encore, au moment où les illuminations se préparaient. » Puis il ajoute : « Nous avions une très belle illumination. John Bull nous a épargnés. Sa famille a même été fort polie à mon égard pendant que ma voiture se rendait à l'abbaye. L'affaire s'est terminée d'une façon que personne ne pouvait espérer. Le matin, chacun s'était rendu à la cérémonie sous une impression de crainte et d'angoisses. » En effet, quelques fenêtres brisées dans le West-End, qu'est-ce que cela quand on avait redouté une bataille dans les rues? Tandis que plusieurs bandes facilement dissipées insultaient l'hôtel de lord Castlereagh, la foule se portait aux feux d'artifice et aux spectacles gratis. Lord Eldon avait raison de résumer ainsi cette journée inquiétante : Tout est fini, tout est sauvé!

Pendant ce temps, la reine, accablée d'humiliations et de honte, était obligée de se dire à elle-même : tout est fini! tout est perdu! Elle essaya pourtant de se montrer encore au pays, tant il y avait d'énergie et de ténacité dans cette singulière nature. Le roi se disposait à faire un voyage en Irlande pour faire entrevoir un avenir meilleur à cette race opprimée; la reine, dans l'espoir de ramener à elle les sympathies publiques, eut l'idée de partir pour l'Écosse. L'Écosse était la patrie de son éloquent avocat, l'Écosse était fière d'Henry Brougham, c'était d'Écosse que lui étaient venues les plus chaleureuses adresses; elle espérait y prendre sa revanche de l'in-

jurieux abandon du peuple de Londres. Le roi se mit en route le 31 juillet; trois jours après, la reine, au milieu des apprêts de son départ, fut saisie d'une fièvre qui prit immédiatement le caractère le plus grave. Elle était tombée malade le 3 août; le 7 elle expira.

On dirait que l'étrange créature a voulu montrer jusque dans la mort les deux traits principaux de son caractère, je ne sais quel besoin de braver l'opinion et une ardeur de lutte véritablement indomptable. Sauf quelques legs aux personnes de sa maison, elle laissait par son testament tous ses biens présens et tous ceux qui devaient lui revenir de sa mère, la duchesse de Brunswick, à un jeune homme nommé William Austin. C'était précisément ce même enfant qui, élevé dans sa villa de Blackheath, avait excité contre elle en 1806 les premiers soupçons d'inconduite. Bien que l'enquête dirigée alors par les plus grands personnages du royaume eût écarté toute accusation d'adultère, il en était résulté cependant une impression fâcheuse et pour les juges et pour le public; en instituant son légataire universel l'enfant dont la présence mystérieuse avait causé un tel scandale, la reine prenait plaisir à montrer à la face du monde son mépris de l'opinion. Elle montrait aussi son implacable haine lorsque, décidée à poursuivre du fond du cercueil l'odieux persécuteur, elle écrivait ces mots dans son codicille : « Je veux que mon corps soit porté sans pompe à Brunswick et que l'on grave cette inscription sur mon tombeau : « *à la mémoire de Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick, reine outragée d'Angleterre.* »

Cette mort soudaine, sans réveiller pour la reine les sympathies passées, souleva de nouveaux murmures contre le roi. Des bruits sinistres couraient par la ville. George IV, recevant la nouvelle en Irlande, n'avait pas dissimulé sa joie. On lui attribue cette parole odieuse : « C'est la plus grande délivrance que je puisse désirer. » La délivrance arrivait si fort à point que bien des gens le soupçonnèrent d'y avoir aidé. Telle était la confiance qu'inspirait George IV : la reine est morte, c'est le roi qui l'a tuée! Effrayé de ces rumeurs croissantes, le ministère prit immédiatement des mesures. Il fallait prévenir une manifestation où la personne du souverain aurait subi de terribles atteintes. On décida que le cercueil de la reine serait enlevé le 14 de Brandenburg-house, dans un carrosse à huit chevaux, et que, sans traverser la cité, il serait dirigé sur Harwich, où une frégate le recevrait pour le transporter sur le continent. Vaines précautions! quand le cortége, avec son escorte de dragons et de troupes de ligne, voulut prendre les rues qui lui permettaient d'éviter le centre de la ville, il les trouva barricadées par des charrettes. S'il se détournait à droite ou à gauche, il était arrêté à chaque pas par des troupes d'hommes à cheval qui lui disputaient le passage. Lentement, lentement, à force de rames, comme une barque trop

chargée qui remonte la Tamise aux heures du reflux, le cortége avançait toujours, mais lorsqu'il avait écarté les bandes de cavaliers, il rencontrait des piétons entassés en masses profondes. De toutes parts éclataient des vociférations effroyables. Les soldats étaient insultés. Plus d'une fois il fallut repousser la force par la force. Parvenu aux limites occidentales de Westminster, le cortége allait prendre la rue qui longe au nord cette partie de la ville, quand les clameurs redoublèrent. Des pierres furent jetées aux dragons, qui firent feu; plusieurs personnes furent tuées ou blessées. Un peu plus loin, dans un carrefour, la foule exaspérée, débouchant par quatre issues, se précipita sur les troupes avec une telle violence qu'elle les mit hors de combat. Le cortége, que ne protégeaient plus les soldats dispersés, fut entraîné dans la rue d'Oxford et de là dans le Strand. La populace était maîtresse. De rue en rue, les hérauts de l'émeute s'élançaient en criant : La reine arrive, la reine assassinée! Les plus forcenés parlaient de conduire le corbillard devant le palais de Carlton-house, résidence habituelle du roi. Cependant, grâce à l'énergie pacifique des constables, le cortége put continuer sa route. On suivit le Strand jusqu'aux portes de la cité, où la présence du lord-maire à cheval établit un peu de calme. Conformément aux priviléges de la cité, ce magistrat interdit l'entrée aux troupes : il ne laissa pénétrer qu'une compagnie de dragons dont on avait remarqué la modération au milieu de ces provocations sauvages. Enfin, arrivé aux limites de la Cité après une marche et une lutte qui n'avaient pas duré moins de huit heures, le catafalque s'achemina paisiblement vers Colchester, où le corps fut déposé dans l'église pour y rester jusqu'au lendemain matin, sous la surveillance d'un détachement de la garde.

Vers le milieu de la nuit, les exécuteurs testamentaires de la reine, avec quelques personnes dévouées à sa mémoire, pénétrèrent secrètement dans l'église et firent clouer sur le cercueil une plaque portant ces mots, d'après les instructions du codicille : *cigit Caroline de Brunswick, reine outragée d'Angleterre.* Quelques heures après, le ministère ayant été prévenu par la police, un officier du gouvernement se présenta, fit déclouer la plaque et y substitua une inscription qui mentionnait simplement son titre : *Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre.* Le lendemain 15 août, le cortége se remit en marche au point du jour et atteignit Harwich, où une frégate l'attendait. Le cercueil y fut embarqué avec tous les honneurs militaires et le navire mit à la voile. Cinq jours après, le 20 août, il abordait à Stade, sur les côtes de Hanovre.

Telles furent les funérailles de la reine Caroline. C'est au milieu des clameurs, des violences, des coups de feu, que la malheureuse créature fut conduite à sa dernière demeure, tandis que son en-

nemi triomphant était salué comme un messie par les acclamations de la crédule Irlande. Il y eut pourtant une justice. L'idole menteuse devant laquelle les enfans de la verte Erin s'agenouillaient avec tant de candeur fut lapidée en ce moment-là même par de terribles mains, et l'exécution arrivait si à propos qu'elle semblait faite au nom de *la reine outragée*. Cette scène appartient au tableau des obsèques de la reine Caroline de Brunswick. Vous connaissez les strophes que lord Byron a intitulées *l'Avatar irlandais*; voici le moment de les relire. Placée en regard des événemens que nous venons de raconter, l'invective du poète acquiert toute sa valeur :

« Avant que la fille de Brunswick soit refroidie dans sa tombe, pendant que ses cendres ballottées par les vagues voguent encore vers sa patrie, voyez! George le triomphant s'avance sur les flots vers l'île bien-aimée qu'il chérit depuis longtemps, — comme son épouse.

« Il est vrai qu'ils ne sont plus, les grands hommes de cette ère si éclatante et si courte, arc-en-ciel de la liberté, trève de quelques années dérobées à des siècles d'esclavage pendant lesquelles l'Irlande n'eut point à pleurer sa cause, trahie ou écrasée.

« Il est vrai que les chaînes du catholique résonnent sur ses haillons. Le château de Dublin est encore debout, mais le sénat a disparu, et la famine qui habitait ses montagnes asservies s'étend de proche en proche jusqu'à son rivage désolé, —

« Jusqu'à son rivage désolé où l'émigrant s'arrête un instant pour contempler encore son foyer natal avant de le quitter à jamais. Ses larmes tombent sur ses chaînes à peine détachées de ses mains, car cette prison d'où il s'échappe est le lieu de sa naissance.

« Mais il vient! il vient, le messie de la royauté, pareil à un léviathan énorme que les vagues rouleraient vers la plage! Recevez-le donc comme il convient de recevoir un tel hôte, avec une légion de cuisiniers et une armée d'esclaves.

« Il vient, dans la promesse et la fleur de ses soixante ans, jouer son rôle de souverain au milieu de la parade. — Mais vive le trèfle dont il s'est couvert! Et puisse le vert qu'il porte à son chapeau passer au fond de son cœur!

« Ah! puisse-t-il reverdir, ce cœur si longtemps flétri! puisse en jaillir une somme d'affections nobles! Alors, ô Erin, la liberté te pardonnerait de danser sous tes chaînes et de pousser ces cris d'esclaves qui attristent les cieux.

« Est-ce démence ou bassesse? Fût-il Dieu lui-même, — au lieu d'être fait, comme il l'est, de la plus grossière argile, avec plus de souillures dans l'âme que de rides sur le front, — ton dévoûment servile le ferait fuir de dégoût.

« Oui, hurle à sa suite! que tes orateurs se fouettent l'imagination pour trouver de quoi repaître son orgueil. — Ce n'est pas ainsi que sur la liberté implorée en vain éclatait l'âme indignée de ton Grattan!

« A jamais glorieux Grattan! le meilleur parmi les bons! Si simple de cœur, si sublime dans tout le reste! Doué de tout ce qui manquait à Démosthène, son rival ou son vainqueur en tout ce qu'il possédait!..

« Servez, servez pour Vitellius le banquet royal jusqu'à ce que le despote glouton s'étouffe et que les hurlemens de ses courtisans ivres le proclament le quatrième des imbéciles et des oppresseurs du nom de George.

« Que les tables gémissent sous le poids des mets, qu'elles gémissent, Erin, comme a gémi ton peuple pendant des siècles de malheur! Que le vin coule en ruisseaux autour du trône de ce vieux suppôt de Bacchus, comme ton sang, Erin, a coulé, comme il coulera encore! »

L'invective continue longtemps de la sorte, terrible, implacable, contre le roi George IV et contre le peuple d'Irlande. Ce n'est pas le peuple d'Irlande qui nous occupe en ce moment; nous n'avons pas à expliquer ses illusions confiantes si tôt remplacées par des accès de rage; la seule chose qui nous intéresse en ce dramatique épisode, c'est la colère du poète contre George IV, écho de ces clameurs que nous venons d'entendre, écho douloureux et sinistre qui se prolonge à travers l'océan, tandis qu'une frégate emporte au champ du repos les cendres insultées de *la fille de Brunswick*.

Maintenant, cette fille de Brunswick, est-il nécessaire de la juger? Après de telles accusations et de telles défenses, après ces mouvemens de l'opinion si passionnés en sens contraires, est-il besoin de prononcer le verdict de l'histoire? Si le récit qu'on vient de lire a rendu fidèlement notre pensée, le jugement qui s'en dégage ne saurait présenter aucun doute. Il est évident tout d'abord que la sympathie accordée à la reine Caroline a été en toute circonstance, et particulièrement en 1820, une protestation contre les indignités de George IV (1). De cette façon de voir les choses à un acquittement sans réserve, il y a loin. Lord Holland, dans ses *Mémoires du parti whig*, l'appelle « une femme étrange, une triste héroïne bien peu digne d'intérêt. » Il lui reconnaît des ta-

(1) Nous avons parlé plus d'une fois du mépris public attaché à la personne de George IV; il est bon de rappeler ici que les esprits les plus graves partageaient ce sentiment. Le duc de Wellington, qui fut premier ministre sous George IV, le jugeait comme la nation tout entière. Dans une belle étude publiée ici même sur la vie politique de sir Robert Peel, M. Guizot a dit : « George IV détestait le duc de Wellington, comme on déteste un homme *de qui on se sent méprisé* et avec qui on est forcé de compter. »

lens, un fonds de bonne humeur, le don de la plaisanterie, surtout beaucoup de caractère et de courage, mais il la montre « dépourvue de toute délicatesse féminine. » Il ajoute ces paroles doublement dures dans la bouche d'un chef des whigs : « Si la reine Caroline n'était pas folle, c'était une femme très méprisable. » Lord Eldon, le vieux tory, qui l'a poursuivie avec tant d'acharnement après avoir été un des familiers de sa petite cour, a confessé dans une heure d'épanchement, sauf à se condamner lui-même, qu'il ne la croyait point « saine d'esprit. » Lord Campbell, dans sa *Vie de lord Brougham*, rejette toutes les fautes de la reine sur la bizarrerie de son caractère, bizarrerie qui semble indiquer un trouble du cerveau; selon lui, elle aimait à braver le qu'en dira-t-on, elle se plaisait aux situations équivoques pour faire nargue des convenances, une de ses joies était de scandaliser le monde par goût des mystifications. Enfin l'historien allemand Gervinus, celui de tous qui l'a jugée avec le plus de faveur, dit que la reine Caroline, dans une période de réaction, a été victime d'un prince débauché, comme Marie-Antoinette, pendant la révolution, avait été victime d'un peuple en furie. Il est vrai que, pour justifier ce rapprochement inattendu, il aurait besoin de recourir à des procédés qui ne sont pas ceux de l'histoire. « Sa biographie, dit-il, élevée à une certaine hauteur poétique, formerait un des tableaux psychologiques les plus tragiques et les plus saisissans. » Malheureusement cette hauteur poétique n'apparaît qu'à l'heure de la lutte et dans les discours d'Henry Brougham; partout ailleurs on la chercherait en vain. Gervinus lui-même nous rend impossible ce travail de transfiguration quand il nous représente la pauvre princesse si mal élevée à Brunswick, respirant l'atmosphère d'une cour licencieuse, d'une famille divisée, n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, quinteuse, fantasque, incohérente, « capable de se plaire à des folies, à des plaisanteries de bas étage, et de s'élever soudain à de surprenantes hauteurs de sympathie et de caractère. »

Voilà bien des jugemens sur la reine Caroline, et des jugemens qui renferment tous une part de vérité. Le plus vrai de tous, à mon avis, est celui que la princesse Charlotte, dans les épanchemens de son âme, exprimait un jour d'une façon si poignante, et que Stockmar nous a conservé mot pour mot : « Ma mère a mal vécu; elle n'aurait pas vécu si mal, si mon père n'eût vécu bien plus mal encore. »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

III [1].

L'ÉCOLE HOLLANDAISE.

I.

La Haye.

Décidément La Haye est une des villes les moins hollandaises qui soient en Hollande, l'une des plus originales qu'il y ait en Europe. Elle a juste ce degré de bizarrerie locale qui lui donne un charme si spécial, et cette nuance de cosmopolitisme élégant qui la dispose mieux qu'aucune autre à servir de lieu de rendez-vous. Aussi y a-t-il de tout dans cette ville de mœurs composites et cependant très particulière, dont l'ampleur, la netteté, le pittoresque de haut goût, la grâce un peu hautaine, semblent une façon parfaitement polie d'être hospitalière; on y rencontre une aristocratie indigène qui se déplace, une aristocratie étrangère qui s'y plaît, d'imposantes fortunes faites au fond des colonies asiatiques, qui s'y fixent dans un grand bien-être, enfin des envoyés extraordinaires à l'occasion et plus souvent qu'il ne le faudrait pour la paix du monde. C'est un séjour que je conseillerais à ceux que la laideur, la platitude, le tapage, la mesquinerie ou le luxe vaniteux des choses ont dégoûtés des grandes villes, mais non des villes. Et quant à moi, si j'avais à choisir un lieu de travail, un lieu de plaisance, où je voulusse être bien, respirer une atmosphère délicate, voir de jolies choses, en rêver de plus belles, surtout s'il me sur-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier.

venait des soucis, des tracas, des difficultés avec moi-même et qu'il me fallût de la tranquillité pour les résoudre et beaucoup de charme autour de moi pour les calmer, je ferais comme l'Europe après ses orages, c'est ici que j'établirais mon congrès.

La Haye est une capitale, cela se voit, même une cité royale : on dirait qu'elle l'a toujours été. Il ne lui manque qu'un palais digne de son rang pour que tous les traits de sa physionomie soient d'accord avec sa destinée finale. On sent qu'elle eut des princes pour stathouders, que ces princes étaient à leur manière des Médicis, qu'ils avaient du goût pour le trône, devaient régner quelque part, et qu'il ne dépendit pas d'eux que ce ne fût ici. La Haye est donc une ville souverainement distinguée; c'est là pour elle un droit, car elle est fort riche, et un devoir, car les belles manières et l'opulence, c'est tout un quand tout est bien. Elle pourrait être ennuyeuse, elle n'est que régulière, correcte et paisible; il lui serait permis d'avoir de la morgue, elle n'a que du faste et de très grandes allures. Elle est propre, cela va sans dire, mais pas comme on le suppose et seulement parce qu'elle a des rues bien tenues, des pavés de briques, des hôtels peints, des glaces intactes, des portes vernies, des cuivres brillans : parce que ses eaux, parfaitement belles et vertes, vertes du reflet de leurs rives, ne sont jamais salies par le sillage fangeux des galiotes et par la cuisine en plein vent des matelots. Ses bois sont admirables. Née d'un caprice de prince, autrefois rendez-vous de chasse des comtes de Hollande, elle a pour les arbres une passion séculaire qui lui vient de la forêt natale où fut son berceau. Elle s'y promène, y donne des fêtes, des concerts, y met ses courses, ses manœuvres militaires, et, quand ses belles futaies ne lui sont d'aucun usage, elle a constamment sous les yeux ce vert, sombre et compacte rideau de chênes, de hêtres, de frênes, d'érables que la perpétuelle humidité de ses lagunes semble tous les matins peindre d'un vert plus intense et plus neuf.

Son grand luxe domestique, le seul au reste qu'elle affiche ostensiblement avec la beauté de ses eaux et la splendeur de ses parcs, celui dont elle décore ses jardins, ses salons d'hiver et d'été, ses vérandahs en bambous, ses perrons, ses balcons, c'est une abondance inouie de plantes rares et de fleurs. Ces fleurs lui viennent de partout et vont partout; c'est ici que l'Inde s'acclimate avant d'aller fleurir l'Europe. Elle a, comme un héritage des Nassau, conservé le goût de la campagne, des promenades en carrosse sous bois, des ménageries, des bergeries, des beaux animaux libres sur des pelouses. Son style architectural la rattache au XVIIe siècle français. Ses fantaisies, un peu de ses habitudes, sa parure exotique et son odeur lui viennent d'Asie. Son confortable actuel a passé par l'Angleterre et en est revenu, en sorte qu'à l'heure présente on ne sau-

rait plus dire si le type original est à Londres ou à la Haye. Bref, c'est une ville à voir, parce qu'elle a beaucoup de dehors, mais dont le dedans vaut encore mieux que le dehors, car elle contient en outre beaucoup d'art caché sous ses élégances et qu'elle possède de merveilleux tableaux.

Aujourd'hui je me suis fait conduire à Scheveninguen. La route est une allée couverte, étroite et longue, percée en ligne directe au cœur des bois. Il y fait frais et noir, quels que soient l'ardeur du ciel et le bleu de l'air. Le soleil vous quitte à l'entrée et vous ressaisit au débouché. Le débouché, c'est déjà le revers des dunes : un vaste désert onduleux, clair-semé d'herbes maigres et de sables, comme il s'en trouve aux abords des grandes plages. On traverse le village, on voit les casinos, les palais de bains, les pavillons princiers, pavoisés aux couleurs et aux armes de Hollande; on gravit la dune, assez lourdement on la descend pour gagner la plage. On a devant soi, plate, grise, fuyante et moutonnante, la Mer du Nord. Qui n'est allé là ou n'a vu cela? On pense à Ruysdael, à Van-Goyen, à Van de Velde. On retrouve aisément leur point de vue. Je vous dirais, comme si leur trace y restait imprimée depuis deux siècles, la place exacte où ils se sont assis : la mer est à gauche, la dune échelonnée s'enfonce à droite, s'étage, diminue et rejoint mollement l'horizon tout pâlot. L'herbe est fade, la dune est pâle, la grève incolore, la mer laiteuse, le ciel soyeux, nuageux, extraordinairement aérien, bien dessiné, bien modelé et bien peint, comme on le peignait autrefois. Même à marée haute, la plage est interminable. Comme autrefois, les promeneurs y font des taches douces ou vives, toutes piquantes. Les noirs y sont pleins, les blancs savoureux, simples et gras. La lumière est excessive, et le tableau est sourd; rien n'est plus diapré, et l'ensemble est morne. Le rouge est la seule couleur vivace qui conserve son activité dans cette gamme étonnamment assoupie, dont les notes sont si riches, dont la tonalité reste si grave. Il y a des enfans qui jouent, piétinent, vont au flot, font des ronds et des trous dans le sable, des femmes parées en tenue légère, beaucoup de frou-frou blancs, nuancés de bleu pâle ou de rose attendri, mais pas du tout comme on les peint de nos jours, et plutôt comme il conviendrait de les peindre sagement, sobrement, si Ruysdael et Van de Velde étaient là pour nous conseiller. Des bateaux mouillés près du bord, avec leurs fins agrès, leur mâture noire, leurs coques massives, rappellent trait pour trait les anciens croquis teintés de bistre des meilleurs dessinateurs de marines, et quand une *cabine roulante* vient à passer, on songe au *carrosse à six chevaux gris pommelés du prince d'Orange*. Souvenez-vous de quelques tableaux naïfs de l'école hollandaise, et vous connaissez Scheveninguen; il est ce qu'il était. La vie moderne en

a changé les accessoires; chaque époque en renouvelle les personnages, y met ses modes et ses habitudes. Qu'est-ce que cela? A peine un accent particulier dans des silhouettes. Bourgeois d'autrefois, touristes d'aujourd'hui, ce n'est jamais qu'une petite tache pittoresque, mouvante et changeante, des points éphémères qui se succéderont de siècle en siècle, entre le grand ciel, la grande mer, l'immense dune et la grève cendrée. — Cependant, comme pour mieux attester la permanence des choses en ce grand décor, le même flot, qui fut étudié tant de fois, battait avec régularité la plage insensiblement inclinée vers lui. Il se déployait, se roulait et mourait, y continuant ce bruit intermittent et monotone qui n'a pas varié d'une note depuis que le monde est monde. La mer était vide. Un orage se formait au large et cerclait l'horizon de nuées tendues, grises et fixes. Ce soir, on y verra des éclairs, et demain, s'ils vivaient encore, Guillaume Van de Velde, Ruysdael, qui ne craignait pas le vent, et Backhuysen, qui n'a bien exprimé que le vent, viendraient étudier les dunes à leur moment lugubre et la Mer du Nord dans sa colère.

Je suis rentré par une autre route, en longeant le nouveau canal, jusqu'à *Princesse-Gracht*. Il y avait eu des courses dans le *Maliebaan*. La foule stationnait encore à l'abri des arbres, toute massée, contre la sombre tenture des feuillages, comme si l'intact gazon de l'hippodrome fût un tapis de qualité rare qu'on ne dût pas fouler. Un peu moins de cohue, quelques landaus noirs sous la futaie, et je pourrais vous décrire, pour l'avoir eu tout à l'heure devant les yeux, un de ces jolis tableaux de Paul Potter, si patiemment brodés comme à l'aiguille, si ingénument baignés de demi-teintes glauques, tels qu'il en faisait dans ses jours de profond labeur.

II.

L'école hollandaise commence avec les premières années du XVIIe siècle. En abusant tant soit peu des dates, on pourrait fixer le jour de sa naissance. Elle est la dernière des grandes écoles, peut-être la plus originale, certainement la plus locale. A la même heure, dans les mêmes circonstances, on voit se produire un double fait très concordant : un état nouveau, un art nouveau. L'origine de l'art hollandais, son caractère, son but, ses moyens, son à-propos, sa croissance rapide, sa physionomie sans précédens et notamment la manière soudaine dont il est né au lendemain d'un armistice, avec la nation elle-même et comme la vive et naturelle efflorescence d'un peuple heureux de vivre et pressé de se connaître, — tout cela a été dit maintes fois, pertinemment et très bien. Aussi

ne toucherai-je que pour mémoire à la partie historique du sujet, afin d'arriver plus vite à ce qui m'importe.

La Hollande n'avait jamais possédé beaucoup de peintres nationaux, et c'est peut-être à ce dénûment qu'elle dut plus tard d'en compter un si grand nombre si parfaitement à elle. Tant qu'elle fut confondue avec les Flandres, ce fut la Flandre qui se chargea de penser, d'inventer et de peindre pour elle. Elle n'eut ni son Van-Eyck ni son Memling, ni même son Roger van der Weiden. Un reflet lui vint un moment de l'école de Bruges; elle peut s'honorer d'avoir vu naître dès le début du XVIe siècle un génie indigène dans le peintre-graveur Lucas de Leyde; mais Lucas de Leyde ne fit point école : cet éclair de vie hollandaise s'éteignit avec lui. De même que Stuerbout (Bouts de Harlem) disparaît à peu près dans le style et la manière de la primitive école flamande, de même Mostaert, Schoreel, Heemskerk, malgré toute leur valeur, ne sont pas des talens individuels qui distinguent et caractérisent un pays. D'ailleurs l'influence italienne venait également d'atteindre tous ceux qui tenaient un pinceau, depuis Anvers jusqu'à Harlem, et cette raison s'ajoutait aux autres pour effacer les frontières, mêler les écoles, dénationaliser les peintres. Jean Schorel n'avait plus même d'élèves vivans. Le dernier et le plus illustre, le plus grand peintre de portraits dont la Hollande puisse se faire un titre avec Rembrandt, à côté de Rembrandt, ce cosmopolite de nature si souple, d'organisation si mâle, de si belle éducation, de style si changeant, mais de talent si fort, qui d'ailleurs n'avait rien conservé de ses origines, pas même son nom, — Antoine More, ou plutôt Antonio Moro, *Hispaniarum regis pictor*, comme il s'intitulait, — était mort depuis 1588. Ceux qui vivaient n'étaient guère plus hollandais, ni mieux groupés, ni plus capables de renouveler l'école : c'étaient le graveur Goltzius, Cornélis de Harlem le michel-angesque, le corrégien Bloomaert, Mierevelt, un bon peintre physionomique, savant, correct, concis, un peu froid, bien de son temps, peu de son pays, le seul pourtant qui ne fût pas italien; et, remarquez-le, un portraitiste : il était dans la destinée de la Hollande d'aimer *ce qui ressemble*, d'y revenir un jour ou l'autre, de se survivre et de se sauver par le portrait.

Cependant, la fin du XVIe siècle approchant, et les portraitistes faisant souche, d'autres peintres naissaient ou se formaient. De 1560 à 1597, on remarque un assez grand nombre de ces nouveau-nés; c'est déjà comme un demi-réveil. Grâce à beaucoup de disparates et par conséquent à beaucoup d'aptitudes en des sens divers, les tentatives se dessinent d'après les tendances, et les chemins suivis se multiplient. On s'efforce, on essaie de tous les genres, de toutes les gammes; on se partage entre la manière

claire et la manière *brune :* la claire défendue par les dessinateurs, la brune inaugurée par les coloristes et conseillée par l'Italien Caravage. On entre dans le pittoresque, on travaille à régler le clair-obscur; la palette s'émancipe, la main aussi. Rembrandt a déjà ses précurseurs directs; le genre proprement dit se dégage au milieu des obligations de l'histoire; on est bien près de la définitive expression du paysage moderne. Enfin un genre presque historique et profondément national est créé : le tableau civique, et c'est sur cette acquisition, la plus formelle de toutes, que finit le XVIe siècle et que s'ouvre le XVIIe. Dans cet ordre de grandes toiles à portraits multiples, en fait de *doelen* ou de *regenten-stukken*, suivant la rigoureuse appellation de ces œuvres spécialement hollandaises, on trouvera autre chose, on ne fera pas mieux.

Voilà, comme on le voit, des germes d'école, d'école pas encore. Ce n'est pas le talent qui manque; il abonde. Parmi ces peintres en voie de s'instruire et de se décider, il y a de savans artistes, il y aura même un ou deux grands peintres. Moreelse issu de Mierevelt, Jean Ravesteyn, Lastman, Pinas, Frans Hals, un maître incontestable, Poelemburg, Van-Schotten, Van de Venne, Théodore de Keyser, Honthorst, le vieux Cuyp, enfin Esaïas van de Velde et Van-Goyen, avaient leurs noms sur le registre des naissances en cette année 1697. Je cite les noms sans autre explication. Vous reconnaîtrez aisément dans cette liste ceux dont l'histoire doit se souvenir; surtout vous distinguerez les tentatives qu'individuellement ils représentent, les maîtres futurs qu'ils annoncent, et vous comprendrez ce qui manquait encore à la Hollande et ce qu'il fallait indispensablement qu'elle possédât, sous peine de laisser perdre ces belles espérances. Le moment était critique; ici, nulle existence politique bien assurée et partant tout le reste entre les mains du hasard; en Flandre au contraire, même réveil avec des certitudes de vie que la Hollande était loin d'avoir acquises. La Flandre regorgeait de peintres déjà façonnés ou tout près de l'être. A cette même heure, elle allait fonder une autre école, la seconde en un peu plus d'un siècle, aussi éclatante que la première et de voisinage bien autrement dangereux, extraordinairement nouvelle et dominante. Elle avait un gouvernement supportable, mieux inspiré, des habitudes anciennes, une organisation définitive et plus compacte, des traditions, une société; aux impulsions venues d'en haut s'ajoutaient des besoins de luxe et par conséquent des besoins d'art plus excitans que jamais; en un mot, les stimulans les plus énergiques et les plus fortes raisons portaient la Flandre à devenir pour la seconde fois un grand foyer d'art. Il ne lui manquait plus que deux choses : quelques années de paix, elle allait les avoir, — un maître pour constituer l'école, il était trouvé. En cette même

année 1609, qui devait décider du sort de la Hollande, Rubens entrait en scène.

En cet état, tout dépendait d'un accident politique ou militaire. Battue et soumise, dans tous les sens la Hollande était sujette. Pourquoi deux arts distincts chez un même peuple et sous un seul régime? Pourquoi une école à Amsterdam, et quel eût été son rôle dans un pays voué dorénavant aux inspirations italo-flamandes? Que serait-il advenu de ces vocations spontanées, si libres, si provinciales, si peu faites pour un art d'état? En admettant que Rembrandt se fût obstiné dans un genre assez difficile à pratiquer hors de son milieu propre, vous le représentez-vous appartenant à l'école d'Anvers, qui n'eût pas cessé de régner depuis le Brabant jusqu'à la Frise, élève de Rubens, peignant pour les cathédrales, décorant des palais et pensionné par les archiducs?

Pour que le peuple hollandais vînt au monde, pour que l'art hollandais vît le jour avec lui, il fallait donc, et c'est pourquoi l'histoire de l'un et de l'autre est si concluante, il fallait qu'une révolution se fît, qu'elle fût profonde, qu'elle fût heureuse. Il fallait en outre, et c'était là le titre considérable de la Hollande aux faveurs de la fortune, que cette révolution eût pour elle le droit, la raison, la nécessité, que le peuple méritât tout ce qu'il voulait obtenir, qu'il fût résolu, convaincu, laborieux, patient, héroïque et sage, sans turbulence inutile, qu'en tous points il se montrât digne de s'appartenir.

On dirait que la Providence avait les yeux sur ce petit peuple, qu'elle examina ses griefs, pesa ses titres, s'assura de ses forces, jugea que le tout était selon ses desseins, et qu'au jour venu elle fit en sa faveur un miracle unique. La guerre, au lieu de l'appauvrir, l'enrichit; la lutte, au lieu de l'énerver, le fortifie, l'exalte et le trempe. Ce qu'il a fait contre tant d'obstacles physiques, la mer, la terre inondée, le climat, il le fait contre l'étranger. Il réussit: ce qui devait l'anéantir le sert. Il n'a plus d'inquiétude que sur un point, la certitude de vivre; il signe, à trente ans de distance, deux traités qui l'affranchissent, puis le consolident. Il ne lui reste plus, pour affirmer son existence propre et lui donner le lustre des civilisations prospères, qu'à produire instantanément un art qui le consacre, l'honore et qui le représente intimement, et tel se trouve être le résultat de la trêve de douze ans. Ce résultat est si prompt, si formellement issu de l'incident politique auquel il correspond, que le droit d'avoir une école de peinture nationale et libre et la certitude de l'avoir au lendemain de la paix semblent faire partie des stipulations du traité de 1609.

A l'instant même, une accalmie se fait sentir. Une bouffée de température plus propice a passé sur les âmes, ranimé le sol, trouvé

des germes prêts à éclore et les fait éclore. Comme il arrive dans les printemps du nord, de végétation si brusque, d'expansion si active, après les mortelles intempéries d'un long hiver, c'est vraiment un spectacle inattendu de voir en si peu de temps, trente ans au plus, en un si petit espace, sur ce sol ingrat, désert, dans la tristesse des lieux, dans les rigueurs des choses, paraître une pareille poussée de peintres et de grands peintres. Il en naît partout et à la fois : à Amsterdam, à Dordrecht, à Leyde, à Delft, à Utrecht, à Rotterdam, à Enckuysen, à Harlem, parfois même en dehors des frontières et comme d'une semence tombée hors du champ. Deux seulement ont à peine devancé l'heure : Van-Goyen, né en 1596, et Wynants en 1600; Cuyp est de 1605. L'année 1608, une des plus fécondes, voit naître Terburg, Brouwer et Rembrandt à quelques mois près; Adrian Van-Ostade, les deux Both et Ferdinand Bol sont de 1610; Van der Helst, Gérard Dou, de 1613; Metzu de 1615; Aart Van der Neer de 1613 à 1619; Wouwerman de 1620; Weenix, Everdingen et Pynaker de 1621; Berghem de 1624; Paul Potter illustra l'année 1625, Jean Steen l'année 1626; l'année 1630 devient à tout jamais mémorable pour avoir produit le plus grand peintre de paysage du monde avec Claude Lorrain : Jacques Ruysdael. La séve est-elle épuisée? Pas encore. La naissance de Pierre de Hooch est incertaine, mais elle peut être placée entre 1630 et 1635. Hobbema est contemporain de Ruysdael; Van der Heyden est de 1637; enfin Adrian Van de Velde, le dernier de tous parmi les grands, naît en 1639. L'année même où poussait ce rejeton tardif, Rembrandt avait trente ans, et en prenant pour date centrale l'année qui vit paraître *la Leçon d'anatomie*, 1632, vous constaterez que vingt-trois ans après la reconnaissance officielle des Provinces-Unies, et, à part quelques retardataires, l'école hollandaise atteignait son premier épanouissement.

A prendre l'histoire à ce moment, on sait à quoi s'en tenir sur les visées, le caractère et la destinée future de l'école; mais avant que Van-Goyen et Wynants n'eussent ouvert la voie, avant que Terburg, Metzu, Cuyp, Ostade et Rembrandt d'abord n'eussent montré ce qu'ils entendaient faire, on pouvait avec quelque raison se demander ce que ces peintres allaient peindre en un pareil moment, en un pareil pays.

La révolution qui venait de rendre le peuple hollandais si libre, si riche et si prompt à tout entreprendre, le dépouillait de ce qui faisait partout ailleurs l'élément vital des grandes écoles. Elle changeait les croyances, supprimait les besoins, rétrécissait les habitudes, dénudait les murailles, abolissait la représentation des fables antiques aussi bien que de l'Évangile, coupait court aux

vastes entreprises de l'esprit et de la main, aux tableaux d'église, aux tableaux décoratifs, aux grands tableaux. Jamais pays ne plaça ses artistes dans une alternative aussi singulière et ne les contraignit plus expressément à être des hommes originaux sous peine de ne pas être.

Le problème était celui-ci : étant donné un peuple de bourgeois, pratique, aussi peu rêveur, fort occupé, aucunement mystique, d'esprit anti-latin, avec des traditions rompues, un culte sans images, des habitudes parcimonieuses, — trouver un art qui lui plût, dont il saisît la convenance et qui le représentât. Un écrivain de notre temps, très éclairé en ces matières, a fort spirituellement répondu qu'un pareil peuple n'avait plus qu'à se proposer une chose très simple et très hardie, la seule au reste qui depuis cinquante ans lui eût constamment réussi : exiger qu'on fît son *portrait*.

Le mot dit tout. La peinture hollandaise, on s'en aperçut bien vite, ne fut et ne pouvait être que le portrait de la Hollande, son image extérieure, fidèle, exacte, complète, ressemblante, sans nul embellissement. Le portrait des hommes et des lieux, des habitudes bourgeoises, des places, des rues, des campagnes, de la mer et du ciel, tel devait être, réduit à ses élémens primitifs, le programme suivi par l'école hollandaise, et tel il fut depuis le premier jour jusqu'à son déclin. En apparence, rien n'était plus simple que la découverte de cet art terre à terre; depuis qu'on s'exerçait à peindre, on n'avait rien imaginé qui fût aussi vaste et plus nouveau.

D'un seul coup, tout est changé dans la manière de concevoir, de voir et de rendre : point de vue idéal, poétique, choix dans les études, style et méthode. La peinture italienne en ses plus beaux momens, la peinture flamande en ses plus nobles efforts, ne sont pas lettre close, car on les goûtait encore, mais elles sont lettre morte, parce qu'on ne les consultera plus. Il existait une habitude de penser hautement, grandement, un art qui consistait à faire choix des choses, à les embellir, à les rectifier, qui vivait dans l'absolu plutôt que dans le relatif, apercevait la nature comme elle est, mais se plaisait à la montrer comme elle n'est pas. Tout se rapportait plus ou moins à la personne humaine, en dépendait, s'y subordonnait et se calquait sur elle, parce qu'en effet certaines lois de proportions et certains attributs, comme la grâce, la force, la noblesse, la beauté, savamment étudiés chez l'homme et réduits en corps de doctrines, s'appliquaient aussi à ce qui n'était pas l'homme. Il en résultait une sorte d'universelle humanité ou d'univers humanisé, dont le corps humain, dans ses proportions idéales, était le prototype. Histoire, visions, croyances, dogmes, mythes, symboles, emblèmes, la forme humaine presque seule exprimait tout ce qui

peut être exprimé par elle. La nature existait vaguement autour de ce personnage absorbant. A peine la considérait-on comme un cadre qui devait diminuer et disparaître de lui-même dès que l'homme y prenait place. Tout était élimination et synthèse. Comme il fallait que chaque objet empruntât sa forme plastique au même idéal, rien ne dérogeait. Or, en vertu de ces lois du style historique, il est convenu que les plans se réduisent, les horizons s'abrégent, les arbres se résument, que le ciel doit être moins changeant, l'atmosphère plus limpide et plus égale et l'homme plus semblable à lui-même, plus souvent nu qu'habillé, plus habituellement accompli de stature, beau de visage, afin d'être plus souverain dans le rôle qu'on lui fait jouer.

A l'heure qu'il est, le thème est plus simple. Il s'agit de rendre à chaque chose son intérêt, de remettre l'homme à sa place et au besoin de se passer de lui. Le moment est venu de penser moins, de viser moins haut, de regarder de plus près, d'observer mieux et de peindre aussi bien, mais autrement. C'est la peinture de la foule, du citoyen, de l'homme de travail, du parvenu et du premier venu, entièrement faite pour lui, faite de lui. Il s'agit de devenir humble pour les choses humples, petit pour les petites choses, subtil pour les choses subtiles, de les accueillir toutes sans omission ni dédain, d'entrer familièrement dans leur intimité, affectueusement dans leur manière d'être; c'est affaire de sympathie, de curiosité attentive et de patience. Désormais le génie consistera à ne rien préjuger, à ne pas savoir qu'on sait, à se laisser surprendre par son modèle, à ne demander qu'à lui comment il veut qu'on le représente. Quant à embellir, jamais, à ennoblir, jamais, à châtier, jamais; autant de mensonges ou de peine inutile. N'y a-t-il pas dans tout artiste digne de ce nom un je ne sais quoi qui se charge de ce soin naturellement et sans effort?

Même en ne dépassant pas les bornes des sept provinces, le champ des observations n'aura pas de limites. Qui dit un coin de terre septentrionale avec des eaux, des bois, des horizons maritimes, dit par le fait un univers en abrégé. Dans ses rapports avec les goûts, les instincts de ceux qui observent, le plus petit pays scrupuleusement étudié devient un répertoire inépuisable, aussi fourmillant que la vie, aussi fertile en sensations que le cœur de l'homme est fertile en manières de sentir. L'école hollandaise peut croître et travailler pendant un siècle; la Hollande aura de quoi fournir à l'infatigable curiosité de ses peintres, tant que leur amour pour elle ne s'éteindra pas. Il y a là, sans sortir des pâturages et des polders, de quoi fixer tous les penchans. Il y a des choses faites pour les délicats et aussi pour les grossiers, pour les mélancoliques, pour les ardens, pour ceux qui aiment à rire, pour ceux qui aiment à

rêver. Il y a les jours sombres et les soleils gais, les mers plates et brillantes, orageuses et noires; il y a les pâturages avec les fermes, les côtes avec leurs navires, et presque toujours le mouvement visible de l'air au-dessus des espaces, toujours les grandes brises du Zuiderzée qui amoncellent les nuées, couchent les arbres, font courir les ombres et les lumières, tourner les moulins. Ajoutez-y les villes et l'extérieur des villes, l'existence dans la maison et hors de la maison, les kermesses, les mœurs crapuleuses, les bonnes mœurs et les élégances, les détresses de la vie des pauvres, les horreurs de l'hiver, le désœuvrement des tavernes avec le tabac, les pots de bière et les servantes folâtres, les métiers et les lieux suspects à tous les étages, — et d'un autre côté la sécurité dans le ménage, les bienfaits du travail, l'abondance dans les champs fertiles, la douceur de vivre en plein ciel après les affaires, les cavalcades, les siestes, les chasses. Ajoutez enfin la vie publique, les cérémonies civiques, les banquets civiques, et vous aurez les élémens d'un art tout neuf avec des sujets aussi vieux que le monde.

De là la plus harmonieuse unité dans l'esprit de l'école et la plus étonnante diversité qui se soit encore produite dans un même esprit. L'école en son ensemble est dite de *genre*. Décomposez-la, vous y trouverez les peintres de *conversations*, de paysages, d'animaux, de marines, de tableaux officiels, de nature morte, de fleurs, et, dans chaque catégorie, presque autant de sous-genres que de tempéramens, — depuis les pittoresques jusqu'aux idéologues, depuis les copistes jusqu'aux arrangeurs, depuis les voyageurs jusqu'aux sédentaires, depuis les humoristes que la comédie humaine amuse et captive jusqu'à ceux qui la fuient, depuis Brouwer et Ostade jusqu'à Ruysdael, depuis l'impassible Paul Potter jusqu'au turbulent et gouailleur Jean Steen, depuis le spirituel et gai Van de Velde jusqu'au morose et grand songeur qui, sans vivre à l'écart, n'eut de commerce avec aucun d'eux, qui n'en répéta aucun et les résuma tous, qui eut l'air de peindre son époque, son pays, ses amis, lui-même, et qui ne peignit au fond qu'un des coins ignorés de l'âme humaine : je veux, bien entendu, parler de Rembrandt.

Tel point de vue, tel style, et tel style, telle méthode. Si l'on écarte Rembrandt, qui fait exception chez lui comme ailleurs, en son temps comme dans tous les temps, vous n'apercevez qu'un style et qu'une méthode dans les ateliers de la Hollande. Le but est d'imiter ce qui est, de faire aimer ce qu'on imite, d'exprimer nettement des sensations simples, vives et justes. Le style aura donc la simplicité et la clarté du principe. Il a pour loi d'être sincère, pour obligation d'être véridique. Sa condition première est d'être familier, naturel et physionomique; il résulte d'un ensemble de qualités morales : la naïveté, la volonté patiente, la droiture. On dirait des

vertus domestiques transportées de la vie privée dans la pratique des arts et qui servent également à se bien conduire et à bien peindre. Si vous ôtiez de l'art hollandais ce qu'on pourrait appeler la probité, vous n'en comprendriez plus l'élément vital, et il ne vous serait plus possible d'en définir ni la moralité ni le style. Mais, de même qu'il y a dans la vie la plus pratique des mobiles qui relèvent la manière d'agir, de même dans cet art réputé si positif, dans ces peintres réputés pour la plupart des copistes à vues courtes, vous sentez une hauteur et une bonté d'âme, une tendresse pour le vrai, une cordialité pour le réel, qui donnent à leurs œuvres un prix que les choses ne semblent pas avoir. De là leur idéal, idéal un peu méconnu, passablement dédaigné, indubitable pour qui veut bien le saisir et très attachant pour qui sait le goûter. Par momens, un grain de sensibilité plus chaleureuse fait d'eux des penseurs, même des poètes; à l'occasion, je vous dirai à quel rang dans notre histoire des arts je place l'inspiration et le style de Ruysdael.

La base de ce style sincère et le premier effet de cette probité, c'est le dessin, le parfait dessin. Tout peintre hollandais qui ne dessine pas irréprochablement est à dédaigner. Il en est, comme Paul Potter, dont le génie consiste à prendre des mesures, à suivre un trait. Ailleurs et à sa manière, Holbein n'avait pas fait autre chose, ce qui lui constitue, au centre et en dehors de toutes les écoles, une gloire à part presque unique. Tout objet, grâce à l'intérêt qu'il offre, doit être examiné dans sa forme et dessiné avant d'être peint. Sous ce rapport, rien n'est secondaire. Un terrain avec ses fuites, un nuage avec son mouvement, une architecture avec ses lois de perspective, un visage avec sa physionomie, ses traits distinctifs, ses expressions passagères, une main dans son geste, un habit dans ses habitudes, un animal avec son port, sa charpente, le caractère intime de sa race et de ses instincts, — tout cela fait au même titre partie de cet art égalitaire et jouit pour ainsi dire des mêmes droits devant le dessin. Pendant des siècles, on a cru, on croit encore dans beaucoup d'écoles qu'il suffit d'étendre des teintes aériennes, de les nuancer tantôt d'azur et tantôt de gris pour exprimer la grandeur des espaces, la hauteur du zénith et les ordinaires changemens de l'atmosphère. Or considérez qu'en Hollande un ciel est souvent la moitié du tableau, quelquefois tout le tableau, qu'ici l'intérêt se partage ou se déplace; il faut que le ciel se meuve et qu'il nous transporte, qu'il s'élève et qu'il nous entraîne; il faut que le soleil se couche, que la lune se lève, que ce soit bien le jour, le soir et la nuit, qu'il y fasse chaud ou froid, qu'on y frissonne, qu'on s'y délecte, qu'on s'y recueille. Si le dessin qui s'applique à de pareils problèmes n'est pas le plus noble de tous, du moins on peut se convaincre qu'il n'est ni sans profondeur ni sans

mérites. Et si l'on doutait de la science et du génie de Ruysdael et de Van der Neer, on n'aurait qu'à chercher dans le monde entier un peintre qui peigne un ciel comme eux, dise autant de choses et les dise aussi bien. Partout c'est le même dessin, serré, concis, précis, naturel, naïf, qui semble le fruit d'observations journalières, qui, je l'ai fait entendre, est savant et n'est pas su. Un mot peut résumer le charme particulier de cette science ingénue, de cette expérience sans pose, le mérite ordinaire et le vrai style de ces bons esprits : on en voit de plus ou moins forts; on n'y remarque pas un seul pédant.

Quant à leur palette, elle vaut leur dessin; elle ne vaut ni plus ni moins, et c'est de là que résulte la parfaite unité de leur méthode. Tous les peintres hollandais peignent de même et personne n'a peint et ne peint comme eux. Si l'on regarde bien un Téniers, un Breughel, un Paul Bril, on verra, malgré certaines analogies de caractère et des visées presque semblables, que ni Paul Bril, ni Breughel, ni même Téniers, le plus Hollandais des Flamands, n'ont l'éducation hollandaise.

Toute peinture hollandaise est reconnaissable extérieurement à quelques signes très particuliers. Elle est de petit format, de couleur puissante et sobre, d'effet concentré, en quelque sorte concentrique. C'est une peinture qui se fait avec application, avec ordre, qui dénote une main posée, le travail assis, qui suppose un parfait recueillement et qui l'inspire à ceux qui l'étudient. L'esprit s'est replié pour la concevoir, l'esprit se replie pour la comprendre. Il y a comme une action facile à suivre des objets extérieurs sur l'œil du peintre et de son œil sur son cerveau. Aucune peinture ne donne une idée plus nette de cette triple et silencieuse opération : sentir, réfléchir et exprimer. Aucune également n'est plus condensée, parce qu'aucune ne renferme plus de choses en aussi peu d'espace et n'est obligée de dire autant en un si petit cadre. Tout y prend par cela même une forme plus précise, plus concise, une densité plus grande. La couleur y est plus forte, le dessin plus intime, l'effet plus central, l'intérêt mieux circonscrit. Jamais un tableau ne s'étale, ne risque soit de se confondre avec le cadre, soit de s'en échapper; il faut avoir l'ignorance ou la parfaite ingénuité de Paul Potter pour prendre si peu de soin de cette organisation du tableau par l'effet qui paraît être une loi fondamentale dans l'art de son pays. Toute peinture hollandaise est concave; je veux dire qu'elle se compose de courbes décrites autour d'un point déterminé par l'intérêt, d'ombres circulaires autour d'une lumière dominante. Cela se dessine, se colore, s'éclaire en orbe avec une base forte, un plafond fuyant et des coins arrondis, convergeant au centre; d'où il suit qu'elle est profonde et qu'il y a loin de l'œil aux objets qui y sont reproduits. Nulle

peinture ne mène avec plus de certitude du premier plan au dernier, du cadre aux horizons. On l'habite, on y circule, on y regarde au fond, on est tenté de relever la tête pour mesurer le ciel. Tout concourt à cette illusion : la rigueur des perspectives aériennes, le parfait rapport de la couleur et des valeurs avec le plan que l'objet occupe. Toute peinture étrangère à cette école du plafonnement, de l'enveloppe aérienne, de l'effet lointain, est une image qui paraît plate et posée à fleur de toile. Sauf de rares exceptions, Téniers, dans ses tableaux de plein air et de gammes claires, dérive de Rubens; il en a l'esprit, l'ardeur, la touche un peu superficielle, le travail plutôt précieux qu'intime; en forçant les termes, on dirait qu'il décore et ne peint pas profondément.

Je n'ai pas tout dit et je m'arrête. Pour être complet, il faudrait examiner l'un après l'autre chacun des élémens de cet art si simple et si complexe. Il faudrait étudier la palette hollandaise, en examiner la base, les ressources, l'étendue, l'emploi, savoir et dire pourquoi elle est réduite, presque monochrome et cependant si riche en ses résultats, commune à tous et cependant variée, pourquoi les lumières y sont rares et étroites, les ombres dominantes, quelle est la loi la plus ordinaire de cet éclairage à contre-sens des lois naturelles, surtout en plein air; et il serait intéressant de déterminer combien cette peinture de toute conscience contient d'art, de combinaisons, de partis-pris nécessaires, presque toujours d'ingénieux systèmes. Viendraient enfin le travail de la main, l'adresse de l'outil, le soin, l'extraordinaire soin, l'usage des surfaces lisses, la minceur des pâtes, leur qualité rayonnante, leur miroitement de métal et de pierres précieuses. Il y aurait à chercher comment ces maîtres excellens divisaient les opérations du travail, s'ils peignaient sur fonds clairs ou sombres, si, à l'exemple des primitives écoles, ils coloraient dans la matière ou par-dessus. Toutes ces questions, la dernière surtout, ont été l'objet de beaucoup de conjectures, et n'ont jamais été ni bien élucidées ni résolues.

Mais ces notes en courant ne sont ni une étude à fond, ni un traité, ni surtout un cours. L'idée qu'on se fait communément de la peinture hollandaise, et que j'ai tâché de résumer, suffit à la bien distinguer des autres, et l'idée qu'on se fait également du peintre hollandais à son chevalet est juste et de tous points expressive. On se représente un homme attentif, un peu courbé, avec une palette en son neuf, des huiles limpides, des brosses nettes et fines, la mine réfléchie, la main prudente, peignant dans un demi-jour, surtout ennemi de la poussière. A cela près, qu'on les juge tous d'après Gérard Dou ou Miéris, l'image est ressemblante. Ils étaient peut-être moins méticuleux qu'on ne le croit, riaient avec un peu plus d'abandon qu'on ne le suppose. Le génie ne rayonnait point autre-

ment dans l'ordre professionnel de leurs bonnes habitudes. Goyen, Wynants, avaient dès le début du siècle fixé certaines lois. Les leçons s'étaient transmises, et de maîtres à élèves, pendant cent ans, sans nul écart dans les leçons suivies, ils ont vécu sur ce fonds-là.

III.

Ce soir, un peu fatigué de passer en revue tant de toiles peintes, d'admirer, de disputer avec moi-même, je me suis promené au bord du Vivier (*Vidjver*). Arrivé vers la fin du jour, j'y suis resté tard. C'est un lieu original, de grande solitude, et qui n'est pas sans mélancolie lorsqu'on y vient à pareille heure, en étranger, sans compagnon, et que l'escorte des années joyeuses vous a quitté. Imaginez un grand bassin entre des quais rigides et des palais noirs. A droite, une promenade plantée et déserte, au-delà des hôtels fermés; à gauche, le *Binnenhof*, les pieds dans l'eau avec sa façade de briques, ses toitures d'ardoises, ses airs moroses, sa physionomie d'un autre âge et de tous les âges, ses souvenirs tragiques, enfin ce je ne sais quoi propre à certains lieux habités par l'histoire. Au loin, la flèche de la cathédrale, perdue vers le nord, déjà refroidie par la nuit et dessinée comme un léger lavis de teinte incolore; dans l'étang, un îlot verdoyant et deux cygnes qui doucement filaient dans l'ombre des bords et n'y traçaient que des rayures minces; au-dessus, des martinets qui volaient vite et haut dans l'air du soir. Un parfait silence, un profond repos, un oubli total des choses présentes ou passées. Des reflets exacts, mais sans couleur, plongeaient jusqu'au fond des eaux dormantes avec cette immobilité un peu morte des souvenirs que la vie lointaine a fixés dans une mémoire aux trois quarts éteinte.

Je regardais le musée, le *Mauritshuis* (maison de Maurice), qui fait l'angle sud du Vivier et termine à cet endroit la ligne taciturne du Binnenhof, dont le briquetage violet est le soir de toute tristesse. Le même silence, la même ombre, le même abandon, enveloppaient tous les fantômes enfermés soit dans le palais des stathouders, soit dans le musée. Je songeais à ce que contient le Mauritshuis, je pensais à ce qui s'est passé dans le Binnenhof. Là Rembrandt et Paul Potter, mais ici Guillaume d'Orange, Barneveldt, les frères de Witt, Maurice de Nassau, Heinsius, voilà pour les noms mémorables; ajoutez-y le souvenir des états, cette assemblée choisie par le pays dans le pays, parmi les citoyens les plus éclairés, les plus vigilans, les plus résistans, les plus héroïques, cette partie vive, cette âme du peuple hollandais qui vécut dans ces murailles, s'y renouvela, toujours égale, toujours constante, y siégea pendant les cinquante années les plus orageuses que la Hollande ait connues, y tint tête à

l'Espagne, à l'Angleterre, dicta des conditions à Louis XIV, et sans laquelle ni Guillaume, ni Maurice, ni les grands-pensionnaires, n'eussent été rien.

Demain matin à dix heures, quelques pèlerins iront frapper à la porte du musée. A la même heure, il n'y aura personne dans le Binnenhof, ni dans le Buitenhof, et personne, j'imagine, n'ira visiter la Salle des chevaliers où il y a tant d'araignées, ce qui veut dire tant d'ordinaire solitude. En admettant que la renommée, qui nuit et jour veille, dit-on, sur les gloires, descende ici et se pose quelque part, où pensez-vous qu'elle arrête son vol? Et sur lequel de ces palais replierait-elle ses ailes d'or, ses ailes fatiguées? Est-ce sur le palais des états? Est-ce sur la maison de Potter et de Rembrandt? Quelle singulière distribution de faveurs, d'oublis! Pourquoi tant de curiosité pour un tableau et si peu d'intérêt pour une grande vie publique? Il y eut ici de forts politiques, de grands citoyens, des révolutions, des coups d'état, des supplices, des martyres, des controverses, des déchiremens, tout ce qui se rencontre à la naissance d'un peuple, lorsque ce peuple appartient à un autre peuple dont il se détache, à une religion qu'il transforme, à un état politique européen dont il se sépare, et qu'il semble condamner par ce fait seul qu'il s'en sépare. Tout cela, l'histoire le raconte; le pays s'en souvient-il? Où trouvez-vous les échos vivans de ces émotions extraordinaires? A la même époque, un tout jeune homme peignait un taureau dans un pâturage; un autre, pour être agréable à un médecin de ses amis, le représentait dans une salle de dissection entouré de ses élèves, le scalpel dans le bras d'un cadavre. Par cela, ils donnaient l'immortalité à leur nom, à leur école, à leur siècle, à leur pays.

A qui donc appartient notre reconnaissance? A ce qu'il y a de plus digne, à ce qu'il y a de plus vrai? Non. A ce qu'il y a de plus grand? Quelquefois. A ce qu'il y a de plus beau? Toujours. Qu'est-ce donc que le beau, ce grand levier, ce grand mobile, ce grand aimant, on dirait le seul attrait de l'histoire? Serait-il plus près que quoi que ce soit de l'idéal où malgré lui l'homme a jeté les yeux? Et le *grand* n'est-il si séduisant que parce qu'il est plus aisé de le confondre avec le beau? Il faut être très avancé en morale ou très fort en métaphysique pour dire d'une bonne action ou d'une vérité qu'elles sont belles. Le plus simple des hommes le dit d'une action grande. Au fond, nous n'aimons naturellement que ce qui est beau. Les imaginations y tournent, les sensibilités en sont émues, tous les cœurs s'y précipitent. Si l'on cherchait bien ce dont l'humanité considérée en masse s'éprend le plus volontiers, on verrait que ce n'est pas ce qui la touche, ni ce qui la convainc, ni ce qui l'édifie; c'est ce qui la charme ou ce qui l'émerveille.

Aussi, quand un homme historique n'a pas fait entrer dans sa vie cet élément de puissant attrait, on dirait qu'il lui manque quelque chose. Il est compris par les moralistes et par les savans, ignoré des autres hommes. Si le contraire arrive, sa mémoire est sauve. Un peuple disparaît avec ses lois, ses mœurs, sa politique, ses conquêtes; il ne subsiste de son histoire qu'un morceau de marbre ou de bronze, et ce témoin suffit. Il y eut un homme, un très grand homme par les lumières, par le courage, par le sens politique, par les actes publics : peut-être ne saurait-on pas son nom, s'il n'était tout embaumé de littérature, et sans un statuaire de ses amis qu'il employa pour décorer le fronton des temples. Un autre était fat, léger, dissipateur, fort spirituel, libertin, vaillant à ses heures, on parle de lui plus souvent, plus universellement que de Solon, de Platon, de Socrate, de Thémistocle. Fut-il plus sage, plus brave? Servit-il mieux la vérité, la justice, les intérêts de son pays? Il a surtout ce charme d'avoir aimé passionnément ce qui est beau: les femmes, les livres, les tableaux et les statues. Un autre fut un général malheureux, un politique médiocre, un chef d'empire étourdi; mais il eut cette fortune d'aimer une des femmes les plus séduisantes de l'histoire, et cette femme était, dit-on, la beauté même.

Vers dix heures, la pluie tomba. La nuit était close; l'étang ne miroitait plus qu'imperceptiblement, comme un reste de crépuscule aérien oublié dans un coin de la ville. La renommée ne parut pas. Je sais ce qu'on peut objecter à ses préférences, et mon dessein n'est pas de les juger.

IV.

Une chose vous frappe quand on étudie le fond moral de l'art hollandais, c'est l'absence totale de ce que nous appelons aujourd'hui *un sujet*. Depuis le jour où la peinture cessa d'emprunter à l'Italie son style et sa poétique, son goût pour l'histoire, pour la mythologie, pour les légendes chrétiennes, jusqu'au moment de décadence où elle y revint, — à partir de Bloemaert et de Poelemburg jusqu'à Lairesse, Philippe Van-Dyck et plus tard Troost, — il s'écoula près d'un siècle pendant lequel la grande école hollandaise parut ne plus penser à rien qu'à bien peindre. Elle se contenta de regarder autour d'elle et se passa d'imagination. Les nudités, qui n'étaient plus de mise en cette représentation de la vie réelle, disparurent. L'histoire ancienne, on l'oublia, l'histoire contemporaine aussi, et c'est là le phénomène le plus singulier. A peine aperçoit-on, noyés dans ce vaste milieu de scènes de genre, un tableau comme *la Paix de Munster*, de Terburg, ou quelques faits des

guerres maritimes représentés par des navires qui se canonnent : par exemple une *Arrivée de Maurice de Nassau à Scheveninguen* (Cuyp, musée Six), un *Départ de Charles II de Scheveninguen* (2 juin 1660), par Lingelbach, et ce Lingelbach est un triste peintre. Les grands ne traitaient guère ces sujets-là. Et même, en dehors des peintres de marine ou de tableaux exclusivement militaires, aucun ne semblait avoir d'aptitude à les traiter. Van der Meulen, ce beau peintre issu par Snayers de l'école d'Anvers, très flamand, quoique adopté par la France, pensionné par Louis XIV et historiographe de nos gloires françaises, Van der Meulen donnait aux anecdotiers hollandais un exemple assez séduisant qui ne fut suivi par personne. Les grandes représentations civiques de Ravestein, de Hals, de Van der Helst, de Flinck, de Karel Dujardin et autres sont, comme on le sait, des tableaux à portraits, où l'action est nulle et qui, pour être des documens historiques de grand intérêt, ne font aucune place à l'histoire du temps.

Si l'on songe à ce que l'histoire de ce XVIIe siècle hollandais contient d'événemens, à l'importance de la politique, à la gravité des faits militaires, aux efforts de ce peuple de soldats et de matelots, à son énergie dans les luttes, à ce qu'il souffrit; si l'on imagine le spectacle que le pays pouvait offrir en ces temps terribles, on est tout surpris de voir la peinture se désintéresser à ce point de ce qui était la vie même du peuple. On se bat à l'étranger, sur terre et sur mer, sur les frontières et jusqu'au cœur du pays; à l'intérieur on se déchire : Barneveldt est décapité en 1619, les frères de Witt sont massacrés en 1672; à cinquante-trois ans de distance, la même lutte entre les républicains et les orangistes se complique des mêmes discordes religieuses ou philosophiques, — ici *arminiens* contre *gomaristes*, là *voëtiens* contre *coccéïens*, — et amène les mêmes tragédies. La guerre est en permanence avec l'Espagne, avec l'Angleterre, avec Louis XIV; la Hollande est envahie et se défend comme on le sait; la paix de Munster est signée en 1648, la paix de Nimègue en 1678, la paix de Ryswick en 1698; la guerre recommence toujours et continue. La guerre de la succession d'Espagne s'ouvre avec le nouveau siècle, et l'on peut dire que tous les peintres de la grande et pacifique école dont je vous entretiens sont morts sans avoir cessé presqu'un seul jour d'entendre le canon. Ce qu'ils faisaient pendant ce temps-là, leurs œuvres nous l'apprennent. Les portraitistes peignaient leurs grands hommes de guerre, leurs princes, leurs plus illustres citoyens, leurs poètes, leurs écrivains, eux-mêmes ou leurs amis. Les paysagistes habitaient les champs, rêvant, dessinant des animaux, copiant des cabanes, vivant de la vie des fermes, peignant des arbres, des canaux et des ciels, ou bien ils voyageaient; ils partaient pour l'Italie, s'y

établissaient en colonie, s'y rencontraient avec Claude Lorrain, s'oubliaient à Rome, oubliaient le pays, y mouraient comme Karel avant d'avoir repassé les Alpes.

Les autres ne sortaient guère de leur atelier que pour fureter autour des tavernes, rôder autour des lieux galans, en étudier les mœurs quand ils n'y entraient pas pour leur compte, ce qui était rare. La guerre n'empêchait pas qu'on ne vécût quelque part en paix; c'était dans ce coin paisible, pour ainsi dire indifférent, qu'ils transportaient leurs chevalets, abritaient leur travail, et poursuivaient, avec une placidité qui peut surprendre, leurs méditations, leurs études, leur charmante et riante industrie. Et la vie de tous les jours n'en continuant pas moins, c'étaient les habitudes domestiques, privées, champêtres, urbaines, qu'ils s'appliquaient à peindre en dépit de tout, à travers tout, à l'exclusion de tout ce qui faisait alors l'émoi, l'angoisse, le patriotique effort et la grandeur de leur pays. Pas un trouble, pas une inquiétude dans ce monde extraordinairement abrité, qu'on prendrait pour l'âge d'or de la Hollande, si l'histoire ne nous avertissait pas du contraire. Les bois sont tranquilles, les routes sûres; les bateaux vont et viennent au cours des canaux; les fêtes champêtres n'ont pas cessé. On fume au seuil des cabarets, on danse au dedans, on chasse, on pêche et l'on se promène. De petites fumées silencieuses sortent du toit des métairies, où rien ne sent le danger. Les enfans vont à l'école, et, dans l'intérieur des habitations, c'est l'ordre, la paix, l'imperturbable sécurité des jours bénis. Les saisons se renouvellent, on patine sur les eaux où l'on naviguait, il y a du feu dans les âtres, les portes sont closes, les rideaux tirés : les duretés viennent du climat et non pas des hommes; c'est toujours le cours régulier des choses que rien ne dérange, et le fond permanent des petits faits journaliers avec lesquels on a tant de plaisir à composer de bons tableaux.

Quand un peintre habile aux scènes équestres nous montre par hasard une toile où des chevaux se chargent, où l'on se bat à coups de pistolet, de tromblon, d'épée, où l'on se piétine, où l'on s'égorge, où l'on s'extermine assez vivement, cela se passe en des lieux qui déplacent la guerre, dépaysent le danger; ces tueries sentent la fantaisie anecdotique, et l'on ne voit pas que le peintre en soit lui-même grandement ému. Ce sont les italiens, Berghem, Wouwerman, Lingelbach, les *pittoresques* peu véridiques, qui s'amusent par hasard à peindre ces choses-là. Où ont-ils vu des mêlées? En-deçà ou au-delà des monts? Il y a du Salvator Rosa, moins le style, dans ces simulacres d'escarmouches ou de grandes batailles, dont on ne connaît ni la cause, ni le moment, ni le théâtre, ni bien nettement non plus les partis aux prises. Le titre même de leurs tableaux indique assez la part qui doit être faite à l'imagina-

tion des peintres. Le musée de La Haye possède deux grandes pages fort belles et très sanglantes, où les coups portent dru, où les blessures ne sont pas ménagées. L'une, celle de Berghem, un très rare tableau, d'étonnante exécution, un tour de force par l'action, le tumulte, l'ordre admirable de l'effet et la perfection des détails, — une toile nullement historique, — porte pour titre : *Attaque d'un convoi dans un défilé de montagnes.* L'autre, un des plus vastes tableaux qu'ait signés Wouwerman, est intitulé *Grande Bataille.* Il rappelle le tableau de la Pinacothèque de Munich, connu sous le nom de la *Bataille de Nördlingen;* mais rien de plus formel en tout ceci, et la valeur historiquement nationale de cette œuvre fort remarquable n'est pas mieux établie que la véracité du tableau de Berghem. Partout ailleurs ce sont des épisodes de brigandages ou des rencontres anonymes qui certainement ne manquaient pas chez eux, et que cependant ils ont tout l'air d'avoir peints de ouï-dire, pendant ou depuis leurs voyages dans les Apennins. L'histoire hollandaise n'a donc marqué pour rien, ou si peu que ce n'est rien, dans la peinture de ces temps troublés, et ne paraît pas avoir agité une seule minute l'esprit des peintres.

Notez en outre que, dans leur peinture proprement pittoresque et anecdotique, on n'aperçoit pas non plus la moindre anecdote. Aucun sujet bien déterminé, pas une action qui exige une composition réfléchie, expressive, particulièrement significative; nulle invention, aucune scène qui tranche sur l'uniformité de cette existence des champs ou de la ville, plate, vulgaire, dénuée de recherches, de passions, on pourrait dire de sentiment. Boire, fumer, danser et caresser des servantes, ce n'est pas là ce qu'on peut appeler un incident bien rare ou bien attachant. Traire des vaches, les mener boire, charger un chariot de foin, ce n'est pas non plus un accident notable dans la vie agricole. On est toujours tenté de questionner ces peintres insoucians et flegmatiques, et de leur dire : Il n'y a donc rien de nouveau? rien dans vos étables, rien dans vos fermes, rien dans vos maisons? Il a fait grand vent, le vent n'a donc rien détruit? La foudre a grondé, la foudre n'a donc frappé ni vos champs ni vos bêtes, ni vos toitures ni vos travailleurs? Les enfans naissent, il n'y a donc pas de fêtes? Ils meurent, il n'y a donc pas de deuil? Vous vous mariez, il n'y a donc pas de joies décentes? On ne pleure donc jamais chez vous? Vous avez tous été amoureux, comment le sait-on? Vous avez pâti, vous avez compati aux misères des autres; vous avez eu sous les yeux toutes les plaies, toutes les peines, toutes les calamités de la vie humaine, où découvre-t-on que vous ayez eu un jour de tendresse, de chagrins, de vraie pitié? Votre temps, comme tous les autres, a vu des querelles, des passions, des tromperies, des jalousies, des fraudes galantes, des

duels; de tout cela, que nous montrez-vous? Pas mal de libertinages, des soûleries, des grossièretés, des paresses sordides, des gens qui s'embrassent comme s'ils se battaient, et par-ci par-là des coups de poing et des coups de sabot échangés dans les exaspérations du vin et de l'amour. Vous aimez les enfans : on les fesse, ils crient, font des malpropretés dans les coins, et voilà vos tableaux de famille.

Comparez les époques et les pays. Je ne parle pas de l'école allemande contemporaine ni de l'école anglaise, où tout est sujet, finesse, intention, comme dans le drame, la comédie, le vaudeville, où la peinture est trop imprégnée de littérature, puisqu'elle ne vit que de cela et qu'aux yeux de certaines gens même elle en meurt; mais prenez un livret d'exposition française, lisez les titres des tableaux, et jetez les yeux sur le catalogue d'un musée d'Amsterdam et de La Haye. En France, toute toile qui n'a pas son titre et qui par conséquent ne contient pas un sujet risque fort de ne pas être comptée pour une œuvre ni conçue ni sérieuse. Et cela n'est pas d'aujourd'hui, il y a cent ans que cela dure. Depuis le jour où Greuze imagina la peinture sentimentale, et, aux grands applaudissemens de Diderot, conçut un tableau comme on conçoit une scène de théâtre et mit en peinture les drames bourgeois de la famille, à partir de ce jour-là que voyons-nous? La peinture de genre a-t-elle fait autre chose en France qu'inventer des scènes, compulser l'histoire, illustrer les littératures, peindre le passé, un peu le présent, fort peu la France contemporaine, beaucoup les curiosités des mœurs ou des climats étrangers? Il suffit de citer des noms pour faire revivre une longue série d'œuvres piquantes ou belles, éphémères ou toujours célèbres, signifiant toutes quelque chose, représentant toutes des faits ou des sentimens, exprimant des passions ou racontant des anecdotes, ayant toutes leur personnage principal et leur héros : Granet, Bonington, Léopold Robert, Delaroche, Ary Scheffer, Roqueplan, Decamps, Delacroix, et je m'arrête aux morts. Rappelez-vous les *François Ier*, les *Charles-Quint*, *le Duc de Guise*, *Mignon*, les *Marguerite*, *le Lion amoureux*, le *Van-Dyck à Londres*, toutes les pages empruntées à Goethe, à Shakspeare, à Byron, à Walter Scott, à l'histoire de Venise, — les *Hamlet*, les *Yorick*, les *Macbeth*, les *Méphistophélès*, les *Polonius*, les *Giaour*, les *Lara*, et *Goetz de Berlichinguen*, *le Prisonnier de Chillon*, *Ivanhoe*, *Quentin-Durward*, *l'Évêque de Liége*, et puis les *Foscari*, *Marino Faliero*, et aussi *la Barque de Don Juan*, et encore *l'Histoire de Samson*, *les Cimbres*, précédant les curiosités orientales. Et depuis, si nous dressions la liste des tableaux de genre qui nous ont, année par année, charmés, émus, frappés, depuis les scènes d'inquisition, *le Colloque de Poissy*, jusqu'au

Charles-Quint à Saint-Just, — si nous relevions, dis-je, en ces trente dernières années ce que l'école française a produit de plus saillant et de plus honorable dans le genre, nous trouverions que l'élément dramatique, pathétique, romanesque, historique ou sentimental a contribué presque autant que le talent des peintres au succès de leurs ouvrages.

Apercevez-vous quelque chose de semblable en Hollande? Leurs livrets sont désespérans d'insignifiance et de vague : *la Fileuse au troupeau*, voilà à La Haye pour Karel Dujardin; pour Wouwerman, *l'Arrivée à l'hôtellerie*, *Halte de chasseurs*, *Manége de campagne*, *le Chariot* (un tableau célèbre), *un Camp*, *le Repos des chasseurs*, *Halte de chasseurs*, etc.; pour Berghem, *Chasse au sanglier*, *Un Gué italien*, *Pastorale*, etc.; pour Metzu, ce sont *le Chasseur*, *les Amateurs de musique*; pour Terburg, *la Dépêche*, et ainsi de suite pour Gérard Dou, pour Ostade, pour Miéris, même pour Jean Steen, le plus éveillé de tous et le seul qui, par le sens profond ou grossier de ses anecdotes, soit un inventeur, un caricaturiste ingénieux, un humoriste de la famille d'Hogarth, et qui soit un littérateur, presqu'un auteur comique en ses facéties. Les plus belles œuvres se cachent sous des titres de même platitude. Le si beau Metzu du musée Van der Hoop est appelé *le Cadeau du chasseur*, et personne ne se douterait que *le Repos près de la grange* désigne un incomparable Paul Potter, la perle de la galerie d'Aremberg. On sait ce que veut dire *le Taureau* de Paul Potter, *la Vache qui se mire* ou *la Vache*... encore plus célèbre de Saint-Pétersbourg. Quant à *la Leçon d'anatomie* et à *la Ronde de nuit*, on me permettra de penser que la signification morale du sujet n'est pas ce qui assure à ces deux œuvres l'immortalité qui leur est acquise.

On semble donc avoir tous les dons du cœur et de l'esprit, sensibilité, tendresses, sympathies généreuses pour les drames de l'histoire, expérience extrême de ceux de la vie, on est pathétique, émouvant, intéressant, imprévu, instructif, — partout ailleurs que dans l'école hollandaise. Et l'école qui s'est le plus exclusivement occupée du monde réel semble celle de toutes qui en a le plus méconnu l'intérêt moral, et encore, celle de toutes qui s'est le plus passionnément vouée à l'étude du pittoresque semble moins qu'aucune autre en avoir aperçu les sources vives. Quelle raison un peintre hollandais a-t-il de faire un tableau? Aucune; et remarquez qu'on ne la lui demande jamais. Un paysan au nez aviné vous regarde avec son gros œil et vous rit à pleines dents en levant un broc : si la chose est bien peinte, elle a son prix. Chez nous, quand le sujet s'absente, il faut du moins qu'un sentiment vif et vrai et que l'émotion saisissable du peintre y suppléent. Un paysage qui n'est pas teinté fortement aux couleurs d'un homme est une œuvre

manquée. Nous ne savons pas, comme Ruysdael, faire un tableau de toute rareté avec une eau écumante qui se précipite entre des rochers bruns. Une bête au pâturage qui *n'a pas son idée*, comme les paysans disent de l'instinct des bêtes, est une chose à ne pas peindre. Un peintre fort original de notre temps, une âme assez haute, un esprit triste, un cœur bon, une nature vraiment rurale a dit sur la campagne et sur les campagnards, sur les duretés, les mélancolies et la noblesse de leurs travaux, des choses que jamais un Hollandais ne se serait avisé de trouver. Il les a dites en un langage un peu barbare et dans des formules où la pensée a plus de vigueur et de netteté que n'en avait la main. On lui a su un gré infini de ses tendances; on y a vu, dans la peinture française, quelque chose comme la sensibilité d'un Burns moins habile à se faire comprendre. En fin de compte, a-t-il, oui ou non, fait et laissé de beaux tableaux? Sa forme, sa langue, je veux dire cette enveloppe extérieure sans laquelle les œuvres de l'esprit ne sont ni ne vivent, a-t-elle les qualités qu'il faudrait pour le consacrer un beau peintre et le bien assurer qu'il vivra longtemps? C'est un penseur profond à côté de Paul Potter et de Cuyp; c'est un rêveur attachant quand on le compare à Terburg et à Metzu; il a je ne sais quoi d'incontestablement noble, lorsqu'on songe aux trivialités de Steen, d'Ostade ou de Brouwer; comme homme, il a de quoi les faire rougir tous : comme peintre, les vaut-il?

La conclusion? me direz-vous. D'abord est-il bien nécessaire de conclure? La France a montré beaucoup de génie inventif, peu de facultés vraiment picturales. La Hollande n'a rien imaginé, elle a miraculeusement bien peint. Voilà certes une grande différence. S'ensuit-il qu'il faille absolument choisir entre des qualités qui s'opposent d'un peuple à l'autre, comme s'il y avait entre elles je ne sais quelle contradiction qui les rendrait inconciliables? Je n'en sais rien au juste. Jusqu'à présent la pensée n'a vraiment soutenu que les grandes œuvres plastiques. En se diminuant, pour entrer dans les œuvres d'ordre moyen, elle semble avoir perdu toute vertu. La sensibilité en a sauvé quelques-unes; la curiosité en a gâté un grand nombre; l'esprit les a toutes perdues.

Est-ce là la conclusion qu'il faut tirer des observations qui précèdent? Certainement on en trouverait une autre; pour aujourd'hui je ne l'aperçois pas.

V.

Avec *la Leçon d'anatomie* et *la Ronde de nuit, le Taureau* de Paul Potter est ce qu'il y a de plus célèbre en Hollande. Le musée de La Haye lui doit une bonne part de la curiosité dont il est l'objet.

Ce n'est pas la plus vaste des toiles de Paul Potter; mais c'est du moins la seule de ses grandes toiles qui mérite une attention sérieuse. *La Chasse à l'ours* du musée d'Amsterdam, à la supposer authentique, même en la dégageant des repeints qui la défigurent, n'a jamais été qu'une extravagance de jeune homme, la plus grosse erreur qu'il ait commise. *Le Taureau* n'a pas de prix. En l'estimant d'après la valeur actuelle des œuvres de Paul Potter, personne ne doute que, mis en vente, il n'atteignît aux enchères de l'Europe un chiffre fabuleux. Est-ce donc un bon tableau? Nullement. Mérite-t-il l'importance qu'on y attache? Sans contredit. Paul Potter est donc un très grand peintre? Très grand. S'ensuit-il qu'il peigne aussi bien qu'on le suppose? Pas précisément. Il y a là un malentendu qu'il est bon de faire disparaître.

Le jour où s'ouvriraient les enchères fictives dont je parle, et par conséquent où l'on aurait le droit de discuter sans nul égard les mérites de cette œuvre fameuse, si quelqu'un se risquait à faire entendre la vérité, il pourrait dire à peu près ce qui suit :

« La réputation du tableau est à la fois très surfaite et très légitime : elle tient à une équivoque. On le considère comme une page de peinture hors ligne, et c'est une erreur. On croit y voir un exemple à suivre, un modèle à copier où des générations ignorantes peuvent apprendre les secrets techniques de leur art. En cela, on se trompe encore et du tout au tout. L'œuvre est laide et n'est pas conçue, la peinture est monotone, épaisse, lourde, blafarde et sèche. L'ordonnance est des plus pauvres. L'unité manque à ce tableau qui commence on ne sait où, ne finit pas, reçoit la lumière sans être éclairé, la distribue à tort et à travers, échappe de partout et sort du cadre, tant il semble peint à fleur de toile. Il est trop plein sans être occupé. Ni les lignes, ni la couleur, ni la disposition de l'effet, ne lui donnent ces conditions premières d'existence, indispensables à toute œuvre un peu ordonnée. Par leur taille, les animaux sont ridicules. La vache fauve à tête blanche est construite avec une matière dure. La brebis et le bélier sont moulés dans le plâtre. Quant au berger, personne ne le défend. Deux seules parties de ce tableau semblent faites pour s'entendre, le grand ciel et le vaste taureau. Le nuage est bien à sa place : il s'éclaire où il faut et se colore de même où il convient d'après les besoins de l'objet principal, dont il a pour but d'accompagner ou de faire valoir les reliefs. Par une sage entente de la loi des contrastes, le peintre a bien dégradé les couleurs claires et les nuances foncées de l'animal. La partie la plus sombre s'oppose à la partie claire du ciel, et ce qu'il y a de plus énergique et de plus fouillé dans la bête à ce qu'il y a de plus limpide dans l'atmosphère; mais c'est à peine un mérite,

étant donnée la simplicité du problème. Le reste est un hors-d'œuvre qu'on pourrait couper sans regret, au seul avantage du tableau. » Ce serait là de la critique brutale, mais exacte. Et cependant l'opinion, moins pointilleuse ou plus clairvoyante, dirait que la signature vaut bien le prix.

L'opinion ne s'égare jamais tout à fait. Par des chemins incertains, souvent pas les mieux choisis, elle arrive en définitive à l'expression d'un sentiment vrai. Quand elle se donne à quelqu'un, les motifs en vertu desquels elle se donne ne sont pas toujours les meilleurs, mais toujours il se trouve d'autres bonnes raisons en vertu desquelles elle a bien fait de se donner. Elle se méprend sur les titres, quelquefois elle prend les défauts pour les qualités; elle prise un homme pour sa manière de faire, et c'est là le moindre de ses mérites; elle croit qu'un peintre peint bien quand il peint mal et parce qu'il peint avec minutie. Ce qui émerveille en Paul Potter, c'est l'imitation des objets poussée jusqu'au travers. On ignore ou l'on ne remarque pas qu'en pareil cas l'âme du peintre vaut mieux que l'œuvre et que la manière de sentir est infiniment supérieure au résultat.

Quand il peignit *le Taureau* en 1647, Paul Potter n'avait pas vingt-trois ans. C'était un tout jeune homme; d'après ce que le commun des hommes est à vingt-trois ans, c'était un enfant. A quelle école appartenait-il? A aucune. Avait-il eu des maîtres? On ne lui connaît d'autres professeurs que son père Pieter Simonsz Potter, peintre obscur, et Jacob de Weth (de Harlem), qui n'était pas de force lui non plus à agir sur un élève, soit en bien, soit en mal. Paul Potter ne trouva donc autour de son berceau, ensuite dans l'atelier de son second maître, que de naïfs conseils et pas de doctrines; par extraordinaire, l'élève ne demandait pas davantage. Jusqu'en 1647, Paul Potter vécut entre Amsterdam et Harlem, c'est-à-dire entre Frans Hals et Rembrandt, dans le foyer d'art le plus actif, le plus remuant, le plus riche en maîtres célèbres que le monde ait jamais connu, sauf en Italie un siècle auparavant. Les professeurs ne manquaient pas; il n'avait que l'embarras du choix. Wynants avait quarante-six ans, Cuyp quarante deux ans, Terburg trente-neuf, Ostade trente-sept, Metzu trente-deux, Wouwerman vingt-sept, Berghem, à peu près de son âge, avait vingt-trois ans. Plusieurs même, parmi les plus jeunes, étaient membres de la confrérie de Saint-Luc. Enfin le plus grand de tous, le plus illustre, Rembrandt, avait déjà produit *la Ronde de nuit*, et c'était un maître qui pouvait tenter.

Que devint Paul Potter? Comment s'isola-t-il au cœur de cette fourmillante et riche école, où l'habileté pratique était extrême, le talent universel, la manière de rendre un peu semblable, et

cependant, chose exquise en ces beaux momens, la manière de sentir très personnelle? Eut-il des condisciples? On ne le voit pas. Ses amis, on les ignore. Il naît, c'est tout au plus si l'on sait avec exactitude en quelle année. Il se révèle de bonne heure, à quatorze ans signe une eau-forte charmante; à vingt-deux, ignorant sur bien des points, il est sur d'autres d'une maturité sans exemple. Il travaille et produit œuvres sur œuvres; il en fait d'admirables. Il les accumule en quelques années avec hâte, avec abondance, comme si la mort le talonnait, et cependant avec une application et une patience qui fait que ce prodigieux travail est un miracle. Il se mariait, jeune pour un autre, bien tard pour lui, car c'était le 3 juillet 1650, et le 4 août 1654, quatre ans après, la mort le prenait ayant toute sa gloire, mais avant qu'il ne sût tout son métier. Quoi de plus simple, de plus court, de plus accompli? Du génie et pas de leçons, de fortes études, un produit ingénu et savant de vue attentive et de réflexion; ajoutez à cela un grand charme naturel, la douceur d'un esprit qui médite, l'application d'une conscience chargée de scrupules, la tristesse inséparable d'un labeur solitaire et peut-être la mélancolie propre aux êtres mal portans, et vous aurez à peu près tout Paul Potter.

A ce titre, le charme excepté, *le Taureau* de La Haye le représente à merveille. C'est une grande *étude*, trop grande au point de vue du bon sens, pas trop pour les recherches dont elle fut l'objet et pour l'enseignement qu'il en tira. Songez que Paul Potter, à le comparer à ses brillans contemporains, ignorait toutes les habiletés du métier : je ne parle pas des roueries dont sa candeur ne s'est jamais doutée. Il étudiait spécialement des formes et des aspects en leur absolue simplicité. Le moindre artifice était un embarras qui l'eût gêné parce qu'il eût altéré la claire vue des choses. Un grand taureau dans une vaste plaine, un grand ciel et pour ainsi dire pas d'horizon, quelle meilleure occasion pour un étudiant d'apprendre une fois pour toutes une foule de choses fort difficiles et de les savoir, comme on dit, par compas et par mesure? Le mouvement est simple, il n'en fallait pas; le geste est vrai, la tête admirablement vivante. La bête a son âge, son type, son caractère, son tempérament, sa longueur, sa hauteur, ses attaches, ses os, ses muscles, son poil rude ou lisse, bourru ou frisé, sa peau flottante ou tendue, — le tout à la perfection. La tête, l'œil, l'encolure, l'avant-train, sont, au point de vue de l'observation naïve et forte, un morceau très rare, peut-être bien sans pareil. Je ne dis pas que la matière soit belle, ni que la couleur en soit bien choisie; matière et couleur sont ici subordonnées trop visiblement à des préoccupations de formes pour qu'on puisse exiger beaucoup sous ce rapport quand il a tout ou presque tout donné sous un autre. Il y a plus, le ton même et le

travail de ces parties violemment observées arrivent à rendre la nature telle qu'elle est vraiment, dans son relief, ses nuances, sa puissance, presque jusque dans ses mystères. Il n'est pas possible de viser un but plus circonscrit, mais plus formel, et de l'atteindre avec plus de succès. On dit *le Taureau* de Paul Potter, ce n'est point assez, je vous l'affirme : on pourrait dire *le taureau*, et ce serait à mon sens le plus grand éloge qu'on pût faire de cette œuvre médiocre en ses parties faibles, et cependant si décisive.

Presque tous les tableaux de Paul Potter en sont là. Dans la plupart, il s'est proposé d'étudier quelque accident physionomique de la nature ou quelque partie nouvelle de son art, et vous pouvez être certain qu'il est arrivé ce jour-là à savoir et à rendre instantanément ce qu'il apprenait. La *Prairie* du Louvre, dont le morceau principal, le bœuf gris-roux, est la reproduction d'une étude qui devait lui servir bien des fois, est de même un tableau faible ou un tableau très fort, suivant qu'on le prend pour la page d'un maître ou pour le magnifique exercice d'un écolier. La *Prairie avec bestiaux* du musée de La Haye, les *Bergers et leur troupeau*, l'*Orphée charmant les animaux*, du musée d'Amsterdam, sont, chacun dans son genre, une occasion d'études, un prétexte à études, et non pas, comme on serait tenté de le croire, une de ces conceptions où l'imagination joue le moindre rôle. Ce sont des animaux examinés de près, groupés sans beaucoup d'art, dessinés en des attitudes simples ou dans des raccourcis difficiles, jamais dans un effet bien compliqué ni bien piquant. Le travail est maigre, hésitant, quelquefois pénible. La touche est un peu enfantine. L'œil de Paul Potter, d'une exactitude singulière et d'une pénétration que rien ne fatigue, détaille, scrute, exprime à l'excès, ne se noie jamais, mais ne s'arrête jamais. Paul Potter ignore l'art des sacrifices, il en est encore à ne pas savoir qu'il faut quelquefois sous-entendre et résumer. Vous connaissez l'insistance de sa brosse et la broderie désespérante dont il se sert pour rendre les feuillages compactes et l'herbe drue des prairies. Son talent de peintre est sorti de son talent de graveur. Jusqu'à la fin de sa vie, dans ses œuvres les plus parfaites, il n'a pas cessé de peindre comme on burine. L'outil devient plus souple, se prête à d'autres emplois; sous la peinture la plus épaisse on continue de sentir la pointe fine, l'entaille aiguë, le trait mordant. Ce n'est que graduellement avec des efforts, et par une éducation successive et toute personnelle, qu'il arrive à manier sa palette comme tout le monde : dès qu'il y parvient, il est supérieur.

On peut, en choisissant quelques-uns de ses tableaux dans les dates comprises entre 1647 et 1652, suivre le mouvement de son esprit, le sens de ses études, la nature de ses recherches, et,

à une heure dite, la préoccupation presque exclusive dans laquelle il se plongeait. On verrait ainsi le peintre se dégager peu à peu du dessinateur, la couleur se déterminer, la palette prendre une organisation plus savante, enfin le clair-obscur y naître de lui-même et comme une découverte dont cet innocent esprit ne serait redevable à personne. Cette nombreuse ménagerie réunie autour d'un charmeur en pourpoint et en bottes, qui joue du luth et qu'on appelle *Orphée*, est l'ingénieux effort d'un jeune homme étranger à tous les secrets de son école, et qui étudie sur des pelages de bêtes les effets variés de la demi-teinte. C'est faible et savant; l'observation est juste, le faire timide, la visée charmante. Dans la *Prairie avec bestiaux*, le résultat est encore meilleur; l'enveloppe est excellente, le métier seul a persisté dans son enfantine égalité. *La Vache qui se mire* est une étude de lumière, de pleine lumière, faite vers le milieu d'un beau jour d'été. C'est un tableau fort célèbre et, vous pouvez m'en croire, extrêmement faible, décousu, compliqué, d'une lumière jaunâtre, qui, pour être étudié avec une patience inouie, n'en a ni plus d'intérêt ni plus de vérité, plein d'incertitude en son effet, d'une application qui trahit la peine. J'omettrais ce devoir de classe, un des moins réussis qu'il ait traités, si, même en cet infructueux effort, on ne reconnaissait l'admirable sincérité d'un esprit qui cherche, ne sait pas tout, veut tout savoir, et s'acharne d'autant plus que les jours lui sont comptés.

En revanche, sans m'écarter du Louvre et des Pays-Bas, je vous citerais deux tableaux de Paul Potter qui sont d'un peintre consommé et qui décidément aussi sont des œuvres dans la plus haute et dans la plus rare acception du mot; — et, chose remarquable, l'un est de 1647, l'année même où il signa *le Taureau*. Je veux parler de *la Petite auberge* du Louvre, catalogué sous ce titre : *Chevaux à la porte d'une chaumière* (n° 399). C'est un effet de soir. Deux chevaux dételés, mais harnachés, sont arrêtés devant une auge; l'un est bai, l'autre blanc; le blanc est exténué. Le charretier vient de puiser de l'eau à la rivière; il remonte la berge un bras en l'air, de l'autre tenant un seau, et se détache en silhouette douce sur un ciel où le soleil couché envoie des lueurs. C'est unique par le sentiment, par le dessin, par le mystère de l'effet, par la beauté du ton, par la délicieuse et spirituelle intimité du travail. L'autre de 1653, l'année qui précéda la mort de Paul Potter, est un merveilleux chef-d'œuvre à tous les points de vue : arrangement, taches pittoresques, savoir acquis, naïveté persistante, fermeté du dessin, force dans le travail, netteté de l'œil, charme de la main. La galerie d'Arenberg, qui possède cet inestimable bijou, ne contient rien de plus précieux. Ces deux morceaux incomparables prouveraient, à ne regarder qu'eux, ce que Paul Potter entendait faire, ce

qu'il aurait fait certainement avec plus d'ampleur, s'il en avait eu le temps.

Ainsi voilà qui est dit, ce que Paul Potter avait acquis d'expérience, il ne le devait qu'à lui-même. Il apprenait de jour en jour, tous les jours; la fin arriva, ne l'oublions pas, avant qu'il eut fini d'apprendre. De même qu'il n'avait pas eu de maîtres, il n'eut pas d'élèves. Sa vie fut trop courte pour contenir encore un enseignement. D'ailleurs qu'aurait-il enseigné? La manière de dessiner? C'est un art qui se recommande et ne s'enseigne guère. L'ordonnance et la science des effets? Il s'en doutait à peine en ses derniers jours. Le clair-obscur? On le professait dans tous les ateliers d'Amsterdam beaucoup mieux qu'il ne le pratiquait lui-même, car c'était une chose, je vous l'ai dit, que la vue des campagnes hollandaises ne lui avait révélée qu'à la longue et rarement. L'art de composer une palette? On voit la peine qu'il eut à se rendre maître de la sienne. Et quant à l'habileté pratique, il n'était pas plus fait pour la recommander que ses œuvres n'étaient faites pour en donner la preuve.

Paul Potter peignit de beaux tableaux qui ne furent pas tous de beaux modèles. Il donna plutôt de bons exemples, et toute sa vie ne fut qu'un excellent conseil. Plus qu'aucun peintre en cette école honnête il parla de naïveté, de patience, de circonspection, d'amour passionné pour le vrai. Ces préceptes étaient peut-être les seuls qu'il eût reçus : à coup sûr c'étaient les seuls qu'il pût transmettre. Toute son originalité lui vient de là, sa grandeur aussi. Un vif penchant pour la vie champêtre, une âme bien ouverte, tranquille, sans nul orage, pas de nerfs, une sensibilité profonde et saine, un œil admirable, le sens des mesures, le goût des choses nettes, bien établies, du savant équilibre dans les formes, de l'exact rapport entre les volumes, l'instinct des anatomies, enfin un constructeur de premier ordre; en tout cette vertu qu'un maître de nos jours appelait la *probité du talent*; une préférence native pour le dessin, mais un tel appétit du parfait que plus tard il se réservait de bien peindre et que déjà il lui arrivait de peindre excellemment; une étonnante division dans le travail, un imperturbable sang-froid dans l'effort, une nature exquise, à en juger par son triste et souffrant visage, — tel était ce jeune homme, unique à son moment, toujours unique quoi qu'il arrive, et tel il apparaît depuis ses tâtonnemens jusqu'en ses chefs-d'œuvre. Quelle rareté de surprendre un génie, quelquefois sans talent! et quel bonheur d'admirer à ce point un ingénu qui n'avait pour lui qu'une heureuse naissance, l'amour du vrai et la passion du mieux!

EUGÈNE FROMENTIN.

LES

PLANTES CARNIVORES

I. J. D. Hooker, *Address to the Department of zoology and botany of the British Association*, Belfast, august 21, 1874. — II. Ch. Darwin, *Insectivorous Plants*, London 1875. — III. F. Cohn, *Beiträge zur Biologie der Pflanzen, drittes Heft*, Breslau 1875.

Ces deux mots, « plantes carnivores, » en apparence inconciliables, ont l'air d'énoncer un gros paradoxe et presqu'une hérésie physiologique : ils impliquent tout au moins une flagrante contradiction aux idées courantes sur la nutrition végétale. Dans ce cycle de migrations de la matière dont le règne inorganique est à la fois le point de départ et le terme d'arrivée (*pulvis es et in pulverem reverteris*), la plante semble vouée au rôle subalterne de pourvoyeuse de la nourriture des animaux. Elle seule, puisant dans le sol et dans l'air les élémens bruts et le détritus de la vie, en recompose ces productions organiques qui, transformées par les herbivores, vont finalement servir d'aliment aux animaux carnivores. On dirait qu'un ordre fatal entraîne dans ce courant le flux mobile des atomes indestructibles et que le végétal le plus noble, réduit au régime exclusif des élémens minéraux et des engrais, n'est au fond que le substratum de l'animalité la plus infime.

Tout cela paraît être l'évidence même lorsqu'on s'en tient aux notions vulgaires, aux apparences superficielles d'un dualisme absolu, d'un antagonisme de nature entre les animaux et les plantes; mais le point de vue s'élargit et se rectifie lorsque, pénétrant dans l'intimité des tissus, on voit dans la plante un organisme complexe dont chaque cellule, au moins dans sa période de vitalité la plus active, n'est autre chose que l'enveloppe d'une pulpe animalisée, on dirait presque d'un animal rudimentaire. Le protoplasme, cette gelée contractile qui vit dans la cellule végétale comme un rhizo-

pode dans sa coquille, répond, par sa composition chimique essentiellement azotée, au sarcode dont la masse homogène constitue le corps entier d'animaux inférieurs. Or, si la plante est ainsi peuplée au dedans d'animalcules à l'état d'ébauche, est-il étonnant que, par exception au moins, la nourriture azotée parvienne à ces hôtes intimes par la voie directe de l'absorption épidermique, au lieu de suivre le cours détourné de l'absorption par les racines? Ne voit-on pas l'embryon végétal, aux premières phases de la germination, absorber ainsi par sa surface les élémens nutritifs de l'albumen qui l'entoure, si bien que, par un ingénieux stratagème, M. Van Tieghem a pu remplacer autour de cet embryon les matières albuminoïdes naturelles par des alimens artificiels de composition analogue? Au fond, les progrès incessans de l'histoire naturelle générale tendent de plus en plus à combler tout hiatus entre les animaux et les végétaux : partout le parallélisme s'accuse entre ces deux branches du tronc organique; la fusion même s'établit de l'une à l'autre à leur point commun d'origine, dans ces êtres ambigus dont la substance uniforme, dépourvue de toute organisation apparente, ne manifeste la vitalité que par d'obscures contractions.

Ces réflexions générales prépareront les esprits à comprendre comment une plante non parasite, sans renoncer à son mode ordinaire de nutrition par le sol et l'atmosphère, peut néanmoins saisir une proie vivante, en dissoudre les élémens azotés au moyen d'un suc acide analogue au suc gastrique, enfin absorber ce produit de digestion pour en faire soit un aliment général de ses tissus, soit peut-être la nourriture spéciale du protoplasme des cellules placées dans le cercle d'action de ces surfaces digestives.

La théorie de la carnivorité des plantes n'est pas du reste, comme on pourrait le craindre, une élucubration fantaisiste de quelque amateur de nouveautés à sensation. Hasardée en premier lieu par des chercheurs modestes, mais sérieux, MM. Curtis (1834) et Canby (1868), tous deux botanistes américains et par cela même bien placés pour observer sur le vif les plus curieuses d'entre les plantes insectivores, accueillie et confirmée par le professeur Asa Gray, cette doctrine s'appuie aujourd'hui sur l'autorité de maîtres de la science. Un éminent botaniste, le docteur Joseph Dalton Hooker, directeur des jardins de Kew et président de la Société royale de Londres, en a fait, en 1874, à Belfast, le sujet de son discours inaugural devant l'Association britannique pour l'avancement des sciences; d'autre part, Charles Darwin, résumant à cet égard les études de quinze années, vient de publier sur les plantes « insectivores » un livre admirable où toutes les ressources d'une expérimentation fine, délicate et précise fournissent une base solide aux vues les plus ingénieuses et les plus originales.

Avec de tels guides et de tels garans, il est permis de s'avancer sans trop de crainte dans le champ des vérités paradoxales. Dût-on s'égarer par instans aux frontières indécises où l'hypothèse confine à l'erreur, on est sûr de regagner vite avec eux le terrain ferme de la méthode scientifique. Osons donc apprendre, sans scrupules routiniers, ce qu'ils nous disent des appétits insolites de ces carnassiers d'un nouveau genre, plantes par leur forme et leur organisation, animaux par certains côtés de leurs mœurs, de leurs mouvemens et par leur façon d'approprier à leurs tissus une portion importante, sinon nécessaire, de leurs élémens nutritifs.

I. — LES ROSSOLIS OU DROSERA.

Les plantes les plus franchement carnivores sont celles qui s'emparent d'une proie animale vivante, l'imprègnent d'une sécrétion acide, en attaquent ou dissolvent de préférence les tissus de nature azotée, et finalement absorbent directement par leurs feuilles le produit de cette sorte de digestion. Dans ce groupe sont compris d'une manière évidente les divers genres de la famille des droséracées (*rossolis, dionée, aldrovandie*), les grassettes ou *pinguicula*, de la famille des utriculariées, et dans une certaine mesure le curieux genre *nepenthes*. Chez un autre groupe, des animaux sont pris au piége; mais l'absence au moins apparente du suc digestif fait supposer que la digestion véritable y est incomplète, sinon absolument nulle, et que l'absorption directe par les feuilles y porte non sur des produits digérés, mais sur des produits putréfiés; tel serait, d'après Darwin, le cas des utriculaires et des espèces de *genlisea;* quant aux *sarracenia*, dont les feuilles, transformées en cornets creux, se gorgent d'insectes qu'on trouve bientôt réduits en un putrilage fétide, des études sont encore nécessaires pour assigner à chaque espèce sa part de *digestivité* véritable ou de simple absorption de produits putrides. Nous exposerons à cet égard les idées du docteur Hooker, du docteur Mellichamp, de Charles Riley, et les réserves dont semble les entourer Darwin en excluant du groupe des insectivores ces mêmes sarracéniées.

Le phénomène de la nutrition chez les animaux comprend trois séries d'actes successifs : d'abord la capture ou la préhension des alimens, puis l'action des liquides digestifs, enfin l'absorption des produits élaborés que l'assimilation va transformer en tissus vivans. Chez les plantes *carnivores*, le premier de ces actes avait depuis longtemps frappé l'attention même d'observateurs superficiels; toutes constituant en effet de véritables piéges à insectes, des attrape-mouches, pour employer la dénomination vulgaire de la plus connue d'entre elles, la dionée ou *dionæa muscipula*. C'est par cette

singulière plante qu'il faudrait ouvrir la série des végétaux *insectivores*, si l'on s'en tenait à la rapidité des mouvemens, au jeu subit des valves du piége qui se rabat sur la victime; mais, parmi les étrangetés de sa nature, la dionée présente celle d'être confinée dans un coin restreint de la Caroline, en dehors de l'observation quotidienne de la généralité des botanistes. Les rossolis au contraire, genre très cosmopolite, comptent, à côté d'espèces très localisées, des types répandus à profusion sur d'immenses aires géographiques. Partout, dans les tourbières, dans les bruyères humides de notre hémisphère boréal, ces élégantes plantules étalent ou redressent leurs rosettes de feuilles humides, grasses et rougeâtres. C'est sur la plus vulgaire de toutes, le rossolis à feuilles rondes (*drosera rotundifolia*, L.), qu'ont porté les recherches patientes de Darwin; c'est sur cette espèce qu'il sera facile de suivre les phénomènes de motilité, de sécrétion en quelque sorte gastrique, d'absorption superficielle, de modifications dans le contenu des cellules, qui vont nous servir de critérium et de type pour l'étude complète des végétaux carnivores.

Le nom de *rossolis*, qui devrait s'écrire en deux mots, *ros solis*, signifie rosée du soleil, par allusion à ces gouttelettes transparentes qui, sous le soleil le plus ardent, brillent sur les drosères comme autant de perles de rosée au bout des poils de leurs feuilles (1). Ces organes, chez le rossolis à feuilles rondes, présentent, au sommet d'un pétiole long et grêle, un limbe à peu près circulaire dont la face supérieure est toute couverte d'une forêt de poils visqueux. Darwin appelle ces poils des *tentacules*, sans doute par une vague allusion aux bras préhenseurs des hydres et d'autres animaux aquatiques. Ces tentacules se composent d'un pédicelle en forme d'alêne et d'une glande en tête d'épingle qu'enveloppe une gouttelette visqueuse. Ce sont à la fois des organes de sécrétion, d'absorption et de transmission de mouvement.

Pour peu qu'on observe dans la nature les feuilles de drosera, on s'aperçoit qu'un très grand nombre tiennent embrassés sous leurs tentacules infléchis de petits insectes, principalement des diptères, mouches ou moucherons à deux ailes transparentes. Un fait aussi fréquent dut frapper de bonne heure les naturalistes et même les simples curieux; mais la vraie signification n'en fut que tardivement comprise. On supposait naturellement que les insectes ainsi captifs s'étaient tout simplement englués dans la viscosité des glandes, et que leurs vains efforts pour s'échapper avaient fait courber mécaniquement les tentacules de la feuille. Réduit à

(1) On regrette que Linné, par un purisme arbitraire de nomenclature, ait cru devoir changer ce nom poétique en celui de *drosera* (de *drosos*, rosée), qui ne dit rien de net à l'esprit.

ces proportions, le phénomène n'avait rien de surprenant. Il semblait qu'il y eût là pur accident sans trace d'action vitale, ni de motion déterminée vers un but, ni surtout d'utilité directe de l'insecte pour la feuille qui l'a saisi. Cependant dès 1780 les mouvemens des tentacules du drosera furent presque simultanément observés en Allemagne par le sagace botaniste Roth, en Angleterre par deux amateurs, Gardom, botaniste du Derbyshire, et Whateley, chirurgien distingué de Londres. L'observation de Roth et une autre analogue du docteur Behr sur le *drosera sulfurea* d'Australie, publiée en 1847, étaient à peu près oubliées ou négligées lorsque je les rappelai sommairement, en les acceptant pour vraies, dans une revue monographique des droséracées, échappée je ne sais comment à l'érudition si vaste du docteur Hooker et de Darwin. La question s'est précisée depuis dans les travaux de Milde (1852), de Nitschke (1860-1861), d'Augé de Lassus (1861), de J. Scott (1862), de Mme Treat (1871), de A.-W. Bennett (1873), du docteur Burdon Sanderson en juin 1874, et du docteur J.-D. Hooker en août de la même année; mais c'est dans le livre récent de Darwin (1875) qu'il faut chercher, avec le résumé de ces recherches partielles, l'exposé le plus complet, le plus ingénieux, le plus minutieusement détaillé, le plus vigoureusement déduit d'un sujet qu'il a fait sien depuis 1860 et pour lequel la collaboration de ses deux fils, Francis et George, a multiplié sa puissance prodigieuse de travail. C'est dans le livre lui-même qu'on trouvera mille détails d'expérimentation délicate; tout ce qu'on peut faire ici, c'est d'en esquisser à grands traits les faits saillans et les résultats généraux.

La feuille du drosera constitue un piége à mouches d'un jeu très lent, mais d'une rare sûreté d'action. Au repos, tendus pour saisir leur proie, les tentacules extérieurs s'étalent en rayonnant sous des angles très ouverts; tous sont armés de leur gouttelette perfide, dont l'éclat attire peut-être la victime et dont la viscosité la retient en l'engluant. Que du bout de ses jambes grêles un malheureux moucheron effleure cette perle liquide, à l'instant le piége entre en action et ne lâchera plus la victime. Fixé dans une glu tenace, l'insecte fait de vains efforts pour s'en détacher : ces efforts même vont le perdre, car la moindre pression sur le tissu d'une glande non-seulement fait infléchir le tentacule touché, mais transmet le mouvement aux tentacules voisins. Ceux-ci, s'infléchissant à leur tour, s'abattent sur le pauvre insecte. Plus la pression, plus les tiraillemens se répètent, plus la victime est robuste et remuante, plus s'élargit le cercle des mouvemens et s'augmente le nombre des filamens rabattus : le disque même de la feuille, d'abord plane ou à peine concave, se contracte plus ou moins en coupe évasée et finit par engloutir l'insecte comme dans un estomac temporaire où

la digestion va s'établir. Plus tard, la digestion achevée et l'absorption faite, la feuille reprendra graduellement sa forme première, les tentacules reviendront à leur position de repos, les glandes se remettront à sécréter leur perle visqueuse : bref, le piége sera tendu de nouveau, prêt à recommencer trois fois ce manége, auquel pourtant s'use à la fin sa vitalité. A mesure qu'une feuille vieillie est hors de service, de nouvelles la remplacent, si bien que, pour un seul pied de drosera, c'est par vingtaines tout au moins qu'on pourrait évaluer pour l'année les insectes pris ou en voie d'être digérés ou réduits à l'état de dépouille sèche par l'absorption de leurs parties digestibles. Sur une seule et même feuille, Darwin a compté jusqu'à treize cadavres ou restes d'insectes témoins des repas antérieurs de cette araignée végétale.

Tel est, vu d'ensemble, le premier acte de la carnivorité du drosera. Étudié dans ses détails, le jeu de cet appareil de capture n'en est que plus merveilleux. Voyons par exemple comment se transmet et s'irradie le mouvement imprimé aux tentacules. Qu'une excitation mécanique ou autre s'exerce sur une glande, l'action s'en traduit à l'œil par l'incurvation du pédicelle qui la supporte, c'est là proprement l'effet direct et local de l'irritation. Le contact d'un petit fragment de viande crue a produit parfois en dix secondes une légère inflexion, en cinq minutes une incurvation notable, en une demi-heure le rabattement du tentacule sur le centre de la feuille.

Quand l'agent excitateur, corps d'insecte, viande, etc., repose sur le centre même de la feuille, c'est vers ce point que s'infléchissent tous les tentacules. Qu'on place au contraire le corps stimulant sur le milieu d'une des moitiés du limbe, c'est sur ce corps même que se portent les tentacules environnans, même ceux du centre, qui d'habitude restent droits lorsqu'ils reçoivent directement l'excitation; en un mot, le centre d'excitation devient en même temps centre attractif, si bien que l'on peut faire converger en deux groupes symétriques tous les tentacules d'une feuille en plaçant un fragment de phosphate d'ammoniaque au milieu de chaque moitié du limbe. Il est curieux également de voir un côté de la feuille avec ses tentacules tous repliés sur une proie, tandis que l'autre côté reste étalé dans la position du piége en arrêt. En tout cas, les tentacules se dirigent invariablement dans le sens voulu pour embrasser l'insecte captif : admirable adaptation des moyens au but qui se révélera mieux encore lorsque nous verrons ces mêmes organes modifier la sécrétion de leurs glandes dès qu'il s'agit de digérer la proie qu'elles ont saisie. On dirait qu'une sorte d'instinct aveugle dirige des mouvemens aussi précis, ou plutôt on serait tenté d'y voir comme une trace des actions nerveuses dites réflexes, si l'absence totale d'un tissu nerveux chez les plantes ne

faisait naturellement pécher par la base cette dernière assimilation.

Les causes d'excitation des tentacules sont nombreuses et variées. Et d'abord il en est de purement mécaniques, le choc, la pression par exemple. Un simple choc par un corps dur ne cause pas d'incurvation; trois, quatre ou plusieurs chocs répétés déterminent plus ou moins cette inflexion, suivant l'état de l'organe; mais l'influence d'une pression continue, même très légère, est véritablement étonnante. C'est dans le détail des expériences de ce genre que brille l'ingéniosité de Darwin. Employant des particules très ténues de verre, de cheveux, de liége, il s'est assuré que les tentacules s'infléchissent sensiblement dès que, franchissant en partie la couche de viscosité accumulée sur la glande, ces particules arrivent en contact du tissu sécréteur lui-même. Chose merveilleuse, le poids d'un fragment de cheveu, estimé par d'ingénieux calculs à 8 millièmes de milligramme, a suffi pour produire sensiblement ce phénomène. Or, tandis que de tels fétus agissent comme excitateurs en tant que particules solides, de grosses gouttes de pluie frappant ces mêmes organes, un souffle de l'haleine humaine ou du vent, peuvent les agiter sans que le mouvement d'inflexion se produise au moindre degré. Darwin serait tenté d'expliquer ce fait par une sorte d'*assuétude* acquise à travers les âges par les générations du drosera. Cette explication un peu hardie est dans le courant d'idées de la sélection naturelle; mais en tout cas l'auteur reconnaît ingénument que l'impassibilité du drosera à l'égard du vent et de la pluie est une qualité très utile pour une plante appelée à tenir tendus des piéges que ces météores auraient pu sans cela détendre à tout moment : aveu précieux à recueillir de la bouche d'un des adversaires de la théorie des causes finales. Qu'on invoque tant qu'on voudra les adaptations des moyens au but, on n'effacera pas de l'idée des hommes de simple bon sens que de si merveilleux agencemens, tout soumis qu'ils sont en tant que faits aux lois fatales du déterminisme, ne se rattachent pas néanmoins par leurs causes les plus profondes au plan harmonique d'une intelligence ordonnatrice (1).

Pour rester dans le domaine des excitans purement physiques, c'est le cas de signaler ici les effets de la chaleur et de l'électricité sur les mouvemens du drosera. La chaleur modérée, ainsi qu'on pouvait le prévoir, augmente l'excitabilité de la plante. Plongées

(1) Darwin, il est vrai, atténue lui-même l'aveu en question en ajoutant que, dans bien des cas, les tentacules de drosera se rabattent sans utilité sur des corps inertes qui ne peuvent rien fournir à la plante. La finalité serait donc en défaut sur ce point; mais cet argument touchera peu ceux qui, comme moi, admettent le mal au sens humain comme ayant sa place dans la nature, sans que ces écarts partiels troublent l'harmonie générale des choses.

dans l'eau de 48°,8 à 51°,6, des feuilles ont replié tous leurs tentacules. Chauffée à 54°, l'eau paralyse ces mêmes feuilles en les mettant dans cet état d'inertie que Sachs appelle *rigidité par la chaleur* et qui se produit chez la sensitive quand on expose cette plante à l'air humide, chauffé à 45 ou 50 degrés. L'influence du courant galvanique sur les tentacules du drosera n'a pas été étudiée en grand détail. Darwin nous promet là-dessus un travail de son fils Francis, dont il cite comme avant-goût une curieuse observation. Deux aiguilles plantées simplement dans la feuille d'un drosera n'en ont pas fait mouvoir les tentacules, mais l'inflexion de ces organes s'est faite dès que deux aiguilles pareillement insérées ont été mises en rapport avec le circuit secondaire d'un appareil d'induction. On verra tout à l'heure le rapport de cette curieuse expérience avec celle que le docteur Burdon Sanderson avait faite auparavant sur la feuille de la dionée.

Passons maintenant aux effets de certains liquides organiques naturels ou d'infusions ou de décoctions de matières végétales. Ces expériences ont été faites en déposant sur la feuille des gouttelettes de ces liquides d'un poids moyen d'un tiers de milligramme. Suivant qu'ils contiennent ou non de l'azote, on a pu les distribuer en deux groupes : d'une part les non-azotés, solutions de gomme arabique, de sucre, d'empois, etc.; d'autre part les azotés, lait, urine, albumine de l'œuf, infusion froide et filtrée de viande crue, décoction de pois verts, etc. Nuances à part, un fait saillant et curieux se dégage de ces essais : c'est que les substances non azotées ont été sans action sur les tentacules, que les azotées au contraire ont agi d'une façon très marquée en provoquant l'inflexion des filamens à peu près en proportion de leur richesse en azote. C'est presque sûrement aussi par leur azote que les sels ammoniacaux en dissolution exercent sur le drosera une si puissante influence : le plus actif de tous les sels de ce groupe est le phosphate d'ammoniaque, dont une dose de 3 millionièmes de milligramme a le pouvoir de faire courber un tentacule du bord de la feuille jusque sur le centre du limbe. Ces quantités infinitésimales sont encore fortes auprès des dimensions infimes que doivent avoir les particules solides des effluves que le gibier laisse sur son passage et que l'odorat du chien de chasse saisit pourtant, grâce à l'admirable sensibilité de son organe olfactif. Pour tout ce qui touche aux impressions, la ténuité même des particules, loin d'être un obstacle, est au contraire une circonstance favorable aux effets produits. On est là dans un domaine à part où le microscope lui-même n'a plus d'accès, et qui, soumis sans doute aux lois générales de la mécanique, échappe à toute autre évaluation numérique que celle du calcul abstrait. Le fait le plus remarquable dans cette puissance d'excitation du

phosphate d'ammoniaque, c'est la présence simultanée dans ce sel de l'azote et du phosphore, c'est-à-dire des deux substances les plus animalisées peut-être qui se rencontrent dans les végétaux. L'association de ces deux corps dans les graines, dans les bourgeons, dans les tissus jeunes des plantes, en démontre assez nettement la valeur comme élémens nutritifs. C'est donc une confirmation remarquable de ces propriétés si connues que de voir ces mêmes élémens, azote et phosphore, exciter vivement l'appétit des végétaux carnivores et provoquer avec tant d'énergie les phénomènes précurseurs ou directement actifs de la digestion.

Digestion serait un mot déplacé, si l'on prétendait l'appliquer au phosphate d'ammoniaque en tant que sel de nature inorganique; mais le mot devient très juste dès qu'il s'applique aux substances organiques solides dont il nous reste à étudier le rôle comme alimens des plantes carnivores. Ce rôle, il est vrai, n'est pas absolument réglé par la présence de l'azote dans ces substances, car plusieurs produits manifestement azotés, tels que la pepsine, l'urée, la chlorophylle et autres, échappent à la digestion du drosera; mais en groupant en deux séries les matières essayées, les digestibles d'un côté, les non digestibles de l'autre, on s'aperçoit aisément que les premières renferment toutes de l'azote, tandis que chez les secondes cet élément est souvent absent ou peut-être dans des combinaisons qui l'empêchent d'être absorbé.

En tête des substances essentiellement digestibles se placent, sans parler des insectes à tégumens mous, la chair musculaire et le blanc d'œuf coagulé. L'effet de ces substances est si marqué qu'on a pu les prendre pour appât dans les curieuses expériences destinées à démontrer la réalité de la digestion. La chair, dans ce cas, a dû être employée en petits fragmens, de plus gros pouvant causer à la feuille une sorte d'indigestion qui se traduit par une altération marquée de la vitalité des glandes. De petits cubes de blanc d'œuf, placés sur diverses régions de la feuille, ont d'abord provoqué l'abaissement des tentacules, puis augmenté l'abondance et déterminé l'acidité de la sécrétion visqueuse, enfin, sous l'influence de ce suc acide, ils se sont graduellement ramollis, ont perdu leurs arêtes vives, et ont pris dans la plus grande partie de leur masse une transparence caractéristique. La sécrétion acide du drosera dissout aussi le cartilage, l'os et jusqu'à l'émail des dents. Un des faits les plus curieux dans la marche de la digestion du blanc d'œuf, c'est que l'addition d'un alcali, du carbonate de soude par exemple, arrête le phénomène en neutralisant l'acide du suc digestif : qu'on ajoute alors un peu d'acide chlorhydrique dilué de manière à neutraliser la soude, la digestion reprend son cours, l'acide du suc digestif étant remis en liberté.

Quel est cet acide qui, dans la sécrétion du drosera, semble correspondre à l'acide chlorhydrique libre du suc gastrique des animaux? La difficulté d'isoler du drosera une dose suffisante de suc digestif est cause qu'on n'a pu résoudre d'une manière certaine ce problème délicat de chimie physiologique. M. le professeur Frankland a pensé néanmoins que dans le liquide à lui soumis par Darwin il y avait de l'acide propionique, en tout cas un acide de la série acétique ou grasse. Outre cet acide du reste, Darwin admet que le même suc contient un ferment spécial analogue à la pepsine, et qui n'apparaît dans la sécrétion que sous l'influence d'une première absorption de matière animale soluble. Il se passerait là, chez la plante, l'analogue de ce que Schiff assure avoir lieu chez l'animal, dont l'estomac ne sécréterait la pepsine qu'après avoir absorbé certaines substances dites peptogènes. Quant à l'acide, s'il se produit chez le drosera sous l'influence d'un stimulant mécanique ou inorganique, la même chose a lieu pour l'estomac, qui, mécaniquement irrité, verse un suc acide sans avoir rien à digérer. S'il est vrai du reste que même des causes mécaniques ou la pression de corps inertes, tels que le verre pilé, déterminent chez le drosera les phénomènes qu'y provoque le contact des substances vraiment nutritives, l'action de ces dernières se distingue par une énergie plus grande et par la durée plus prolongée de l'inflexion des tentacules. C'est à ce signe surtout que se distingue la vraie digestion de ce qui n'en a que l'apparence, je veux dire le rabattement temporaire des tentacules sur des corps impropres à nourrir la feuille : dans ce dernier cas, les tentacules se relèvent assez promptement. Au contraire, appliqués sur une proie ou sur une substance digestible, ces organes ne se redressent qu'après avoir achevé leur tâche d'agens digestifs.

Il était curieux de savoir si l'albumen des semences, si le contenu azoté des grains de pollen seraient attaqués par le drosera. L'affirmative s'est dégagée des expériences faites dans ce sens. De cet exemple du pollen et de quelques essais faits avec des fragmens de feuilles de chou et d'épinard, il résulte que le drosera est dans une certaine mesure *herbivore*, mais que dans ce cas l'action digestive, à peu près nulle sur la cellulose qui forme la paroi solide des cellules, s'exerce spécialement sur le contenu azoté de ces organes.

En résumé, sauf les réserves sur quelques points de détail, l'ensemble des faits, des expériences, est favorable à l'idée d'une digestion foliaire chez le drosera. Rien ne manque à l'analogie entre la digestion animale et cette digestion végétale, ni l'acte préparatoire, capture de la proie vivante, ni l'acte essentiel, caractéristique, action dissolvante d'un suc acide et d'un ferment spécial sur des alimens de nature protéique comprenant toujours l'azote au nombre de leurs

élémens. Ce dernier trait prouve que la digestion végétale répond simplement à celle de l'estomac des animaux, abstraction faite de l'action salivaire, qui se porte sur les matières féculentes, et de l'action de la bile et du suc pancréatique, affectée à la dissolution des matières grasses. Rien n'empêcherait du reste de considérer l'analogue de la digestion salivaire comme existant chez la plante dans la profondeur des tissus. Dès à présent, il est donc facile d'entrevoir que tous les phénomènes de nutrition, au lieu d'être soumis chez les plantes et les animaux à des règles plus ou moins antagonistes, présentent au contraire dans leur ensemble un parallélisme des plus prononcés. Le fait de la carnivorité végétale aura sans doute, par son étrangeté même, le privilége d'ouvrir des horizons tout nouveaux à l'étude comparative des deux sous-règnes organiques. On comprendra de mieux en mieux comment les manifestations extérieures de la vie, en apparence si opposées dans l'animal et la plante, reposent au fond sur la même base, celle des mouvemens moléculaires d'un très petit nombre d'élémens fondamentaux, dont pas un n'existe chez l'animal le plus élevé qui ne puisse se retrouver chez la plante la plus simple. Ceci ne veut pas dire que tout dans le monde se ramène aux modifications de la matière. La fatalité dans les mouvemens est l'essence même des lois naturelles, mais ces lois elles-mêmes en tant qu'harmoniques décèlent un plan, une pensée, dont le hasard est incapable et dont l'intelligence humaine est comme un lointain et pâle reflet. Si le déterminisme trace à la matière esclave sa marche fatale, il suffit à l'homme de sentir sa volonté pour concevoir au-dessus de la matière et de la force ce *quid divinum* qui représente l'intelligence et la liberté.

Un dernier acte est nécessaire à la plante carnivore pour utiliser les produits de sa digestion : il faut que ces produits, devenus liquides, pénètrent dans le tissu de la feuille et peut-être même, de proche en proche, de la plante entière. Cette absorption post-digestive, mal connue au fond, plutôt admise par raisonnement que mesurée par expérience, serait concentrée d'après Darwin sur les glandes des tentacules; elle se décèlerait surtout par ce fait que les glandes en question, d'abord stimulées par la présence des substances nutritives à sécréter abondamment un suc acide, deviendraient au contraire peu sécrétantes à mesure que la digestion approcherait de sa fin et qu'on les trouverait presque sèches quand leurs pédicelles se redresseraient pour se remettre à l'affût d'une proie nouvelle. Les changemens de couleur survenus dans le protoplasme des glandes à la suite de la digestion seraient aussi des indices qu'une absorption s'est faite par les parois de leurs cel-

lules. La disparition graduelle des fluides épais produits pendant la digestion, trop rapide pour qu'on puisse y voir un simple effet d'évaporation dans l'air, donnerait au fond la preuve la plus directe de l'absorption de ces fluides par les glandes. Le fait semble très évident chez la dionée, comme on le verra plus loin; mais il faut bien avouer que cette partie de la question est celle qui appelle encore le plus de recherches. Avec les maigres données expérimentales que l'on possède à cet égard, il est difficile de se faire une idée précise de la part que prennent à l'absorption la surface générale de la feuille et les cellules des tentacules. Bien plus malaisé serait-il de définir dans quelle étendue de l'organisme entier de la plante se diffuse la matière supposée nutritive que la surface du limbe foliaire a digérée. Peut-être même serait-ce trop s'avancer que de voir dans la digestion foliaire un élément absolument nécessaire de la nutrition du drosera. Ce pourrait n'être qu'un supplément très utile d'alimentation pour une plante qui vit parfois dans le sphagnum pur, c'est-à-dire dans une mousse blanchâtre pauvre en chlorophylle, à tige gorgée d'eau, imprégnée des produits acides de l'humus particulier aux tourbières, mais peu riche d'ailleurs en élémens azotés. C'est même une observation judicieuse de Darwin que, chez les droseracées et chez les plantes carnivores en général, le système radiculaire (lorsqu'il n'est pas nul comme chez l'aldrovandie) est singulièrement peu développé : les maigres racines du drosera doivent néanmoins être de puissans suçoirs pour puiser l'eau nécessaire à tenir humide et gorgé le tissu charnu de ces feuilles, dont chacune porte de 120 à 260 poils visqueux coiffés de leur gouttelette toujours fraîche même sous l'action desséchante du soleil. Ainsi le drosera boirait largement, mais mangerait peu par ses racines : la nourriture azotée lui parviendrait par les feuilles comme un élément utile, sinon absolument indispensable à son développement normal.

Ces réserves, que nous croyons devoir faire sur le dernier acte (et non le moins important) de la carnivorité des droséracées, ne détruisent pas le fait même de la digestion. Pratiquement il peut manquer à cette partie du phénomène la précision et la démonstration expérimentale qu'on est en droit de demander à toute théorie nouvelle; mais, les prémisses étant données, je veux dire la capture d'une proie, puis la dissolution de cette proie au moyen d'un suc en tout semblable au suc gastrique, on se demande à quoi devraient aboutir ces préliminaires, si la conséquence n'en devait être une utilisation des produits ainsi préparés... Je sais bien que la méthode sévère de la science moderne se méfie de plus en plus des raisonnemens fondés sur l'idée de finalité, mais, qu'on le veuille ou non, les considérations de ce genre seront toujours pour quelque chose

dans les hypothèses qui visent à la simple probabilité, en attendant la certitude qui découle de l'évidence. Darwin lui-même, malgré ses efforts pour supprimer les causes finales dans la conception des phénomènes naturels, cède très souvent à cette tendance des meilleurs esprits à admettre un fait sur de simples présomptions logiques. Seulement, à côté du puissant remueur d'idées, du théoricien hardi, du novateur audacieux, il y a chez l'auteur de *l'Origine des espèces* l'observateur exact, l'expérimentateur patient à qui l'on doit les admirables recherches sur la fécondation croisée des plantes et sur les plantes carnivores. Qu'on discute loyalement ou avec passion la valeur de ses théories, ni les anathèmes, ni les dédains ne lui raviront ce mérite éminent de chercheur aussi infatigable qu'ingénieux.

II. — LA DIONÉE.

Sous ce nom poétique de *dionæa* (Vénus Dionée ou fille de Jupiter), le naturaliste anglais Ellis fit connaître vers 1768, en l'envoyant à Linné, une plante étrange entre toutes. Il l'avait reçue en 1765 de son correspondant américain Pierre Collinson, qui la tenait lui-même du voyageur John Bartram, botaniste du roi à Philadelphie, un des premiers et des plus habiles explorateurs de la flore des États-Unis. Linné, qui connaissait tant de plantes, proclama la dionée la plus merveilleuse de toutes; *miraculum naturæ*, écrit-il dans son style enthousiaste. Ce n'est pas sur un exemplaire sec qu'il pouvait ainsi le juger; mais Ellis, empruntant sans doute à ses amis d'Amérique le récit des faits et gestes de cette plante animée, avait pu lui en décrire les singularités les plus saillantes. Qu'on se figure une herbe à feuilles toutes radicales, étalées en rosette sur le sol et portant chacune au bout d'un pétiole dilaté en aile un limbe à deux lobes arrondis bordés de larges cils presque épineux et susceptibles de se rabattre l'un vers l'autre en se fermant comme les deux valves d'un piége à loup dont la nervure médiane serait la charnière. Sur chaque valve, à la face supérieure du limbe, trois pointes ou filamens à peine visibles sont disposées en triangle de façon à se trouver aisément sur le passage d'un insecte parcourant la feuille. Que l'insecte effleure une de ces pointes, à l'instant, comme par un invisible ressort, les deux valves se rapprochent et croisent les cils raides de leurs bords qui forment barrière autour de l'insecte captif. Celui-ci, parfois très robuste, se débat et s'épuise en vains efforts. Ellis trace de ce petit drame un tableau tragique dans lequel les pointes imperceptibles du limbe ne seraient rien moins que des poignards donnant le coup de grâce à la victime, à peu près comme dans certains récits du moyen âge

des statues d'airain transpercent un condamné dans leurs affreux embrassemens. Rien ne manquerait d'après Ellis à cet appareil de ruse et de mort, pas même l'appât qui séduit l'insecte par la gourmandise et que représenteraient des glandes rougeâtres exsudant peut-être une liqueur sucrée. De ce roman, car c'en est un sous cette forme exagérée, il reste quelques traits exacts, savoir l'occlusion rapide du piége, la mort finale de la victime, mais par un procédé tout autre que le poignard, enfin l'idée, assez hardie pour le temps, que les insectes saisis pourraient bien servir à la nourriture de la plante. Linné, frappé sans doute de quelques exagérations d'Ellis, n'osa pas croire à la carnivorité de la dionée : à ce fait vrai que l'insecte meurt dans le piége, il substitua de parti-pris une conception erronée, à savoir que la feuille relâche son prisonnier dès que ce dernier, épuisé d'efforts, cesse d'irriter par ses mouvemens les murs de sa prison vivante. Appuyée d'une telle autorité, l'erreur fut copiée de livre en livre, jusqu'au moment où l'observation faite sur le vif permit au révérend docteur Curtis de rectifier l'opinion vulgaire et de donner une sanction positive à l'hypothèse vague d'Ellis.

C'est à Willmington, dans la Caroline du nord, patrie singulièrement restreinte de la dionée, que Curtis put observer à loisir cette merveilleuse plante. Il résuma ses recherches dans une courte notice publiée en 1834 et constata trois faits importans : d'abord que la sensibilité (pour employer le mot consacré) réside dans les petites pointes du limbe, puis que l'insecte, si faible qu'il soit, si peu de consistance qu'aient ses tégumens, n'est pas écrasé par les valves, enfin, et c'est là le point capital, qu'il a souvent trouvé les victimes enveloppées dans un fluide mucilagineux, paraissant agir sur elles comme dissolvant, puisque les insectes s'y présentent plus ou moins altérés dans leur texture (*more or less consumed*). Le vague de cette dernière expression n'était pas fait pour donner crédit à l'idée d'une digestion véritable. On pourrait peut-être, à meilleur titre, trouver le germe de cette idée dans une remarque du jardinier anglais Knight, antérieure à l'année 1818; cet observateur original étendit de fines lanières de bœuf cru sur les feuilles d'un pied de dionée, lequel se montra plus luxuriant que les exemplaires non traités par ce procédé; mais, à vrai dire, la notion très nette de la carnivorité de la dionée n'apparaît que dans les recherches, publiées en 1868 à Philadelphie, du docteur W.-M. Canby, botaniste américain résidant à Willmington, au centre même de l'habitation de la plante. Les points importans de ces recherches rappellent exactement ceux que nous a montrés le drosera, savoir la nature dissolvante et digestive de la sécrétion des feuilles, la longue durée de la contraction des valves lorsque le corps embrassé est de nature animale,

enfin l'absorption par les feuilles des produits de la digestion. Ce sont là des faits par lesquels toutes les droséracées se ressemblent; mais il y aura quelque intérêt à noter rapidement les singularités biologiques qui font à la dionée une place à part entre toutes les plantes irritables et digérantes.

Et d'abord une différence essentielle distingue l'appareil de capture de la dionée de celui des rossolis. Ces derniers sont de vrais piéges agglutinans dont les tentacules retiennent mécaniquement un insecte faible, puis se replient lentement sur le captif, l'enlacent plus qu'elles ne l'enferment, n'ont en aucun sens la rapidité de détente d'un ressort, tiennent à la fois de la toile de l'araignée et des bras préhenseurs de l'hydre ou des tentacules des anémones de mer. Une certaine continuité de pression est nécessaire pour le jeu lent de cet appareil; le simple contact, même deux ou trois fois répété, ne suffit pas pour le mettre en branle. Chez la dionée au contraire, véritable piége à détente, le contact le plus léger, celui d'un fin cheveu qu'on balance, dès qu'il touche un des poils sensibles du limbe, en fait jouer comme par un ressort subit les valves souvent à demi fermées : elles se rapprochent en quelques secondes, les dents marginales se croisent comme des griffes entrelacées. Voilà la feuille devenue prison à la manière d'une coquille bivalve. Il n'y a là ni viscosité, ni sensibilité déterminée sur des glandes; les points exclusivement irritables sont les petits appendices piliformes qui se dressent presque invisibles à la surface des valves et dont la structure et les fonctions méritent une étude un peu détaillée.

Ces appendices sont à peu près invariablement au nombre de trois à la face supérieure de chacun des lobes; dressés lorsque la feuille est ouverte, ils peuvent s'abaisser et se replier par une articulation de leur base à mesure que les valves se referment : admirable adaptation qui les protége contre une rupture et leur conserve leur intégrité de texture et de fonction. Ils échappent presqu'à la vue simple, tant ils sont grêles, délicats et peu colorés; ce sont des filamens en alêne, légèrement dilatés à la base, sans trace de vaisseaux quelconques dans l'axe, ni de surface sécrétante sur aucun point de leur étendue. Indifférens à la pression d'un corps léger, par exemple d'un fragment de cheveu d'homme, qu'on réussit à poser tout doucement sur leur sommet, et dont la dixième partie suffirait pour infléchir un tentacule de drosera, ils sont au contraire de la sensibilité la plus exquise sous le choc le plus insignifiant; mais leur rôle est moins de recevoir l'impression que de la transmettre, car ils restent droits pendant qu'ils communiquent l'ébranlement aux valves, et ne se couchent, suivant toute apparence, que sous la pression des valves rapprochées. Il y a là, fait judicieusement observer Darwin, une frappante accommodation de moyens au but;

chez le drosera, les tentacules peuvent se mouvoir lentement sur une proie déjà prise par la glu; chez la dionée, si le mouvement n'était subit, la proie, libre dans ses allures, aurait le temps de se sauver. Encore un hommage indirect rendu à la théorie des causes finales par un de ses adversaires les plus déclarés!

La proie ordinaire du drosera consiste généralement en petits diptères à corps mou. C'est par exception qu'on trouve pris d'autres insectes, par exemple de petits papillons ou même par accident une grosse libellule. La dionée au contraire chasse à de plus gros gibier et particulièrement aux coléoptères, dont la force musculaire n'est domptée que par un puissant effort. De là ce fait bien connu que les valves sont maintenues l'une contre l'autre par une force de ressort très prononcée, tellement que, séparées par violence, puis relâchées, elles se referment avec une sorte de clappement. Il arrive néanmoins que des coléoptères très robustes, protégés sans doute par la cuirasse de leurs tégumens, parviennent à se sauver de l'étreinte de la feuille en rongeant rapidement la paroi de leur prison. C'est ainsi que le docteur Canby a vu s'échapper un malheureux charançon, qui, replacé sans pitié dans une nouvelle feuille, y a trouvé cette fois la mort et la tombe.

La manière dont se comporte ce piége animé varie suivant la nature de l'objet qu'il emprisonne. S'agit-il d'un insecte ou d'une substance digestible, l'occlusion est prolongée, neuf jours par exemple sur une mouche, autant sur du blanc d'œuf durci, un peu moins sur la caséine et du fromage (ce dernier produit détermine souvent sur les feuilles une nécrose superficielle et locale), un peu moins sur de la viande; mais ces variations de durée peuvent tenir à des causes très diverses. Le seul fait certain, c'est que sur des substances non digestibles, fragmens de bois, liége, papier en boulettes, la feuille se rouvre en moins de vingt-quatre heures et se montre alors toute prête à recommencer son jeu. Au contraire, après un vrai repas, elle se rouvre tardivement, lentement, comme fatiguée, et demande un certain repos avant de rentrer en action. On dirait que la digestion l'a rassasiée, tandis qu'un repas manqué lui laisse tout son appétit.

Au premier temps du rapprochement des valves, ces surfaces, un peu concaves au repos, commencent à se toucher par leurs bords. Il existe donc un vide marqué entre les deux lobes récemment fermés. Ce vide persiste, si l'objet pris au piége n'est pas digestible; au contraire, s'il s'agit d'un insecte tant soit peu gros, la convexité des valves se déprime, et la pression graduelle s'exerce sur le corps sous-jacent, à tel point que ce corps écrasé ou serré fait enfler en bosse la portion de la feuille qui le recouvre. Pour si rapide que soit du reste le rapprochement des valves, il s'écoule

un certain temps avant que les dents marginales, d'abord entrecroisées par leurs pointes, se mettent en contact par leurs bases élargies. Dans l'intervalle donc, il reste entre ses dents rapprochées en grille des vides étroits par lesquels de petits insectes peuvent s'échapper. Darwin, en constatant ce fait, y voit un avantage pour la plante en ce sens qu'elle réserverait sa faculté de digestion pour des proies d'un assez gros volume, laissant fuir le menu gibier qui tiendrait sans profit la place du gros.

Jusqu'ici, nous n'avons vu chez la dionée que des organes de préhension. La digestion proprement dite exige autre chose, et ce quelque chose se présente sous la forme de glandes à la fois sécrétoires et absorbantes. Ces glandes recouvrent la face supérieure de la feuille. A peine visibles à l'état de repos, elles n'entrent en action comme organes sécrétoires que sous la stimulation directe d'une matière digestible. Cette mise en activité des glandes s'étend du reste de proche en proche dans un rayon limité tout autour aussi bien qu'au contact du corps stimulant. Plus tard l'absorption se fait par ces mêmes glandes, en tant qu'on peut en juger du moins par les modifications survenues dans le contenu de leurs cellules sous l'influence de la digestion ou de liquides riches en azote. La nature acide du suc digestif rappelle celle du drosera. L'action de ce liquide s'exerce aussi principalement sur les matières albuminoïdes à l'exclusion des substances qui ne renferment pas d'azote.

Ici viendrait, si le sujet n'était trop technique, l'étude des causes et du mécanisme des mouvemens des organes irritables des droséracées. C'est à dessein qu'on omettra cette difficile discussion. Un fait pourtant veut être au moins rappelé : c'est la découverte si piquante du docteur Burdon Sanderson sur l'existence chez la dionée de courans électriques rappelant à beaucoup d'égards les courans du même genre dans les nerfs et les muscles des animaux. Dans la feuille de la dionée, il existe en effet un courant normal qui s'accuse par la déviation à gauche d'un galvanomètre dans le circuit duquel on a interposé la feuille avec ses valves étalées. Qu'on la fasse alors contracter en touchant un des filamens irritables, à l'instant l'aiguille du galvanomètre se porte à droite, puis vient à son point de repos. La contraction vitale de la feuille a donc troublé, puis anéanti le courant, de même que la contraction d'un muscle en anéantit momentanément le courant électro-moteur en le transformant en force musculaire.

Si curieux que soit le rapprochement entre une plante irritable et des animaux supérieurs, on aurait tort d'en conclure à l'existence formelle d'un tissu nerveux caractérisé chez un végétal quelconque. Que l'équivalent physiologique des nerfs se retrouve peut-être dans quelque élément constitutif du tissu ou du contenu cellulaire de

plante, c'est ce qu'on ne saurait absolument nier *a priori*. La manière dont le chloroforme et d'autres anesthésiques agissent sur des organes de plantes dites irritables semblerait même faire soupçonner chez ces plantes quelque chose qui correspondrait dans ses effets au système nerveux des animaux; mais, bien que les droséracées doivent tenir un très haut rang entre les végétaux impressionnables, certains poisons spéciaux des nerfs, comme le venin du serpent à lunettes et de la vipère, n'ont pas altéré la motilité des tentacules du drosera; d'autres poisons, plus spéciaux aux nerfs des muscles, tels que la vératrine, la colchicine, n'ont agi ni comme poisons ni comme agens d'incurvation de ces mêmes organes motiles; la morphine, l'atropine, n'ont produit dans ce cas aucun effet sensible; le camphre en solution a singulièrement excité la motilité des tentacules; en vapeur au contraire, il a joué le rôle d'un narcotique. Du reste, les nombreuses expériences faites par Darwin sur le drosera au moyen d'acides, d'alcalis, d'alcaloïdes, de sels minéraux ou organiques variés, présentent trop de diversité dans leurs résultats pour que l'on puisse encore en rien conclure de très net. Tout l'arsenal de la chimie, de la pharmacie a été mis en réquisition pour ces essais; mais il faudra bien du temps encore pour que les conclusions de cette étude physiologique puissent se condenser en quelques formules simples et précises.

En attendant, si la dignité d'une plante dans l'échelle comparative de la vie se mesurait à la vivacité des mouvemens, la dionée ne serait pas seulement un merveilleux appareil de chasse aux insectes, ce serait la rivale de la sensitive par les phénomènes d'une irritabilité presque animale. Des facultés digestives augmentent encore l'assimilation des droséracées aux vrais animaux. Constatons cette analogie sans vouloir en exagérer la portée ni trop en préjuger la véritable signification. La sensibilité proprement dite suppose une perception de plaisir ou de douleur qu'on ne saurait accorder sans preuves à la plante la plus irritable. La vie du végétal, même dans sa manifestation la plus haute, ne doit guère dépasser ce degré d'automatisme et de mouvement réflexe qui, chez les animaux sarcodiques, s'accuse par des contractions, des expansions de la substance homogène, des formations de cavités digestives temporaires, sous l'influence directe du contact de la proie avec la surface du corps : l'intelligence, la volonté, sont évidemment les attributs d'organismes dans lesquels la pulpe nerveuse se dessine en filets et en masses définies : or, sous ce rapport, le tissu des droséracées n'offre aucune particularité saisissable qui distingue ces plantes du commun des végétaux.

III. — L'ALDROVANDIE.

Autant la dionée avec sa large rosette de feuilles étranges semble attirer l'attention des simples curieux, autant l'herbe obscure qui rappelle le nom du célèbre naturaliste bolonais Ulysse Aldrovandi semble se dérober aux regards même des botanistes les plus chercheurs. Plongée dans l'eau stagnante et souvent trouble de mares ou de fossés, elle y laisse flotter librement des tiges courtes, absolument dépourvues de racines, et qui portent, serrées en verticilles de sept à neuf rayons, de petites feuilles d'une structure très insolite que nous décrirons plus loin pour en faire connaître les fonctions. Rappelons d'abord les singularités de distribution géographique de ce type. Comme pour beaucoup d'autres plantes à vie aquatique, l'aire de cette distribution est à la fois très étendue et très fractionnée : très étendue en ce sens que deux des formes de la plante qu'on n'a pu bien caractériser comme espèces habitent l'une le Bengale, l'autre l'Australie, — très fractionnée en ce sens que les *habitats* de la forme européenne (*aldrovanda vesiculosa*, L.) sont disséminés à de larges intervalles en Italie, en France, en Allemagne, en Pologne et en Russie. En France même, elle a disparu d'Orange et des bains de Motlig (Pyrénées-Orientales) et ne se trouve plus qu'à Raphèle, tout près d'Arles et dans l'étang de la Canau (Médoc), non loin de Bordeaux. C'est donc par excellence une rareté botanique, et, bien qu'étudiée avec soin par des observateurs très sagaces, elle n'a livré qu'aux plus récens le secret de ses appétits carnivores. Encore tout n'est-il pas dit à cet égard. Il est bien possible que, sous le rapport de la digestion, l'aldrovandie tienne à la fois des droséracées, qui dissolvent par une sécrétion acide les proies vivantes ou les substances azotées, et des plantes qui, comme les utriculaires, absorbent principalement les produits plus ou moins décomposés des mêmes substances organiques : il y aurait là passage ou plutôt combinaison de deux régimes, l'un franchement carnivore par digestion, l'autre *putrivore* par simple absorption de matières désorganisées; mais avant d'entrer dans ces hypothèses, examinons de plus près ce que la structure et les mouvemens des feuilles laissent deviner des appétits et des mœurs de l'aldrovandie.

Chaque feuille de cette plante se compose d'un pétiole élargi en coin et portant au-dessous de son articulation avec le limbe de quatre à six soies. Le limbe lui-même consiste en deux lobes arrondis presque toujours rapprochés comme les deux valves d'une coquille, et qui donnent à la feuille l'apparence d'une vésicule close, d'où le nom impropre de *vesiculosa* appliqué à l'*aldrovandia* de Monti. A vrai dire, il n'y a pas là de sac clos, et l'idée que ces

prétendues vésicules seraient des appareils de flottaison est démentie par ce fait que la feuille même avec ses lobes rapprochés ne renferme qu'accidentellement des gaz. Ces lobes d'ailleurs s'écartent spontanément sous une température assez élevée et se referment comme ceux de la dionée lorsqu'une irritation mécanique ou autre s'exerce sur des filamens ténus, articulés et transparens qui se dressent sur la partie de leur face interne adjacente à la nervure moyenne. C'est ce que put voir en 1861, sur la plante de Raphèle, M. Augé de Lassus, botaniste de Marseille; c'est ce qu'ont revu de leur côté Stein (1873) et Cohn sur la plante d'Allemagne. Le jeu de ces valves rappelle celui de la dionée, sauf que l'écartement est toujours moindre et que les épines très courtes des bords ne se croisent pas en forme de grille autour de la proie emprisonnée. Cette proie consiste en larves d'insectes aquatiques, mais très souvent aussi en crustacés de petite taille. Que ces bestioles frétillantes trouvent dans cette prison refermée sur elles d'abord une captivité sans limites, puis la mort, c'est ce que Darwin assure sur la foi de Cohn, dont le mérite d'observateur est établi par des travaux d'une rare distinction et d'une réelle autorité. Mais par quelle voie la mort atteint-elle ces victimes? C'est ce qui ne se dégage pas avec une entière netteté des observations de Cohn, telles que Darwin les résume, et des expériences très incomplètes auxquelles l'auteur anglais a pu soumettre l'aldrovandie cultivée en aquarium. Les données obtenues à cet égard reposent plutôt sur des analogies anatomiques que sur des faits positifs. Il suffira d'en rappeler brièvement les considérations les plus générales.

A part les filamens articulés qui sont les agens ou plutôt les conducteurs de l'irritation motile, les feuilles de l'aldrovandie portent deux sortes d'appendices épidermiques. Vers le pourtour de chaque valve, ce sont des papilles à quatre cellules divergentes formant comme une croix grecque en miniature, organes dont on retrouve les analogues dans toutes les utriculaires et qui d'après Darwin serviraient à l'absorption des produits de décomposition des matières organiques. Sur la partie de chaque valve qui avoisine la charnière ou nervure médiane se pressent de petites glandes arrondies, presque sessiles, rappelant par leur structure les glandes qui chez la dionée sécrètent le suc digestif. Qu'une fonction pareille existe chez les glandes de l'aldrovandie, c'est ce que Darwin suppose plus qu'il ne le prouve : les faits qu'il cite ne sont point assez positivement établis pour qu'il en ressorte la conviction que l'aldrovandie est carnivore, au même degré du moins que les autres genres de cette famille. Irritable, motile, elle l'est certainement, et peut à ce point de vue, par le mécanisme de ses valves, rappeler assez exactement la dionée; digérante, elle l'est aussi suivant toute probabilité; mais

le degré, le mode et la nature de ses facultés d'absorption restent encore un problème plein d'incertitudes et de lacunes. Avis aux botanistes assez heureux pour avoir le loisir et l'occasion de scruter le mystère des repas de cette nymphe des eaux!

En choisissant le rossolis à feuilles rondes, la dionée attrape-mouches et l'aldrovandie comme types des mœurs de leur famille, nous n'avons voulu donner de ces mœurs qu'un aperçu général. Ce serait abuser sans doute de l'attention des lecteurs non botanistes que pousser plus avant cette étude des droséracées. La plante géante du groupe, le *drosophyllum* du Portugal et du Maroc, les *roridula* du Cap, les *byblis* et le *drosera binata* de la Nouvelle-Hollande nous présenteraient encore bien des nuances dans la manière de capturer une proie; mais il faut arrêter ici une revue que trop de détails rendraient fastidieuse. D'ailleurs d'autres sujets nous appellent et vont nous montrer sous de nouveaux aspects le même problème de digestion végétale.

IV. — LES UTRICULARIÉES.

L'étude des mœurs des droséracées nous a révélé chez ces plantes singulières des habitudes presque animales dans leur manière de saisir et de sucer une proie. Toutes sont ce qu'on pourrait appeler des piéges *actifs*, dans lesquels un mouvement lent ou rapide intervient pour la capture des insectes : toutes digèrent avec une prédilection marquée, sinon exclusive, les produits vivans ou morts qui peuvent fournir de l'azote à leurs tissus. Ce sont là les carnivores par excellence. Ce double caractère de piége actif et de carnivorité se rencontre également chez des plantes qui n'ont aucun rapport de parenté avec les droséracées, mais que certains caractères de leurs feuilles m'avaient fait jadis comparer au drosera, analogie que les observations originales de Darwin viennent de mettre en pleine lumière.

Les *pinguicula* (tel est le nom de ces plantes, que traduit en français le diminutif *grassette*) se font remarquer par un certain éclat humide et comme onctueux de leurs feuilles. Dans les espèces d'Europe, dont les jolies fleurs ressemblent à des violettes, ces feuilles, étalées en rosette sur la mousse des tourbières ou des pelouses, ont la forme d'une langue à bords légèrement enroulés, à texture molle et charnue. Elles sont humectées d'un fluide mucilagineux et transparent, qui ne perle pas en gouttelettes brillantes comme chez le drosera, mais qui s'accumule souvent dans les gouttières des bords enroulés ou dans les parties déclives du limbe. Cette liqueur est évidemment organique. Elle résiste aux lavages de la pluie et à l'action desséchante du soleil; c'est qu'elle suinte

des poils glanduleux imperceptibles à l'œil et dont le microscope seul fait voir la très élégante structure. Ce sont à la fois des organes de digestion et d'absorption. Trop courts pour pouvoir s'infléchir à la façon des tentacules du drosera, incapables de mouvemens pour leur propre compte, ils n'en sont pas moins les excitateurs des mouvemens lents et généraux par lesquels le limbe de la feuille embrasse et englue sa victime.

A l'état de nature, en pleine campagne, les feuilles de la grassette commune se montrent presque toujours avec des insectes ou des débris variés de plantes adhérens à leur surface. On pourrait croire qu'il n'y a là qu'un pur accident, et sans doute la chose s'explique ainsi pour des brins de mousse, des feuilles de bruyères et des corps inertes que le vent soulève et pousse au hasard; mais la présence des insectes est le fruit d'une vraie chasse, d'un acte vital de la plante. Qu'on mette en effet au bord à peine infléchi d'une feuille une rangée de petites mouches, lentement, mais sûrement, ce bord s'enroulera sur lui-même, tandis que le bord opposé reste immobile. Le même phénomène d'enroulement se produira sur des fragmens de viande ou de blanc d'œuf.

Du même coup, ces substances azotées auront provoqué une sécrétion plus abondante des glandes, auront rendu acide cette sécrétion qui ne l'était pas dans les glandes au repos, bref, auront amené chez la feuille de la grassette les mêmes phénomènes de dissolution que nous ont fait voir en détail les droséracées. Notons pourtant une différence : les préliminaires de la digestion chez les drosera sont relativement assez rapides, cinq ou six minutes suffisent pour qu'un tentacule commence à se mouvoir; la victime est donc vite engluée et garrottée, mais la digestion proprement dite est assez longue, sans doute parce qu'elle s'achève tout entière sur le point où la proie est fixée. Pour la grassette au contraire, les préliminaires sont très longs, l'enroulement de la feuille extrêmement lent; mais, une fois la digestion bien en train, c'est-à-dire la substance nutritive bien imprégnée de suc acide, le déroulement de la feuille se fait en peu d'heures, et la proie ramollie glisse d'habitude dans les dépressions de la feuille où s'est ramassé le liquide sécrété : vingt-quatre heures parfois, moins de quarante-huit heures en tout cas, séparent l'enroulement d'une feuille de son retour à l'état d'expansion première. Cette rapidité d'action permet sans doute à la plante de renouveler plus fréquemment ses repas, mais laisse supposer aussi que la substance fournie par les proies vivantes n'est pas toute digérée sur place et qu'elle achève de l'être sur les points où son poids la fait glisser. Dans ce dernier cas, il est même à présumer que la digestion proprement dite s'accompagne d'une putréfaction ultérieure qui n'est plus un phénomène

vital. Le fait est plus probable encore pour ce qui touche aux substances végétales qui, d'après Darwin, subiraient en quelque mesure l'action digestive du suc sécrété par la feuille, si bien que la *pinguicula* serait à la fois *herbivore* et carnivore. Nul doute que ces débris végétaux n'échappent en grande partie à la digestion foliaire et ne se réduisent dans le sol à l'état d'humus, de terreau, matériaux de la séve brute dont les plantes font la base de leur alimentation ordinaire. Ainsi les pinguicula, quant à leur régime mixte, feraient le passage aux népenthes et aux sarraceniées. Mais, avant d'aborder ces dernières plantes, il faut s'arrêter quelques instants à des genres de la famille même des pinguicula qui vont nous montrer le modèle de piéges creux fonctionnant à la façon des souricières quand ils sont à l'air, et de nasses à poissons quand ils sont plongés dans l'eau ou dans un sol très humide.

Le premier de ces genres et le plus connu est celui des utriculaires. Répandu presque dans le monde entier, ce genre compte en Europe des espèces aquatiques, dont les fleurs jaunes, bizarres de forme et délicates de texture, émergent du miroir liquide, tandis que les organes végétatifs constituent sous l'eau un lacis de filamens enchevêtrés. De petites vésicules translucides, attachées aux fines découpures de chaque feuille, ont paru longtemps jouer, chez des plantes submergées et sans racines, le rôle d'appareils de flottaison : pure illusion du raisonnement, que l'observation a dissipée le jour où l'on a vu ces vésicules être habituellement remplies d'eau, et se révéler comme des engins de capture pour les animalcules dont fourmillent les eaux stagnantes. On ne saurait décrire ici la structure compliquée de ces petits appareils. L'orifice étroit qui en constitue l'entrée est défendu au dehors par des filamens raides et divergens, qui forment des espèces de chevaux de frise, opposant un obstacle aux insectes trop volumineux qui voudraient forcer l'entrée de la place. La pièce principale de l'engin est une sorte de clapet qui s'ouvre du dehors en dedans, comme une trappe libre pour l'entrée, mais obstinément close à la sortie : c'est une porte de prison refermée sur d'imprudentes bestioles, condamnées à la mort lente sans espoir de retour à la liberté.

Les victimes ordinaires de cette prison perpétuelle sont des crustacés lilliputiens (cyclopes, daphnies, cypris, etc.) ou de petites larves d'insectes. Toutes ne se laissent pas prendre dès l'abord : il en est qui semblent se méfier, qui rôdent autour de l'entrée fatale, hésitent, reculent, puis se lancent tête baissée dans la nasse, dont la valvule cède brusquement, se soulève et retombe derrière le prisonnier. Mme Treat, qui décrit au long ces petits manéges, a vu même des larves allongées pénétrer lentement dans l'orifice, comme si la vésicule les avalait à la façon d'un serpent de petite taille

engloutissant peu à peu une grenouille plus grosse que lui. Aucune irritabilité spéciale ne semble animer la valve du piége. Les poils glanduleux dont elle est couverte ne sont ni sécréteurs ni motiles. Ils n'ont donc rien de commun quant à leurs fonctions avec les tentacules du drosera; ils rappelleraient davantage les poils glanduleux et sécréteurs des grassettes, mais rien ne prouve qu'ils versent dans le liquide des vésicules une liqueur susceptible d'altérer la vitalité des animalcules captifs. Ceux-ci pourtant meurent assez vite, après quelques jours de confinement, pendant lesquels ils ont tourné et retourné dans l'étroit espace de leur prison. D'où vient que leurs cadavres sont fréquens dans les vésicules? d'où vient qu'on les trouve souvent à l'état d'informes détritus? Mme Treat verrait volontiers dans la vésicule un estomac qui digère. Darwin conserve de grands doutes à cet égard, parce qu'il a vu de la chair et du blanc d'œuf durci rester trois jours et demi inaltérés dans l'espace où meurent les animalcules. Ceux-ci, pense-t-il, périraient plutôt d'asphyxie, pour avoir consommé complétement l'oxygène de l'eau qui remplit leur étroite geôle. Il admet pourtant que quelque ferment spécial puisse hâter la décomposition de leurs cadavres, de même que le suc du papayer, arbre très connu dans les régions chaudes, attendrit d'abord, puis altère rapidement les viandes qu'on soumet à son action. Nous touchons là, on le voit, à cette limite vague où divers modes de nutrition semblent se combiner et se confondre.

Parmi les utriculaires des contrées intertropicales, il en est qui, vivant dans la terre ou la mousse humide, possèdent néanmoins des vésicules sur les organes souterrains qui leur tiennent lieu de racines. L'espèce étudiée par Darwin, la jolie *utricularia montana* des Antilles, présente de plus cette particularité curieuse, de porter sur les divisions capillaires de ses rhizomes des tubercules qui, au lieu d'être, comme à l'ordinaire, des réservoirs de nourriture, sont plutôt des réservoirs d'eau contre la soif à venir. Dépourvues de fécule, mais très gorgées de liquide, leurs cellules semblent partager ce rôle de citernes souterraines avec les vésicules elles-mêmes, qui sont remplies d'eau comme celles des utriculaires flottantes. Leur proie ordinaire consiste en animalcules terrestres, notamment en mites ou acariens. Plus compliqués encore sont les appareils vésiculaires des *genlisea*, autre genre d'utriculariées des tropiques, si compliqués même que nous renonçons à les décrire, renvoyant à l'ouvrage de Darwin pour ces détails dans lesquels éclate l'art infini de l'adaptation des moyens au but. Il est temps d'ailleurs de sortir de ces minuties microscopiques : d'autres genres vont nous présenter sous des proportions relativement grandioses ces appareils de chasse aux insectes.

V. — LES NÉPENTHÈS ET LES SARRACÉNIÉES.

Les plantes que les botanistes appellent *népenthes* n'ont rien de commun avec le népenthès d'Homère, ce produit magique de l'Égypte qui chassait la mélancolie et les chagrins. Ce sont des herbes grimpantes, à tige ligneuse, répandues dans les régions chaudes de l'Inde, de l'Australie et des Seychelles. Les feuilles présentent la composition la plus étrange : elles se terminent par des urnes élégantes qui sont à la fois des piéges creux, des réservoirs d'eau et probablement des appareils de digestion. Chez quelques espèces, les urnes sont de deux sortes : celles d'en bas, plus ventrues, portées sur des pédicules raccourcis, reposent à terre comme alourdies par leur contenu liquide; les autres, plus allongées, balancées au bout de longs pédicules tordus en vrille, semblent chasser au gibier de l'air comme les premières au gibier terrestre. Dans les deux cas, ce gibier consiste en animalcules d'ordre inférieur, insectes, araignées, etc., mais les dimensions de quelques urnes sont telles, qu'un oiseau et même un mammifère de petite taille pourraient s'y prendre et s'y noyer. Pour compléter la ressemblance avec une amphore, il ne manque rien à cet appareil, pas même un couvercle à charnière, qui tantôt se rabat sur l'orifice, tantôt se relève à demi, et plus rarement se réfléchit en arrière comme pour découvrir l'entrée de l'urne. Dans ce dernier, le couvercle, n'ayant point à servir d'appât, est dépourvu de toute glande à nectar; presque toujours au contraire des glandes nombreuses, couvrant la face interne du couvercle, y versent un fluide sucré qui sert de leurre aux insectes et les attire à l'entrée du gouffre béant. L'entrée elle-même, par un raffinement de séduction, est à la fois *attractive* et *conductrice :* elle forme un bourrelet épaissi, humecté par une liqueur douceâtre, et dont le bord roulé en dedans s'infléchit comme l'entonnoir d'une souricière ou se découpe en pointes crochues assez fortes pour retenir au besoin un oiseau qui serait prisonnier dans l'urne. Celle-ci présente à sa face interne deux zones distinctes : en haut, la zone lisse et sans glandes d'où l'insecte se précipite faute d'y trouver un point d'appui, — plus bas, la zone aquifère où des milliers de petites glandes versent une eau limpide, à saveur peu accusée, mais à réaction manifestement acide. Le nom de *distillatoria*, donné par Linné au népenthes des Seychelles, implique l'idée assez juste que ce liquide est en effet un produit de sécrétion auquel la pluie et la rosée ne peuvent se joindre que d'une manière accidentelle. Une fois vidée, l'urne ne renouvelle son eau que lentement et dans des proportions assez faibles. Il s'en reforme néanmoins, même chez des

urnes prises dans les serres et séparées de la feuille. L'introduction de matières inorganiques dans ce fluide n'en augmente pas sensiblement la production ; au contraire, un surcroît d'activité chez les glandes se manifeste lorsqu'on plonge dans le réservoir des matières animales. C'est là un premier indice des propriétés digestives du liquide, indice dont la portée s'accuse plus nettement par son influence sur la chair musculaire et le blanc d'œuf durci qu'il attaque lentement, mais en reproduisant à un degré moindre les faits signalés chez le drosera. En somme néanmoins, la puissance digestive des népenthes est déjà singulièrement réduite en comparaison de celle des droséracées; nous allons voir maintenant cette faculté s'affaiblir encore, disparaître presque dans le dernier terme de cette série de végétaux insectivores.

Le type par excellence de la famille des sarracéniées, le sarracenia de Linné, fut dédié par Tournefort sous le nom de *sarracena* au médecin botaniste Sarrazin, qui lui en envoya de Québec l'espèce la plus connue. Ce sont des herbes sans tige apparente, habitant comme les drosera les terrains humides et tourbeux, et dont les feuilles, groupées en touffes, constituent des cornets insensiblement atténués à leur base, largement ouverts au sommet, avec l'orifice tronqué du côté antérieur, mais relevé au côté externe en une languette oblique, continue au cornet lui-même au lieu de former comme chez l'urne des népenthes un vrai couvercle à charnière. C'est donc par une erreur manifeste que le célèbre botaniste Morison parle de l'appendice en question comme d'un opercule articulé, susceptible de s'abaisser ou de se relever suivant les cas. Renchérissant sur cette hypothèse finaliste, Linné et ses disciples en vinrent à croire que le prétendu couvercle se rabaissait en temps sec pour soustraire à l'évaporation l'eau contenue dans le cornet, provision préparée par la nature pour étancher la soif des oiseaux : *præbet aquam sitientibus aviculis*, avait dit le maître, et sur cette parole s'était formée la légende qui faisait du sarracenia comme une source bienfaisante où les animaux pouvaient s'abreuver. Mieux placé pour l'observation, puisqu'il habitait aux lieux mêmes où croissent ces plantes, l'auteur d'un magnifique ouvrage sur l'histoire naturelle de la Caroline, Catesby, n'avait pas mieux interprété le rôle de ces réservoirs; il supposait naïvement que des insectes pouvaient y trouver asile et refuge contre leurs ennemis. Singulier refuge que celui dans lequel les cadavres des insectes s'accumulent par centaines, englobant les victimes encore vivantes dans un mélange infect et grouillant où la mort se respire avec les gaz délétères et prend sa forme la plus repoussante, comme pour accuser l'impassible cruauté des lois naturelles, qui détruisent sans cesse ce qu'elles ont fait vivre un jour.

En dehors de toute hypothèse et de tout raisonnement fantaisiste, un fait se détachait pourtant avec évidence : c'est que le liquide contenu dans ces réservoirs était, au moins en partie, le produit d'une sécrétion. Que chez des espèces à cornets ventrus, largement ouverts, la pluie intervienne pour augmenter cette provision, c'est ce qu'on pourrait aisément admettre pour le *sarracenia purpurea*, dont les cornets rebondis s'étalent en rosette sur le sol, et pour les *sarracenia flava*, etc., dont les cornets longs et dressés ont leur opercule vertical à côté de leur orifice béant. Mais chez la curieuse espèce à cornets dressés, qui s'appelle *variolaris* (à cause des mouchetures de ces organes), l'appendice operculaire, toujours rabattu sur l'orifice, ferme l'accès à l'eau de la pluie : le liquide du réservoir n'a donc là qu'une origine interne et vitale. Aussi est-ce d'après cette espèce que des notions plus exactes sur la fonction des cornets ont commencé à se faire jour dans la science : notions bien confuses d'abord, et qui, même de nos jours renferment encore une large part d'incertitudes et d'inconnu.

C'est en 1791 que l'un des vénérables pionniers de la flore des États-Unis, John Bartram, décrivant le fluide du *sarracenia variolaris*, émit sous toutes réserves l'idée que ce fluide pourrait bien allécher perfidement les insectes par une saveur sucrée et finalement en dissoudre les cadavres au profit de l'alimentation de la plante. La part d'erreur dans cette hypothèse, c'est l'idée que le liquide servirait d'appât. On sait aujourd'hui que l'appareil de tentation par la gourmandise réside ailleurs dans des glandes spéciales. Quant au liquide lui-même, sécrété dans le bas du cornet par d'autres glandes, les observations récentes d'un botaniste américain, le docteur Mellichamp, ne laissent guère de doute sur le fait brut qu'il aurait sur les insectes vivans une action d'abord anesthésique (ou comme stupéfiante), puis sur leurs cadavres, aussi bien que sur la viande, une activité particulière provoquant une rapide décomposition putride. Des mouches jetées dans l'eau pure en échappent facilement parce que leurs ailes ne se mouillent que d'une manière très imparfaite : les mêmes insectes restent noyés dans la liqueur un peu mucilagineuse du *sarracenia variolaris*. Ils y deviennent comme morts après une demi-minute d'immersion, sauf à reprendre vie en une demi-heure ou une heure lorsqu'on les a soustraits à ce bain forcé d'un instant. Du fait qu'une altération putride suit rapidement l'action du liquide sur les matières azotées, le docteur Mellichamp conclut que ce fluide n'est pas vraiment digestif à la manière des sécrétions des droséracées. Le docteur Hooker, en rapportant cette opinion, l'accepte dans une certaine mesure, avouant l'ignorance absolue de la science sur la manière dont les

produits de cette décomposition seraient absorbés par les feuilles et suivraient pour la nutrition de la plante une autre voie que celle des racines. En tout cas, une accumulation si grande de matières animales ne saurait que profiter à la plante en lui donnant au moins sous forme d'engrais l'azote qu'elle réclame pour son développement. Même réduits à ce rôle possible de simples récolteurs d'engrais azotés, les cornets des *sarracenia* n'en sont pas moins d'admirables engins de capture, avec tous les raffinemens de séduction, d'impulsion, de chute et de noyade que comportent ces appareils perfides. La séduction commence à longue distance de l'entrée du gouffre : car les glandes à liqueur sucrée n'occupent pas seulement l'orifice du cornet, mais encore les deux côtés d'une membrane étendue en forme d'aile tout le long de la face de cet organe. C'est en suivant au dehors ce double sentier enduit de nectar que les insectes arrivent à l'entrée de la cavité : plus bas, à l'intérieur, s'étend une zone veloutée dont les papilles coniques défléchies du haut vers le bas se font tapis moelleux pour l'insecte qui descend, mais deviennent pointes de cilice pour l'imprudent qui voudrait rebrousser chemin; plus bas encore, la surface est glanduleuse, humide, lisse et glissante, c'est la zone où l'insecte perd pied, chancelle et se précipite; enfin dans le fond même du gouffre où l'eau se rassemble, des soies longues, raides et défléchies convergent ou s'entre-croisent, opposant aux malheureux noyés qui se débattent un obstacle qui les ramène de plus en plus au fond de l'abîme.

La proie ordinaire des *sarracenia* consiste en insectes de divers ordres, fourmis, mouches, grillons, papillons, etc. Toute cette légion de coureurs, de sauteurs, de voltigeurs, cède à l'attrait qui les conduit à la mort. Quelques privilégiés néanmoins trouvent à côté des victimes le moyen de vivre en sécurité juste au-dessus de l'abîme ou même en pleine infection dans le gouffre. Résumons à cet égard, et pour la curiosité du fait, les observations précises et détaillées du savant entomologiste Charles Riley. A l'entrée même des cornets du *sarracenia variolaris*, la chenille fretillante d'un petit papillon semblable aux teignes rapproche les bords de l'orifice au moyen d'un réseau de fils, sauvant ainsi de la destruction les petits insectes que perdrait leur gourmandise. En même temps, elle dévore le tissu même du cornet, mais en ayant soin d'en respecter l'épiderme et toute la partie inférieure. C'est donc un hôte qui dévore sa maison en en ménageant les fondemens. L'autre parasite est un diptère, très voisin de notre mouche grise de la viande. A l'état parfait, c'est-à-dire de mouche ailée, la femelle pénètre impunément dans le cornet et dépose dans la masse putride du fond des larves voraces dont la plus forte mange les autres, lorsque les cadavres d'insectes viennent à manquer à son appétit inassouvi.

Cet hôte immonde est donc un intrus qui vole à la plante une partie de sa nourriture, et ne travaille que pour lui-même dans le combat de la vie.

Après cette esquisse rapide de la digestion par les feuilles, on se demande si les phénomènes de ce genre sont enfermés dans le cercle étroit de quelques plantes, ou bien si l'observation ultérieure pourrait en faire retrouver au moins la trace chez des végétaux où rien d'insolite ne semble la révéler. Quelques expériences de Darwin sur des saxifrages, des primevères et d'autres plantes à poils glanduleux, des observations de M. le docteur Édouard Heckel sur la manière dont les feuilles des géraniums et les glandes florales de la parnassie attaquent et ramollissent la viande crue, l'action exercée dans le même sens par les feuilles du papayer, voilà des indices bien vagues encore sur un sujet à peine effleuré, mais qui réserve peut-être aux chercheurs de curieuses découvertes. En général, dans les sciences, il ne faut pas prononcer vite le mot « impossible. » Combien de surprises n'attendent pas encore ceux qui savent sortir des sentiers battus et suivre des pistes nouvelles! Qui présumait par exemple, avant que l'expérience l'eût démontré, que l'absorption de matériaux nutritifs pût se faire directement chez l'homme lui-même par le tissu cellulaire sous-cutané, au lieu de suivre le chemin banal des voies digestives? A son tour, la nutrition chez les plantes comporte bien des nuances ou des types différens. Il y a d'abord la forme la plus ordinaire, absorption de séve brute par les racines, élaboration de cette séve par les parties vertes aériennes; puis viennent les végétaux dits *saprophytes* ou *humivores*, qui, nourris par un humus très riche en matières organiques à demi décomposées, n'ont qu'une respiration peu active et prennent souvent l'apparence de parasites dépourvus de chlorophylle; ensuite viennent les divers degrés du parasitisme, où des sucs élaborés par une nourrice étrangère passent à peu près tout formés dans la plante qui les suce; à ces groupes de plantes anomales dans leur nutrition, il faudra joindre désormais les *carnivores* caractérisées comme les droséracées et les grassettes; puis le groupe encore mal défini qu'on pourrait nommer provisoirement des *putrivores*. On distinguerait ainsi ces dévoreuses de détritus animaux plus ou moins décomposés des vraies mangeuses de chair qui digèrent une proie. Par ces dernières se resserre de plus en plus le lien qui relie l'une à l'autre les deux formes animale et végétale de la nature organique. Ainsi se dégage de l'observation des détails la grande loi d'unité qui fait de l'univers, du cosmos, le type même de l'ordre et de l'harmonie et comme l'expression vivante d'une intelligence suprême.

J.-E. Planchon.

EL RESUCITADO

Il y a quelques années, je voyais fréquemment un ancien officier du premier empire. Il me raconta un jour un épisode de sa vie militaire dont je fus vivement frappé et auquel des événemens plus rapprochés de nous m'ont fait souvent penser depuis. Voici son récit, tel que je l'écrivis alors presque sous sa dictée.

Vers la fin de 1810, il y eut un moment où la guerre d'Espagne parut entrer dans une phase heureuse et décisive. Les Anglais avaient été rejetés en Portugal, où Masséna se préparait à les poursuivre. Soult achevait la conquête de l'Andalousie. Il n'y avait plus d'armée régulière espagnole : les juntes provinciales, divisées entre elles, sans communication avec la junte centrale, ne pouvaient s'entendre sur un plan de défense. Le plus grand obstacle à une prompte pacification était dans les innombrables guérillas qui entretenaient l'esprit de résistance en même temps qu'elles étaient une cause permanente d'affaiblissement pour l'armée d'occupation. La guerre de détail que nous étions forcés de soutenir contre elles minait nos forces, paralysait nos mouvemens, et l'événement a prouvé que le résultat en devait être à la longue plus désastreux que celui des grandes opérations.

J'étais alors au 3e corps, qui, après le siége de Saragosse, avait été mis en cantonnement en Aragon pour se refaire des fatigues et des pertes qu'il avait éprouvées. Nous étions commandés par le général Suchet, qui passait avec raison pour un des meilleurs généraux de l'empire. Par la sagesse et l'honnêteté de son administration, il faisait vivre ses troupes dans l'abondance sans pressurer les populations : elles étaient bien habillées, bien armées, toujours bien approvisionnées, et par conséquent plus disciplinées qu'aucun

autre corps de l'armée d'Espagne. Tacticien aussi habile que bon administrateur, Suchet déployait contre les guérillas une activité et une audace égales aux leurs. Dans le cours de cette année 1810 à 1811, nous eûmes de fréquens engagemens avec ces partisans, et presque toujours l'avantage nous resta. Renovalès, l'Empecinado, qui infestaient les environs de Saragosse, furent obligés de chercher un refuge dans les Asturies; Mina fut fait prisonnier. Ramon-Gayan se vit chassé du couvent de Notre-Dame del Aguilar, dont il avait fait une forteresse; Villa Campa et Le Capuchino se retirèrent dans le royaume de Valence. Enfin la dernière et la plus redoutable des bandes qui jusqu'alors s'étaient maintenues en Aragon fut presque entièrement détruite auprès d'Origuela, et son chef y fut tué.

Ce chef était un Valencien nommé Garcia Navarro, ancien officier au régiment de la princesse. Son ardent patriotisme, de réels talens militaires, joints à un caractère élevé et chevaleresque, lui avaient valu une sorte de célébrité et l'estime même de ceux qu'il combattait. Sa mort eut un grand retentissement et fut un deuil public pour les Espagnols; beaucoup d'entre eux refusèrent même d'y croire, et, comme Garcia avait été très défiguré par ses blessures, l'incrédulité avait beau jeu. Cette question fut souvent discutée dans les premiers jours qui suivirent l'affaire d'Origuela; elle avait le don d'enflammer tous les cerveaux, chacun affirmant ou niant la mort de Garcia Navarro selon son intérêt ou son désir. Quoi qu'il en fût, cette mort présumée mit fin aux hostilités en Aragon; cette belle province jouit momentanément d'une sorte de calme et de prospérité. Après l'émotion poignante qui serrait le cœur dans le reste de l'Espagne à la vue de tant de ruines et de misères, après avoir respiré un air saturé de haine et de fureur, on se sentait renaître en pénétrant en Aragon.

Après l'affaire d'Origuela, à laquelle il avait pris une part active, le régiment de hussards auquel j'appartenais fut envoyé en cantonnement à Albarracin. Nous y menâmes pendant quelque temps la vie calme et monotone que nous aurions eue dans n'importe quelle petite garnison du midi de la France; mais un jour le courrier qui venait une fois par semaine de Saragosse eut un assez long retard. Le général H..., qui commandait à Albarracin, conçut quelque inquiétude sur son sort et envoya un détachement à sa recherche. J'étais dans la grande rue lorsque ce détachement rentra. Entre les rangs des hussards marchaient quatre mulets sur lesquels on avait placé des cadavres sanglans, tuméfiés, noircis par le soleil; aux lambeaux d'uniforme dont ils étaient couverts, on reconnaissait les cavaliers d'escorte du courrier. Une rage impuissante s'était acharnée sur eux, même après la mort : ils étaient criblés de blessures,

et leurs membres, brisés à coups de crosse, avaient à chaque pas du mulet des tressaillemens hideux.

Cet attentat ne fut que le prélude de plusieurs autres qui se succédèrent rapidement. Une petite garnison qu'on avait laissée au couvent de Notre-Dame d'Aguilar fut surprise et égorgée par une guérilla qui s'était spontanément formée dans la sierra de Montalvan; les bandes que nous étions parvenus à chasser de l'Aragon y pénétrèrent de nouveau sur plusieurs points à la fois. Dans l'espace de quelques jours, tout le fruit de nos efforts pendant l'année précédente fut perdu; mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que l'opinion s'accrédita parmi les Espagnols que le promoteur de ce mouvement n'était autre que le célèbre *cabecilla* Garcia Navarro. On avait beau rappeler toutes les circonstances qui ne laissaient guère de doute sur sa mort, rien n'y faisait; l'imagination populaire, se surpassant elle-même, en tirait des conclusions tout à fait inattendues : elle prétendait que Dieu, cédant aux sollicitations du grand saint Jacques, patron des Espagnes, avait permis à Garcia Navarro de revenir sur la terre pour achever d'exterminer les Français. Le clergé, notre implacable ennemi dans la Péninsule, s'empara de cette naïve croyance; ce miracle fut annoncé en chaire et célébré par des prières publiques, indulgence plénière fut promise à qui irait s'enrôler sous la bannière du céleste partisan. Ces prédications eurent un plein succès sur une population ignorante, fanatique et exaltée par le patriotisme : nombre de gens qui jusqu'alors n'y avaient pas pensé allaient grossir la bande du prétendu Garcia Navarro, qu'on ne désignait plus que sous le nom de *el Resucitado*, le ressuscité; ces malheureux croyaient pieusement gagner le ciel en pillant, brûlant et assassinant en si sainte compagnie.

En effet, il semblait que le Ressuscité eût rapporté de l'autre monde un surcroît de haine et de rage contre nous. Autant la guerre qu'il nous avait faite autrefois était loyale, généreuse même, autant celle qu'il nous faisait alors avait un caractère de sauvage férocité; sans pitié pour ses prisonniers, tout Français tombant entre ses mains était un homme mort. Les cadavres de nos malheureux compagnons, que nous retrouvions à chaque instant, portaient les traces des mutilations, des affreuses tortures qu'ils avaient subies. C'était souvent aux portes mêmes des villes que nous occupions qu'avaient lieu ces exécutions barbares, et pour qu'il ne restât aucun doute sur l'auteur de ces crimes, le Ressuscité, qui avait accepté avec empressement son surnom, laissait à côté des cadavres un écriteau ironique ou provocateur par lequel il s'en accusait.

C'était la sierra de Montalvan qu'il avait choisie pour le théâtre de ses exploits, position excellente, car de là il surveillait la route de Saragosse à Madrid, et celle qui mène de Calatayud à Valence; il se tenait ainsi au centre de nos cantonnemens, qu'il isolait les uns des autres, et après ses rapides expéditions il trouvait un refuge assuré dans des montagnes où il était fort difficile de le poursuivre. Les Espagnols soupçonnés de favoriser soit de cœur, soit d'action la cause du roi Joseph n'étaient pas mieux traités que les Français : il brûlait leurs biens, arrachait leurs oliviers et leurs vignes après avoir assouvi sa fureur sur leur personne. Il en résultait que tout Aragonnais, soit par terreur, soit par communauté de haine contre nous, était devenu complice du *Resucitado;* le moindre de nos mouvemens, nos préparatifs les plus secrets, lui étaient dévoilés d'avance; les siens ne nous étaient jamais révélés que lorsque l'effet s'en faisait sentir. A peine savions-nous au juste à quel ennemi nous avions affaire. D'abord le *Resucitado* existait-il réellement? N'était-ce pas un personnage symbolique sur le compte duquel on mettait les méfaits de plusieurs chefs de guérillas? Était-ce un nouvel aventurier, comme il en apparaissait à chaque instant, se parant d'un nom que lui avait décerné la crédulité populaire, nom bien propre à augmenter son prestige et à servir ses projets? Ceux qui prétendaient que le Ressuscité existait réellement se montraient peu d'accord dans le portrait qu'ils en traçaient : les uns le dépeignaient comme un homme de haute taille, robuste, au visage énergique, à la barbe et à la chevelure rousses; d'autres le représentaient au contraire comme un élégant cavalier d'un aspect plutôt efféminé qu'imposant. Une troisième assertion enfin détruisait les deux premières : personne, disait-on, n'avait vu le visage du Ressuscité, qui était toujours masqué, coutume assez répandue parmi les *guerilleros*, et favorisant singulièrement le double jeu de gens qui, dans cette guerre de surprises, passaient souvent d'un camp dans l'autre. Quoi qu'il en fût, l'effet moral était immense, la sécurité de la province profondément troublée, le prestige des armes françaises très amoindri, et la hardiesse des *guerilleros* mettait des entraves fort gênantes aux opérations par lesquelles Suchet préparait la conquête du royaume de Valence. Ces opérations nécessitaient de fréquens convois d'armes, de vivres, d'approvisionnemens de tout genre. Les régimens recevaient des recrues; le Ressuscité les guettait au passage, et plus d'un de ces convois ou détachemens n'arriva pas à destination.

Nous avions alors deux escadrons à Montalvan, destinés à faire partie d'une des divisions que Suchet emmenait avec lui; il s'agissait de les compléter avec des recrues que nous venions de recevoir,

et ce fut à moi qu'échut le périlleux honneur de les conduire à destination.

— Ce sont des brebis qu'on jette dans la gueule du loup, me dit mon colonel après m'avoir donné ses instructions, car ce détachement ne vaut pas le diable. J'aurais voulu vous confier quelques gaillards solides pour remonter leur moral, mais aujourd'hui un colonel ne peut disposer d'un homme de son régiment.

— Dieu protége la France! dis-je avec un sourire de modeste assurance que je croyais de bon goût en pareille occasion.

— Ce sont les prêtres qui vous ont appris cela, reprit le colonel. Au fait, on serait tenté de le croire à voir les sottises qu'on commet journellement et dont on se tire quand même. Enfin allez, mon cher ami, et si vous nous revenez entier, vrai! j'en serai ravi.

Il me serra la main avec toute la chaleur de cœur qu'il cachait sous des formes un peu rudes. Le lendemain au point du jour, je me mis en route.

Du premier coup d'œil, j'avais pu m'assurer que mon colonel ne calomniait pas mon détachement. A cette époque, la nécessité de combler les vides que la guerre faisait sans cesse dans les régimens forçait de hâter plus que de raison l'instruction militaire des recrues; à peine arrachés à leur charrue, les pauvres conscrits étaient envoyés en Espagne, en Allemagne, en Italie; en route, on les initiait tant bien que mal à leur nouveau métier, et, à peine arrivés, on les menait au feu. Tels étaient ceux que je conduisais à Montalvan, et je contins plus d'une fois un sourire en voyant leurs jambes en avant, leurs shakos en arrière, leurs armes à la diable, et l'expression à la fois glorieuse et inquiète de leurs visages imberbes. J'avais encore avec moi une vingtaine de convalescens qui rejoignaient leur corps, et un convoi de mulets portant différens objets de ravitaillement pour la garnison de Montalvan.

Quelle journée!.. Je m'en souviendrai toute ma vie; véritable chien de berger, je courais sans cesse sur le flanc de ma colonne pour y maintenir l'ordre et pour faire marcher mes *arrieros*, fort malintentionnés, comme tous les Espagnols. Mes éclaireurs servaient en dépit du bon sens, tantôt marchant sans plus de précaution que s'ils eussent été sur la grande route de leur village, tantôt au contraire s'effrayant de tout, prenant les buissons pour des corps d'armée. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes dans un vallon enclos de tous côtés par une chaîne de hauteurs; de grosses roches, d'épaisses broussailles, quelques maigres bouleaux, bordaient le chemin que nous suivions, et qui à trois ou quatre cents pas plus loin grimpait tout droit sur une crête assez élevée pour cacher l'horizon. Un joli coupe-gorge!.. J'avais hâte d'en sortir, et

j'activai de mon mieux la marche. Tout à coup je vois mes deux cavaliers de flèche s'arrêter sur la crête, lâcher leur coup de feu, et revenir au galop en criant comme des gens qui ont perdu la tête : — Le Ressuscité ! le Ressuscité !

Je crus d'abord à une panique comme celles dont ils m'avaient déjà donné le spectacle, et je courus à eux en les gourmandant de leur poltronnerie; mais cette fois l'affaire était plus sérieuse. En arrivant sur le haut de la crête, où je les ramenai, je vis à cent pas de moi un gros bataillon d'Espagnols au-dessus duquel flottait le drapeau noir avec la tête de mort et les os croisés qui annonçaient la guérilla du Ressuscité. Faisant appel à tout mon sang-froid, je fis signe au maréchal des logis que j'avais laissé au convoi d'amener rapidement le gros des cavaliers pour occuper la hauteur; mais au même instant mon arrière-garde accourait en désordre en criant aussi : Le Ressuscité! le Ressuscité! Une autre troupe d'Espagnols nous prenait en queue, et de toutes les roches, de toutes les broussailles, sortaient des hommes armés d'espingoles et de mousquets. Ma troupe, paralysée par la surprise et la terreur, eut un moment d'hésitation... Il n'était plus temps : les Espagnols gravissaient rapidement la hauteur; je fus forcé de me retirer au milieu d'une salve de mousqueterie.

Je revins vers mes conscrits, que je trouvai dans un désordre inexprimable. Pourtant, l'émotion d'un premier début étant surmontée, ils reprirent courage et se défendirent fort honorablement; il est vrai qu'ils savaient que le Ressuscité ne faisait pas de quartier. Malades et bien portans, tous se groupèrent autour de moi : un seul prit honteusement la fuite dès les premiers coups de feu. Il arriva sain et sauf à Albarracin, où il se vanta de s'être échappé en se faisant jour au travers des ennemis. Il fut pendant longtemps l'objet des quolibets de ses camarades, et le pauvre diable finit par se faire tuer tout de bon en cherchant à se laver de sa vantardise et de sa poltronnerie.

Les Espagnols étaient au moins quatre ou cinq contre un. Ils avaient l'avantage de la position et de tirer à couvert, aussi vis-je mes conscrits tomber un à un. Il y avait quelques cavaliers dans la guérilla; encouragés par notre petit nombre et la faiblesse de notre feu, ils venaient caracoler autour de nous, et nous menaçaient de leurs longues lances. Ceux-là me donnèrent au moins le plaisir de la vengeance : nous en piquâmes quelques-uns, le maréchal des logis et moi. Sans vanité, je puis dire que la guérilla du Ressuscité m'a payé le sabre qu'elle me prit ce jour-là; mais tout a une fin! Après mes hussards, ce fut le tour du maréchal des logis. Pauvre garçon! il mourut en brave. Alors je me trouvai seul combattant

encore; mon cheval ne tenait plus debout que par miracle, car il avait peut-être dix balles dans le corps quand un de ces démons d'Espagnols se glissa derrière moi et lui coupa les jarrets. La pauvre bête m'entraîna dans sa chute; je fus aussitôt saisi par les bras, par les jambes, par les cheveux, et vingt couteaux menacèrent ma poitrine.

C'en était fait de moi lorsqu'un nouveau-venu, se jetant au milieu des *guerilleros*, les força de lâcher prise. Je me relevai stupéfait d'être encore en vie; ma première pensée, tant on est enragé dans ces momens, fut de reprendre l'offensive; mais j'étais désarmé et je n'avais plus devant moi que l'homme qui était venu à mon secours. Il me couvrait résolûment de son corps et parlementait avec mes agresseurs, qui, revenus de leur première surprise, voulaient de nouveau assouvir leur fureur; je compris qu'il cherchait à leur persuader qu'avant de m'ôter la vie il fallait me conduire à leur chef, qui peut-être serait bien aise de m'interroger. Il finit par leur faire entendre raison, mais vingt fois la même scène se reproduisit dans le trajet que je fis avec eux; à chaque instant, mon protecteur relevait le canon d'un fusil dirigé contre ma poitrine. Le champ de bataille offrait alors un spectacle hideux : les partisans achevaient à coups de crosse ceux de mes malheureux soldats qui respiraient encore; d'autres dépouillaient les morts et de concert avec les *arrieros* pillaient le convoi.

On me conduisit sur un monticule où l'on avait déjà réuni une dizaine de mes hussards, échappés comme moi par miracle à la mort. Un instant après, le *cabecilla* y arriva avec ses officiers. Il me parut de petite taille et de tournure élégante; il maniait avec beaucoup de dextérité un bel andalou, noir comme son costume; il était masqué. La froideur et la dignité de son maintien contrastaient avec la joie du triomphe qui enivrait son entourage.

Un *alferez* ou lieutenant, après avoir pris ses ordres, s'avança vers nous. — Vous savez, nous dit-il en français, quel est le sort réservé à ceux de vos compatriotes qui tombent entre nos mains. Pourtant le *Resucitado*, usant de générosité, vous offre un moyen d'échapper à la mort : c'est de prendre du service dans sa guérilla. Ceux qui jureront de nous servir avec fidélité seront épargnés, les autres vont être passés par les armes.

L'hésitation se peignit sur le visage de mes conscrits. Ils étaient jeunes et n'avaient pas l'esprit trempé contre une aussi terrible éventualité; je vis qu'il fallait prendre l'avance pour éviter que l'honneur de mon régiment fût terni par une honteuse défection. — Vous plaisantez, señor, répondis-je avec fermeté. Les Français ne désertent pas ainsi leur drapeau. Faites de nous ce que bon vous

semble, mais aucun de mes soldats, j'en suis certain, ne voudra plus que moi-même devenir le complice de gens qui assassinent leurs prisonniers.

— Mettez plus de ménagement dans vos paroles, ou vous pourriez vous en repentir, répondit l'Espagnol.

Il alla rendre ma réponse au Ressuscité, et je vis qu'elle devenait l'objet d'une discussion très animée entre les officiers de la guérilla. Le plus grand nombre insistait pour une exécution immédiate, quelques voix s'élevaient en faveur d'un sursis. Le Ressuscité trancha la question par quelques mots, et l'*alferez* revint vers nous. — Le *cabecilla* vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, dit-il. En attendant, vous allez nous suivre.

En effet, les partisans se disposaient à quitter le théâtre de leur victoire. Nous fûmes attachés par couple et mis sous la garde spéciale des cavaliers de la guérilla. Un grand nombre de paysans qui s'y étaient réunis pour ce coup de main s'éloignèrent après avoir reçu leur part de butin; il en fut de même des muletiers, que je soupçonnais fort d'être les complices du *Resucitado*. Réduite à deux ou trois cents hommes, la guérilla s'enfonça dans la montagne en évitant tout chemin frayé. Pendant cette marche, j'eus le loisir d'examiner la troupe singulière qui m'avait vaincu. Paysans, bourgeois, gentilshommes, toutes les classes de la société s'y trouvaient confondues; on y voyait des prêtres, des étudians, des déserteurs de l'armée régulière et même des représentans des différentes nations qui combattaient alors en Espagne avec ou contre nous; en cherchant bien, je crois qu'on y eût trouvé des Français. Les exploits antérieurs de la guérilla avaient contribué à son armement et à son équipement; de là un mélange de lambeaux d'uniformes de toute espèce où se trahissait le goût des peuples méridionaux pour les broderies, les galons, les couleurs éclatantes. C'était en un mot terrible et burlesque, imposant et risible : on aurait cru voir un cortége du mardi gras, si la fière allure des partisans, si la fièvre généreuse qui brillait dans leurs yeux et sur leurs mâles visages n'avaient imposé le respect dû à un grand peuple qui combat pour sa foi et son honneur.

Le soir, nous traversâmes une petite rivière, alors presqu'à sec, et, après avoir gravi les flancs d'une montagne assez abrupte, nous arrivâmes sur un plateau d'où l'on dominait une partie de la sierra Renovalesa. Les Espagnols s'arrêtèrent sur ce plateau pour y passer la nuit; nous fûmes conduits au milieu du camp, sous un groupe d'oliviers sauvages, aux troncs desquels on nous attacha. On nous y apporta une peau de bouc remplie d'eau fraîche, et ceux qui se sentirent quelque appétit reçurent un morceau de biscuit. Je ne fus

pas du nombre, j'étais dans un accablement profond, non que je sentisse ma résolution faiblir, mais j'avais hâte d'en finir avec la vie, et je trouvais que le Ressuscité, en la prolongeant de quelques heures, commettait une cruauté de plus.

Je me livrais à ces tristes réflexions lorsqu'on vint me chercher pour me conduire en présence du chef de la guérilla. Il me reçut sous une tente, luxe que lui seul se permettait, mais qui, à part l'avantage d'avoir un abri, ne lui assurait guère plus de bien-être qu'au dernier de ses soldats ; il n'avait d'autre couche que la terre, d'autre oreiller que la selle de son cheval. En me voyant entrer, il m'examina un instant en silence, et, après m'avoir demandé si je comprenais l'espagnol, il me fit dans cette langue quelques questions sur les forces des Français et sur leurs projets en Aragon. Je ne répondis que d'une manière évasive et il n'insista pas : les Espagnols et surtout le prétendu Garcia Navarro savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur ce sujet ; il me sembla même qu'il mît un certain amour-propre à me le prouver, car il me dit tout à coup : — Les deux escadrons que vous avez à Montalvan doivent prendre part à la pointe que Suchet médite sur Valence. C'est un brave régiment que le vôtre, je le connais : j'ai eu affaire à lui à Origuela et dans d'autres circonstances ; mais à quoi bon la valeur quand on a Dieu contre soi ?

Passant ensuite à un autre sujet : — Vous avez fait tantôt une réponse bien hautaine pour un prisonnier, ajouta-t-il, je pourrais vous en faire repentir ; mais j'honore au contraire les hommes dont l'approche de la mort ne trouble pas le cœur, c'est pourquoi j'ai voulu vous renouveler moi-même la proposition qu'on vous a faite en mon nom. Réfléchissez-y : d'un côté la mort, de l'autre la reconnaissance d'un peuple fier et généreux, qui ne marchandera pas les honneurs à qui aura combattu pour son indépendance.

— Merci, señor capitaine, dis-je, mais ma réponse m'est dictée par les paroles flatteuses que vous avez bien voulu m'adresser ; je cesserais d'en être digne, si j'acceptais votre offre.

— Vous vous trompez ; je vous estimerais plus encore, si je vous voyais mettre votre courage au service d'une cause juste.

Le Ressuscité se jeta alors dans une longue et subtile argumentation pour me prouver que je pouvais sans déshonneur passer au service de l'Espagne. Je l'écoutais distraitement, car cette question était déjà jugée dans ma conscience ; mais je me laissais aller au charme que sa voix sonore prêtait à la langue espagnole. Certes la légende qui en faisait un être surnaturel ne rencontrait en moi qu'incrédulité, et pourtant je commençais à comprendre ce qui avait pu lui donner naissance. Le Ressuscité avait dans toute sa

personne quelque chose de frappant, d'étrange et de séduisant : il était de taille moyenne, — comme je l'ai dit, — mais plus élevée qu'elle ne m'avait paru lorsque je l'avais vu à cheval. Il portait le costume national, complétement noir et sans aucun ornement, et cette simplicité ajoutait à sa distinction sans rien ôter de sa grâce et de son élégance; sous son masque, on devinait que son visage devait être d'un ovale un peu allongé et de proportions régulières. Entre le velours du masque et la chevelure brune qui tombait en boucles autour de sa tête, on voyait une partie de son front, dont la pureté et la belle teinte ambrée indiquaient la jeunesse; ses yeux, brillans comme des diamans noirs, avaient une grande puissance de fascination. Lorsqu'à travers les trous du masque ils se fixaient sur les miens, j'avais peine à me défendre d'une émotion singulière.

Son geste, sobre et contenu d'abord comme celui d'un homme qui veut imposer par sa froideur, décelait pourtant une nature vive et passionnée; j'en eus bientôt la preuve lorsque, piqué sans doute du peu d'effet que produisait sur moi son argumentation, il s'anima. Il me parla alors sur un ton très pathétique et avec une véritable éloquence de l'injustice de notre agression, des souffrances de l'Espagne, de l'alliance étroite qui avait existé autrefois entre les deux peuples, de la sympathie que la France, alors qu'elle était elle-même injustement attaquée, avait trouvée dans sa sœur d'au-delà des Pyrénées; il flétrit le pouvoir despotique qui armait l'une contre l'autre ces deux nobles nations, il qualifia notre obéissance d'esclavage dont tout homme devait rougir.

Il y avait du vrai dans tout cela; plus d'un officier français pensait comme le Ressuscité tout en faisant consciencieusement son devoir : j'étais du nombre, mais j'ai toujours eu pour principe qu'un militaire doit suivre son drapeau partout où il le mène, et lui rester fidèle aussi bien dans la mauvaise que dans la bonne fortune. Comme je trouvais alors qu'il y avait plus de dignité dans le silence que dans une vaine discussion, je laissais parler le Ressuscité, qui, me voyant muet, me crut presque convaincu.

— Voyons, monsieur, me dit-il avec chaleur et employant cette fois la langue française, qu'il parlait assez bien, j'ai fait le serment de ne jamais épargner un des vôtres : c'est à la haine implacable que je leur porte que je dois la confiance et le dévoûment des hommes que je commande : s'ils me croyaient capable d'un mouvement de pitié, je perdrais toute autorité sur eux. Pourtant je veux vous sauver la vie; je le veux, j'y tiens. Je suis las parfois de meurtre, tout ce sang que je verse me fait horreur, je voudrais que des lèvres reconnaissantes bénissent ce nom de Garcia Navarro que tant d'autres ont maudit. Profitez-en donc, je vous en conjure, vous

qui, le premier de vos compatriotes, m'avez inspiré quelque intérêt; je ne vous demanderai même pas vos services, je n'exige que le serment de ne plus servir contre l'Espagne et la promesse de prier pour Garcia Navarro. Le voulez-vous?

Le Ressuscité mit un charme et une douceur inexprimables dans ces derniers mots, et en même temps il me tendit la main. Le diable m'emporte! il m'avait remué, et j'étais ému jusqu'aux larmes; je saisis cette main avec un véritable élan, et elle resta un moment dans la mienne, tiède et palpitante comme un oiseau qui s'y fût blotti. J'en éprouvais une sensation singulière : je puis vous jurer qu'elle n'avait rien du froid glacial de la mort, c'était au contraire comme un feu qui courut dans mes veines et me pénétra jusqu'au cœur. Peu s'en fallut que je ne misse un genou en terre devant le Ressuscité, et que je ne me déclarasse son homme-lige; un énergique effort sur moi-même put seul m'éviter ce ridicule essai de trahison.

— Merci, señor, répondis-je avec fermeté, je conserverai jusqu'à mon dernier moment le souvenir de votre courtoisie; mais je ne peux pas plus accepter cette proposition que l'autre.

Cette réponse, toute mesurée qu'elle fût, fit une révolution complète dans les dispositions du Ressuscité : il retira brusquement sa main que je tenais encore, et d'une voix dure et hautaine il reprit en espagnol :

— Par saint Jacques, c'en est trop! Meurs donc, insolent Français.

D'un geste, il me fit comprendre que notre entretien était terminé. Avant de le quitter, je hasardai quelques mots en faveur de mes compagnons; ils étaient jeunes, tout nouveau-venus en Espagne, où ils n'avaient pu faire encore aucun mal.

— Dieu les jugera, dit sèchement le Ressuscité.

Explique qui pourra le cœur humain! Loin de lui garder rancune, je crois que le sentiment qui dominait en moi après cette entrevue était l'admiration et une sorte de sympathie pour l'étrange personnage que je quittais. J'étais d'ailleurs fort content de moi-même et de ma fermeté. Mes conscrits s'étaient imaginé que le Ressuscité me faisait venir pour m'annoncer qu'il nous faisait grâce de la vie: un gémissement s'échappa de leurs poitrines lorsque je détruisis cette illusion; mais ce fut tout, et après ce moment d'émotion bien naturelle ils acceptèrent leur sort avec une admirable résignation. Eh quoi! me disais-je, ces pauvres enfans que le sort a faits soldats, qui n'ont pas d'ambition et qui ne peuvent en avoir, que l'honneur de l'épaulette ne soutient pas, sont aussi fermes que moi devant la mort!

La nuit était venue : la plupart des partisans se reposaient. Ceux qui ne dormaient pas causaient, réunis autour des feux de bivouac; une voix s'élevait de temps en temps, fredonnant les couplets d'un *romancero*. Peu à peu ces bruits cessèrent, et le camp fut plongé dans un profond silence. Il faisait une chaleur étouffante, un vent chaud, précurseur de l'orage, soufflait par bouffées et desséchait la poitrine, le ciel était noir comme de l'encre. La sentinelle chargée de veiller sur nous, le dos appuyé contre un arbre, luttait péniblement contre le sommeil. Un de ses camarades, le seul qui fût encore debout, s'approcha d'elle, et lui proposa de la remplacer dans sa faction. Cédant à la fatigue, le *guerillero* accepta, donna son mousquet à son obligeant camarade et se coucha au pied de l'arbre, où il ne tarda pas à s'endormir. Le nouveau factionnaire se promena quelque temps de long en large, puis, se rapprochant de l'arbre où j'étais attaché, il me dit vivement et à voix basse en passant :

— Voulez-vous être demain à Albarracin?

— Que faut-il faire pour cela? répondis-je lorsqu'il revint.

— Vous engager sur l'honneur à me faire avoir un sauf-conduit et un entretien secret avec le général H***.

— Je m'y engage.

— Sur le salut de votre âme, sur la vie de votre père?

— Sur mon salut, sur celui de mon père.

Le partisan s'approcha de moi, et d'un seul coup de la *navaja* qu'il portait à sa ceinture coupa les cordes dont j'étais garrotté.

— Fuyez en rampant au milieu des broussailles, me dit-il, et trouvez-vous après-demain à midi dans la boutique de Luis Zapata.

J'étirai mes membres avec délices, et j'allais suivre son conseil lorsqu'une réflexion m'arrêta.

— Doucement, dis-je, vous pouvez bien rendre le même service à mes compagnons.

— Non, ils vous feraient découvrir.

— Alors rien de fait.

Je m'assis au pied de l'arbre. Le partisan fit un geste de colère.

— Chien maudit! je ne sais qui me retient de te plonger mon couteau dans le cœur.

— A votre aise, lui dis-je; mais vous ne me tuerez pas si net que je ne puisse dire pourquoi mes cordes sont coupées.

— Eh bien! prends ce couteau; mais je te préviens que tout à l'heure, si tu es surpris, je serai le premier à tirer sur toi comme sur un chien.

Il me donna sa *navaja*, déposa le mousquet auprès du factionnaire endormi et s'éloigna rapidement. Je ne me possédais plus de joie; je coupai aussitôt les cordes de mes compagnons d'infortune,

et, après leur avoir expliqué ce qu'ils devaient faire, je ne pensai plus qu'à me sauver moi-même.

Je rampai sur les pieds et sur les mains en me cachant de mon mieux au milieu des touffes de bruyère. L'obscurité aidant, je passai ainsi sans être aperçu au milieu de plusieurs partisans qui dormaient, enveloppés dans leurs manteaux. Un seul fit un léger mouvement et se souleva sur son coude; je m'arrêtai aussitôt, retenant mon souffle, l'Espagnol se recoucha, et je me remis à ramper vers la sortie du camp. Je n'en étais plus qu'à quelques pas, lorsqu'un cri d'angoisse et de douleur retentit à peu de distance : un de mes malheureux compagnons avait cessé de vivre!.. Instinctivement je m'étais soulevé, une sentinelle s'élança sur moi; je bondis sur mes pieds, et je lui plongeai la *navaja* dans la poitrine.

Je courus alors à perdre haleine sans savoir où, ne cherchant qu'à fuir les lueurs qui s'élevèrent tout à coup des feux de bivouac, que les partisans avaient ranimés. J'étais sur une pente très rapide, et l'impulsion de la descente, jointe à celle de la course, rendait mon élan irrésistible : je franchissais des obstacles qui en plein jour m'eussent donné le vertige. Vingt fois je faillis m'écraser contre des troncs d'arbre ou des roches; mes jarrets pliaient sous moi. Tout à coup je vis à la lueur d'un éclair un précipice d'une effrayante profondeur où j'allais rouler, si j'avais fait encore quelques pas.

Haletant, le front ruisselant, je m'arrêtai. Des bruits sinistres retentissaient au-dessus de moi : gémissemens, détonations, cris de fureur et de haine, et les éclats du tonnerre qui se rapprochait à pas de géant. En ce moment, je l'avoue, mon courage faiblit; je regrettai presque de n'avoir pas attendu la mort que me réservait le Ressuscité, moins horrible peut-être que celle qui m'attendait dans les gouffres béans que l'obscurité dérobait à ma vue; je me sentais plein de cette faiblesse, de cette lassitude qu'éprouve l'homme le plus courageux lorsqu'il se voit seul pour lutter contre la fureur des hommes et celle des élémens; mais tout à coup j'entendis un frôlement de branches et une voix qui m'appelait avec précaution. — Dieu soit loué! me dis-je, je ne suis pas le seul échappé à la mort. — En deux bonds, celui qui m'appelait fut auprès de moi, et nous nous embrassâmes comme deux frères. C'était un de mes jeunes soldats, un Basque nommé Etcheverry. — Les autres, me dit-il, ayant tous pris du même côté pour sortir du camp, lui seul s'était prudemment dirigé d'un autre; il avait pu ainsi passer inaperçu au milieu des Espagnols pendant qu'ils égorgeaient ses malheureux compagnons, qui moururent tous jusqu'au dernier.

Nous nous trouvions sur le flanc le plus escarpé de la montagne,

au point où la pente en devenait presque verticale; mais, en nous aidant des aspérités du roc et des arbustes qui croissaient çà et là, nous pouvions atteindre une de ces coulées que les eaux pluviales finissent avec les siècles par creuser dans la pierre. En la suivant, nous devions gagner le lit de la rivière que nous avions traversée dans la journée. Etcheverry passa le premier, et je le suivis du mieux que je pus. Le vent soufflait avec force, la pluie tombait à flots et rendait notre descente très périlleuse; vingt fois je perdis l'équilibre sur la roche glissante, et je ne dus la vie qu'à l'énergie avec laquelle je m'accrochai aux racines ou aux branches qui se trouvaient à ma portée. J'enviai l'adresse et le sang-froid d'Etcheverry, qui trouvait encore le moyen de me guider de ses conseils et de m'offrir l'appui de son bras dans les passages les plus périlleux. Son instinct de montagnard ne s'était pas trompé, nous trouvâmes la coulée que je considérais comme le port de salut; mais au moment d'y descendre, d'un geste Etcheverry m'arrêta; : j'entendis les pas de plusieurs hommes qui s'y étaient déjà engagés.

— Ils nous ont devinés, dit Etcheverry; ils vont nous attendre en bas, prenons d'un autre côté.

Nous rebroussâmes chemin, et au prix de mille nouveaux dangers et de nouvelles fatigues nous finîmes par trouver un sentier de chèvre qui nous conduisit sur la berge du torrent. Je n'oublierai amais le spectacle qui m'y attendait. L'orage était alors dans toute sa violence : les éclats de la foudre se succédaient sans interruption, répétés par l'écho et accompagnés du bruit sourd des nappes d'eau qui descendaient de la montagne, entraînant des arbres, des blocs de terre, des quartiers de roc; des éclairs embrasaient incessamment l'atmosphère, le sol tremblait sous nos pieds, nous résistions avec peine au vent qui s'engouffrait dans cette gorge étroite. Des cimes élevées qui nous entouraient de toutes parts, nous voyions descendre des cascades aux lueurs phosphorescentes dont les flots venaient mugir à quelques pas de nous. Tout à coup des cris de détresse retentirent : ils étaient poussés par les partisans que nous avions évités. Ces malheureux, surpris par l'eau dans la coulée, étaient emportés par elle avec une rapidité vertigineuse : nous les vîmes passer. Nous étions saisis d'horreur; le même danger nous menaçait. La berge étroite sur laquelle nous nous tenions était elle-même envahie par l'eau, qui nous montait au-dessus de la cheville : si le torrent se gonflait encore, nous devions inévitablement être entraînés.

Nous passâmes ainsi une heure entre la vie et la mort. Enfin l'orage se calma, et nous cherchâmes un moyen de traverser le torrent. Un arbre gigantesque, arraché du flanc de la montagne, avait

été arrêté dans sa course par le bloc de rocher dont j'ai parlé : ses racines énormes touchaient notre rive, et sa tête dépassait de beaucoup la rive opposée. Il nous servit de pont, et malgré l'impétuosité des flots qui le faisaient vaciller sous nos pieds, nous arrivâmes sur l'autre bord sans accident.

En nous voyant séparés du Ressuscité par cet obstacle que nous avions eu tant de peine à franchir, nous nous crûmes sauvés. Pourtant que de périls nous menaçaient encore! Et d'abord où étions-nous? quelle direction devions-nous prendre? Heureusement Etcheverry avait entendu dire par les partisans que cette rivière était la Turria, qui passe à Albarracin; nous n'avions donc pour y arriver qu'à en suivre le cours. C'est ce que nous fîmes, toutefois avec de longs détours pour éviter les habitations et les chemins frayés. Nous marchâmes toute la journée, mourans de fatigue et de faim, n'ayant pris d'autre nourriture que quelques glands ou olives sauvages que nous ramassâmes en route.

Vers le soir, nous arrivâmes à Albarracin. Depuis la veille, on y connaissait notre désastreuse rencontre avec le Ressuscité, et des détachemens étaient immédiatement partis pour recueillir les survivans, s'il y en avait encore; mais, à vrai dire, on ne comptait plus revoir aucun de nous. Notre arrivée causa une surprise et une joie générales : mon colonel me reçut comme son enfant. Le général H... voulut me voir tout de suite. Il ratifia avec empressement l'engagement que j'avais pris en son nom.

Depuis longtemps déjà le général cherchait à se créer à prix d'or des intelligences dans la guérilla du Ressuscité; mais ces tentatives avaient échoué devant la terreur superstitieuse qui entourait le mystérieux *cabecilla* et devant une certaine loyauté presque générale parmi les Espagnols, surtout à une époque où leur patriotisme était surexcité au plus haut degré. La condition que mon libérateur avait mise à ses services semblait nous promettre cette bonne fortune si longtemps désirée. Le général me recommanda de ne pas manquer au rendez-vous et me donna carte blanche pour accorder en son nom tout ce qu'exigerait l'inconnu, dont il espérait se faire un précieux auxiliaire.

Je me rendis donc le lendemain à l'heure indiquée chez Luis Zapata. Luis Zapata était un barbier tel qu'on n'en trouve que dans la Péninsule. A le voir et surtout à l'entendre, on aurait pu croire qu'il rasait comme le père du bourgeois gentilhomme vendait du drap, uniquement par bonté d'âme et pour être agréable aux honnêtes hidalgos, ses amis. Sa boutique servait de lieu de réunion aux oisifs d'Albarracin : on y causait des affaires du jour, et Zapata, tout en savonnant, rasant et fumant sa cigarette, y tenait le dé de

la conversation avec une aisance remarquable. Il se montrait en politique d'une impartialité peu commune, déplorant les malheurs de la guerre sans en rendre aucun parti responsable : cette impartialité, à laquelle nous n'étions pas habitués, avait valu à Zapata la clientèle des officiers français, et j'ai souvent pensé, — depuis que j'ai acquis plus d'expérience à mes dépens, — que, vu notre légèreté et notre étourderie naturelles, le drôle savait ainsi bien des choses qu'il eût mieux valu pour nous qu'il ignorât.

J'étais depuis à peine un quart d'heure chez Zapata lorsque je vis entrer l'homme que j'attendais. Je le reconnus aussitôt pour celui qui m'avait une première fois protégé contre la fureur des *guerilleros*. C'était un homme d'une trentaine d'années, de haute taille; sa barbe et ses cheveux roux faisaient un contraste singulier avec les chevelures noires, les visages basanés des autres Espagnols qui se trouvaient alors chez Zapata. Il me parut que ceux-ci le connaissaient, que son entrée leur causa une certaine surprise, mais qu'ils se donnèrent tacitement le mot pour respecter son incognito; de mon côté, je me gardai de laisser voir qu'il ne m'était pas inconnu. Cette comédie, que nous nous jouions les uns aux autres, dura juste le temps que Zapata mit à raser le partisan. Celui-ci sortit aussitôt après. Je le suivis sans affectation; c'était l'heure de la sieste, il n'y avait âme qui vive dans les rues d'Albarracin, je pus accoster mon homme un peu plus loin sans attirer l'attention. Je lui remis le sauf-conduit en lui disant que le général était prêt à le recevoir.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, me répondit-il. J'ai dit une entrevue secrète. Ce soir, à dix heures, derrière le couvent de Santa-Engracia; lui seul et vous, s'il veut se faire accompagner.

Il s'éloigna rapidement en me laissant frappé des fauves lueurs de son regard; cet homme, me dis-je, doit avoir les fureurs du taureau comme il en a la force et l'encolure.

J'allai prévenir le général. Le couvent de Santa-Engracia était situé en dehors de la ville, dans un endroit écarté, et il n'y avait pas longtemps qu'un soldat français y avait été assassiné. Ressicourt, l'aide-de-camp du général, trouvait ce rendez-vous suspect et voulait tout simplement qu'on prît des mesures pour s'assurer de la personne du partisan, quitte à le traiter ensuite avec tous les égards possibles.

— Non pas, répondit le général, il faut être homme de parole même avec les coquins.

Nous allâmes donc seuls au rendez-vous, en bourgeois et cachant chacun une paire de pistolets sous nos manteaux; nous en fûmes

un peu honteux en trouvant notre homme seul et sans armes. Il eut avec le général un entretien qui dura environ une demi-heure, et pendant lequel je fis le guet; le partisan s'éloigna ensuite, et le général revint vers moi en se frottant les mains. Je brûlais de savoir ce qui causait sa joie, mais il eut la malice de ne m'en rien dire.

Quinze jours s'écoulèrent. Un soir, l'aide-de-camp du général entra dans ma chambre : — Il était armé, botté, en tenue de campagne. Je vis que c'était sérieux, je m'habillai, je pris mes armes, et nous sortîmes. A cinquante pas des portes de la ville, une vingtaine de hussards, enveloppés dans leurs manteaux, se dissimulaient à l'ombre d'un petit bois d'aloès et de cactus qui s'élevait sur le bord de la route; ils avaient amené mon cheval et celui de Ressicourt, nous nous mîmes en selle et nous partîmes. Je remarquai aussitôt qu'aucun des bruits qui signalent la marche d'une troupe de cavalerie ne trahissait la nôtre : les pieds des chevaux étaient garnis de feutre, les mousquetons et les fourreaux de sabre des cavaliers étaient entourés de linge ou de drap. A une demi-lieue d'Albarracin, nous prîmes un sentier qui conduisait dans la sierra de Terruel; je demandai à Ressicourt si c'était dans cette ville qu'il me menait.

— Non, me répondit-il, mais nous n'en allons pas loin. Nous allons à Alpuente, où j'espère que nous rencontrerons el señor *Resucitado*.

— Qui peut vous le fait croire? dis-je.

— C'est le grand garçon que vous avez amené l'autre jour au général qui nous assure qu'il doit y passer la nuit.

Je tressaillis malgré moi.

— Vous pouvez vous flatter d'avoir rendu un fameux service au roi Joseph, continua-t-il, car ce gaillard-là nous met au courant de tous les faits et gestes du Ressuscité. Il nous a fait savoir aujourd'hui que le terrible *cabecilla* va passer cette nuit dans la maison de son beau-père, et, si nous menons bien notre petite expédition, demain il ne sera plus à craindre.

— C'est infâme! murmurai-je.

— Je suis de votre avis, reprit Ressicourt. Ah çà! ajouta-t-il en riant, parlez franchement : est-ce que vous ne vous étiez pas douté que le Ressuscité fût une femme?

— Une femme!

— Allons donc! ne faites pas l'étonné.

— Je vous assure,... balbutiai-je.

— J'ai peine à croire que vous ne vous en soyez pas aperçu, reprit l'aide-de-camp. Oh! c'est une histoire romanesque... Le Res-

suscité, — le vrai, pas celui que nous allons appréhender au corps, — le Ressuscité, ou plutôt don Garcia Navarro, comte de Guevara y Alpuente, pour l'appeler de son vrai nom, était marié depuis peu lorsque la guerre éclata. Sa jeune femme, qui l'aimait passionnément, le suivait dans toutes ses campagnes : elle était auprès de lui lorsqu'il fut tué à Origuela. La douleur, la soif de la vengeance, la haine qu'elle avait conçue contre les Français, lui inspirèrent la plus étrange des résolutions pour une femme. Elle réunit les débris de la guérilla, releva les courages abattus par la défaite, et offrit aux partisans de les conduire elle-même au combat. La beauté, l'éloquence de Lucrezia, — c'est le nom de cette femme, — électrisèrent ces hommes rudes et fanatisés, qui, croyant voir en elle un personnage surnaturel, lui donnèrent eux-mêmes le nom de Garcia Navarro et jurèrent de lui obéir comme ils avaient obéi à son époux. De là la légende, de là cette croyance superstitieuse propagée en Aragon, et que Lucrezia se garda bien de démentir. Le prestige qui l'entourait, la crainte qu'elle avait su inspirer, étaient tels que nous n'aurions peut-être jamais su à quoi nous en tenir, si l'amour, qui l'avait élevée, ne s'était lui-même chargé de la faire tomber dans l'abîme. Votre libérateur s'appelle José Navarro, c'est le propre frère de don Garcia. Déjà du vivant de celui-ci il avait conçu une passion irrésistible pour Lucrezia. Son frère mort, il eut l'espoir de lui succéder; mais cet espoir, qu'il laissa trop paraître, le rendit odieux à la veuve, qui par ses dédains le réduisit à un tel désespoir qu'aujourd'hui il nous la livre pour se venger. — Mon cher, le Ressuscité est très gênant. Rassurez-vous du reste, on n'en veut pas à la vie de Lucrezia : on se contentera de l'enfermer dans une forteresse jusqu'à la paix. Le général a même promis à son sinistre amoureux qu'on lui rendrait la liberté plus tôt, si elle consentait à l'épouser, et il a voulu que vous fussiez de ceux qui prendront le Ressuscité afin de vous en faire un titre à l'épaulette de capitaine.

— Je me serais passé de cet honneur, dis-je d'une voix étranglée. La guerre aux femmes n'est pas de mon goût.

— Ah! mon pauvre ami, seriez-vous amoureux de Lucrezia? dit Ressicourt en me regardant fixement.

— Quelle folie! m'écriai-je, sentant le ridicule dont j'étais près de me couvrir.

Je mentais, car en analysant mes souvenirs, — ce que j'avais fait mille fois depuis quinze jours, — j'en étais arrivé à deviner ce que Ressicourt croyait m'apprendre. Dès lors la séduction que Lucrezia avait exercée sur moi pendant notre entrevue avait fait de rapides progrès.

Nous continuâmes à marcher en silence : je craignais de laisser lire dans mon cœur, et Ressicourt ne voyait que trop ce qui s'y passait. A une heure avancée de la nuit, nous nous arrêtâmes sur la lisière d'un petit bois d'où nous apercevions une vallée, au fond de laquelle le Guadalaviar roulait ses flots argentés. Sur le flanc d'une colline qui dominait la rive s'élevait un petit château que la lune éclairait de sa lumière douce et vaporeuse. Quelques beaux arbres l'entouraient de leurs masses ombreuses, et complétaient ce paysage d'un aspect si poétique et si calme que j'en fus presque rassuré : il ne me paraissait pas possible qu'un lieu si enchanteur et si paisible pût voir l'exécution d'un aussi noir complot. On n'apercevait pas une seule lumière sur la façade du château : peut-être était-il inhabité, peut-être le Ressuscité avait-il soupçonné le danger qui planait sur sa tête et n'était-il pas venu.

Je tressaillis tout à coup au bruit d'un sifflement particulier, et un homme enveloppé d'un manteau parut sur la lisière du bois. Ressicourt alla à sa rencontre, et, après avoir échangé quelques mots avec lui, il revint vers moi. — Le renard est pris au piége, dit-il. Et voyant le mouvement dont je ne fus pas maître : — Du courage, mon pauvre ami. Lucrezia est venue ici pour assister aux derniers momens du comte de Guevara, qui l'aime comme la fille de son sang, comme le souvenir vivant d'un fils dont il était fier. Ce misérable José Navarro n'a pas trouvé d'autre occasion... Enfin! il le faut. Observez-vous, songez que votre avenir est en jeu. Tenez! je regrette de vous avoir amené ici. Voulez-vous rester dans ce bois et attendre mon retour?

Je refusai énergiquement, je sentais que l'attente m'eût été plus cruelle que la vue de ce qui allait se passer; je dis tout simplement à Ressicourt que j'étais tout disposé à faire mon devoir.

Les hussards mirent pied à terre, nous laissâmes les chevaux dans le bois sous la garde de deux d'entre eux; d'autres, d'après les indications de José, allèrent garder les différentes issues du château, et nous nous dirigeâmes vers l'entrée principale.

José frappe et se fait reconnaître, le portail s'ouvre aussitôt. Ressicourt, le sabre au poing, s'élance, suivi des hussards, j'entre avec eux; dans la cour nous trouvons cinq ou six *guerilleros* endormis, leurs armes hors de portée, leurs chevaux débridés et attachés au piquet : ils sont égorgés avant même d'avoir reconnu notre uniforme. Le perron est escaladé, la porte du vestibule enfoncée. Deux hommes sont au bas de l'escalier; l'un fuit, l'autre décharge un pistolet sur Ressicourt et le manque : Ressicourt l'abat d'un coup de sabre, nous montons au premier étage et nous nous élançons dans les appartemens à la recherche du Ressuscité. José, pâle comme

un spectre, nous guide; mais éperdu, bouleversé, il semble ne pas mieux connaître les lieux que nous-mêmes. Nous nous trouvons enfin devant une porte fermée : un léger filet de lumière passe sous le seuil; Ressicourt donne l'ordre de l'enfoncer lorsqu'elle s'ouvre, et nous voyons paraître le Ressuscité, le Ressuscité démasqué, livrant à notre admiration la beauté de doña Lucrezia, plus parfaite encore que mon imagination ne l'avait rêvée.

Elle mit un doigt sur ses lèvres et nous dit à voix basse, mais avec un geste impératif : — Silence, messieurs, respectez les derniers momens de mon père. Je ne veux faire aucune résistance.

Je ne chercherai pas à rendre l'impression que produisit sur moi cette apparition. Ressicourt avait baissé la pointe de son sabre et ne pensait même pas à prendre l'épée que Lucrezia lui présentait par la poignée. Nous étions tous émus, stupéfaits, hésitans : nous subissions l'influence de la double majesté de la femme et de l'ennemi vaincu. Quant à Lucrezia, son beau visage n'exprimait que la crainte de ne pas trouver la pitié qu'elle réclamait pour un mourant. — Le comte de Guevara, continua-t-elle, n'a plus que quelques momens à vivre, une heure au plus, peut-être moins, je vous donne ma parole de ne pas chercher à fuir. Retirez-vous, je vous en conjure, jusqu'à ce qu'il ne soit plus.

— Je regrette de ne pouvoir vous accorder cette consolation, madame, répondit Ressicourt avec respect, mais d'un ton ferme; j'ai des ordres précis, et je craindrais d'en compromettre l'exécution.

— Ma guérilla est trop loin pour venir à mon secours, d'ailleurs je m'engage...

Ressicourt, tout en s'inclinant, fit un geste indiquant que toute insistance serait inutile.

— Eh bien! je vais vous suivre, mais ne me permettrez-vous pas auparavant d'embrasser une dernière fois mon père?

Pendant que l'aide-de-camp hésitait, une voix faible et tremblante venant de la chambre du comte nous fit frissonner.

— Lucrezia, mon enfant, dit-elle, où es-tu? pourquoi m'as-tu quitté?

— Le jour va paraître, mon père, il faut que je retourne à Notre-Dame del Aguilar.

— Déjà!

— Mon absence pourrait être connue.

— Tu as raison. Pars! mais auparavant viens recevoir ma bénédiction, la dernière, je le sens.

Après avoir consulté Ressicourt du regard, Lucrezia rentra dans la chambre du mourant. Il n'y avait pas un de nos hussards qui ne

fût ému jusqu'aux larmes; quant à moi, j'étais dans un état indescriptible : à chaque instant, je me sentais prêt à tirer du fourreau mon sabre, qui n'en était pas encore sorti, à me placer entre Lucrezia et les nôtres en leur disant : — Vous ne toucherez à cette admirable femme qu'après m'avoir arraché la vie.

Un soupir, un sanglot étouffé, c'est tout ce que nous entendîmes; la jeune femme sortit de la chambre de son beau-père en faisant signe qu'elle était prête à nous suivre. Nous nous dirigeâmes vers la porte de sortie, auprès de laquelle José était resté. Lucrezia l'aperçut; elle s'arrêta surprise, et ses beaux traits exprimèrent le mépris.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-elle.

Elle allait franchir le seuil de la porte lorsqu'une apparition nous glaça d'horreur. C'était le comte de Guevara qu'une inspiration fatale, un moment de lucidité surnaturelle comme en ont parfois les mourans, venait d'éclairer sur le danger que courait sa fille. Par un suprême effort, il l'avait suivie. Il nous vit, il vit le visage pâle et bouleversé de José, il surprit le regard méprisant de Lucrezia et devina tout. C'en était trop pour le vieux gentilhomme, une affreuse révolution se fit dans tout son être : ses cheveux blancs se hérissèrent, ses yeux lancèrent un dernier éclair, sa main tremblante s'étendit vers José terrifié; mais avant que ses lèvres eussent balbutié une malédiction, le vieillard s'affaissa sur lui-même. Nous nous élançâmes pour le recevoir dans nos bras. Le comte de Guevara était mort.

Qu'on juge de notre embarras, de notre désordre, de notre confusion du rôle qui nous était imposé dans cette maison en deuil. Nul de nous n'aurait en ce moment eu le courage de rappeler à Lucrezia qu'elle ne s'appartenait plus; pourtant notre expédition ne pouvait réussir que par la promptitude et le secret. Nous nous étions audacieusement avancés fort loin de nos cantonnemens dans un pays en pleine insurrection : à Terruel, tout près de nous, il y avait des troupes espagnoles du corps de Blake. Il suffisait qu'un des domestiques du château s'échappât et les allât prévenir pour que les rôles changeassent complétement. Aussi Ressicourt se mordait impatiemment la moustache en voyant le temps s'écouler et l'aube blanchir la campagne. Enfin Lucrezia elle-même fit cesser son embarras : après avoir prié sur le corps du comte de Guevara, elle posa ses lèvres sur son front, ferma ses yeux; faisant ensuite le signe de la croix, elle se releva et nous dit : — Emmenez-moi d'ici, messieurs, car je n'y vois plus que sujet de douleur ou de dégoût.

Nous rentrâmes à Albarracin avec le même bonheur qui avait présidé à cette expédition. La nouvelle de la prise du Ressuscité

surprit douloureusement les Espagnols, qui d'abord affectèrent de ne pas y croire; lorsque le doute ne fut plus possible, ce fut comme un deuil public. A l'instant, par une de ces conventions tacites dont les peuples opprimés sont seuls capables, toute réunion qui avait une apparence de fête fut suspendue; les femmes ne portèrent plus ni rubans, ni fleurs dans les cheveux, ni aucun des ornemens dont elles rehaussent habituellement leur beauté. On ne voyait que visages sombres et attristés; le nouveau malheur qui venait de fondre sur l'Espagne faisait le sujet de toutes les conversations.

Comme les peuples orientaux dont une longue fréquentation leur a fait contracter en partie les idées et les mœurs, les Espagnols ne comprennent pas qu'on n'use qu'à moitié des droits de la force et du succès : à leurs yeux, il n'était pas douteux que Lucrezia ne fût sacrifiée à notre vengeance. Il n'en pouvait en effet être autrement, car le Ressuscité avait à sa charge trop d'actes de cruauté, condamnés même par les lois de la guerre. Loin de chercher à s'en disculper, Lucrezia en assuma la responsabilité avec une sorte d'orgueil. C'était une âme trop fortement trempée pour fléchir : devant le conseil de guerre, elle se montra dure, froide, insensible à tout autre sentiment que celui qui lui avait mis les armes à la main; il était néanmoins aisé de voir que, jeune fille et avant que la douleur l'eût éprouvée, Lucrezia devait être ornée de toutes les grâces morales de la femme comme elle en avait toutes les beautés physiques. La mort, en frappant Garcia Navarro, avait du même coup tué la femme en Lucrezia; ces deux âmes indissolublement unies par l'amour n'animèrent plus qu'un seul corps, mais celle du brave et généreux *cabecilla*, impuissante à modifier les lois éternelles de la nature, ne put communiquer à Lucrezia la modération qui est l'apanage de la force comme il lui avait communiqué les autres qualités viriles dont il était doué. L'amour de la patrie était devenu dans cette âme ulcérée une sorte de passion furieuse à laquelle tout était sacrifié; il excusait les cruautés : la pitié devenait un crime.

— Une seule fois, disait Lucrezia, j'ai failli m'y abandonner : Dieu m'en a punie. Qu'il me rende la liberté, je serai implacable.

Un tel langage détruisit l'impression favorable qu'avaient faite sur l'âme de ses juges la beauté et les malheurs de Lucrezia : elle fut condamnée à mort.

Aussitôt le général H..., suivant l'engagement qu'il en avait pris, adressa au roi Joseph un recours en grâce. Rarement un appel à la clémence de ce bon souverain restait sans effet : cette fois sa bonté naturelle et son désir de plaire aux Espagnols pouvaient s'accorder avec la raison d'état. Puisqu'une première fois les prêtres et les moines avaient ressuscité Garcia Navarro, le meilleur moyen d'em-

pêcher une nouvelle tentative de ce genre était de conserver vivante celle qui s'était parée de ce nom, et de la faire voir captive dans les provinces où elle était le plus connue. La peine de Lucrezia fut donc changée en celle de la détention, et l'on donna l'ordre de la conduire à la forteresse d'Irun en lui faisant traverser avec un certain apparat l'Aragon, la Nouvelle-Castille et le Guipuscoa.

Quant à moi, ces événemens m'avaient mis dans un état voisin de la folie. Pendant le procès de Lucrezia, j'avais bu à longs traits le poison que me versait l'enchanteresse. La sentence prononcée contre elle me causa un accès de fureur, et peu s'en fallut que je n'insultasse les membres du conseil. Pendant les jours qui suivirent, je faillis avoir vingt duels en défendant la cause de l'accusée contre ceux qui n'étaient pas aveuglés comme moi par la passion. Je finis par fuir mes camarades, qui m'étaient devenus odieux : je ne sortais plus de chez Zapata, où je trouvais au moins des gens qui pensaient comme moi : je m'y montrais plus Espagnol que les Espagnols, et je m'y livrais à de telles intempérances de langage que je ne m'explique pas comment je ne m'attirai pas quelque méchante affaire dans un temps où l'on ne badinait pas avec les bavards. Il est vrai que nous autres militaires, nous jouissions d'une liberté relative sous ce rapport : l'empereur savait qu'il suffisait d'une bataille pour dissiper notre mauvaise humeur.

Ma joie fut grande lorsque j'appris que cette tête charmante n'était plus menacée. Il fut question d'envoyer Lucrezia à Irun, et mon cœur battit d'un secret espoir ; je venais d'être nommé capitaine pour la part que j'avais eue à la capture du Ressuscité : c'était un capitaine qui devait commander l'escorte, et aucun de mes anciens ne se souciait d'une corvée où il y avait beaucoup de responsabilité et peu de gloire à gagner. Je fus en effet désigné malgré Ressicourt, qui s'y opposa autant qu'il le put sans dire le motif qui le faisait agir.

J'étais ravi, j'étais heureux ; pourtant diverses circonstances auraient dû m'éclairer sur la nature des dangers que j'allais affronter. Chez Zapata, où je continuais d'aller, les Espagnols mettaient dans leurs rapports avec moi une déférence et un liant qu'ils n'avaient avec aucun autre Français ; je reçus, sans savoir comment, plusieurs lettres où l'on me faisait les offres les plus séduisantes, si je consentais à prêter les mains à l'évasion de Lucrezia. Enfin la veille de mon départ je reçus une visite très significative, celle de José.

Il entra tout à coup chez moi. Ses traits étaient creusés, son teint marbré de teintes sanguines et violacées ; son regard avait perdu son atonie habituelle, il lançait une flamme fiévreuse et semblait

égaré. — Vous ne me reconnaissez pas? dit-il en se méprenant sur la cause de ma surprise. Je vous ai pourtant sauvé la vie deux fois; je viens à mon tour vous demander de me sauver du désespoir : le remords me tue, la malédiction s'accomplit. Je mourrai damné, si vous ne m'aidez à sauver Lucrezia. Mon langage vous étonne, car c'est moi qui l'ai vendue : j'étais fou lorsque j'ai commis cette infamie; mais je sais qu'elle mourra en captivité, et je ne veux pas qu'elle meure. Vous non plus, car vous l'aimez aussi, je le sais. Eh bien! sauvons-la ensemble, et, lorsqu'elle sera libre, elle choisira entre nous.

Il parlait avec volubilité; la surprise m'avait d'abord rendu muet, mais l'indignation me rappela à moi-même. — Misérable! répondis-je, je croirais être le plus cruel ennemi de Lucrezia, si je la mettais à ta merci.

— Vous aussi, reprit José d'un ton farouche, vous vous croyez le droit de me mépriser! Et qui donc est le plus infâme de nous deux? J'aimais Lucrezia, je n'ai reçu d'elle que dédains et outrages! Vous étiez son ennemi, elle a voulu vous sauver la vie, et c'est vous qui avez été autant que moi l'instrument de sa perte. Croyez-moi, nous nous valons, señor Français, et votre hésitation prouve que vous n'aimez pas Lucrezia autant que je l'aime.

— Assez! m'écriai-je, cette supposition d'une rivalité entre nous est une insulte; je ne peux avoir aucune prétention à l'amour de la señora de Guevara, et je la respecte trop pour supposer qu'elle établisse jamais entre nous le parallèle que tu oses te permettre. J'ai combattu le Ressuscité en loyal ennemi, tu es seul coupable de la trahison qui l'a fait tomber en notre pouvoir; c'est en vain que tu cherches à faire rejaillir sur moi une part du mépris que tu as mérité. Certes, si mon devoir et le secret désir de mon cœur pouvaient se concilier, demain Lucrezia serait libre; mais ma première pensée serait de la mettre en garde, s'il en était besoin, contre ton infâme amour et ton repentir menteur.

— Soit! n'en parlons plus, dit José. Aussi bien, je le vois, vous comptez sans doute sur ce voyage pour vous faire aimer; mais, sachez-le, señor Français, ni vous ni aucun de vos compatriotes ne trouvera grâce aux yeux de Lucrezia. Si, contre toute apparence, elle oubliait le passé, si elle donnait à un autre cet amour qu'elle m'a refusé, il n'est pas d'asile si lointain où ma vengeance ne sût l'atteindre.

Le lendemain, je revis Lucrezia à la geôle, où elle fut remise entre mes mains. Elle portait les vêtemens de son sexe : les longs plis de sa robe noire lui donnaient une grâce que je ne lui avais pas encore vue. Elle était fort pâle, ses yeux paraissaient agrandis et

brillaient du feu intérieur qui la dévorait. J'étais aussi pâle qu'elle en m'inclinant avec respect sur son passage : elle me reconnut.

— Chacun son tour, monsieur, me dit-elle avec un sourire triste et un peu forcé.

Ce voyage fut l'époque la plus heureuse et la plus tourmentée de ma vie. J'avais une escorte suffisante pour braver toute attaque de vive force, j'avais des lettres de service qui enjoignaient à toutes les autorités civiles et militaires de me prêter aide et protection; enfin, quoique mon itinéraire fût tracé, j'étais libre de le modifier et de régler les haltes à ma guise. Je voyageais fort lentement, retardant le plus possible l'heure de la séparation. Je voyais Lucrezia tous les jours, mais tous les jours j'acquérais la certitude que Lucrezia avait deux sentimens qui absorbaient tout son être moral et la mettaient pour jamais à l'abri d'un autre amour : son ardent patriotisme, son culte pour la mémoire de Garcia Navarro. Elle m'apparaissait toujours polie, mais froide, indifférente à tout, imposante par sa dignité, ne se plaignant jamais des restrictions, — bien rares, — que j'étais parfois obligé d'apporter à l'accomplissement de ses désirs, n'y répondant que par ces paroles de l'Évangile, qui semblaient avoir été prononcées exprès pour elle : « Bienheureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice. »

Nous arrivâmes à Puerto d'Irun, bourgade située entre cette ville et Hernani; j'eus la faiblesse de m'y arrêter pour retarder de quelques heures le moment cruel de la séparation. J'avais logé Lucrezia dans la maison de l'alcade, et je m'étais établi moi-même dans la maison attenante; je venais à peine d'y entrer lorsqu'on me prévint qu'un cavalier espagnol demandait à me parler. Je sortis et me trouvai en face de José; je tressaillis comme à la vue d'un animal venimeux, car j'avais pour lui une haine égale à mon mépris.

— Ma visite vous surprend-elle, señor officier? dit-il avec un sourire sardonique. Je vous l'avais pourtant promise, il est vrai que c'était dans le cas où la señora de Guevara répondrait à votre amour, et nous n'en sommes pas là; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : j'ai un ordre dont vous pouvez prendre connaissance, — ordre signé du général Suchet, — et qui vous enjoint de me procurer une entrevue sans témoins avec la prisonnière confiée à votre garde.

— Tu mens! on n'a pu te donner un ordre pareil, dis-je.

— Le voici, reprit José en me présentant un parchemin revêtu du sceau du général.

J'y jetai à peine un coup d'œil, et le lui rendant : — Qui me prouve que cette pièce n'est pas fausse? — En tout cas, je suis

seul juge de l'opportunité de ces entrevues, et je n'autorise pas celle-ci.

— Je vous fais mon compliment sur la manière dont vous respectez les ordres de vos chefs, j'en rendrai compte à qui de droit; mais soit! Voulez-vous au moins vous charger de dire à la señora qu'ayant obtenu l'autorisation de la voir, j'en ai été empêché par vous?

— Je le ferai avec d'autant plus de plaisir que la señora m'en sera reconnaissante.

— Voulez-vous aussi vous charger de lui remettre ce bijou de famille? Elle y attache un grand prix, et je crois lui être agréable en le lui faisant parvenir.

Tout en me consultant, j'ouvris l'écrin, dans lequel se trouvait une bague dont le chaton était formé par une grosse améthyste. Il m'était fort désagréable de servir de messager à José, mais d'autre part je croyais procurer un moment de plaisir à Lucrezia; j'y consentis.

— J'attends ici la réponse, dit José.

Sans descendre de cheval, il alla se mettre à l'ombre sous un groupe de platanes qui s'élevaient devant la maison de l'alcade.

J'entrai chez Lucrezia et lui remis l'écrin en lui disant qui l'avait apporté.

— Je vous remercie de m'avoir évité une entrevue qui m'eût été pénible, dit-elle. Veuillez dire à mon beau-frère que je reçois avec plaisir cette bague, et qu'en faveur de la bonne pensée qu'il a eue de me l'apporter, je m'efforcerai d'oublier le mal qu'il m'a fait.

— Je n'en demandais pas davantage, dit José, à qui je rapportai textuellement cette réponse. Et vous, señor officier, sachez que, quoi que vous fassiez, vous ne m'empêcherez pas de voir Lucrezia.

Il rendit la main à son cheval et s'éloigna au galop.

Cet incident avait allumé mon sang, qui n'était déjà que trop agité par tant de causes diverses; pour me calmer, j'allai visiter mes postes; je revins ensuite au logis de Lucrezia. J'étais invinciblement attiré vers elle : la pensée de cette séparation imminente me rendait fou.

Je trouvai la veuve de Garcia Navarro affaissée plutôt qu'assise dans un fauteuil, à côté de la table sur laquelle était resté l'écrin. Je fus frappé de sa pâleur et de la contraction de ses traits; il y avait sur la table un verre vide au fond duquel j'aperçus les résidus d'une poudre blanchâtre mêlée avec de l'eau; à côté du verre, il y avait quelques grains de la même poudre. Le chaton de la bague

d'améthyste était ouvert. Un affreux soupçon traversa mon esprit.

— Qu'avez-vous fait, madame? m'écriai-je.

— J'ai changé la vie pour la liberté.

Je m'élançai vers la porte, où je rencontrai la femme de l'alcade.

— Vite, un médecin! dis-je, la señora s'est empoisonnée!

Un médecin! il n'y en avait d'autre à Puerto d'Irun qu'un malheureux *frater*. Je le fis venir en attendant qu'un cavalier, que j'expédiai sur-le-champ à Irun, m'en ramenât un plus sérieux. Lucrezia était d'une pâleur cadavérique, on la porta sur son lit. Elle souffrait, disait-elle, horriblement; pourtant elle refusait énergiquement tous les contre-poisons, et paraissait fermement résolue à en finir avec la vie, ne demandant que la grâce de pouvoir se réconcilier avec Dieu. Le barbier-médecin ayant déclaré que la mort était imminente, j'ordonnai que Lucrezia pût recevoir les derniers sacremens.

En Espagne, cette cérémonie comporte toujours une certaine pompe religieuse et la présence d'un nombreux personnel. Les confréries de pénitens accompagnent le saint-sacrement, et le cortége se grossit des populations qu'il rencontre; ces pénitens sont eux-mêmes des laïques qu'un zèle pieux pousse à endosser le froc et la cagoule, souvent pour expier certains péchés. Il en résulte qu'on respecte scrupuleusement leur incognito, et qu'aux yeux du peuple le violer est un sacrilége tout comme de violer le secret de la confession.

Je vis sortir de toutes les maisons des groupes de ces pénitens: il y en avait des blancs, des noirs, des gris, il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les tailles, car en Espagne les enfans jouaient alors au pénitent comme chez nous ils jouent au soldat. Tout cela entra à la suite du curé dans la maison de l'alcade et dans la chambre de Lucrezia. Le flot montant toujours, je fus obligé de me réfugier dans une pièce à côté; les habitans du village non enrôlés dans les pénitens étaient réunis devant la maison. Mes soldats, la plupart sans armes, étaient perdus dans la foule, et les sentinelles, partageant la confiance générale, laissaient entrer et sortir sans difficulté. De nous tous, il n'y eut qu'un gendarme qui fit preuve de bon sens; il me dit que cette foule lui était suspecte et qu'il serait prudent de la contenir un peu plus loin : je le reçus assez mal, et je méritais le regard de pitié dédaigneuse qu'il jeta sur moi en s'éloignant.

Le cortége se retira quelques momens après. Le même gendarme, placé auprès de la porte de sortie, examinait avec des yeux de lynx les pénitens qui défilaient devant lui. Tout à coup il porta la main à la cagoule de l'un d'eux; les Espagnols se jetèrent sur lui

avec indignation, les sentinelles vinrent à son secours : on se poussa, on se menaça, on s'injuria. Le tumulte se propagea sur la place, je vis les couteaux luire, mes soldats entourés, les pénitens fuyant dans toutes les directions; des clameurs de colère ou d'effroi s'élevaient de cette cohue, et la voix du gendarme, dominant toutes les autres, jetait ce cri d'alarme : — Le prisonnier s'échappe!

Une sueur glacée mouilla mon dos ; j'entrai dans la chambre de Lucrezia, et sur son oreiller, au lieu de sa tête mourante, je vis le visage rose et gouailleur d'un garçon de quinze ans. La rage d'être joué aussi impudemment me transporta, et je m'élançai sur la place en criant : — Aux armes! le prisonnier s'échappe!

Heureusement mes soldats s'étaient ralliés : la baïonnette en avant, ils balayèrent la place; j'ordonnai qu'on s'assurât de la personne de l'alcade, du curé et du barbier. Mes hussards étaient montés à cheval, je sautai sur le mien; mais de quel côté diriger mes recherches?

Un soldat qui était allé laver du linge à un ruisseau voisin revenait en courant m'avertir qu'il avait vu José sortir du village avec un pénitent de petite taille; je courus du côté qu'il m'indiqua, et derrière un buisson où des chevaux avaient été attachés nous trouvâmes un froc et une cagoule. Des traces toutes fraîches nous permirent de suivre les fugitifs jusqu'à une lieue de là; mais alors, le terrain étant pierreux, les empreintes cessèrent d'être visibles.

Néanmoins je parcourus la montagne toute la nuit. J'avais la tête en feu. Les suites fâcheuses que cette aventure devait avoir pour moi m'affectaient moins péniblement que cette fin presque triviale. J'étais joué, dupé comme un sot, mon amour-propre souffrait cruellement et la jalousie me torturait, car Lucrezia étant descendue du piédestal où mon imagination l'avait élevée, je ne doutais pas qu'elle n'eût payé de son amour le service que lui avait rendu don José, mais sous ce rapport du moins j'eus une terrible satisfaction.

Au point du jour, comme j'allais renoncer à une poursuite désormais inutile, un de mes hussards vint m'avertir qu'il avait trouvé le cadavre de don José dans un ravin à quelque distance de là. J'y courus et je vis en effet le partisan dont le corps, déjà froid et rigide, était criblé de coups de poignard. L'une de ces armes restée dans la plaie fixait à la place du cœur une sentence de mort dont la cruelle ironie trahissait le style du *Resucitado*. Je rougis de l'avouer, mon cœur en fut soulagé. Je compris que l'ardent patriotisme de Lucrezia avait pu la faire transiger avec l'aversion que lui inspirait son beau-frère, mais qu'aussitôt libre elle s'était érigée en juge et avait livré le traître aux poignards de ses guerilleros. Dès lors cette femme étrange reprit tout son prestige à mes yeux.

Je conduisis à Irun le curé, l'alcade et le barbier, dont la complicité dans l'évasion de Lucrezia ne me paraissait pas douteuse; mais on n'accepta pas cette monnaie de billon en échange de l'or que j'avais laissé égarer. Je fis deux mois d'arrêts de rigueur dans la forteresse, et sans la chaleureuse intervention de mon colonel, je n'aurais pas évité la honte d'être renvoyé dans un dépôt à l'intérieur. Lorsque je rejoignis mon régiment, la bande du Ressuscité tenait de nouveau la campagne en Aragon, et pendant les deux années que nous passâmes encore en Espagne, elle nous fit une guerre sans trêve et sans merci. Mon régiment se mesura plusieurs fois avec elle, et, pour moi, je recherchais avec ardeur toutes les occasions de me trouver à ces combats. On me croyait poussé par le désir de la vengeance; il n'en était rien. J'obéissais au contraire à un vague, mais impérieux besoin de me rapprocher à tout prix de celle dont la poétique image était encore gravée dans mon cœur en traits de feu.

Il ne fallut pas moins que nos revers en Russie et en Allemagne, puis la chute de l'empire, pour servir de dérivatif à cette folle passion. A ce moment, le sentiment patriotique, chez nous autres militaires, l'emporta sur tout autre. J'oubliai Lucrezia ou du moins son souvenir devint plus confus; mais lorsqu'en 1823 le mouvement insurrectionnel des cortès me ramena en Espagne, je ne revis pas sans une vive émotion les lieux que j'avais parcourus avec elle, et je fus de nouveau saisi d'un ardent désir de la rencontrer.

Ce désir devait être satisfait et dans des circonstances auxquelles j'étais certes bien éloigné de m'attendre.

Les constitutionnels, eux aussi, avaient formé des guérillas; mais ce n'était plus le saint amour de la patrie qui leur mettait les armes à la main : aussi l'esprit de ces bandes s'en ressentait-il. C'était pour la plupart un ramassis de pillards et de vagabonds que sa majesté Ferdinand envoyait à la *garote* quand il faisait main basse sur eux.

Quelque temps après l'affaire du Trocadero, j'étais à Cadix, lorsque le bruit se répandit que deux de ces guérilleros qui étaient depuis plusieurs jours dans les prisons de la ville seraient exécutés le lendemain. Leur supplice avait été retardé jusque-là, parce que l'un d'eux appartenait à une grande famille qui faisait des démarches pour lui sauver la vie. La réponse du roi, arrivée le jour même, ordonnait de passer outre à l'exécution.

Je faisais alors partie du détachement des gardes-du-corps qui accompagnait le duc d'Angoulême et j'étais du planton chez son altesse le lendemain à midi, lorsque la cloche se mit à tinter, comme c'est la coutume en Espagne, pour annoncer qu'un condamné

marche au supplice. — Tout à coup la porte du duc d'Angoulême s'ouvre, et il paraît lui-même tenant un papier à la main.

— Vite! me dit-il, voilà la grâce des deux condamnés; courez! Il n'y a pas un moment à perdre; pourvu qu'il soit encore temps!

La place où l'on avait dressé l'échafaud était peu éloignée du château : il me sembla que j'y serais plus tôt rendu à pied qu'en allant prendre mon cheval aux écuries et en perdant du temps à le brider. Je me mis donc à courir vers la ville; mais j'avais compté sans le soleil torride qui fait de Cadix à cette heure une véritable fournaise, sans l'uniforme dans lequel j'étais sanglé, sans mes bottes à l'écuyère, mon long sabre et mon casque. Il y avait de quoi en mourir : bientôt je fus en nage, haletant, suffoqué.

En arrivant sur la place, je vis un des deux condamnés déjà assis sur le fatal fauteuil et le carcan vissé autour du cou. J'agitai le papier au-dessus de ma tête en criant : grâce! La foule s'ouvrit devant moi, ou plutôt je fus porté par elle jusqu'au pied de l'échafaud, où je remis les lettres de grâce au corrégidor. Pendant qu'il en prenait connaissance, je jetai un coup d'œil sur le malheureux que je venais d'arracher à la mort. — C'était elle! c'était le *Resucitado.*

Après la guerre de l'indépendance, ne pouvant se résigner à reprendre la quenouille et les fuseaux, Lucrezia s'était jetée dans la politique. Le mouvement insurrectionnel des cortès et surtout l'intervention française lui avaient donné le prétexte secrètement désiré de reprendre les armes; mais l'abîme qui séparait ces deux causes existait également entre les bandits qu'elle enrôla alors et les nobles défenseurs de l'Espagne. Elle devint victime de violences et de pillage qu'elle ne put empêcher, et fut livrée par des paysans aux sbires de Ferdinand.

Lucrezia était encore belle; mais sa beauté, accentuée par l'âge, avait alors un caractère trop masculin. Le charme sous lequel j'avais vécu pendant plusieurs années en fut définitivement rompu.

Elle resta impassible en écoutant la lecture des lettres de grâce, de même qu'elle avait été indifférente, me dit-on, à son arrêt de mort. Elle descendit de l'échafaud et passa à côté de moi sans avoir un regard de reconnaissance pour celui qui venait de la sauver. Me reconnut-elle? Je ne le pense pas, je n'avais été qu'un des incidens de sa vie aventureuse et peut-être celui qui lui avait laissé le moins de souvenir.

J'ai su depuis que Lucrezia avait pris le voile, et que, devenue supérieure de son couvent, elle menait ses religieuses à la baguette comme autrefois sa guérilla.

A. Fiévée.

LES

PRÉVISIONS DES PESSIMISTES

POUR LE PRINTEMPS PROCHAIN

L'année est arrivée comme un lion et s'en est allée comme un mouton, disait jadis un homme d'état anglais. Puissions-nous dans onze mois d'ici en dire autant de l'année 1876! Puisse-t-elle démentir toutes les sinistres prophéties qui ont couru et courent encore à son sujet! Elle est venue au monde précédée d'une fâcheuse réputation. Elle apportait à la France en don de joyeux avénement les élections générales et à l'Europe un redoutable problème à résoudre dans les pays du Bosphore et du Danube. Des troubles à l'intérieur et par surcroît une guerre générale, voilà ce que nous annoncent les pessimistes. Rien cependant jusqu'aujourd'hui, ils sont obligés d'en convenir, ne paraît justifier leurs appréhensions. La campagne électorale s'est ouverte dans un ordre parfait, et les premiers résultats connus ont fait monter la rente. D'autre part, il semble que l'Europe soit animée d'un sincère et vigilant désir de maintenir la paix, de parer par des expédiens diplomatiques aux complications d'où pourrait naître le conflit général qu'on redoute. Les pessimistes ne prennent point au sérieux ces rassurantes apparences. Ils estiment que l'ordre irréprochable qui règne en France sera mis avant peu à de rudes épreuves, et que l'entente provisoirement établie entre les puissances rivales qui se disputent la prépondérance dans les régions danubiennes n'est qu'une paix plâtrée, une paix fourrée ou, pour mieux dire, une paix boiteuse. En 1568, on avait baptisé de ce nom peu gracieux la trêve trop passagère conclue à Longjumeau entre les réformés et les catholiques. Ni les uns ni les autres ne se sentant de force à écraser leurs adversaires, ils durent se résigner à

rétablir l'édit d'Amboise et le *statu quo ante bellum*. Personne n'acceptait de bon cœur cette solution. On faisait de nécessité vertu et on se promettait secrètement d'en appeler; les deux partis attendaient l'occasion, et l'occasion ne leur manqua pas. — Il faut se défier des paix boiteuses, disent les pessimistes. Attendez le printemps, vous verrez ce qu'il nous tient en réserve.

Si les pessimistes ont raison, si le printemps prochain, contrairement à nos plus chères espérances, doit déchaîner sur l'Europe le fléau d'une nouvelle guerre, nous aurons du moins la consolation de n'être point surpris à l'improviste par nos malheurs. Non-seulement les prophètes les auront prédits, mais notre arrêt sera prononcé d'avance par certains journaux à qui les dieux communiquent leurs secrets, et qui seront les tristes hirondelles de ce belliqueux et néfaste printemps;

. . . . . arguta lacus circumvolitavit hirundo.

Aujourd'hui moins que jamais aucun gouvernement ne prendrait sur lui d'attenter au repos de l'Europe sans y avoir préparé les esprits, sans avoir au préalable justifié ses desseins. En 1869, M. de Bismarck disait au *Reichstag* que dans les questions brûlantes il importe à tout gouvernement de s'assurer les sympathies de l'opinion publique. « Rappelez-vous, disait-il, les années 1864 et 1866, les journaux publiaient journellement dépêche sur dépêche. Il en sera toujours de même en pareille circonstance, parce que, dans la situation présente de l'Europe et dans l'état de la civilisation moderne, il est impossible d'entreprendre de grandes campagnes politiques ou militaires pour des motifs secrets et pour des raisons de cabinet que l'histoire est chargée plus tard de dévoiler. On ne peut plus, à mon avis, faire la guerre que pour une cause vraiment nationale, je veux dire une cause dont la nécessité s'impose aux multitudes. On peut donc chaque fois que nous commençons à publier nos dépêches en inférer qu'entre nous et le gouvernement auquel nous nous adressons les rapports sont tendus. Nous trahissons par là notre désir de faire connaître au public l'état des choses, parce que nous sommes décidés à en tirer les dernières conséquences et que nous prévoyons que l'appui de l'opinion nous sera nécessaire. Quand il se publie des dépêches délicates, c'est un symptôme grave. » Ainsi s'exprimait le seul homme d'état qui n'ait jamais enveloppé dans l'ombre d'un mystère jaloux les méthodes particulières de sa politique, tant il est sûr que personne ne saura s'en servir contre lui, ni aussi bien que lui. Or jusqu'à ce jour non-seulement les feuilles officieuses n'ont publié aucune dépêche délicate, mais on ne saurait y relever aucun télégramme significatif, aucun entrefilet insidieux, aucune de ces correspondances destinées à dénoncer les intentions belliqueuses du voisin et

le danger de ses armemens. Les hirondelles n'ont pas encore paru, leur voix aiguë ne s'est point fait entendre; elles nous accordent tout au moins un délai de grâce dont nous leur sommes fort reconnaissans.

Sans contredit, si l'Europe se remettait du soin de ses destinées à certains dilettanti politiques, à certains diplomates de rencontre et de hasard, à certains touristes qui en courant les grandes routes emploient leurs loisirs à régler le sort des nations, à défaire ou à refaire la mappemonde, nous pourrions nous attendre à tout, et les catastrophes dont on nous menace ne seraient que trop certaines. Ces dilettanti et ces touristes résolvent les problèmes les plus ardus avec une aisance, avec un sans-gêne, avec une désinvolture cavalière qui fait frémir. Leurs intentions sont excellentes, ils prétendent faire à peu de frais le bonheur de l'humanité. Ils assurent que leurs remèdes sont absolument inoffensifs. Grâce à la liqueur miraculeuse qu'ils colportent dans leurs fioles, ils se chargent d'opérer les patiens avec une extrême facilité et sans douleur. C'est en Angleterre surtout que fleurit depuis quelques mois le bel art d'extraire à l'Europe ses dents malades sans lui arracher un cri ni une plainte. Voici, par exemple, un voyageur anglais, M. Farley, qui, dans un livre intitulé *Turcs et Chrétiens*, résout d'un trait de plume la question d'Orient à l'universelle satisfaction. Il va sans dire que charité bien ordonnée commence par soi-même, et qu'avant toutes choses M. Farley donne à l'Angleterre l'Égypte et l'île de Candie. A la Grèce, il octroie la Thessalie, l'Épire, le sud de l'Albanie et les îles, à l'exception de la Crète. Puis il fait de la Croatie turque, de la Bosnie, de l'Herzégovine et du nord de l'Albanie une principauté dont il offre la couronne à un archiduc autrichien. La Bulgarie et la Macédoine sont concédées à un prince anglais, ou peut-être à un grand-duc russe. Constantinople devient une ville libre placée sous le protectorat de toutes les puissances, à moins toutefois qu'on n'en fasse la capitale d'un empire de Byzance gouverné par le duc et la duchesse d'Édimbourg. Quant aux Turcs, M. Farley les renvoie sans plus de façons de l'autre côté du Bosphore, où, grâce aux excellens conseils qu'il leur donne, ils ne pourront manquer de faire l'admiration de la terre et le bonheur de l'Asie occidentale. Il les voit déjà ressuscitant l'empire des kalifes et son antique splendeur; Babylone et Ninive renaissent de leurs cendres, Palmyre redevient digne d'Odénat et de Zénobie. Toutes ces résurrections, tous ces partages de territoires s'accomplissent dans la minute, sans effusion de sang, presque sans coup férir. Il suffit, selon l'honorable voyageur, de prouver aux gens par raison démonstrative que ce qu'on leur propose est conforme à leurs véritables intérêts; Turcs et chrétiens n'ont jamais su résister à de solides argumens présentés en bonne forme, et l'éloquence mène le monde. On se rappelle le songe de Platon que nous a raconté Voltaire. « Voilà, nous dit-il, ce que

Platon enseignait à ses disciples; quand il eut cessé de parler, l'un d'eux lui dit : « Et puis vous vous réveillâtes. » Nous souhaitons ardemment que ce ne soit pas le bruit du canon qui réveille M. Farley.

Les cabinets qui jouent aujourd'hui le rôle prépondérant et décisif dans le règlement de la question orientale n'ont eu garde de prendre pour règle de leur conduite des utopies et des songes. Ils ont reconnu qu'il était impossible de partager l'empire osmanli de manière à contenter également l'Autriche et la Russie, que cette entreprise était aussi chimérique que la quadrature du cercle et la recherche de la pierre philosophale. Il leur a paru que l'amélioration du *statu quo* était la seule solution qui répondît aux nécessités du moment, que tout autre remède serait pire que le mal. Les mesures que proposent les puissances équivalent, comme l'a remarqué lord Stratford de Redcliffe, à une mise sous tutelle de la Turquie; mais l'ancien défenseur obstiné de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman confesse que depuis longtemps cet empire est virtuellement sous tutelle. — « On ne saurait, écrivait-il l'autre jour, arriver à aucun résultat désirable en dépréciant les ressources de la Turquie et en contestant à ceux qui la gouvernent la faculté de faire droit aux demandes équitables des puissances et de redresser les griefs de leurs sujets chrétiens; mais il y a un besoin évident d'influences étrangères pour éclairer les classes indigènes, de collaboration du dehors pour bien modeler les réformes, et par-dessus tout de l'action soutenue des gouvernemens amis pour désarmer les résistances. » On peut espérer que la Turquie finira par se prêter au traitement douloureux que ses médecins lui prescrivent; il y va pour elle d'être ou de ne pas être. Elle a essayé de prendre les devans, elle a voulu prouver qu'elle était capable de se soigner et de se guérir elle-même. Par le firman du 14 décembre dernier, elle a fait à ses sujets chrétiens plus de concessions qu'on n'aurait osé lui en demander. Convaincu que ses docteurs lui ordonneraient une application de sangsues, le malade, plein de bonne volonté, s'est déclaré prêt à se saigner jusqu'au blanc dans la vue de leur plaire. Les docteurs ont hoché la tête d'un air sceptique; ils ont répondu qu'ils se défiaient des ruses des moribonds et de la sincérité des saignées qu'on pratique sur soi-même. Ils s'en tiennent à leurs fatales sangsues. Que peut un malade contre six médecins? mais il faut que ces médecins s'entendent; si deux d'entre eux venaient à se prendre à la gorge, tout serait perdu, et les pessimistes auraient raison.

L'auteur anonyme d'une brochure qui a paru récemment sous ce titre : *la France et l'Allemagne au printemps prochain*, ne doit point être compté dans le nombre des pessimistes à outrance. Il ne désespère pas du maintien de la paix; il a seulement des inquiétudes, et en vérité qui n'en a pas? Il présume que, selon toute apparence, le projet collectif de

réformes rédigé par M. le comte Andrassy finira par être accepté à Constantinople; mais il craint, et ses craintes sont fondées, que pour étouffer l'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie, la garantie des puissances ne doive se traduire par une intervention militaire. Les insurgés ne déposeront pas les armes; ils savent qu'il est presque impossible au gouvernement ottoman de faire appliquer les réformes dans des provinces où la population musulmane balance en nombre la population chrétienne et lui est supérieure en richesse comme en influence. Il faudra donc intervenir par les armes. Cette intervention presque inévitable, qui s'en chargera? « Supposer que l'Autriche-Hongrie et la Russie doivent intervenir d'accord, c'est admettre que la question d'Orient n'existe pas, et si l'Autriche-Hongrie intervient seule, c'est la Russie mécontente et lésée dans le droit qu'elle revendique de veiller sur le sort des Slaves chrétiens en Turquie. » Ce raisonnement est d'une incontestable justesse, il a même le caractère de l'évidence; aussi nous paraît-il impossible que le cas plus que vraisemblable d'une intervention militaire n'ait pas été prévu dans les combinaisons des empereurs, et qu'on ne se soit pas mis d'accord au préalable sur les voies à prendre et les moyens à employer. Ce serait admettre qu'on manque à Saint-Pétersbourg de la prudence la plus vulgaire, qu'on y vit au jour la journée, ou qu'on y commet les plus impardonnables distractions. Après cela, il est difficile à un homme d'état de prévoir tous les contingens futurs et tous les accidens possibles, et laisser une part à l'imprévu, c'est laisser une part au danger.

Ce qui explique les inquiétudes du publiciste anonyme, c'est qu'il ne croit guère à la sincérité ni à la durée de l'alliance des trois empereurs. Comme bien d'autres, il y voit quelque chose de louche, il doute que tout le monde aille de franc jeu dans cette affaire, il attribue à l'un des alliés ou même à deux des vues suspectes et des arrière-pensées. Les sceptiques se sont demandé depuis longtemps si l'insurrection de l'Herzégovine avait été vraiment spontanée, si une main cachée n'avait pas préparé l'événement; on a cherché dans cette explosion une intrigue, et dans cette intrigue des dessous mystérieux. Au printemps dernier, « on s'entretenait à Berlin, dans des cercles taxés alors de pessimisme, de la probabilité d'une insurrection dans les provinces turques voisines de l'Autriche... Cette circonstance peut réduire sensiblement la part de collaboration du hasard dans les événemens dont le bassin du bas Danube est le théâtre. Si les trois cours du nord avaient été d'accord dès l'origine sur la nécessité d'étouffer l'insurrection de l'Herzégovine, on comprend difficilement que cette tâche eût été au-dessus de leurs forces. Les insurgés au début n'ont vécu que de tolérance, d'espoir et de publicité. »

Ce n'est pas à la Russie qu'on est tenté de s'en prendre. Les senti-

mens pacifiques et la sagesse bien connue de son empereur, les entreprises considérables qu'elle a sur les bras dans l'Asie centrale, l'état de ses finances, l'organisation encore incomplète de son armée, sa situation de grand propriétaire foncier dont les biens-fonds ne sont encore que d'un faible rapport, et qui est moins intéressé à s'agrandir qu'à augmenter son revenu, tout cela induit à penser que les Russes ne se soucient pas d'engager sur les rives du Bosphore la grande et décisive partie, et qu'ils préfèrent à une conquête peut-être embarrassante le protectorat de fait qu'ils exercent sur la faiblesse et sur l'impotence de l'empire osmanli. Ce n'est pas à Saint-Pétersbourg, c'est ailleurs que les esprits défians promènent leurs soupçons. «On peut dire, lisons-nous dans la brochure, que la politique de l'Autriche-Hongrie a été particulièrement malheureuse, alors que c'est l'apaisement qu'elle poursuivait. Rien ne prouve en effet que l'attitude plus que ferme du comte Andrassy vis-à-vis de la Porte dans diverses circonstances, par exemple dans l'affaire des traités de commerce avec la Roumanie, n'ait pas été interprétée par les futurs insurgés dans le sens d'un encouragement. Quant au voyage de l'empereur François-Joseph en Dalmatie après que l'insurrection eut éclaté, il est hors de doute que les insurgés ont cru y voir la preuve que l'Autriche-Hongrie était disposée à protéger les populations chrétiennes soumises à la Turquie. » Bientôt après, la politique autrichienne fit volte-face; après avoir encouragé, le voulant ou ne le voulant pas, les illusions des insurgés, elle sembla disposée à intervenir militairement sur leur territoire. « Le trait commun et caractéristique de ces deux manières d'agir, c'est d'être également désagréables à la Russie et contraires aux intérêts fondamentaux de l'Autriche-Hongrie elle-même. »

Aucun pays en Europe n'a des intérêts plus manifestes ni plus impérieux, ni des règles de conduite plus nettement tracées par les circonstances que l'Autriche-Hongrie. Une seule faute commise par son ministre des affaires étrangères suffirait pour mettre en péril son existence, et de toutes les fautes la plus dangereuse pour elle serait d'aller chercher à l'orient de chanceuses compensations aux pertes qu'elle a essuyées à l'ouest. Sa constitution dualiste est un chef-d'œuvre d'équilibre instable, qui est à la merci du moindre accident. Les Magyars, aussi attentifs à leur bien que jaloux de leurs droits, ont témoigné plus d'une fois leur répugnance instinctive pour des annexions de populations slaves qui compromettraient leur prépotence, déjà contestée. Il serait à craindre aussi que l'arrivée de ces nouveaux hôtes ne dégoûtât à jamais de leur maison les Allemands d'Autriche, qui les aiment peu. Ils ne se sentiraient plus chez eux dans cet empire transformé et par trop bigarré; ils songeraient à s'en aller chercher une vie plus conforme à leurs inclinations naturelles sous un autre toit, près d'un autre foyer, où ils seraient les bienvenus, où l'on se ferait une fête de les recevoir.

L'Autriche-Hongrie est un corps à deux têtes, et ces deux têtes ont souvent peine à s'entendre; que serait-ce, s'il y en avait trois? Que serait-ce encore, si elle venait à échanger sa bonne tête, celle qui raisonne en allemand, contre une autre tête à demi barbare, dont les idées seraient celles qu'on peut avoir à Trébigne, à Mostar ou à Seraïevo?

L'agrandissement de l'Autriche à l'est ne peut être désiré que par les slavophiles et aussi par les féodaux, qui savent que le jour où on entrerait dans l'Herzégovine avec l'intention bien arrêtée d'y rester, la dernière heure aurait sonné pour une constitution qu'ils détestent. Au contraire, tous les amis sincères de cette constitution verraient ces périlleuses conquêtes avec le plus vif déplaisir. Ils sentent qu'elles ne pourraient s'accomplir sans justifier le mot de l'homme d'état prussien qui affirmait naguère « que l'Autriche n'est qu'une expression géographique. » Ce même homme d'état des bords de la Sprée mettait tous les politiques de Vienne au défi d'offrir aux peuples de l'empire « autre chose que des alimens qui irriteront leur appétit sans le satisfaire, » et il prédisait « que la propagande des nationalités conduirait l'Autriche à sa perte. » Croirons-nous que le comte Andrassy ne s'appartient plus, qu'il accepte aveuglément les conseils qui lui viennent d'un pays où l'on ne croit pas à l'avenir même prochain de l'Autriche et où ce mot terrible a été prononcé : « La montagne restera debout jusqu'au jour où une éruption sociale la fera sauter? » Croirons-nous qu'il s'est laissé circonvenir par quelque redoutable tentateur, qu'on a su lui inspirer l'ambition de faire grand et lui persuader que les peuples qui n'ont pas les mains prenantes sont des peuples finis? Croirons-nous enfin avec l'auteur de la brochure que « cette politique austro-hongroise, à la fois indécise et agissante, ressemble à s'y méprendre à une politique allemande quant au but, et qu'il n'était pas besoin du récent article de la *Correspondance provinciale* pour rappeler brutalement à l'Autriche qu'elle n'est plus libre de ses mouvemens? » Tant que subsistera l'accord des cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg, il ne sera pas défendu de voir l'avenir sous un jour moins sombre. Au milieu d'une Europe avertie et réveillée, la politique d'aventures trouve moins de facilités pour mener à bonne fin ses combinaisons occultes et ses desseins inavouables. — Le monde se gâte, disait un habile homme; il devient soupçonneux et ne veut plus qu'on le trompe. — La défiance sera l'ange gardien, le génie tutélaire de l'Europe, et où serait-il permis de se défier, si on ne se défie pas à Vienne?

La France, elle aussi, a profité des leçons que lui ont données les événemens, et dans ce qui regarde son ménage intérieur elle a appris à se défier « des humeurs inquiètes et brouillonnes. » On demande aujourd'hui des comptes et des explications à la politique d'aventures, on est curieux de savoir d'où elle vient, où elle va; on la prie d'ôter

son masque, de montrer son visage et le dessous de ses cartes. Ces salutaires dispositions font bien augurer de l'avenir, et on peut croire que les pessimistes se trompent dans leurs présages et dans leurs pronostics, quand ils nous annoncent pour le printemps prochain de déplorables conflits de pouvoirs. Rien n'est plus rassurant à cet égard que les professions de foi des candidats au sénat. Tous ou presque tous ont dû promettre à un pays affamé d'ordre et de paix qu'ils respecteraient le *statu quo*, qu'ils attendraient patiemment pour faire triompher leurs idées particulières que l'heure légale de la révision fût venue. A la vérité, parmi ces candidats et ces faiseurs de professions, il en est plusieurs qu'on soupçonne de s'être servi de la parole pour dissimuler leur pensée. Leurs allures sont suspectes, ils passent pour avoir le pied fourchu; mais ils ont eu soin de s'en cacher, et la contrainte qu'ils s'imposent est un hommage rendu à l'esprit vraiment conservateur qui anime la France, à son désir très sincère de voir durer le plus longtemps possible les institutions qu'elle s'est données. Pour tout résumer en un mot, elle exige de ses mandataires que l'expérience qui sera faite soit loyale, et elle souhaite que cette expérience réussisse. Que peut-on lui demander de plus? C'est au destin et à ses ouvriers de faire le reste.

Il est un point qu'il faut concéder aux pessimistes. Ils ont raison de croire que nous sommes menacés à brève échéance d'une crise ministérielle. Bien avant que le marronnier du 20 mars ait revêtu ses premières feuilles, le cabinet du 12 mars aura peut-être vécu; mais les crises ministérielles sont des accidens inévitables en tout pays, et il ne faut pas les inscrire dans la liste des malheurs publics. Les ministres ne sont que des locataires dans la maison de l'état, et ces locataires n'ont pas de bail à terme fixe; ils doivent se tenir toujours prêts à sortir. Le malheur est qu'ils s'avisent quelquefois de se regarder comme des propriétaires, ils s'imaginent que la maison est à eux; c'est la cause de presque toutes les révolutions. Le cabinet du 12 mars vit-il encore? A vrai dire, il se survit. Il a failli mourir le 9 janvier. On est parvenu tant bien que mal à conjurer la crise; mais on n'a fait que du replâtrage, et personne ne croit que cette réparation hâtive puisse résister au premier coup de vent. Si jamais traité de paix mérita l'épithète de boiteux, c'est celui qu'ont signé les membres du cabinet pour en revenir provisoirement à l'édit d'Amboise. Cette paix boite très bas; on ne peut douter qu'elle ne soit caduque.

La crise a été provoquée par M. le vice-président du conseil, et il n'a pas agi sans de bons motifs. Ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir attendu pour entrer en campagne le départ de l'assemblée; il avait l'air de vouloir se soustraire à son contrôle. Plus d'une fois il s'était porté garant de l'homogénéité du ministère et de l'entente cordiale qui régnait entre

ses membres. Tout à coup il a découvert en faisant le tour de son champ que ce champ n'était pas net, et qu'il était urgent, toute affaire cessante, de séparer l'ivraie d'avec le bon grain. Cette ivraie s'est trouvée plus difficile à arracher qu'il ne l'avait d'abord pensé; il a fallu ajourner l'opération.

M. Buffet possède sans contredit plusieurs des qualités qui font l'homme d'état; il fait figure, et dans ce temps-ci les figures sont rares et se détachent en vigueur sur les ombres qui les environnent. M. le vice-président du conseil sait conduire une campagne, choisir le terrain qui lui est favorable, y attirer l'ennemi, le forcer d'y livrer bataille. A la tribune, il a le raisonnement serré et nerveux, une incontestable puissance de dialectique, le talent de la provocation, de la réplique, des ripostes victorieuses. Il possède cet ascendant que donne à un orateur l'art de simplifier les questions, de les résumer dans une formule. De toute l'histoire de notre temps, M. Buffet n'a retenu que deux dates, le coup d'état de 1851 et la révolution de septembre, suivie de la commune. C'est au travers de ces deux événemens qu'il voit tous les autres, et il nous rappelle sans cesse que la politique de concessions fait le jeu du radicalisme, que le radicalisme conduit inévitablement à la dictature, que la France est un pays très conservateur, très sujet à s'alarmer, et que les libertés publiques n'ont quelque chance de s'établir que sous un gouvernement fort, qui inspire confiance et offre des garanties suffisantes à l'esprit de conservation. Il y a une part de vérité considérable dans cette doctrine; mais l'histoire est un gros livre dont toutes les pages sont instructives. Pourquoi sauter certains feuillets et des chapitres tout entiers? Est-il permis d'oublier les malheurs qu'ont attirés sur ce pays la raideur outrée de quelques-uns de ses hommes d'état et l'exagération dans la politique de résistance? L'esprit dogmatique de M. Buffet s'est attaché exclusivement aux idées qui lui plaisent, à un certain nombre de demi-vérités qui lui cachent les autres et qu'il ne se lasse pas de répéter, sachant bien que de toutes les figures de rhétorique la répétition est la plus puissante. A force d'affirmer un fait, on finit par le créer, et à force de répéter à une nation qu'on la protége contre le péril social, on finit par l'épouvanter. Eh! sans doute, la peur est l'ennemie mortelle de toutes les libertés publiques, mais rien n'est plus terrifiant que de s'entendre dire : — Ne craignez rien, nous veillons sur vous, nous employons nos jours et la moitié de nos nuits à vous sauver.

Le cabinet du 12 mars est né dans des circonstances particulières et très compliquées, et il ne pouvait être qu'un cabinet de transaction. M. Buffet aurait au besoin tous les talens, il n'aura jamais celui de transiger. Il est par essence un intransigeant, aussi bien dans les questions de personnes que dans les questions de conduite politique. Pour

lui, tout libéral, même le plus modéré, est un radical commencé, un radical à l'état de germination, et dans la semence il voit déjà poindre le fruit; il sait que tout ce qui vient du dragon tôt ou tard par un entraînement fatal retourne au dragon. Quels que soient ses sentimens particuliers pour l'honorable vice-président de l'assemblée, il estime que les opinions de M. Martel exhalent un parfum suspect et comme une vague odeur de pétrole, et quand on lui dit : — Si M. Martel était candidat quelque part en concurrence avec tel bonapartiste, à qui donneriez-vous votre voix? — il répond sans hésiter : — Au bonapartiste, quoique M. Martel soit mon ami. — On peut aimer beaucoup les gens, mais un homme d'état doit résister à ses sympathies et à ses affections, et rayer de la liste de ses candidats non-seulement tous les enfans de Bélial, mais tous ceux qui les tolèrent,

> Les uns parce qu'ils sont méchans et malfaisans,
> Et les autres pour être aux méchans complaisans.

Quand le public eut constaté que le ministère du 12 mars durait au-delà de toute espérance, il demeura convaincu qu'on s'était fait des concessions mutuelles, qu'une transaction était intervenue. Il n'en était rien. On ne s'entendait qu'à la condition de ne point s'expliquer. L'église nous enseigne que la sagesse de Dieu a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain pour ménager aux méchans des moyens de conversion et aux bons des occasions de mérite. Les occasions de mérite ne manquaient point dans le sein du conseil; on y avait des égards les uns pour les autres, on pratiquait le support et la patience chrétienne, on réprimait avec soin ces mouvemens d'humeur qu'inspire la vue d'un visage qui déplaît; mais on ne cherchait point à se convertir réciproquement, on sentait que cette œuvre était au-dessus de l'effort humain. Le conseil était une réunion d'hommes bien élevés qui, pour bien vivre ensemble, bannissaient de leurs entretiens un sujet désagréable, et, chose étrange, invraisemblable et pourtant vraie, il y avait un endroit en France où l'on ne parlait jamais politique : c'était le conseil des ministres. Sans doute on prévoyait qu'un jour ou l'autre il en faudrait parler; mais on atermoyait, on poussait le temps avec l'épaule. A quoi bon troubler par d'aigres discussions les agrémens d'un commerce honnête et civil? Le cardinal de Retz prétendait que les rois et les peuples ne s'accordent jamais mieux que dans le silence; pour les ministres, le silence est quelquefois non-seulement le meilleur, mais le seul moyen de s'accorder.

Il est probable que cet état de choses se serait prolongé jusqu'après les élections, si M. Buffet avait réussi à faire nommer par l'assemblée des sénateurs inamovibles auxquels il pût accorder sa confiance. Le

scrutin a trompé son attente; il a jugé que la caution qu'on lui offrait n'était pas bourgeoise, et qu'on venait de loger dans la forteresse du sénat une garnison suspecte d'entretenir des intelligences avec l'ennemi. L'événement ayant tourné contre lui, il a dû éprouver le besoin de réparer son échec et de noyer les inamovibles dans une majorité qui lui fût acquise. A cet effet, il fallait faire sentir au pays et aux 44,000 électeurs sénatoriaux toute l'action du gouvernement, et, pour avoir des coudées plus franches, il importait d'épurer le cabinet, d'en bannir l'hérésie politique dans la personne de M. le ministre des finances. Par malheur, comme on sait, M. le ministre de la justice témoigna aussitôt son irrévocable résolution de suivre son collègue dans sa retraite, et sa ferme attitude a déjoué un projet qui peut-être n'avait pas été assez mûrement étudié. Quelque successeur qu'on donnât à M. Léon Say, le cabinet de transaction devenait un cabinet de parti. L'enseigne et la raison sociale de la maison étaient changées, et c'est sur leur enseigne que le public juge les maisons. On peut demander à M. le garde des sceaux beaucoup de concessions et de pénibles sacrifices; mais il n'est pas homme à sacrifier son caractère.

Les conséquences que pouvait avoir la dislocation du cabinet ont effrayé et retenu M. Buffet. Par une habile manœuvre, il a su couvrir sa défaite des apparences d'une victoire. Il faisait un crime à M. Léon Say d'avoir recherché les suffrages des électeurs de Seine-et-Oise dans une compagnie mêlée, et d'avoir signé un manifeste qui n'était pas absolument conforme à la stricte orthodoxie. Quand M. le vice-président du conseil se fut assuré que la retraite de l'hérétique entraînerait de graves complications, il oublia subitement les griefs qu'il avait contre lui, et dans la séance du conseil qui suivit il ne dit pas un mot du département de Seine-et-Oise, ni de M. Feray, ni du manifeste où il avait relevé des propositions malsonnantes. A la surprise générale, il mit la conversation sur la politique, sur le péril social, sur l'union conservatrice, et c'est ainsi que le cabinet du 12 mars ne périra pas sans qu'on y ait un jour du moins causé politique.

Rien dans ce monde n'est plus gênant que les demi-vérités. On ne peut leur refuser son assentiment, car elles sont vraies; mais elles ne le sont qu'à moitié, et partant elles ne sont point satisfaisantes, et voilà ce qui explique l'embarras qu'éprouvent quelques-uns des collègues de M. Buffet pour juger sa politique. Les gens qui l'accusent de bonapartisme le connaissent mal. Sa véritable pensée est que le bonapartisme n'est pas un danger. Il juge que le parti de l'appel au peuple se compose de quelques meneurs militans qu'il est facile de tenir en échec, et d'une foule de naïfs prêts à se rallier au gouvernement établi, pourvu qu'il ressemble un peu au gouvernement de leurs rêves. Ces naïfs sont bonapartistes par la seule raison qu'ils croient à l'avenir du parti. Ils

ressemblent à l'Irlandais qui s'agenouillait à Rome devant une statue de Jupiter, en s'écriant : « O Jupiter, si tu reviens jamais au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je te fus fidèle dans l'adversité. » Persuadez à l'Irlandais que Jupiter a été remplacé d'une manière convenable et définitive, et il renoncera à ses génuflexions. M. Buffet engage les bonapartistes à devenir les amis de M. le maréchal de Mac-Mahon. Quant aux institutions, il leur en parle aussi peu que possible, c'est à un nom, c'est à un homme qu'il s'efforce de les rallier. Cette méthode est dangereuse, car il n'y aura jamais pour la France qu'un véritable gouvernement personnel, c'est l'empire, et il lui paraîtra toujours qu'un gouvernement personnel sans empereur, c'est un gouvernement personnel où il n'y a personne et qui n'est qu'une pierre d'attente. Avant peu, le maître reviendra, on lui garde sa place, et, quand il l'aura prise, le passe-volant disparaîtra.

M. Buffet n'aurait garde de conspirer contre les institutions qu'il a contribué pour une grande part à donner à la France; toutefois une sorte d'invincible pudeur l'empêche d'en parler. Il faut, à son avis, s'accommoder de la république quand on n'a rien à mettre à sa place; mais il ne faut pas la nommer. Si la chose est tolérable, le mot est choquant, il fait toujours mauvais effet sur la bonne compagnie. Ne pouvant faire autrement, un homme avait épousé une femme qu'il trouvait fort laide. Elle n'avait pas à se plaindre de lui, il lui rendait tous ses devoirs; seulement il n'eut jamais le courage de la présenter à ses amis. M. Buffet a épousé la république, il ne la trahira pas; mais il ne faut pas lui demander de la présenter. Il en résulte que ses collègues ne peuvent lui imputer que des péchés d'omission. Ils approuvent le plus souvent ce qu'il dit, ils lui reprochent seulement de ne pas tout dire, ils se plaignent de ses silences volontaires, systématiques et obstinés. Dans les séances du conseil du 10 au 12 janvier, ils ont vainement tâché d'obtenir de lui qu'il en dît davantage; il leur a accordé un adverbe qu'ils lui demandaient, il s'est montré intraitable sur les adjectifs, et, quant au substantif fatal, il eût donné sa démission plutôt que de le prononcer. Tout a fini, non par des chansons, mais par une proclamation, que M. Dufaure et M. Léon Say n'auraient pas pu signer parce qu'ils la jugeaient incomplète, mais qu'ils pouvaient accepter parce qu'elle ne renfermait rien d'offensant ni pour leurs idées ni pour leurs amis. Ainsi s'est terminée une aventure d'où tout le monde est sorti sain et sauf à l'apparente satisfaction de M. Buffet. Cependant il est toujours désagréable pour un habile chasseur de revenir de la chasse sans avoir rien tué.

Le cabinet se remettra difficilement d'une si chaude alarme, et ses jours sont comptés. Les élections, quel qu'en soit le résultat, créeront une situation nouvelle, et, selon toute vraisemblance, le ministère du

12 mars fera place à un ministère homogène, où il sera permis de causer politique. Cet inévitable changement n'a rien qui puisse effrayer les esprits; s'ils avaient des inquiétudes, la loyauté et la sagesse du président de la république suffiraient à les dissiper. Il n'y a pas eu en France beaucoup de gouvernemens plus forts ni plus respectés que celui de M. le maréchal de Mac-Mahon. Tous les partis ou presque tous s'entendent pour le mettre hors de cause et hors d'atteinte dans leurs discussions. Il ne tient qu'à lui de maintenir intacte son autorité en assurant leur libre jeu aux institutions parlementaires. Rien n'est plus compromettant que la politique de coterie. M. le maréchal se gardera de lier son sort à celui d'une coterie, ou de lui servir d'écran, ou d'épouser ses haines et ses préventions; il n'aura de parti-pris dangereux ni contre certaines choses, ni contre certains noms, ni contre certains hommes. Dans les temps les plus prospères de l'empire, le roi Léopold disait: « L'empereur Napoléon III est si fort qu'il durera toujours, s'il ne fait rien. » Personne ne s'aviserait de demander à M. le maréchal de Mac-Mahon de ne rien faire; mais le point capital pour un président de république comme pour un roi constitutionnel, c'est de ne pas faire de fautes, et surtout d'éviter soigneusement toutes les imprudences qui amoindrissent une situation.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1876.

A l'heure où nous sommes, le scrutin a prononcé souverainement. Le second acte des élections générales est terminé d'hier; le premier acte, ou le prologue si l'on veut, a été, il y a quinze jours, la désignation des délégués municipaux appelés à concourir, avec les députés de chaque département, avec les conseillers-généraux et les conseillers d'arrondissement, à la formation du sénat. Cette opération préliminaire s'est accomplie au milieu d'une paix profonde, dans une certaine obscurité et d'une manière assez énigmatique pour que dans l'intervalle des deux scrutins, sur des résultats épars qui n'avaient encore rien de définitif, les partis aient pu renouveler leur éternelle bataille. A qui la victoire? — A l'union conservatrice, au gouvernement, c'est bien clair, ont dit les uns; — aux constitutionnels, aux républicains, cela n'est point douteux, reprenaient les autres.

Les savans stratégistes du ministère de l'intérieur et des comités de la gauche se sont donné la satisfaction de passer quinze jours à débrouiller leur échiquier, à recommencer sans cesse les dénombremens de fantaisie et à s'attribuer complaisamment le succès qu'ils désiraient. Évaluations, commentaires, programmes, réunions électorales, appels aux 36,000 délégués municipaux de France, rien n'a manqué. La vérité est que toutes les appréciations et toutes les contradictions reposaient sur les données les plus incertaines, que personne n'y voyait fort clair, qu'on se trouvait en présence d'un procédé d'élection mis en œuvre pour la première fois, et qu'au lieu d'attendre simplement ce qu'allait produire cet assemblage d'élémens inconnus dégagés tout à coup du sein de la France, on aimait mieux se défier avec des jactances et des fictions. Le jour du vote décisif est venu, et de ce scrutin ouvert dans la France entière sort un sénat dont la composition trompe peut-être plus d'un calcul ou plus d'une illusion, qui au premier coup d'œil reste après tout l'expression assez approximative d'une situation compliquée, la représentation vivante des courans sérieux et permanens de l'opinion. Cette

campagne électorale qui vient de se dérouler sous nos yeux pendant quelques jours à Paris et dans les départemens, ces réunions, ces manifestations contraires qui ont eu leur retentissement, ce vote d'hier, cet ensemble de nominations, tout cela est de nature à ramener les esprits au sentiment de la réalité, à éclairer ceux qui ne demandent qu'à être éclairés, en montrant ce que le pays veut et ce qu'il ne veut pas. Tout cela est peut-être aussi la préparation significative du troisième et dernier acte des élections générales, de ce nouveau scrutin d'où sortira dans vingt jours la chambre des députés.

Quelle sera la majorité dans le sénat qui vient d'être complété par l'élection du 30 janvier? Ce serait sans doute une présomption singulière de le dire dès ce moment, de chercher à prévoir ce que seront ou ce que feront les partis qui vont se retrouver en présence, non plus dans une assemblée souveraine comme celle qui est sur le point de disparaître, mais dans une assemblée élue pour être un des ressorts réguliers d'une constitution définie. En réalité cependant ce sénat, tel qu'il est, a une certaine couleur générale que les circonstances ne peuvent qu'accentuer. Le vote d'hier a eu évidemment ses surprises et ses petites péripéties. M. le vice-président du conseil n'a point eu décidément le bonheur que lui promettaient un peu trop triomphalement ses amis et les flatteurs de sa politique; il a échoué dans son département natal des Vosges. M. Buffet n'a eu qu'une compensation dans son infortune électorale, celle d'avoir pour compagnon M. Dufaure, qui dans la Charente-Inférieure a été peut-être la victime d'une combinaison mal conçue, d'une liste médiocrement composée. Le chef du cabinet est resté sur le champ de bataille, les autres ministres candidats sénatoriaux ont été nommés: M. Léon Say dans le département de Seine-et-Oise, M. Caillaux dans la Sarthe, M. de Meaux dans la Loire. Plus heureux que M. Buffet, M. le duc de Broglie a triomphé dans l'Eure en compagnie de M. l'amiral de La Roncière le Noury. M. Bocher a grandement réussi dans le Calvados avec la pensée de conciliation libérale qu'il représentait. Les bonapartistes n'ont pas eu peut-être tout le succès qu'ils attendaient; ils comptent encore néanmoins une quarantaine de nominations. Ils ont eu leurs principales victoires en Corse, dans la Charente-Inférieure, dans la Gironde, où ils ont trois élus, un ancien ministre de l'empire, M. Béhic, un ancien sénateur, M. Hubert-Delisle, un ancien magistrat, M. Raoul-Duval, le père du jeune et ardent impérialiste de la dernière assemblée. Les radicaux, de leur côté, ont leur contingent dans le scrutin; ils ont enlevé quelques élections dans les Bouches-du-Rhône, le Var, la Drôme. Les légitimistes purs, absolument irréconciliables, sont peut-être ceux qui ont été le moins favorisés.

Qu'on s'élève au-dessus de ces détails pour embrasser l'ensemble: deux choses apparaissent assez distinctement. D'abord il n'est pas douteux que dans le nouveau sénat, tel qu'il est définitivement composé,

sont entrés des hommes faits, par leur position, par leurs lumières ou par leur expérience, pour honorer et éclairer une assemblée. Ce sénat, après tout, a tout ce qu'il faut pour jouer son rôle de chambre haute dans les institutions créées le 25 février. De plus, il est certain que, si les partis extrêmes, excentriques, ont leurs représentans dans l'assemblée nouvelle, ils sont loin de dominer; ce n'est pas pour eux que la fortune électorale s'est prononcée. L'immense majorité sortie du scrutin, choisie par les représentans les plus naturels du pays, est visiblement modérée. Elle se compose des plus conservateurs parmi les républicains et des plus concilians, des plus libéraux parmi les anciens monarchistes. Elle s'étend de ces régions tempérées de la gauche, du centre gauche, où ont pris position des hommes comme M. Casimir Perier, M. Laboulaye, M. Waddington, M. Feray, à cette zone où se tiennent des hommes comme M. Bocher, M. le duc d'Audiffret-Pasquier. Elle a pour symbole commun la constitution du 25 février, qu'elle accepte sans arrière-pensée, dont elle veut faire la sincère et loyale expérience. Le vote du 30 janvier est la victoire de cette majorité constitutionnelle; c'est un vote de paix intérieure, de bon sens, de conciliation, et, si l'on voulait résumer la moralité de ces élections d'hier, on pourrait dire qu'elles sont l'affirmation de la politique modérée; elles montrent que, si le pays est toujours conservateur, il ne veut pas se laisser aller aux entraînemens de réaction, et que, s'il accepte la république sans résistance, il veut la république libre, paisible et protectrice de tout le monde, non la république agitatrice et menaçante des radicaux.

C'est la signification claire, évidente de ces élections d'hier et du mouvement d'opinion dont elles sont l'expression, des manifestations qui les ont précédées, de toutes les tentatives qui ont été faites pour détourner le pays de sa ligne de modération. A Paris même, le résultat du scrutin, si étrange qu'il soit encore pour une telle ville, n'a point été ce que les esprits les plus extrêmes auraient voulu et comptaient le faire. Sans doute les radicaux du conseil municipal s'étaient arrangés pour avoir des élections selon leurs vœux en imposant leurs prétentions; ils avaient eu leurs réunions où ils se figuraient renouveler les scènes du jeu de paume; ils avaient rédigé leur programme et préparé leur liste. Ils avaient désigné leurs candidats par acclamation, ils avaient tout d'abord choisi M. Victor Hugo pour lui confier la mission de représenter le conseil municipal dans l'élection, et de se mettre modestement lui-même au premier rang des sénateurs parisiens avec M. Louis Blanc. Malheureusement le programme a trouvé des contradicteurs, et il a manqué! Ce ne sont pas les candidats des radicaux extrêmes qui ont eu le plus de succès. M. Louis Blanc a échoué, M. Floquet n'a pas pu réussir à faire prendre au sérieux sa prétention de représenter Paris dans le sénat. M. Victor Hugo lui-même n'a

pu être élu qu'avec peine, à un second tour de scrutin, et il a failli être devancé par un simple candidat du centre gauche, M. Dietz-Monin. Voilà une médiocre victoire pour l'amour-propre d'Olympio! Assurément si M. Victor Hugo voulait bien se contenter d'être simplement un poète de génie, un des plus éminens écrivains de la France, il aurait toute sorte de titres à être dans un sénat comme il a autrefois ambitionné d'être dans la chambre des pairs sous la monarchie de juillet; mais cela ne lui suffit pas, il éprouve le besoin d'être plus radical que tous les radicaux, de se tracer à lui-même, comme il le dit, des programmes plus larges que tous les programmes révolutionnaires. Une fois lancé, il s'enivre de sa propre parole, il ne s'arrête plus devant rien, pas même devant le ridicule; il promulgue solennellement ses théories financières sur « l'impôt diminué dans son ensemble et proportionné dans le détail, » au risque de ressembler à l'industriel qui perdait sur chacune de ses marchandises, mais qui se rattrapait sur la quantité. M. Victor Hugo dit bien d'autres choses dans son épître apocalyptique du « délégué de Paris aux délégués des 36,000 communes de France, » et il ne s'aperçoit pas que, s'il y a un moyen de rendre la république impossible en France, c'est de la représenter sous les traits qu'il lui imprime.

Non, M. Victor Hugo ne s'est point aperçu qu'il se trompait de date, que toutes ces déclamations révolutionnaires ne répondaient à rien, et il en a été puni aussitôt : lui, le « délégué de Paris, » il a été à peine nommé sénateur au quatrième rang. Le premier élu a été M. de Freycinet, l'ancien délégué militaire de Tours, qui, en invoquant en sa faveur les souvenirs de la défense nationale, s'est présenté comme un homme de bon sens, de connaissances pratiques et de modération politique. En réalité, la victoire a été pour M. Gambetta, qui a exercé une influence visible sur les élections parisiennes, qui a le mérite de comprendre que, pour fonder un régime nouveau tel que la république, il faut avoir la complicité du pays, et que pour avoir cette complicité la première condition est de rassurer tous les intérêts, de rester d'accord avec le sentiment public. M. Gambetta sait que, pour plaire à la France, pour accréditer la république, il faut être modéré, conservateur, et il parle en conservateur, en homme qui sait au besoin négocier avec toutes les opinions. Il a parlé ainsi l'autre jour à Arles, et tout récemment il a su fort habilement transporter la candidature de M. Valentin à Lyon pour éviter de combattre M. le préfet de police, M. Léon Renault, qui se présente pour la seconde chambre aux électeurs de Corbeil. C'est avec ces idées de conciliation que M. Gambetta a certainement contribué pour sa bonne part à faciliter le vote de la constitution du 25 février, c'est en s'inspirant jusqu'au bout de la même pensée qu'il peut aider à la faire vivre et durer. L'essentiel est que les élections prochaines de la seconde

chambre comme celles qui viennent de créer le sénat assurent dans nos affaires la prépondérance d'une patriotique et libérale modération.

Ce sont les partis qui divisent et fatiguent la France en créant à la surface du pays une sorte de mouvement aussi artificiel que stérile, expression infidèle de la réalité des choses. C'est par elle-même, en dehors des partis et malgré les partis, que la France vit et se sauve, gardant toujours son ressort et son élasticité, cette puissance de renouvellement qu'elle ne doit qu'à sa vaillante et honnête nature. Que de fois depuis cinq ans, si elle eût ressemblé à ceux qui ont la prétention de la régenter, de parler pour elle ou de la représenter, que de fois la France se serait arrêtée abattue et découragée, doutant de ses propres ressources! Elle ne s'est point laissé abattre, elle s'est retrouvée promptement elle-même. Elle ressemble au bon laboureur qui, voyant tout à coup sa récolte, fruit des labeurs d'une année, emportée par un ouragan, se sent un instant vaincu par la fatalité des élémens, puis se remet aussitôt à l'œuvre, ensemence de nouveau sa terre et s'efforce de réparer le mal qui lui a été fait, de regagner ce qu'il vient de perdre. Ainsi a fait la France, elle s'est remise à l'œuvre, elle s'est relevée par le travail et l'économie, provoquant aujourd'hui, de la part des étrangers désintéressés, ces comparaisons étranges entre les vainqueurs fléchissant sous le poids des dépouilles opimes, du butin qu'ils ont conquis, et les vaincus portant sans fléchir les charges les plus accablantes. Le secret de la France est dans ses inépuisables ressources et dans sa nature laborieuse. On a pu lui prendre des provinces et de l'argent, on ne lui a pas pris cette séve et cette activité qui, en dehors des luttes politiques, restent sa force permanente, dont les effets se traduisent dans un commerce incessamment agrandi, dans un budget où le déficit est comblé par le mouvement naturel de la richesse publique.

C'est la vérité rassurante écrite en chiffres qui ont leur éloquence. Même au milieu des incertitudes de ces dernières années, le commerce français n'a cessé de s'étendre : il n'était guère que de 6 milliards en 1869, il a été de plus de 7 milliards 1/2 en 1875, et ce qu'il y a de plus significatif, c'est que la balance du commerce, défavorable jusqu'en 1869, a tourné en faveur de la France depuis 1873. Les exportations de l'année qui vient de finir ont dépassé de 349 millions les importations. Preuve évidente que, malgré des souffrances réelles qui durent encore, qui sont surtout sensibles à Paris, le travail national n'est point resté en suspens. Que faudrait-il pour aider à ce développement? Une ère de sécurité moins disputée, à la faveur de laquelle on pourrait ouvrir des voies nouvelles de communication et multiplier tout ce qui est un stimulant pour l'industrie, pour les affaires. Assurément, dans son ensemble, ce mouvement commercial est le signe d'une activité régulière ininterrompue, et les résultats du budget de 1875, tels qu'ils viennent d'être publiés, montrent à leur tour que, malgré la lourdeur du fardeau,

la France ne reste pas au-dessous de ses engagemens. Elle fait largement les choses, et on peut même dire qu'elle y met la meilleure volonté, puisque les frais de poursuite vont en diminuant. Les contributions directes, à peu près fixes par leur nature, sont nécessairement stationnaires. C'est sur les impôts indirects que l'augmentation est particulièrement sensible, et cette augmentation est naturellement proportionnée à un accroissement de consommation. Les impôts indirects ont dépassé de 85 millions effectifs les prévisions budgétaires, et même toute déduction faite des nouvelles taxes ou surtaxes qui ont été votées dans le courant de l'année, qui n'existaient pas dans l'année précédente, ces impôts ont donné au trésor en 1875 140 millions de plus qu'en 1874. Les droits d'enregistrement inscrits au budget pour 437 millions se sont élevés à 453 millions. Sur les droits de douane, l'augmentation est de 13 millions, elle est de 22 millions comparativement à l'année antérieure. Les droits sur les boissons ont dépassé de 21 millions les évaluations du budget. Le tabac a donné 16 millions au-delà du chiffre prévu de 312 millions. La poste, avec tous ses services, a une augmentation de 8 millions. M. le ministre des finances a la satisfaction de voir ses prévisions plus que justifiées et de trouver ainsi dans ces surcroîts de recette de quoi combler les vides qui étaient restés dans le budget.

Assurément ce serait une témérité ou une illusion de trop se fier à ces recettes merveilleuses. C'est au contraire une raison de plus de rester dans la limite d'évaluations modérées, si l'on ne veut pas s'exposer aux déceptions que peuvent infliger des incidens inattendus. Tout ce qu'on pourrait faire serait de profiter de cette situation régulière, aisée, pour revoir certaines parties de notre système fiscal, pour ménager dans un avenir prochain, sans se hâter, si l'on veut, quelques dégrèvemens nécessaires et pour rétablir enfin par degrés une proportion plus équitable dans la distribution des charges publiques. La France a sans doute d'immenses ressources qu'elle entretient, qu'elle renouvelle sans cesse par son travail; mais certainement aussi elle a besoin de toute sa prudence dans ses affaires de finances comme dans sa politique; elle a besoin d'une sécurité complète, d'une paix intérieure et extérieure longtemps maintenue pour vivre avec le plus colossal budget du monde, un budget qui dépasse 2 milliards 500 millions, — pour porter le poids d'un surcroît annuel de 800 millions d'impôts nouveaux. C'est là ce que nous a coûté la fatale année 1870, et ce n'est pas probablement avec les théories économiques de M. Victor Hugo ou les programmes radicaux qu'on espérerait résoudre l'éternel problème d'avoir de bonnes finances par une bonne politique.

S'il n'y avait que la France à consulter aujourd'hui, la paix serait certainement assurée, et on ne songerait pas à faire des brochures sur ce qui pourra arriver *au printemps prochain*. Ce qui arrivera au prin-

temps est sans doute encore l'inconnu; c'est le secret de toutes ces complications qui voyagent sans cesse à la surface de l'Europe. Pour le moment du moins, la diplomatie semble mettre tout son zèle à garantir la paix de l'Occident en essayant de rétablir la paix de l'Orient. Le meilleur moyen était encore de s'entendre, d'organiser cette action plus ou moins collective qui se résume aujourd'hui dans l'adoption de la note préparée par le cabinet de Vienne, par le comte Andrassy. Cette note, elle a été d'abord concertée entre l'Autriche, la Russie et l'Allemagne; elle a été communiquée ensuite à la France, à l'Italie et à l'Angleterre pour devenir le point de départ commun des démarches qu'on se proposait de faire à Constantinople. Il a pu y avoir des nuances dans la manière dont la note du comte Andrassy a été accueillie à Paris, à Rome et à Londres; au fond, les dispositions ne peuvent être sensiblement différentes, et, si l'adhésion officielle de l'Angleterre ne date que de ces jours derniers, elle ne pouvait guère être douteuse, elle était dans la logique de la situation. L'Angleterre a peut-être ressenti quelque humeur de se voir dans la nécessité de sanctionner le résultat d'une délibération diplomatique à laquelle elle n'avait pas directement coopéré; mais en même temps elle n'a pu se dissimuler que par un refus elle allait encourager la Turquie à résister aux représentations de la diplomatie européenne, et elle prenait jusqu'à un certain point la responsabilité de cette résistance. Elle acceptait dès lors le rôle d'antagoniste de la politique concertée entre les trois empires du nord, et au lieu d'apaiser la question elle l'aggravait et la compliquait. Elle se plaçait dans l'alternative de s'effacer complétement, de laisser faire, ou de se trouver engagée beaucoup plus qu'elle ne le voulait. L'adhésion anglaise, même mitigée par certaines réserves, enlève au gouvernement turc tout espoir d'un appui sérieux et direct dans ses velléités de résistance; elle le laisse seul en face de l'Europe disposée à soutenir en commun les principales propositions de réformes formulées dans la note du comte Andrassy. Évidemment le cabinet turc aurait pu essayer encore d'éluder et de temporiser, s'il s'était trouvé en présence d'une Europe coupée en deux. Que peut-il répondre sérieusement aujourd'hui? Il n'a pas même la raison de la force et du succès. Depuis près d'un an, il en est à se débattre contre une insurrection qu'il ne peut ni vaincre ni désarmer par ses concessions. Comment pourrait-il repousser les moyens de médiation ou de pacification qu'on lui offre et invoquer une indépendance qui ne se manifeste que par l'impuissance de ses armes et par une sorte de banqueroute vis-à-vis de ses créanciers européens?

Après cela, il est bien certain que l'acceptation de la note autrichienne par la Turquie ne résout rien, que le problème reste entier, que la difficulté est toujours d'obtenir la soumission de l'Herzégovine, de donner un caractère de réalité aux réformes qu'on propose à Constantinople.

A-t-on prévu toutes les éventualités? Si l'on se borne à présenter un plan de réformes, c'est un programme de plus qui risque fort d'être stérile; si l'on veut en surveiller, en assurer l'exécution, l'intervention diplomatique peut conduire plus loin qu'on ne le croit et raviver les complications européennes qu'on s'efforce de conjurer aujourd'hui. Ce n'est point une solution, c'est une phase nouvelle de la question d'Orient, où l'Autriche se trouve engagée au premier rang, faisant de sa diplomatie la mandataire de l'Europe à Constantinople. L'Autriche réussira-t-elle? Elle est certainement une des puissances les plus intéressées dans les affaires orientales, et l'intérêt traditionnel qu'elle défend n'a point diminué depuis les révolutions qui l'ont transformée, qui ont créé l'empire austro-hongrois avec son laborieux dualisme.

C'est cet empire tout entier qui fait aujourd'hui une perte des plus graves par la mort d'un des hommes qui ont le plus contribué à réconcilier la Hongrie et l'Autriche, François Deák. Jusqu'au bout, il a été un des plus purs patriotes de la Hongrie sans être un ennemi pour l'Autriche. Il était né en 1803, et depuis sa jeunesse il a été mêlé aux affaires de son pays comme un conseiller supérieur dont l'autorité n'a fait que grandir à travers les événemens. Deák a été de notre temps en Hongrie un de ces hommes qui sont moins des chefs de partis que les les chefs d'une nation, qui savent allier la résolution la plus énergique à la modération la plus tranquille, qui ennoblissent la cause qu'ils servent en restant toujours des modèles de simplicité et d'honneur. Sa force était sans doute dans la supériorité de son intelligence politique, mais aussi et avant tout dans l'intégrité de son caractère, dans un respect absolu de la vérité et du droit, dans le courage qu'il savait montrer même à l'égard de ses amis. Il lui est arrivé un jour de refuser une élection à la diète parce que ses amis avaient employé la captation et la violence. C'est le secret de l'ascendant croissant de cet homme qui a toujours été plus ardent que tout autre pour l'autonomie nationale de son pays, mais qui n'a jamais poursuivi l'émancipation de la Hongrie que par les moyens légaux et réguliers, qui a résumé lui-même son caractère et son rôle dans un mot : « Je suis un réformateur, je ne suis pas un révolutionnaire! » Un moment, il avait été ministre en 1848 avec le comte Bathianyi. Les événemens, dépassant ses idées toujours libérales et nationales, mais modérées et pratiques, l'avaient rejeté dans une retraite d'où il ne sortait à la fin de 1866 que pour reprendre l'œuvre interrompue de l'affranchissement national de la Hongrie sans rupture avec l'Autriche. C'est par lui surtout qu'était négociée la transaction d'où est sorti l'empire austro-hongrois, et il a consacré ses dernières années à consolider le succès de son œuvre, toujours écouté et respecté par ses adversaires comme par ses amis, populaire dans le sens le plus honorable et le plus élevé de ce mot. Peut-être aurait-il pu jouer une dernière fois son rôle de médiateur dans ces luttes nouvelles

qui semblent renaître maintenant, où s'agite un parti qui voudrait ramener l s rapports de la Hongrie avec l'Autriche à une simple union personnelle, à l'union dynastique déguisant une indépendance à peu près complète. Il aurait certainement retrouvé dans un moment de crise sa puissante autorité morale. Sa vie tout entière reste la plus forte et la plus instructive école pour les patriotes et les hommes d'état de la Hongrie.

L'Espagne touche-t-elle à la fin de la guerre civile et à la régularisation de son état constitutionnel ? On le dirait à voir l'allure des choses depuis quelques jours au-delà des Pyrénées, le double mouvement qui s'accomplit pour faire coïncider un effort militaire décisif contre l'insurrection carliste et la réunion des cortès à Madrid. Jusqu'ici, malgré la facilité avec laquelle elle a été rétablie et l'adhésion presque universelle qu'elle a rencontrée, la monarchie restaurée il y a un an sous le nom du jeune roi Alphonse XII n'a été, à dire vrai, qu'une sorte de dictature née de circonstances extraordinaires. Dès les premiers jours, elle s'est trouvée aux prises avec toutes les difficultés possibles : difficultés militaires, politiques, financières, religieuses, intérieures ou extérieures. Elle avait tout à la fois les provinces du nord à reconquérir sur le carlisme, l'île de Cuba à pacifier, des armées à refaire, des finances à retrouver, une légalité constitutionnelle à dégager de la désorganisation où les événemens révolutionnaires avaient laissé l'Espagne. Ce n'était point, il faut l'avouer, une œuvre facile pour un pouvoir nouveau ; elle a pris une année entière, et si le gouvernement, dont M. Canovas del Castillo n'a cessé d'être l'inspirateur et le guide, ne s'est point hâté, s'il a paru quelquefois déployer plus de patience que de décision, il a du moins marché avec sûreté, sans se laisser détourner du but qu'il se proposait, au milieu de tous les conflits d'influences et d'une multitude de partis créés par une succession de régimes éphémères. Aujourd'hui cette restauration laborieuse entre dans une phase d'action plus décidée. Les opérations militaires reprennent leur activité dans le nord, et l'Espagne a été tout récemment appelée à élire les deux chambres qui vont reconstituer la monarchie parlementaire au-delà des Pyrénées.

C'est vraiment d'ailleurs une guerre assez compliquée que cette guerre civile espagnole, qui implique tout à la fois une question de force militaire vis-à-vis des bandes de l'insurrection, et une question de politique vis-à-vis des provinces qui restent à soumettre. M. Canovas del Castillo, sans être un militaire, ne s'est jamais fait illusion ; il a toujours cru qu'il fallait du temps, il l'a cru surtout après l'échec de la tentative par laquelle on avait voulu, il y a un an, inaugurer la restauration d'Alphonse XII. Les forces libérales n'étaient pas encore suffisantes. Depuis un an, tout a changé de face. Le premier coup sérieux porté à la cause du prétendant a été cette campagne que le général Martinez Campos a conduite, il y a quelques mois, et qui a eu pour ré-

sultat de délivrer la ligne de l'Èbre, l'Aragon, la Catalogne, en rejetant l'armée carlistе dans les massifs montagneux de la Navarre, de la Biscaye, du Guipuzcoa. Aujourd'hui l'armée libérale, complétement refaite, comptant plus de 100,000 hommes avec les troupes de Martinez Campos, qui n'ont plus à garder la Catalogne, désormais libre, cette armée se dispose à attaquer l'insurrection dans ses derniers retranchemens. Les neiges de l'hiver ont pu être un obstacle depuis un mois; maintenant le signal de l'action est donné. Les forces libérales sont divisées en trois groupes principaux. Tandis que Martinez Campos va diriger ses opérations sur la Navarre, le général Quesada aborde l'Alava par la ligne de Vittoria, et Moriones, qui a débarqué avec une partie de ses troupes à Saint-Sébastien, est déjà en plein mouvement sur le Guipuzcoa. De toutes parts semble s'engager l'opération si longtemps préparée, si souvent discutée dans les conseils de Madrid.

Le prétendant a bien pu sans doute, lui aussi, profiter du répit qu'on lui a laissé dans ces derniers mois pour grossir et réconforter ses bataillons. Il peut bien encore redoubler de jactance et parler de marcher sur Madrid, de promener son drapeau dans toute l'Espagne. Au fond, il se sent menacé dans ses ressources, qui diminuent chaque jour, dans ses communications par la frontière, dans l'intégrité même de son armée, affaiblie par les désertions des chefs et des soldats. Son dernier espoir est dans la force de ses positions et dans un noyau de bataillons navarrais. La meilleure preuve qu'il sent l'extrémité où il est réduit, c'est la gravité assez émue de deux lettres qu'il vient d'écrire, l'une au grand-aumônier de son armée, l'autre au général Elio, qui a été son conseiller militaire le plus autorisé, qui est mort ces jours derniers aux environs de Pau. Au grand-aumônier, il demande des prières; au vieux Elio, il faisait part du danger qui s'approche. Et c'est pour une cause perdue que ce triste prétendant se donne le plaisir sauvage d'entretenir un bombardement aussi impitoyable qu'inutile contre de malheureuses villes comme Saint-Sébastien, Guetaria, qui ont reçu quelques dix mille obus carlistes. C'est aux chefs de l'armée libérale de mettre un terme à ces barbaries et de précipiter le dénoûment. Ils le peuvent évidemment aujourd'hui, ils ont toutes les forces nécessaires, leur plan a été suffisamment mûri depuis trois mois. L'exécution énergique et prudente des mouvemens stratégiques qui commencent peut arriver à faire tomber toutes les positions carlistes. Une action un peu sérieuse peut achever le succès, en désorganisant, en décourageant la résistance qu'il faut s'attendre à rencontrer; ce serait certes la meilleure nouvelle que le gouvernement pût porter aux chambres qui viennent d'être élues, qui doivent se réunir prochainement à Madrid.

Le rétablissement complet du régime constitutionnel par la convocation des cortès a été, avec la fin de la guerre civile, la pensée invariable du gouvernement depuis un an, et M. Canovas del Castillo a mis cer-

tainement autant de dextérité que de constance à poursuivre le double but, à préparer le succès de cette politique. Il a voulu avant tout consolider la restauration alphonsiste, ménager les transactions possibles entre les opinions libérales divisées par les événemens et préserver la monarchie renaissante de l'excès des réactions aussi bien que du danger de révolutions nouvelles. Les élections qui viennent de se faire ne sont que le dernier mot de ce patient et habile travail ; elles donnent une immense majorité au gouvernement. Les anciens modérés, devenus plus ou moins absolutistes dans les affaires religieuses comme dans les affaires politiques, ne forment qu'une petite minorité. Les amis de M. Sagasta, qui ont servi la royauté d'Amédée, le gouvernement du général Serrano, et qui semblent se proposer de constituer un groupe de libéralisme progressiste sous le régime nouveau, ceux-là sont également peu nombreux. Quant aux républicains, ils ne comptent que trois ou quatre nominations, et le plus loyal, le plus séduisant, le plus honnête des partisans de la république, Castelar lui-même, a échoué à Valence, il n'a réussi qu'avec peine à Barcelone, ayant à triompher moins des hostilités ministérielles que des ressentimens de ses amis, qui l'accusent d'un excès de modération. Le reste des élus est à peu près acquis au gouvernement, et, au premier rang, M. Canovas del Castillo, le ministre de l'intérieur, M. Romero Robledo, le ministre des colonies, M. Ayala, le général Pavia, l'auteur du coup d'état de 1874, ont été nommés à Madrid.

Toutes les difficultés ne sont point à coup sûr vaincues par les élections, et M. Canovas del Castillo aura sans nul doute à déployer une certaine énergie pour faire sanctionner ses idées de libérale tolérance dans les affaires religieuses; mais enfin ces élections récentes complètent la restauration monarchique par la restauration du régime parlementaire. Pour la première fois depuis longtemps, l'Espagne va retrouver des cortès régulières, et les chambres nouvelles auront à s'occuper sans perte de temps de deux questions pressantes qui dominent toutes les autres. La première est la question financière. Depuis un an c'est véritablement un problème de savoir comment le ministre des finances, M. Salaverria, peut suffire à toutes les dépenses de la guerre carliste. Il n'a pu indubitablement y suffire que par des expédiens de nature à surcharger une situation financière déjà si étrangement compromise par tous les gaspillages révolutionnaires. Comment sortir de là, comment refaire un budget à demi équilibré et rétablir le crédit de l'Espagne? Voilà ce que les chambres vont avoir à décider. La seconde question d'une gravité réelle est celle de l'île de Cuba. L'Espagne est d'autant plus intéressée à en finir avec l'insurrection de Cuba que de là peuvent naître à tout instant des difficultés avec les États-Unis. Il y a deux mois à peine, le cabinet de Washington adressait au gouvernement de Madrid une note qui n'était point précisément sans doute une

menace directe d'intervention, mais qui laissait entrevoir cette possibilité si l'on n'arrivait pas à une paix prochaine. L'Espagne vient d'envoyer à Cuba un nouveau gouverneur, le général Jovellar, qui a quitté le ministère de la guerre pour aller dans les Antilles. Malheureusement le général Jovellar a déjà commandé à Cuba, et il n'a pas réussi mieux que d'autres; celui qui lui avait succédé, le général José de la Concha, prétendait même qu'il avait réussi moins que d'autres. Et voilà comment tout devient complication pour les pays dont les affaires sont depuis longtemps embrouillées par les révolutions ! L'Espagne a aujourd'hui une monarchie constitutionnelle, des chambres qui vont se réunir, un premier ministre habile et libéral : le mieux est pour elle de se servir de ces forces régulières pour retrouver l'autorité et le crédit dans la paix intérieure et extérieure.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

La Savoie industrielle, par M. V. Barbier; Chambéry, imprimerie Bottero; — Paris, Lemoigne.

Depuis l'annexion à la France, plus d'un heureux changement s'est opéré dans l'économie industrielle et commerciale de la Savoie; mais le progrès n'a pas été aussi rapide qu'on l'avait espéré, et il importe d'étudier les innovations qui peuvent encore concourir au développement de la prospérité du pays, et dont les effets bienfaisans ne tarderaient pas à se faire sentir, si les principales exploitations étaient centralisées. C'est toute cette histoire de l'industrie en Savoie, des phases successives qu'elle a traversées, que M. Barbier vient d'exposer en deux volumes remplis de curieux documens qu'il a pu se procurer grâce à ses fonctions de directeur des douanes. On y trouve à côté d'une description des différentes fabriques et usines de ce pays pittoresque une étude complète des richesses naturelles qu'il renferme, et qu'il semble garder avec un soin jaloux. Jusqu'ici malheureusement la Savoie n'occupe pas encore dans le tableau de la production française la place que lui assignerait une exploitation plus intelligente de ses nombreuses ressources; il suffit pour s'en convaincre de lire les chapitres intéressans que M. Barbier a consacrés à ses diverses industries. Tout en décrivant les appareils les plus nouveaux et ceux qui ont eu le plus de succès dans les expositions, il se préoccupe surtout de signaler les matières premières qui ne sont pas suffisamment connues ou qui ne sont pas encore employées dans le pays et qu'il y aurait avantage à y introduire : en ce qui concerne le régime agricole et industriel, il montre qu'il lui reste beaucoup à faire pour se mettre au niveau des perfectionnemens modernes, mais que, s'il veut tenir compte des procédés nou-

veaux que les découvertes de la science et les progrès de la mécanique apportent chaque jour dans la fabrication, un bel avenir lui est réservé.

Quelles sont donc les industries qui offrent certaines garanties de réussite? En première ligne, il faut placer la métallurgie. Les mines de fer et de cuivre de Saint-George-des-Hurtières, qui ont été exploitées depuis les temps les plus reculés, donnent des produits abondans et avantageux, puisque le rendement du minerai est de 40 à 45 pour 100. Les filons qui la composent ont une puissance moyenne de 4 ou 5 mètres sur une profondeur de 450 mètres et une largeur de 150 mètres, c'est-à-dire que ce seul gîte est assez riche pour alimenter plusieurs hauts-fourneaux pendant plus d'un siècle. Outre ces mines, il existe un grand nombre de filons de fer spathique à Bonneval, Orelle, Saint-Alban-des-Hurtières, Montgilbert et Montendry en Maurienne, Arvillard en Savoie propre et Bonvillard en Tarentaise, qui pourraient fournir une consommation, pour ainsi dire, inépuisable à l'industrie la plus active. Les mines de cuivre, de plomb, de manganèse, se trouvent répandues un peu partout; malheureusement les plus importantes, comme les mines de galène argentifère de Mâcot et de Pesey, ont été abandonnées depuis quelques années, et il serait à souhaiter que toutes fussent entre les mains d'une puissante compagnie qui par une exploitation intelligente, en remplaçant les procédés primitifs et coûteux d'extraction par des moyens mécaniques partout où il est possible de le faire, saurait leur donner leur véritable valeur. Dans les richesses minéralogiques de la Savoie qui peuvent être d'un grand secours pour l'industrie de ce département, il ne faut pas oublier les nombreuses carrières de marbres variés, d'ardoises, et d'un gypse particulier, l'alabastrite, ainsi que les gisemens considérables de calcaire asphaltique, d'anthracite, de lignite et de tourbe, dont l'exploitation est appelée à s'étendre de plus en plus. On en aura une idée quand on saura que le bassin anthraciteux qui traverse la Savoie présente une longueur de 80 kilomètres sur une largeur de 15, et que la hauteur des couches superposées varie entre 1,000 et 2,000 mètres. Ce bassin est l'un des plus riches de la France, et peut fournir une quantité considérable de combustible pour le chauffage économique de nombreuses usines.

Après la métallurgie, l'industrie de la soie est celle dont on peut attendre le plus grand développement, si on en juge par l'importance toujours croissante qu'elle a prise. Le climat tempéré de la Savoie est éminemment propre à la culture du mûrier, qui réussit dans la plupart des vallées, et depuis longtemps les diverses manipulations de la soie y ont été pratiquées avec succès. La vente des cocons aux fabricans de Lyon procure plus de 500,000 francs par an à la population des campagnes, et il y aurait un grand avantage à établir des filatures, comme on l'a fait à Chambéry, près des lieux mêmes de production pour favoriser l'élevage des vers à soie. La fabrication des tissus de laine et de

toile pourrait occuper aussi beaucoup plus de métiers que ceux qui existent aujourd'hui, le climat de la Savoie étant particulièrement favorable aux races mérinos à laine fine, comme le sol est propice à la culture du chanvre. Les eaux y sont en général propres pour la teinture des soies, le blanchissage des toiles, l'impression sur étoffes, la papeterie, etc. L'industrie relative au tannage et à la préparation des peaux, l'une des plus anciennement connues, offre encore des élémens de prospérité qui ne feront que grandir, si l'on parvient, comme on l'a tenté avec succès, à remplacer dans la préparation des cuirs l'écorce de chêne par le bois de châtaignier, si abondant dans cette contrée. Enfin il faut mentionner aussi l'horlogerie du Faucigny, qui fait vivre un grand nombre de communes.

On voit par ce court exposé que la Savoie possède des ressources variées, et qu'il lui sera facile, quand elle le voudra bien, de donner des produits qui puissent soutenir la comparaison sous le rapport de la qualité et du prix avec les mêmes articles de provenance étrangère. Pour arriver à ce résultat, elle n'a qu'à suivre l'exemple de l'Alsace et à profiter comme elle, pour l'installation de nouvelles fabriques et usines, de scieries et de moulins, de l'énorme force motrice que plus de mille cours d'eau mettent à sa disposition.

La spécialité de la Savoie, c'est encore l'élève du bétail, qu'elle doit perfectionner dans les immenses pâturages qui occupent presque le tiers de la superficie productive du pays, et la fabrication du beurre et du fromage, qui ne rapporte pas moins de 27 millions par année pour la Savoie et la Haute-Savoie. L'annexion a amené dans ces deux départemens une plante nouvelle, le tabac, qui réussit fort bien et qui mérite tous les soins du laboureur. La culture en est des plus rémunératrices : le produit moyen à l'hectare a été, les dix dernières années, de 1,177 francs dans la Haute-Savoie, de 1,330 francs dans la Savoie, et il faut espérer que la récolte de cette plante ne fera qu'augmenter. En dehors des richesses qu'on vient d'énumérer, la Savoie est largement dotée de beautés et de ressources naturelles, d'eaux thermales et minérales qui pourraient lui apporter un notable supplément de bien-être; mais il faudrait pour cela que les habitans fussent plus accueillans pour l'étranger, qui seul peut faire leur fortune, et que le Club alpin, fondé à Chambéry depuis peu, se mettant sérieusement à l'œuvre, fît établir dans les sites les plus pittoresques, sur les montagnes les plus fréquentées et dans les principaux centres d'excursion, des espèces de chalets où le touriste pourrait trouver le nécessaire à des prix modérés.

Depuis quelques années, de louables efforts ont été faits pour améliorer la situation agricole et industrielle de la Savoie. Ce n'est plus le pays d'autrefois, isolé en quelque sorte de la Suisse, de l'Italie et de la France par le manque de routes praticables, et qui fut si longtemps privé

des avantages qui découlent d'une admirable position géographique. De nombreuses voies de communication ont été ouvertes, et chaque jour on en établit de nouvelles. Sous ce rapport, le département de la Savoie est mieux partagé que celui de la Haute-Savoie; ce dernier n'a possédé jusqu'en ces temps que le tronçon d'Aix à Annecy, et réclame le prompt achèvement de la ligne d'Annecy à Annemasse et Thonon avec un prolongement jusqu'à la ligne de Lyon. Un chemin de fer doit aussi relier cette dernière ville à Chambéry par la montagne de l'Épine, en ouvrant un débouché plus facile aux produits de la Tarentaise. C'est là une perspective des plus rassurantes pour l'avenir de ces deux départemens, puisque l'achèvement de ces lignes ne peut manquer de donner une nouvelle impulsion à l'activité industrielle du pays. Cependant pour que ces heureuses transformations donnent tout l'effet qu'en attend le commerce, il faudrait que les tarifs des chemins de fer fussent réduits pour le transport des denrées de première nécessité, afin qu'il soit désormais possible au cultivateur comme au fabricant d'exporter à bon marché les produits indigènes. Ouverte alors de tous les côtés par des routes qui lui amèneraient les marchandises du dehors et lui permettraient d'exporter les siennes à bas prix, la Savoie verrait s'établir de nombreuses fabriques et usines à proximité des voies ferrées; toute cette population laborieuse qui s'expatrie si facilement resterait dans ses foyers quand elle y trouverait un travail plus rémunérateur, plus certain que celui qu'elle va chercher à l'étranger, et le pays entrerait dans une ère de prospérité nouvelle. C'est là l'heureux avenir que lui promet M. Barbier, qui a certainement rendu un service signalé à la Savoie en lui révélant les richesses réunies sur son sol; qu'elle sache donc, d'accord avec le gouvernement, profiter des excellens conseils contenus dans ce livre, qui s'adresse à tous les patriotes éclairés.

J. BERTRAND.

La Chance ou la Destinée, par le Dr Foissac, Paris 1876; J.-B. Baillière.

Il est un mot qui ne se prononce jamais sans respect; il s'impose à l'intelligence et à la conscience des peuples et des individus, et tous reconnaissent qu'il faut courber la tête et s'anéantir devant lui. Les Latins disaient *fatum*, nous disons destin ou fatalité. Bien hardis ceux qui osent envisager face à face la redoutable divinité, — bien téméraires peut-être, car ils ne doivent pas se dissimuler que la solution complète du problème ne pourra leur appartenir.

Pour ce problème de la destinée humaine, deux solutions contraires se partagent le monde. Les uns soutiennent la liberté de l'homme, les autres admettent son asservissement à des lois inexorables ou surnatu-

relles : destinée, nature ou providence, dont les décrets sont souverains et impénétrables. Cette dernière théorie ne manque pas de grandeur. A chaque existence humaine, un but suprême est assigné; qu'importent les tempêtes et les orages! qu'importent les revers, les chutes, les désastres! *Fata viam invenient.* L'étoile de César ne pâlira qu'au moment fixé par la fortune, et si l'heure n'est pas venue où Napoléon doit mourir, les boulets se détourneront devant lui.

En face de cette opinion philosophique qui assigne aux choses un ordre immuable et nécessaire, il faut placer la théorie de la liberté humaine. Que cette liberté soit restreinte par la faiblesse de nos forces morales et physiques, cela ne peut être mis en doute; mais, quoi qu'il en soit, elle existe et suffit aux besoins de notre conscience. L'idée de notre responsabilité est là tout entière. Quand on se trouve au détour d'une route, n'est-on pas libre de prendre à droite ou à gauche? Nous tournons à droite; mais si nous avions été à gauche, qui sait si notre sort n'eût pas été modifié? Chaque pas qu'on fait dans l'existence peut être décisif et entraîner, pour le reste de notre vie, une suite infinie de conséquences. La part de responsabilité qui nous incombe ainsi est immense; mais il serait puéril de vouloir s'y soustraire. Qu'importe d'ailleurs? le voulût-on, on ne le pourrait pas, et il n'est pas un seul de nos actes qui n'ait son influence sur notre destinée ultérieure.

Le livre de M. Foissac est consacré à l'exposition de ces deux théories, non qu'elles y soient formulées en toutes lettres, mais elles s'imposent à l'esprit de celui qui a lu son livre sur *la Chance ou la Destinée,* livre plein de faits curieux et d'anecdotes intéressantes. Il nous a semblé que l'auteur penchait du côté de la théorie qui fait à la Providence et à l'ordre des choses une si large place; mais pour discuter plus profondément de semblables questions, il faudrait faire une métaphysique inopportune. Il vaut mieux sans doute examiner la valeur des pressentimens et des songes, auxquels, avec plus d'imagination que de critique, M. Foissac attribue une certaine autorité.

Existe-t-il une prophétie bien authentique? Le goût du merveilleux est tel que là où rien n'était prophétisé, les peuples ont vu une prédiction. Une fantaisie de l'imagination, une apostrophe poétique, une hardiesse de langage ont été prises pour des prophéties. La prophétie de Cazotte est une amusante histoire que Laharpe a spirituellement inventée en un jour de verve. Les boutades de Swedenborg étaient fort curieuses, mais nul esprit sérieux n'y ajoutera foi. Quand Virgile faisait à Auguste une flatterie plus ou moins délicate, annonçant un enfant, nouveau, fils des dieux, qui devait régénérer le monde, il ne se doutait guère qu'il annonçait la religion chrétienne. Les prophéties contenues dans les livres saints sont ou apocryphes ou tellement vagues qu'elles pouvaient également bien s'appliquer à tous les hasards de l'avenir.

Que dirons-nous des songes et des prédictions des mourans? Que Louis XIII, mourant, ait annoncé six jours d'avance la bataille de Rocroy et ait déclaré au prince de Condé que son fils, le duc d'Enghien, venait de remporter une grande victoire, nous ne verrons là rien de surnaturel. Le duc d'Enghien commandait. Les deux armées étaient en présence; une bataille devait avoir lieu. Quoi d'étonnant que le roi ait voulu croire et ait cru à une victoire? Que certains hommes sentent *venir la mort*, le fait n'a rien non plus d'extraordinaire. Pour quelques exemples, fort rares d'ailleurs, de semblables prédictions, combien d'erreurs ne pourrait-on pas raconter! mais elles ont passé inaperçues. Un jour, on disait devant le docteur Sheridan, grand-père de l'illustre orateur, que le vent venait de l'est. « Qu'il souffle de l'est, de l'ouest, du nord ou du midi, s'écria-t-il, l'âme prendra son vol vers le point qui lui est fixé. » Ayant dit cela, il parut s'endormir; quelques minutes après, on le trouva mort. Les histoires des grands militaires sont pleines de prédictions semblables; ils étaient, la veille du combat, frappés d'un noir pressentiment, comme Moreau, comme Desaix, comme Cervoni, et un boulet ou une balle venaient justifier leurs craintes. « Lasalle, dit Napoléon, au milieu de la nuit, m'écrivit du bivouac, sur le champ de bataille de Wagram, pour me demander de signer sur l'heure le décret de transmission de son titre et de son majorat de comte au fils de sa femme, parce qu'il sentait sa mort dans la bataille du lendemain, et le malheureux avait raison. » Certes voilà des faits curieux, mystérieux en apparence, mais qui au fond n'ont rien de fantastique ni de surnaturel. Il serait intéressant de savoir combien la veille d'une bataille il y a de soldats pressentant leur fin et survivant, et combien, se croyant préservés des balles par je ne sais quelle heureuse fortune, vont périr sur le champ de bataille.

Les rêves sont quelquefois tout aussi étonnans; mais quel est donc le songe qui s'est trouvé réalisé et dont l'authenticité n'est pas douteuse? Parce que de grands esprits y ont ajouté foi, est-ce une raison pour y croire? Il est temps que le merveilleux laisse place à la psychologie physiologique, qui seule peut expliquer les bizarres phénomènes qui se passent dans l'intelligence de l'homme endormi.

Il est certain que pendant le sommeil l'intelligence n'est que rarement anéantie, et que les idées, pour être confuses et flottantes, pour échapper à la mémoire, n'en existent pas moins. Un savant illustre, un des maîtres de la science moderne, nous disait récemment qu'il avait essayé, au moment du réveil, de se rappeler le songe qu'il faisait à ce moment même, et qu'avec un peu d'habitude il était arrivé à pouvoir le faire constamment. Eh bien, il ne lui était jamais arrivé d'être réveillé au milieu d'un sommeil profond : toujours il se rendait compte qu'il était au milieu d'un songe. D'ailleurs la rapidité de la pensée et du

rêve est prodigieuse. Un individu étant endormi est réveillé en sursaut par le baldaquin de son lit qui tombe. Cette contusion provoque une série de songes, bien plus longs à raconter qu'à concevoir. Notre homme se voit transporté sur une haute montagne; il est environné par une foule hostile : on le précipite du haut du rocher, et, après une chute qui lui paraît durer des siècles, il va se briser la tête dans un ravin. Et toutes ces conceptions ont duré une demi-seconde à peine, le temps qu'il faut pour être réveillé par une pièce de bois qui tombe, car évidemment le point de départ du rêve tout entier avec ses formes étranges, c'est la chute du rideau. Que l'on se rende compte ensuite du nombre inouï d'idées qui peuvent se produire et se produisent en effet dans l'espace d'une nuit, et on restera confondu devant la fécondité de l'intelligence. Qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'au milieu des conceptions de toute sorte que l'imagination a forgées il en surgisse une ou deux qui nous séduisent et passent plus tard pour une prophétie surnaturelle au lieu d'être le rêve d'un cerveau congestionné ou anémié?

C'est qu'il y a dans l'intelligence de l'homme des faits que la conscience peut apercevoir, et d'autres que la conscience est impuissante à connaître. L'inconscient joue sans doute un rôle considérable dans les phénomènes psychologiques. Toutes ces sympathies inexplicables, ces aversions bizarres que nous éprouvons parfois en sont les effets les plus ordinaires. Qui sait tout l'ébranlement qu'une seule pensée communique au cerveau? Il suffit d'avoir pris du hachich pour se rendre compte de la multiplicité prodigieuse de nos conceptions. Il est très possible qu'à l'état normal il n'y ait rien de moins, mais que la conscience, par la fixité de l'attention, étant concentrée sur un seul sujet, tous les autres passent inaperçus. Quoi qu'il en soit, c'est dans le domaine de l'intelligence, soit malade, soit excitée par des substances de diverses sortes, qu'il faudra, si on veut faire de la psychologie sérieuse, étudier les sentimens et les mouvemens de l'âme humaine. Quant aux prophéties, aux pressentimens, aux songes qui présagent l'avenir, aux hallucinations divines, ce sont des fables qu'il faut reléguer dans le trop riche arsenal des superstitions populaires, et si la foule, y trouvant une satisfaction à je ne sais quel amour inné pour le merveilleux, va courir au devant d'un miracle, il faut, ainsi qu'Horace, regarder passer la foule et, se détournant d'elle, mépriser les illusions du vulgaire profane.

CHARLES RICHET.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.